This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 105 C. 27

TRAITEZ DE PIETÉ,

COMPOSEZ

Par M. HAMON,

Pour l'Inſtruction & la conſolation des Religieuſes du P. R.

A l'occaſion des differentes épreuves auſquelles elles ont été expoſées.

A AMSTERDAM,

Chez NICOLAS POTGIETER, Libraire C. vis-à-vis la Bourſe. 1727.

TRAITÉ

DES PRINCIPES

DE LA COMPOSITION

PAR M. HARRIS,

Chef d'Institution à [illegible]
des Religieuses du P. R.

A l'occasion des [illegible] exposés dans
[illegible]

A PARIS, CHEZ [illegible],
Cour Ninoda, Portail [illegible], Librairie,
Cloître Saint-Benoît.
1827.

AVERTISSEMENT.

LE seul nom de M. Hamon fait l'éloge de tout ce qui est sorti de sa plume, ou pour mieux dire, de son cœur: & tous ses Ouvrages portent un caractere de piété, d'onction, & de lumiere si respectable, qu'on ne peut assez sentir l'obligation qu'on a à M. Nicole, de s'être donné la peine de les recueillir lui-même, & d'avoir enrichi le Public d'un threſor dont il joüit depuis long-temps.

On peut voir l'estime qu'ils méritent dans les excellentes Préfaces qu'il a mises à la tête de *la Priere continuelle*; *du Tableau des qualités & des devoirs des Pasteurs*; *de l'Explication du Cantique des Cantiques*; & *des Traités de Piété*.

On en jugeroit encore mieux par un autre Ouvrage admirable, qui a pour titre, *Soliloques sur le Pseaume* 118, s'il n'étoit pas devenu si rare. C'est une effusion de cœur tout-à-fait tendre & lumineuse. Cet Ouvrage a été écrit d'abord en latin, & dans un goût digne de la piété & de la beauté du génie de son Auteur.

M. Hamon avoit fait pour les Religieuses du Port-Royal les Traitez que l'on donne aujourd'hui. On sçait que

l'amour de la vérité & de la justice les avoit exposées aux épreuves les plus rudes, & les plus capables d'accabler la foiblesse humaine, & de tenter la piété même. La Providence avoit rendu ce saint homme le compagnon & le témoin de leurs souffrances, & il les avoit suivies avec un zele & une charité infatigables dans toutes les circonstances différentes de leurs humiliations. Une foi vive & éclairée lui fit chercher dans les grands principes de la Religion, dont il avoit une parfaite connoissance, les consolations solides & abondantes qu'on ne manque jamais d'y trouver, & qui remplacerent avec avantage toutes les privations où l'on réduisoit ces fidelles Epouses de Jesus-Christ.

M. Hamon, en leur communiquant les pensées que Dieu lui avoit données sur leur état, ne fit que leur mettre en main ces armes de lumiere & de justice dont l'Apôtre veut que tous les Chrétiens soient revêtus; & qui ne sont autre chose que la charité, la douceur & la patience. Elles s'en servirent avec succès, & elles ont triomphé aux yeux de Dieu & des Anges. Heureux ceux qui les employeront après elles pour la défense de la vérité, avec la même humilité &

la même confiance ! La vérité les délivrera, & ils regneront éternellement avec elle.

On croit faire plaisir au Lecteur de lui donner ici un petit Abregé de la vie de M. Hamon. Il est tiré du Nécrologe de Port-Royal des Champs.

M. Hamon étoit Docteur en Médecine de la Faculté Paris. Dés sa jeunesse il s'étoit acquis par son sçavoir & son éloquence une grande réputation dans le monde; & il avoit sujet de prétendre à quelque établissement fort avantageux : mais touché tout d'un coup de l'Esprit de Dieu, & persuadé de la vanité de ce que l'on appelle fortune, il résolut d'abandonner entiérement la sienne, & de se retirer dans quelque solitude. M. de Harlay depuis Premier Président du Parlement de Paris, dont il avoit été Précepteur, ayant appris son dessein, & ne pouvant souffrir son éloignement, le pressa d'accepter un Bénéfice qu'il avoit à une de ses Terres à la campagne, où il lui auroit été libre de vivre seul, & aussi retiré qu'ailleurs. Mais cette sorte de retraite ne parut pas à M. Hamon convenir aux mouvemens de pénitence que Dieu lui inspiroit, parce qu'elle ne l'éloignoit pas assez du monde, ni des prétentions qu'il pouvoit y avoir.

Il chercha donc un autre conseil, & Dieu qui connoissoit la sincerité de son cœur, lui en fit trouver un tel qu'il le desiroit en la personne de M. Singlin, qu'il prit pour son Directeur, & qui le détermina à entrer dans la voye que Dieu avoit déja commencé de lui marquer. Il rompit genereusement tous les liens où l'on vouloit l'engager, & il vint âgé de trente-trois ans se retirer dans cette solitude, pour y vivre caché & inconnu au monde. Sur le champ il vendit son bien de patrimoine, & en distribua le prix aux pauvres, sans se rien reserver, voulant être pauvre lui-même le reste de ses jours pour l'amour de Jesus-Christ.

D'abord il s'occupa au travail de la campagne, labourant la terre, & s'employant à d'autres choses penibles & laborieuses. Dans la suite du temps il se trouva obligé de rentrer dans l'exercice de la Médecine : mais comme il ne s'y rendit que dans la seule vûë du service qu'il pouvoit rendre aux pauvres & aux Religieuses de la Maison, il avoit de la peine à souffrir qu'on l'engageât dans des visites de malades de consideration & du monde ; & il en évitoit l'occasion de tout son pouvoir. Son humilité le

portoit à mépriſer abſolument cette eſtime génerale que ſa réputation lui avoit acquiſe ; & l'éloignement qu'il avoit du monde, lui faiſoit fuir toutes les occaſions de commerce avec les perſonnes qui en avoient l'eſprit ou les maximes. Il étoit exact au contraire à tout ce qui pouvoit regarder l'employ auquel ſa charité l'avoit engagé ; toujours prêt à aſſiſter ſes malades, ſoit de jour, ſoit de *nuit* ; toujours diſpoſé à en ſouffrir les foibleſſes & à les diſſimuler, ſans jamais ſe laſſer ou témoigner de l'ennui dans les plus opiniâtres maladies, où ſouvent il trouvoit de quoi exercer ſa patience, après y avoir épuiſé ſes remedes.

Son habileté & ſa grande experience ne le rendoient ni plus hardi, ni moins défiant de ſoy-même. Dans les maladies les plus importantes, il étoit toujours diſpoſé à prendre conſeil, ſans faire diſtinction des perſonnes. Il joignoit à ſes ſoins beaucoup de prieres pour les malades qu'il traitoit ; & on l'a vû ſouvent, lorſqu'il en avoit de conſiderables, aller en ſortant du Monaſtere dans l'Egliſe, où il paſſoit quelque temps à prier, afin d'attirer la Bénédiction de Dieu ſur les remedes qu'il avoit ordonné, ou pour lui demander ſa lumiere, lorſqu'il étoit in-

déterminé sur ce qu'il avoit à faire.

Dans les voyages qu'il faisoit à la campagne, pour visiter les malades, il portoit toujours un Livre, soit pour prier, soit pour lire. Il sembloit pourtant que ce secours fût inutile pour entretenir sa piété; parce que tout ce qu'il voyoit l'appliquoit à Dieu, & qu'il trouvoit dans les choses mêmes les plus indifferentes de quoi s'édifier, & des sujets de louer Dieu, d'admirer sa puissance, de tirer des Instructions & des Regles pour la conduite de sa vie. On s'étonnoit même quelquefois jusqu'à quel point alloit sa spiritualité, qui lui faisoit trouver Dieu, & les plus hautes vérités de la Foi & de la Religion dans des choses qui eussent été à d'autres un objet de distraction, pour ne rien dire de plus.

Il faisoit ordinairement toutes ses visites à pied, & souvent des quatre à cinq lieues à jeun. Il n'assistoit pas seulement les pauvres de son conseil, mais encore de sa main, leur portant lui-même des remedes, & leur rendant dans l'occasion les services les plus bas. Il leur procuroit aussi toute l'assistance qu'il pouvoit par les aumônes; & comme il s'étoit réduit à n'en pouvoir plus faire de son bien, il y suppléoit en leur don-

sant tous les jours ce qu'il s'ôtoit à soy-même de la nourriture qu'on lui préparoit.

Non-seulement il aimoit les pauvres, mais il aimoit aussi la pauvreté ; & il l'aimoit autant que les riches peuvent aimer les richesses. Il s'épargnoit tout à soy même ; ses habits, & tout son extérieur, ne respiroient que la pauvreté & l'humilité. Il pratiquoit la mortification en toutes choses ; & son zele pour *la pénitence*, lui en fournissoit des sujets auxquels d'autres n'auroient jamais pensé. Il ne se chauffoit presque jamais, ne faisoit point de feu dans sa chambre, même dans les plus grands hyvers, quoiqu'elle fût à un dernier étage, & dans *le galetas* du bâtiment. Il y est néanmoins demeuré jusqu'à la mort, malgré les grandes incommoditez, sur tout dans les dernieres années de sa vie, d'avoir à monter & à descendre aussi souvent que son emploi l'y obligeoit. Il couchoit sur un ais, dormoit très-peu, se levoit toutes les nuits pour assister à Matines, qu'il a sonnées pendant plusieurs années que nous n'avions point de cloches au-dedans. Il ne se recouchoit point après Matines, & c'étoit ordinairement cette heure-là qu'il prenoit pour écrire ; non-seulement parce qu'il en sortoit rempli de saintes

pensées, mais aussi pour s'empêcher de dormir, regardant le sommeil d'après Matines, comme un dangereux ennemi, qui favorisoit sa paresse, & lui déroboit un temps si propre à la lecture & à l'étude. De sorte que la crainte qu'il en avoit lui faisoit passer par-dessus cette autre crainte d'écrire, qui lui causoit bien de la peine, & un scrupule qui l'a souvent porté à brûler ses écrits après les avoir composez.

Il y avoit près de quinze ans qu'il rendoit à cette Communauté toutes sortes de services dans son emploi, lorsqu'il parut que Dieu vouloit donner la dernière perfection à sa charité & à sa vertu, en l'exposant à une des plus grandes épreuves. Il avoit porté avec nous les premiers troubles arrivez à notre Maison ; & il s'y trouvoit trop lié pour pouvoir jamais l'abandonner dans quelque état d'affliction où elle pût être réduite. Mais Dieu voulut éprouver sa foi & sa fermeté en une autre maniere. L'occasion s'en présenta en 1664. qu'il se vit obligé de se retirer, & de quiter cette solitude, où il croyoit finir ses jours, pour prévenir l'ordre qu'il devoit recevoir, comme on en étoit averti. Cette absence, qui dura neuf mois, ne diminua rien de sa charité pour ce Monastere ; &

il le fit bien connoître en ne retardant pas d'un moment son retour, sitôt qu'il eût appris que l'on nous l'accordoit, en consideration de la quantité de malades qui avoient besoin de sa présence.

Comme il avoit préferé de se venir renfermer avec nous, à la liberté dont il avoit joüi par-tout ailleurs, il embrassa aussi toutes les suites de cet engagement. Il s'y assujettit même de telle sorte, que pendant près de quatre ans il ne sortit jamais de sa chambre que pour aller à l'Eglise aux heures qui lui étoient prescrites; ne fit aucun voyage pour visiter les malades à la campagne que rarement, & toujours accompagné d'un garde; & n'entra point dans le Monastere, sans avoir la Tourriere du dehors pour témoin de ses paroles & de ses actions. Il porta ce traitement avec une patience & une humilité, qui édifioient ceux-mêmes, qui en agissant de la sorte, prétendoient ne faire que suivre leurs ordres.

Toute son occupation dans le loisir que lui donnoit cette captivité, étoit la priere & la lecture de la parole de Dieu, dont il faisoit le sujet de sa méditation jour & nuit, & où il a puisé la matiere de tant d'écrits lumineux & pleins d'onction, qu'il a composez pour la plûpart dans ce temps-

là, & qui présentement édifient toute l'Eglise.

Il joignit à la priere & à une si sainte occupation un jeûne encore plus rigoureux qu'il ne l'avoit pratiqué auparavant. Il mangeoit seul, ce qu'il continua toujours depuis; ne vivoit que de pain de son, & gardoit dans tout le reste de sa nourriture une abstinence severe qu'il n'a interrompuë, que lorsqu'il y étoit contraint par quelque maladie considerable. C'est ce qu'il fit dans les derniers jours de celle qui l'a conduit à la mort: ou plûtôt, comme nous avons sujet de l'esperer, à la veritable vie, & à un repos éternel, n'en ayant pris aucun sur la terre pendant trente six ans qu'il a perseveré dans une penitence sans relâche, & dans un exercice continuel de charité. Il est enterré dans le Cimetiere de dehors, comme il l'a souhaité, & l'on grava sur sa pierre sepulcrale cette Epitaphe.

EPITAPHE.

ICi repoſe M. JEAN HAMON, Medecin, qui après avoir paſſé ſa jeuneſſe à acquerir les ſciences humaines & l'intelligence de l'Ecriture Sainte, ſe rendit très-habile dans la Langue grecque & la latine. Voyant croître tous les jours la réputation qu'il ſe faiſoit dans l'Univerſité de Paris, par ſon éloquence & ſon habileté dans l'art de la Médecine, il craignit avec ſujet les flateries ſéduiſantes de la renommée & l'orgueil de la vie. Saiſi tout-à-coup d'un ſaint tranſport, il diſtribua ſur le champ le prix de ſon *patrimoine* aux pauvres; & n'ayant encore que 35. ans, il ſe retira dans ce déſert, où depuis long-temps il avoit deſſein de ſe cacher. Là ſa premier occupation fut de cultiver la terre. Enſuite ayant repris ſa profeſſion de Medecin, il s'*en* ſervit pour ſoigner les membres infirmes de J. C. en la perſonne des pauvres, parmi leſquels il honora toûjours les Religieuſes comme les Epouſes de ſon Seigneur. Il continua l'exercice de cet *art* pendant 35. ans avec des peines & des *fatigues* incroyables, auſquelles il ajoûta un nouveau mérite par ſes veilles & les autres auſterités de ſa vie; portant des

habits-très pauvres, jeûnant presque tous les jours, couchant sur des ais, priant & méditant presque continuellement la nuit & le jour, passant la plus grande partie des nuits à composer des Ouvrages qui respirent par-tout l'amour de Dieu. Tous les jours il faisoit à pied, & très-souvent à jeûn jusqu'à 7. lieuës de chemin ou environ; allant de village en village visiter les pauvres malades qu'il soulageoit en differentes manieres, les uns par ses conseils, les autres en leur rendant les services les plus bas, ceux-ci par des remedes, & ceux-là par la nourriture dont il se privoit lui-même. Il passa 22. ans à ne manger que du pain de son, & ne boire que de l'eau, qu'il prenoit debout, seul & en cachette. Ayant vêcu toute sa vie avec la même vigilance que si chaque jour en eût dû être le dernier, il la termina avec joye par une mort paisible, comme il l'avoit souhaité, pour vivre éternellement, le 22. Fevrier 1687. âgé de 69. ans; au milieu des prieres & des larmes de ses compagnons de solitudes, tout occupé dans un profond silence du souvenir des misericordes du Seigneur, les yeux, l'esprit & le cœur tournez vers Jesus-Christ Médiateur entre Dieu & les hommes,

TRAITÉ
SUR
DIFFERENS SUJETS
DE PIÉTÉ.

DE LA CONDUITE QUE doit tenir un Chrétien dans les ſouffrances, & les tribulations qui peuvent lui arriver.

IL y a de la difference entre les menaces & les bruits d'une perſecution. Les menaces ne viennent que des perſonnes qui font ou qui deſirent le mal ; & les bruits peuvent ſe repandre ſans que ces perſonnes y ayent donné lieu, quelquefois même contre leur intention.

Rien n'arrive sans l'ordre de Dieu ou sans sa permission particuliere ; & nos ennemis invisibles qui n'ont point d'autre occupation que de travailler à nous perdre, profitent de tous les évenemens pour en tirer quelque avantage contre nous ; nous ne devons donc pas regarder ces bruits comme purs effets du hazard quand ils viennent jusques à nous ; nous devons au contraire les recevoir dans l'esprit de la foy qui nous rend toutes choses utiles ; & pour faire échoüer les desseins que ces bruits donnent au demon occasion de former contre nous, nous devons autant qu'il nous est possible, entrer dans le dessein de Dieu, & les regarder comme des moyens que la Providence nous presente pour nous procurer notre propre bien.

Le démon tâche de nous effrayer par la vûe du mal qu'on nous annonce, il s'efforce de nous inquieter & de nous fatiguer par l'incertitude des évenemens ; & en nous jettant dans l'impatience & dans le découragement, il espere que nous serons vaincus avant le tems même du combat, ou que du moins affoiblis par la crainte, nous serons hors d'état de soutenir l'attaque lorsqu'on nous la livrera. Le dessein de Dieu au contraire est que nous nous tenions sur nos gardes, que

nous soyons plus vigilans, que nous nous preparions à tout évenement, que nous ayons soin de nous fortifier par toutes sortes de saints exercices, que nous nous revêtions des armes de lumiere (*a*) comme parle l'Apôtre, par l'usage desquelles nous évitons de tomber dans les tenebres, & nous surmontons le prince des tenebres même.

On doit donc regarder ces sortes de *bruits* comme des embûches du démon; de même qu'on doit les enviſager comme des avertiſſemens de Dieu, qui veut nous éprouver, & reconnoître par la maniere dont nous recevons ces sortes de nouvelles, *ſi* nous lui sommes fidellement attachez. Un Capitaine ſe leve quelquefois la nuit pour voir lui-même ſi l'on fait bonne garde, & il ſe plaît à faire donner de fauſſes alarmes, pour juger par la contenance de ſes ſoldats, de leur courage & de leurs diſpoſitions. Dieu de même ſe ſert de ces bruits vagues pour nous éprouver, & pour nous faire ſentir à nous-mêmes quel eſt notre état; afin que ne nous trouvans pas aſſez forts pour reſiſter aux maux dont nous nous croyons menacez, nous ayons ſoin de remedier à notre foibleſſe pendant qu'il eſt encore tems.

Jeſus-Chriſt, dont toute la vie eſt l'inſtruction & le modele des Chrétiens, nous

(*a*) Rom. 13. 13.

apprend par ſa conduite de quelle maniere il faut écouter les bruits qui ſe répendent d'une perſecution prochaine. Les Phariſiens vinrent lui dire : Allez-vous-en, ſortez de ce lieu, car Herode a reſolu de vous faire mourir. Jeſus-Chriſt leur répondit : (*b*) Allez dire à ce renard : Je chaſſe les démons, & je rends la ſanté aux malades aujourd'hui & demain, & le troiſiéme je ſerai conſommé par ma mort ; cependant il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain, car il ne faut pas qu'un Prophete ſouffre la mort ailleurs que dans Jeruſalem ; Jeruſalem, Jeruſalem, qui tuës les Prophetes, & qui lapides ceux qui ſont envoyez vers toi, combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, &c. le tems s'approche que vos maiſons demeureront déſertes, &c. Cette reponſe du Fils de Dieu nous donne une grande inſtruction, lorſque quelque perſecution eſt annoncée par le bruit public.

Premierement, elle nous apprend à nous élever au deſſus de nos ennemis, & à ne pas nous laiſſer aller à une crainte baſſe & ſervile. Car il eſt remarquable que Jeſus-Chriſt qui étoit la douceur même, & qui ne répondoit rien aux plus grandes injures de ſes ennemis, ne parle

(*b*) Luc 13, 31. & ſeq.

preſque point d'eux avec quelque force, que dans cette occaſion où on veut le faire craindre. Non ſeulement il ne craint *pas*, mais il parle avec une fermeté capable d'imprimer de la crainte ; voilà ce que nous devons imiter. Ce n'eſt pas que nous devions mépriſer ceux qui nous perſecutent ; car au contraire, quand c'eſt la foy qui nous releve ainſi le courage, nous nous *humilions* en même tems ; & il n'y a *rien* de ſi humble que ceux, qui pleins de confiance en Dieu ſeul, s'élevent au deſſus de la crainte du monde. Dans la confiance que nous avons en la protection de Dieu qui nous deffend, nous devons *ſe*llement mépriſer le mal que nos enne*mis* peuvent nous faire, que nous faſſions voir qu'il n'y a que lui ſeul que nous craignons.

C'eſt le renard que nous devons mépriſer, ce n'eſt pas Herode ; c'eſt-à-dire que nous ne devons faire aucun état de la politique artificieuſe dont nos ennemis ſe ſervent auprès des Puiſſances pour nous perdre, & qu'il faut que nous la foullions aux pieds dans le même tems que nous gemiſſons pour eux, & que nous les plaignons, comme l'exemple de Jeſus-Chriſt nous dit que nous ſommes obligez de faire.

Secondement ces bruits, au lieu de nous

attriſter & de nous decourager, ce qui eſt le deſſein du demon, doivent nous animer à perſeverer avec encore plus de ſoin dans l'exercice de la penitence & des bonnes œuvres; car que dit Jeſus-Chriſt à ceux qui lui annonçoient la mauvaiſe volonté d'Herode? Je chaſſe les demons & je rends la ſanté aux malades aujourd'hui & demain; cependant il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain. Voyez-vous l'obligation où nous ſommes en pareille conjoncture, de ne nous point relâcher dans la pratique des bonnes œuvres, & de ne pas perdre un des momens que nous avons en notre diſpoſition pour faire le bien? Car comme il eſt dit dans l'Apocalypſe, que le Diable redouble ſes efforts pour nous perdre, quand il apprend qu'il n'a plus que peu de tems pour y travailler, *Quia modicum tempus habet*; (c) De même quand nous apprenons que Dieu veut peut-être abreger le tems de notre penitence, & que les hommes nous priveront de la liberté, nous devons hâter de faire tout le bien dont nous ſommes capables; parce que dans la ſuite nous ne pourrions pas faire ce que nous voudrions: heureuſes les perſonnes qui apprennent qu'on les cherche pour les faire mourir, dans le tems qu'elles ne

(c) Apoc. 12.

s'occupent qu'à chasser le démon de leur cœur, & à se guérir elles-mêmes ; car la persecution est pour elles une couronne & un vrai sujet de joye.

Voilà l'état où nous doit trouver la persecution, ou du moins nous devons tâcher qu'elle nous y trouve. Ainsi que les nouvelles, semblables à celles que l'on disoit au Sauveur, nous portent à commencer tout de bon à travailler à notre sanctification, si nous ne l'avons pas encore fait ; & si nous avons déja commencé à le faire, qu'elles nous engagent à continuer. Disons avec Jesus-Christ, il faut que je continuë à marcher aujourd'hui & demain ; & apprenons de ces paroles, que quand il ne nous resteroit que deux jours, ou que même nous n'en aurions qu'un, car il les divise peut-être exprès en disant aujourd'hui & demain, nous devrions l'employer tout entier à nous fortifier contre nos ennemis, au lieu de le perdre à nous livrer à des idées effrayantes, & à nous rependre en plaintes inutiles.

Troisiémement, au lieu de fuir lâchement la persecution, comme font plusieurs personnes, nous devons l'envisager avec cette sainte hardiesse qui naît de l'amour de Jesus-Christ & de sa Croix. Le Sauveur dit que le troisiéme jour il sera consommé par sa mort : & quoiqu'il

ſçût bien qu'Herode ne le feroit point mourir, & ne contribueroit pas même à ſa mort, il ne laiſſa pas de parler de la ſorte, & de dire qu'il ſera conſommé, pour nous apprendre que quand même nous ſerions aſſurez que les nouvelles de la perſecution ſeroient fauſſes, nous ne devons pas laiſſer de nous en ſervir pour penſer ſerieuſement, & nous preparer à la mort : parce que quoi que la nouvelle ſoit fauſſe, elle peut nous ſervir à témoigner notre amour à Jeſus-Chriſt, comme nous le pourrons voir dans la ſuite. Quand nous apprenons donc que nos ennemis forment des deſſeins contre nous, nous ne pouvons rien faire de plus utile, que de penſer à notre fin qui peut être n'eſt pas éloignée. Il y a tant de perſonnes qui ne ſeront pas ſi heureuſes que de donner leur vie à Jeſus-Chriſt qui eſt mort pour nous, & qui néanmoins mourront dans peu de tems, & peut-être avec des douleurs plus vives & plus aigues que ſi les hommes les faiſoient mourir. Diſons-nous à nous-mêmes, que nous pouvons être bientôt conſommez par la mort, qu'elle peut être proche ; & de quelque côté qu'elle vienne, elle ne peut être fort éloignée ; cette penſée ſeule jointe à une ſeine confiance au ſecours que nous devons attendre de Dieu, ſera capable de nous raſſurer.

Quatriémement, nous devons détourner notre vûë de la puiſſance des hommes pour n'enviſager que celle de Dieu, qui a tellement notre vie & notre mort entre ſes mains, que toute la mechanceté des créatures ne peut nous faire mourir plûtôt, ni dans un autre lieu, ni d'une autre maniere qu'il ne le voudra; & c'eſt ce que nous apprend ici Jeſus-Chriſt par ces *paroles*: Il ne faut point qu'un Prophete ſouffre la mort ailleurs que dans Jeruſalem. Le Seigneur vouloit marquer que ſon heure n'étoit pas encore venuë, & qu'il étoit impoſſible qu'il mourût autre part que ſur le Calvaire, qui étoit le *champ* de bataille que ſon Pere lui avoit deſtiné de toute éternité pour y triompher de la mort par ſa mort même.

Nous ne pouvons pas ſçavoir comme lui où nous mourrons, mais nous devons ſçavoir que quoique l'on puiſſe dire & l'on puiſſe faire, on ne peut changer le deſſein de Dieu ſur nous, & que par conſequent nous n'avons qu'à demeurer en paix, & attendre notre heure: il l'a marquée, & elle arrivera de la maniere qu'il l'a marquée, quelque oppoſition qu'il y ait de notre part ou de celle des autres. Diſons nous donc à nous-mêmes: De quoi nous mettons-nous tant en peine? ſi Dieu veut que nous mourrions à Jeru-

salem, nous ne mourrons que là; les hommes ont la puissance de nous faire mourir, mais c'est Dieu qui leur donne cette puissance quand ils l'ont, & qui ne s'en dépouille pas lui-même en la leur donnant; ils peuvent faire, comme dit saint Augustin, ce que peut faire un champignon, *Quod fungus malus*, qui est de faire mourir, mais ils ne le feront que quand l'heure sera venuë pour le faire, & que la nôtre sera de même venuë pour la souffrir.

Cinquiémement, nous n'avons pas de charité pour ceux qui nous persecutent, & nous ne les aimons pas même comme nous y sommes obligez, si nous ne sommes pas plus sensibles au mal qu'ils se font à eux-mêmes, qu'à celui que nous en recevons; car si nous avons de la foi, nous ne pouvons ignorer que le mal qu'ils nous font est le fondement du plus grand bien que nous puissions recevoir de Dieu, n'y ayant point de beatitude au de-là de la huitiéme: & que la satisfaction qu'ils se donnent en nous faisant persecuter & en nous persecutant eux-mêmes, est l'effet de la plus grande colere de Dieu sur eux, n'y ayant point un plus grand aveuglement & de plus grande misere, que de haïr dans ses propres freres les dons de Dieu; que si nous les aimons

comme nous le devons, puiſqu'ils ſont auſſi nos freres ; il eſt impoſſible que nous n'ayons de la douleur de voir le mal qu'ils ſe font à cauſe de nous : nous n'en ſommes pas la cauſe, mais du moins nous en ſommes l'occaſion.

Qui ne ſeroit pas fâché de voir qu'un inſenſé nous auroit arraché notre épée d'entre les mains. & s'en ſeroit tué malheureuſement, quoiqu'il ait eu deſſein *de nous* en tuer nous-mêmes ; mais quand ce malheur n'arriveroit point à notre occaſion, il ſuffit qu'il arrive à nos freres pour en devoir être touchez : perſonne ne ſe noye & ſe tuë devant nous & à nos yeux, que nous n'en ayons de l'horreur.

Si les ſentimens de la charité ſont auſſi vivans en nous que les ſentimens de la nature, ils nous feront jetter un cri de douleur ; & nous dirons avec Jeſus-Chriſt & par ſon eſprit : O Jeruſalem, Jeruſalem. Nous ne pouvons pas ajoûter le reſte, parce que nous n'avons jamais rien fait pour les ſauver, mais ou moins nous aurions compaſſion de leur perte, & nous les plaindrions.

Remarquons que Jeſus-Chriſt ne parle *plus* de ſa mort, mais ſeulement de celle *de ſes* ennemis qui devoient le faire mourir ; qu'il ne ſe plaint point du mal qu'ils veulent lui faire ſouffrir, mais ſeulement

de celui qu'ils se font à eux-mêmes. Car il n'y a rien de si vrai : que nous ne pouvons jamais plaindre nos ennemis quand nous nous plaignons nous-mêmes si aisément ; il ne faut point se plaindre soi-même, afin de les plaindre. Lorsque nous nous plaignons, nous nous mettons au hazard de perdre notre couronne, & nous les aigrissons encore, ce qui est augmenter leur perte : au lieu qu'en les plaignant, & n'ayant pour eux que des sentimens de douceur & de tendresse, nous nous sauvons indubitablement, & nous faisons ce que nous pouvons pour les sauver.

Jerusalem, Jerusalem, voyez-vous avec quelle impetuosité & quelle force ce torrent de charité sort de ce divin cœur tout enflammé d'amour pour nous : Jerusalem, Jerusalem ! Voilà ce qui a été cause que les premiers Chrétiens n'avoient qu'une douleur en souffrant, comme le remarque Tertulien : c'est qu'ils sçavoient bien que ceux qui les faisoient souffrir de la sorte en seroient rigoureusement punis : *Quòd nulla Civitas impunè latura sit sanguinis nostri effusionem.* Voilà ce que nous devons imiter, voilà les sentimens que nous devons avoir quand nous souffrons, ou que nous apprenons qu'on veut nous faire souffrir.

En

En sixiéme lieu, puisqu'enfin ils veulent se perdre, nous devons nous servir de leur perte même pour nous sauver, & pour concevoir une plus grande horreur du peché, de l'amour du monde, & de nous-mêmes; lavons nos mains dans leur sang, s'ils sont toujours obstinez à vouloir répandre le nôtre. Pensons à cet étang de feu & de soufre dans lequel ils courent se précipiter. Pensons à l'étrange abandonnement où ils sont, à la vengeance que Dieu tirera de leur crime. De telles pensées nous fortifient & nous disposent à demeurer fermes; c'est ce que Jesus-Christ nous apprend en disant à tous ses ennemis & aux habitans de Jerusalem : Le *tems s'approche* que vos maisons demeureront desertes. (*d*) Craignons de ne pas reconnoître le tems de la visite de Dieu, de peur qu'il ne nous abandonne de même qu'il les a abandonné.

Faisons reflexion sur les excellentes *leçons* qu'une simple nouvelle, quoique fausse, donne à Jesus-Christ occasion de faire aux Chrétiens. C'est uniquement pour notre instruction que ce divin Sauveur voulut qu'on lui dit une telle nouvelle & qu'il voulut faire une telle réponse. *Quand on* nous dira la même chose, & que la persécution va fondre sur nous,

(*d*) Luc. 13 35.

nous devons mettre toute notre confiance en Dieu, afin de ne rien craindre de tout le mal que nous peuvent faire les hommes ; nous devons demeurer fermes dans la voye de Dieu & nous animer encore davantage à y courir.

Nous devons regarder la mort de plus près, afin de nous accoutumer peu à peu à ne la pas craindre ; nous devons mépriſer toute la puiſſance des hommes, afin de rendre hommage à celle de Dieu qui fait toujours ce qu'il veut, nous devons redoubler notre charité pour nos ennemis, ce qui eſt le moyen de ſurmonter tous leurs efforts, & de n'en être jamais vaincus. Enfin nous devons faire de ſerieuſes & utiles réflexions ſur leur perte, afin d'éviter la nôtre, & de nous confirmer de plus en plus dans la bonne voye.

Qu'heureuſes ſeroient les nouvelles de la perſécution, ſi elles faiſoient en nous un effet ſi ſalutaire. Elles nous meriteroient ſans doute la grace d'en être délivrez, comme le furent les trois jeunes hommes de la fournaiſe de Babilone : ou elles nous meriteroient la grace de la ſouffrir d'une maniere digne de Dieu, ce qui ſeroit encore une plus grande grace : nous ſerions délivrez avec de telles diſpoſitions à la vuë de tout le monde comme le furent ces trois Iſraëlites à la gloire du peu-

ple de Dieu, où nous le ſerions inviſiblement avec les ſept Machabées, ce qui ſeroit pour nous un plus grand triomphe & une délivrance complette. Une ſeule *nouvelle* de perſécution qui viendroit à nous lorſque nous ſommes dans des diſpoſitions ſi relevées & ſi dignes de Jeſus-Chriſt, ſuffiroit pour nous procurer une abondance de biens : Que nous en perdons tous les jours ſans y penſer ! & que *Dieu* nous demandera un grand compte de toutes les occaſions favorables qu'il nous preſente ſi ſouvent & ſi gratuitement, ſans que même nous y prenions garde, ſans que nous ayons ſoin de l'en loüer & d'en tirer aucun avantage.

Peut-être que Dieu aura attaché à une telle nouvelle qu'on nous dira, toutes les graces qu'il veut nous faire, & nous perdrons peut-être ces biens précieux, faute d'ouvrir les yeux pour les voir & les mains pour les recüeillir. Il paſſe devant *nous* pendant que nous penſons à autre choſe, & nous le laiſſons ainſi paſſer. Il ſe peut faire que nous n'aurons point d'autre part à la perſécution, que cette nouvelle que nous en apprenons, & que nous viendrons enſuite à mourir les mains & le *cœur* vuide ; au lieu que ſi nous l'avions reçuë dans des diſpoſitions dignes de Dieu, il nous auroit recompenſé, comme ayant

effectivement souffert persécution pour son saint Nom. Quand nous sommes prêts de faire quelque chose pour lui, il est toujours prêt de nous en donner la recompense, & il ne prend jamais garde si les mains sont vuides quand le cœur est plein.

Car comme dit saint Augustin, une bonne volonté suffit à elle-même & suffit à Dieu, parce que la plenitude du salut y est; Nous aurions été recompensez pour des maux que nous n'aurions pas souffert, si nous avions été dans une vraye disposition de les souffrir. C'est aussi ce que dit saint Cyprien des Confesseurs qui n'étoient pas morts par les mains des bourreaux. Pour ce qui les regarde, ils ont souffert ce qu'ils ont été obligez de souffrir; Celui qui devant Dieu s'est presenté aux tourmens & à la mort, a enduré véritablement tout ce qu'il a voulu endurer. *Quod in illis est, toleraverunt quidquid tolerare parati & prompti fuerant, qui se tormentis & morti sub oculis Dei obtulit, passus est quidquid pati voluit.*

Nous pouvons dire de même que ceux, qui ayant appris qu'ils vont être persecutez, se soumettent à l'ordre de Dieu, adorent sa conduite, & se mettent dans l'état où il faut être pour recevoir la Croix de Jesus-Christ, l'ont reçuë déja quand ils viendroient à mourir sans la recevoir;

cette nouvelle, peut être fauſſe, qu'ils ont appriſe, a été pour eux l'occaſion d'une véritable victoire ; ils ont vaincu ſans voir les ennemis, & ils ont triomphé ſans combattre par cette humble & ſincere acceptation de tous les maux qu'il plairoit à Dieu de leur envoyer, tant eſt vrai ce que dit le même ſaint Cyprien, que la foi qui eſt préparée au martyre ne peut être ſans récompenſe des Martyres. *Sine præmio non erit fides quæ erat ad Martyrium parata.*

Tout eſt ſi grand dans l'Egliſe, que les moindres choſes y deviennent grandes, pourvû que notre foi ſoit grande ; & il n'y a pas juſqu'à une ſimple nouvelle dont Dieu ne puiſſe ſe ſervir pour nous délivrer de nos ennemis avec magnificence, & nous faire entrer dans la plenitude de ſon ſalut. Mais ſi l'exemple de Jeſus-Chriſt eſt trop relevé pour nous, parce que nous ſommes foibles quoyque nous ſoyons obligez de l'imiter, imitons du moins ſon Apôtre & tâchons de pratiquer dans ces nouvelles de captivité & de perſécution que nous apprenons tous les jours, ce qu'il a pratiqué ſi glorieuſement dans de ſemblables rencontres. Apprenons à imiter le maître, en imitant ſon fidele Diſciple, afin que notre foi étant ſoutenuë par de ſi grands exemples, ne nous abannne point dans le beſoin

Saint Luc dans les 20 & 21 chapitres des Actes, nous dit que ce grand Apôtre ayant appris avec certitude qu'il alloit être exposé à une furieuse persécution dans la ville de Jerusalem, s'éleva par la grandeur de sa foi audessus de tous les maux qu'il apprenoit de jour en jour lui être préparez. Au lieu de reculer comme il en étoit prié instament par les Fideles des endroits où il passoit, il alla sans differer, où il croyoit être appellé par Jesus-Christ pour y être crucifié avec lui, si telle étoit la volonté du Seigneur. L'exemple de saint Paul nous apprendra à imiter celui de Jesus-Christ. Nous allons voir avec quel esprit nous devons recevoir les nouvelles des maux dont nous sommes menacez, & de quelle maniere il faut s'y préparer. Je ne ferai que rapporter les propres paroles du saint Historien de l'Apôtre qui a été témoin oculaire de sa grande foi, & qui ne dit rien que ce qu'il a entendu sortir de sa bouche.

Voici ce que dit saint Paul à ceux d'Epheſe. (a) Je m'en vais à Jerusalem, sans que je sçache ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, le saint Esprit me fait connoître que des chaines & des afflictions m'y sont préparées; mais je ne crains rien de tout

(a) Act. 20. v. 22. &c.

tes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus précieuſe que mon ſalut : il me ſuffit que j'acheve ma courſe avec joie, & que j'accompliſſe le miniſtere que j'ay reçû du *Seigneur* Jeſus, qui eſt de prêcher l'Évangile de la grace de Dieu. Saint Luc ajoute que l'Apôtre & lui étant arrivé à Tyr, ils y trouverent des Diſciples qui diſoient par l'Eſprit à ſaint Paul qu'il n'allât point à Jeruſalem; & comme on l'en prioit avec *encore* plus d'inſtance à Ceſarée, enſuite de la prédication d'Agabus, il répondit : Que faites vous de pleurer ainſi & de m'attendrir le cœur ? je vous déclare que je ſuis prêt de ſouffrir à Jeruſalem, non-ſeulement la priſon, mais la mort même *pour* le nom du Seigneur Jeſus.

On voit une parfaite imitation de Jeſus-Chriſt dans ces belles paroles de ſaint Paul. Ayant appris des nouvelles ſi aſſurées de ſa prochaine captivité, il ne craint point; voilà le premier ſacrifice de ſa confiance & de ſa foi. Et comme Jeſus-Chriſt témoigna à ceux qui lui firent part du prétendu deſſein d'Herode, qu'il falloit qu'il continua de marcher, ſaint Paul témoigna auſſi la même choſe dans une pareille conjoncture, en diſant qu'il lui ſuffit d'achever ſa courſe. Jeſus-Chriſt ne diſcontinue point de chaſſer les démons & de rendre la ſanté aux malades. Et ſaint

Paul ne se met en peine que d'accomplir le ministere dont il étoit chargé, qui consistoit à prêcher l'Evangile de la grace de Dieu, qui est l'Evangile de notre liberté & de notre santé.

Jesus-Christ parle de la mort qu'il devoit souffrir à Jerusalem, & saint Paul dit qu'il est prêt d'y souffrir la prison & la mort même. Jesus-Christ est plus touché de compassion du mal des autres que du sien propre, & les larmes des Disciples font plus d'impression sur l'esprit de saint Paul, que la crainte de sa propre captivité & de ses chaînes. Ce grand Apôtre n'est point affligé de ce qu'il doit souffrir pour l'Evangile, mais de ce que les autres s'affligent pour lui; & sans doute il étoit encore plus affligé de l'aveuglement des Juifs qui lui rendoient le mal pour le bien, puisqu'il dit ailleurs qu'il étoit saisi d'une tristesse profonde, & que son cœur étoit pressé sans cesse d'une douleur violente, desirant non-seulement de mourir, mais d'être anathême pour ces barbares qui le persécutoient par tout, & qu'il appelle ses freres. L'exemple de saint Paul a quelque chose que nous ne pouvons pas trouver dans celui que nous présente un Dieu homme aussi vraiment Dieu que vraiment homme: Jesus-Christ sçavoit tout ce qui lui devoit arriver, mais son

l'Apôtre qui n'étoit qu'un homme, ne le sçavoit pas. Ce qui nous est d'ordinaire plus penible dans ces sortes de nouvelles, est l'incertitude où l'on est des differentes especes de maux dont on peut être affligez.

Et c'est ce que l'Evangile semble marquer dans l'endroit où il est dit, (*a*) que les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux dont tout le monde *sera menacé*. Car souvent l'attente des maux nous est plus penible que les maux mêmes. Nous trouvons donc en cela notre consolation dans saint Paul qui étoit un homme comme nous, & qui étoit dans l'ignorance comme nous de tous les maux *qui lui* devoient arriver, quoiqu'il apprît de tous côtez qu'il lui en arriveroit de très grands. Le saint Esprit lui faisoit dire dans toutes les villes par où il passoit, qu'il seroit chargé de chaînes à Jerusalem, & qu'il y souffriroit beaucoup, sans *vouloir* lui specifier ce qu'il y souffriroit: d'où nous pouvons conclure que ces nouvelles surprenantes & qui effroient la nature nous sont utiles pour nous reveiller de notre assoupissement ordinaire, & qu'il *ne nous* est pas moins avantageux de n'en *sçavoir* pas plus, afin que nous nous tenions toujours dans une humble dépen-

(*a*) Luc 21. 26.

dance de la miſericorde de Dieu & de ſa conduite ſur nous.

Qui aura la preſomption de vouloir penetrer dans l'avenir, pour ſçavoir ce qui lui doit arriver, puiſque ſaint Paul n'y penetre point, & qu'il demeure de bon cœur dans l'ignorance comme nous ? Qui s'inquietera de cette incertitude où nous ſommes de toutes choſes ? puiſque ſaint Paul y eſt auſſi bien que nous, & qu'il ſemble qu'il s'en glorifie à la face de l'Egliſe, *ſans que je ſçache*, dit-il, *ce qui me doit arriver.*

Il ne nous eût pas dit ſi librement quelque grande revelation qu'il auroit euë, de même qu'il nous dit ſon ignorance, qui en effet nous eſt plus utile que n'auroit été une revelation. Ce grand Apôtre ſe vante de ne ſçavoir pas ce que nous deſirerions de ſçavoir, & il eſt ravi au contraire d'apprendre dans toutes les villes ce que nous n'apprenons qu'avec peine, que de grandes afflictions lui ſont préparées.

Cette connoiſſance que Dieu nous donne par les nouvelles qu'il nous en fait apprendre nous inquiete, & nous ne ſommes pas moins inquietez par l'ignorance où il nous laiſſe de tout le reſte ; au lieu que ce grand Saint glorifioit également Dieu, & par la connoiſſance qui lui étoit donnée de ſes chaînes, & par l'ignorance

où il étoit de toutes les circonſtances qui les devoient accompagner.

Plût à Dieu que nous puſſions imiter la tranquillité de ſaint Paul au moins dans l'ignorance où il étoit du genre d'afflictions qu'il avoit à ſouffrir, & que nous fuſſions contens comme lui de ne ſçavoir point ce que Dieu veut faire de nous, nous contentans de ſçavoir qu'il deſire de nous faire ſouffrir. Que le ſacrifice que ce grand Apôtre faiſoit à Dieu continuellement de cette ignorance ſi utile, lui étoit agréable? puiſque le Seigneur l'avertiſſant ſi ſouvent qu'il devoit ſouffrir, ne l'avertiſſoit pas de ce qu'il ſouffriroit. *Dieu* ſe fait comme un plaiſir de lui donner ſans ceſſe & par toutes ſortes de perſonnes les nouvelles de ſa prochaine captivité, & de ne lui en pas faire dire d'avantage; *Dans toutes les villes*, dit-il, *par où je paſſe, le Saint Eſprit me fait connoître que des chaînes & des afflictions me ſont préparées ſans que je ſçache ce qui me doit arriver.* Cela n'étoit pas fortuit, & cette conduite que nous admirons dans l'Apôtre & qui nous cauſe de l'inquietude, étoit digne de la ſageſſe de Dieu: le ſacrifice que Job faiſoit au Seigneur chaque fois qu'il apprenoit la perte de quelqu'un de ſes biens, ne pût être plus agréable à Dieu, que celui que lui faiſoit ſaint Paul à chaque

avertissement qu'il recevoit des maux qu'il devoit souffrir. Le premier sçavoit précisément quel étoit celui de ses biens qu'il avoit perdu, l'Apôtre ignoroit quel étoit le genre de peines dont son corps devoit être affligé. Le vrai moyen de plaire au Seigneur quand nous apprenons de semblables nouvelles, est de mépriser tout ce que peuvent faire souffrir toutes les puissances de la terre, & de ne craindre que Dieu, c'est de ne point s'inquieter des menaces des hommes, & de se reposer sur le secours du Ciel.

Saint Paul *ne craint point toutes ces choses*; & le saint Esprit ordonne qu'il en apprenne si souvent des nouvelles, afin de nous apprendre à nous-mêmes la fermeté de son Apôtre, & combien il lui est agreable de voir une ame intrepide au milieu des plus terribles menaces. Il n'a point voulu qu'il sçût quels maux il devoit souffrir, afin que se préparant à souffrir toutes sortes de maux pour l'amour de Jesus-Christ, il en reçût la recompense; il n'eût pas dit, *je ne crains rien de toutes ces choses*, & il n'eût point parlé si generalement, s'il eût sçû en particulier quelles étoient les choses qu'il devoit souffrir. Sa patience est d'autant plus grande, que sa connoissance est moins étenduë; & il souffre devant Dieu toutes sortes de

maux

maux, parce qu'il ne sçait point quels maux il doit souffrir; il lui suffit d'achever sa course, c'est-à-dire, qu'il lui suffit de porter par tout la Croix de Jesus-Christ & de la planter par tout, ne l'honorant pas moins par la grandeur de ses souffrances, que par le ministere de sa parole; *la course de saint Paul* consistoit à faire toujours du bien & à souffrir toujours du mal. Heureuses les ames qui peuvent dire comme lui, *cela me suffit.* Car si nous étions contens de souffrir, nous serions contens de tout, & nous ne nous plaindrions jamais de rien: celui qui veut bien ce qui est de plus rude & de plus fâcheux, est satisfait de tout.

Voilà le modele que nous devons suivre lorsque le demon veut nous effrayer par de fausses nouvelles de persecution, ou que Dieu veut nous avertir de nous y préparer par de veritables. Si nous recevions ces nouvelles dans la paix de Dieu, & dans la joye du saint Esprit, qui sont deux vertus inseparables l'une de l'autre, nous receverions la persecution dans des dispositions toutes saintes; elle nous deviendroit très-avantageuse, & il pourroit arriver, comme nous avons dit, que nous receverions la récompense de la persecution, sans avoir été persecutez. Ces nouvelles que l'on apprend dans l'ordre de Dieu sont utiles aux forts, parce que

leur donnant occaſion de ſe préparer à tout, & de commencer leur ſacrifice, ils commencent auſſi de jouir des fruits de la victoire avant le tems même du combat, ce qui leur fera remporter une victoire plus entiere & plus parfaite. Mais ces nouvelles ne ſont pas moins utiles aux foibles, & leur ſont encore plus neceſſaires parce qu'elles ſont pour eux un avertiſſement de ſe fortifier par la penitence pour ſe mettre en état de pouvoir vaincre un ennemi qui eſt plus fort qu'eux, & auquel ils voyent bien qu'ils ſont incapables de reſiſter ſans recevoir un grand ſecours : c'eſt ce qui le rend plus vigilant & plus fervant dans la priere, qui eſt le premier moyen que nous avons pour obtenir du Seigneur un puiſſant ſecours.

Comme notre ennemi a vingt mille hommes, & que nous n'en avons pas même dix mille, nous avons le tems de conſulter en repos devant Dieu ce que nous avons à faire ; car on ne conſulte jamais bien quand on eſt preſſé. Ce ſont ces nouvelles qui nous font prendre le loiſir & le repos ſans lequel nous ne reconnoîtrions pas même que nous ſommes les plus foibles ; ce ſont elles qui nous obligent d'aller demander la paix de bonne heure, non pas à l'ennemi qui nous veut perdre, mais à ce grand Roy qui peut nous ſecourir & nous ſauver, ſi nous

avons la paix avec lui : il n'y a point d'ennemis qui soient assez forts pour nous vaincre ; de même qu'il n'y en a point quelque foible qu'il soit, qui ne triomphe de nous, si nous avons rompu la paix avec Dieu. C'est donc une grande misericorde que le Seigneur nous fait de nous donner avis que les ennemis viennent fondre sur nous, afin qu'avant de les avoir sur les bras, & d'en être accablez, nous ayons *le tems* de faire la paix avec lui, ce qui sera le moyen de nous deffendre avec vigueur, & de remporter la victoire. Si nous avions été surpris, étant foibles comme nous sommes, il est visible que nous aurions été vaincus, au lieu que ces nouvelles que nous apprenons, si nous en faisons un bon usage, nous sauvent la vie, parce qu'elles nous donnent le moien de nous aller mettre sous la protection de Dieu qui nous rendra invincibles, parce qu'il est absolument impossible d'être *jamais* vaincu avec lui. On ne peut être que vaincus en l'abandonnant, & on ne peut que vaincre en le suivant, c'est pourquoi ayant appris que nos ennemis nous cherchent, allons nous jetter entre ses *bras* : c'est là où ils ne sçauront nous suivre & nous les vaincrons.

Quand donc nous avons apris des nouvelles de persecution, nous n'avons qu'à faire ce que nous voyons que l'on fait

dans les villes qui craignent un siége : comme personne ne demeure oisif & qu'on s'occupe incessamment à se fortifier & à faire l'exercice, afin de n'être pas neuf quand il faudra prendre les armes pour repousser l'ennemi, nous n'avons qu'à faire la même chose ; fortifions-nous sans cesse par la penitence, & donnons-nous le jour & la nuit aux exercices de la guerre spirituelle, comme nous le conseille saint Prospert dans ses beaux vers.

Exercere fidem divinis convenit armis
Consilioque omnes anticipare minas.

En reconnoissant humblement devant Dieu que nous sommes foibles, nous éludons les artifices de nos ennemis, & nous devenons les plus forts, voilà comme il faut les prevenir.

Accoûtumons-nous à ne les pas craindre, & à mépriser tout ce que les hommes peuvent faire contre Dieu ; voila l'exercice de notre foy. Imitons Jesus-Christ & son Apôtre, & revêtons nous de toutes ces grandes vertus dont ils nous ont montré l'exemple dans une semblable conjoncture.

Outre l'exemple de l'Apôtre, nous avons les armes dont il s'est servi : ce sont *ces armes de lumiere*, qui nous feront vaincre toute la puissance des tenebres, & qui nous rendront semblables à ce soldat de

la foi dont parle Tertullien, *totus de Apostolo armatus.*

(a) *Que la verité soit la ceinture de nos reins.* L'attachement à la verité tient le cœur ferme comme la ceinture soutient le corps, qué la justice soit notre cuiraſſe : il n'y a point de meilleure deffenſe de la charité, que l'humilité qui eſt toute notre juſtice. Selon que nous l'aprend Jeſus-Chriſt dans l'Evangile, que nos pieds ſoient bien munis, afin que nos propres déſirs qui ſont comme les pieds de l'ame, ſelon ſaint Auguſtin, ſoient bien ſoumis à la juſtice, & qu'ils ne nous expoſent pas à nos ennemis, comme le craignoit David, *ne tradas me à deſiderio peccatori*; ſervons-nous *ſurtout* du bouclier de la foy, pour pouvoir repouſſer & éteindre tous les traits enflammez du malin eſprit; parce que d'un côté la concupiſcence eſt toujours foible quand la foi eſt forte, & que de l'autre nous n'avons qu'à demeurer fermes dans la foi de nos peres pour être aſſurez de la victoire. La foy qui eſt la dot des Vierges, comme dit ſaint Ambroiſe, *fides dos virginum*, eſt auſſi l'armure la plus naturelle des Vierges parce que cette vertu fait toute leur richeſſe, auſſi bien que toute leur force. Prenons encore le caſque qui eſt l'eſperance du ſalut, parce qu'il eſt impoſſible que nous per-

(a) Epheſ. 6.

dions jamais Jesus-Christ pendant que nous n'espererons qu'en sa grace ; enfin prenons l'épée du Saint Esprit qui est la parole de Dieu ; car il n'y en a point une autre qui lui soit semblable, *non est huic alter similis*, cette parole divine qui a créé le monde & qui tuëra l'Ante-Christ à la fin du monde, sera elle-même notre victoire.

Ayons toujours entre les mains une telle épée, & nous ne serons jamais vaincus. Que cette parole sainte soit toujours la regle de tous nos sentimens & de toute notre conduite, & nous aurons toujours entre les mains cette épée qui nous rendra invincibles contre tous les efforts de tout le monde & de tout l'enfer. Nous aurons toujours cette épée entre les mains, lorsque nous invoquerons Dieu en esprit & en tout tems par toutes sortes de supplications & de prieres, & que nous nous employerons avec une vigilance & une perseverance continuelle à prier pour tous les Saints, car la parole de Dieu est une source de prieres : d'où vient que l'Apôtre joint immédiatement la priere à l'épée spirituelle. Si nous faisons provision de tels armes, si nous nous exerçons de la sorte à ce combat, il n'y aura point d'ennemis qui puissent nous vaincre ; mais il ne faut pas oublier dans le bruit d'un siege de nous fermer de tous côtez de bonnes mu-

railles, comme firent ceux de Bethulie : *muris circumdederunt vicos suos*; car il n'y a rien qui soit effectivement si avantageux dans ces sortes de combats, que de s'accoutumer à la solitude, qui est un fort rempart qui nous met à couvert de nos ennemis.

Quand on est bien enfermé on est bien fort : bouchons toutes les avenuës de nos sens, en demeurant toujours recueillis, & joignons à la muraille de cette solitude interieure cette autre muraille de la pauvreté, de laquelle sainte Claire se servoit pour fortifier ses Monasteres. Campons-nous sur le haut des montagnes qui sont à l'entour de Jerusalem, & qui sont pour *nous*; faisons provision de bled pour le combat, *frumenta in preparationem pugnæ.* Car comme dit saint Augustin, quand on se nourrit comme il faut de la parole de Dieu durant la paix, on se trouve fort durant la guerre; & saint Ambroise a grande raison de dire que la méditation de la loi, fait que nous ne succombons point à la persecution, & que les grandes adversitez n'ont point la force de nous abattre. *Legis meditatio facit ut tempora tribulationis, tempora quibus humiliamur aliquibus adversis sustinere & tolerare possimus, ut neque humiliato nimis neque dejecto frangamur affectu.* Surtout ne sortons point de la voye étroite, *ubi angustum iter.* Car il y a plus à comp-

rer sur un petit nombre de personnes qui demeurent fermes dans le chemin étroit du salut, que sur la multitude qui court dans la voye large. Enfin écoutons le grand Prêtre des Juifs qui nous assure de la victoire si nous continuons de nous préparer toujours de la sorte à soutenir la guerre qu'on nous veut faire. *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manentes permanseritis in jejuniis & orationibus in conspectu Domini.*

Si ceux de Bethulie n'eussent point apprs qu'on venoit les assieger, & qu'ils n'eussent eû aucune nouvelle de leurs ennemis, il est certain qu'ils ne se fussent pas si bien preparez. Ces nouvelles leur furent bien avantageuses, puisqu'elles les empêcherent d'être vaincus. Tâchons de tirer le même avantage de celles que nous apprenons tous les jours & de ces bruits qui courent si souvent d'une plus grande persecution; preparons-nous au combat comme ils le firent, mais preparons-nous-y d'une maniere spirituelle, parce que nos ennemis sont des esprits, & que les armes avec lesquelles nous les pourrons vaincre sont spirituelles. Ceux qui reçoivent les plus grands coups dans cette guerre, en conservant toujours la foi, sont les plus forts; & ceux qui y meurent sont veritablement victorieux, puisqu'on ne sur-

(*h*) Judith 4. 12.

monte ici qu'en souffrant ; accoutumons-nous à souffrir ce qu'il y a de plus penible dans la persecution, en souffrant ce qu'il y a de plus mortifiant dans la penitence; accoutumons-nous à souffrir de nos ennemis, en souffrant de nos freres. Nous ne demeurerons victorieux de nos ennemis qu'à proportion que nous les aimerons ; c'est pourquoi aimons-les, la charité est notre victoire & la recompense de la victoire. Nous ne pouvons vaincre qu'en aimant, & nous ne pouvons être couronnez que par l'amour.

Ne craignons donc point nos ennemis qu'il faut aimer : nous ne pouvons les aimer quand nous les craignons, & nous ne pouvons les vaincre sans les aimer: que les bruits des persecutions éloignent en nous l'amour du monde qui nous affoiblit & qui nous fait vaincre par nos ennemis qui seront toujours aussi foibles contre nous que nous serons pauvres. Evitons la présomption de ceux qui se promettent trop de leur force, & la timidité de ceux qui ne se promettent pas assez de celle de Dieu.

Ne cherchons pas trop l'occasion du combat, & ne la fuyons pas trop, attendant en tout l'ordre de Dieu, & esperant tout de sa seule misericorde. Car comme dit fort bien saint Cyprien, Dieu demande plûtôt de nous une humble con-

feſſion qu'une proteſtation trop hardie; puiſque l'humilité eſt toute notre force : *Nos confitert magis voluit quàm profiteri.*

Prions Dieu de tout notre cœur, qu'en faiſant un ſaint uſage des nouvelles que nous apprenons & des bruits qui courent, nous entrions dans les ſaintes diſpoſitions qui ſont néceſſaires pour vaincre dans la guerre qu'on veut nous faire, puiſque Dieu ne nous parle ſi ſouvent de nos ennemis & de leurs deſſeins, qu'afin que nous nous preparions à les combattre.

Amen, amen: fiat, fiat.

DES MENACES.

LEs hommes peuvent nous faire ſouffrir pluſieurs ſortes de maux; l'Ecriture cependant n'en parle d'ordinaire que comme de ſimples menaces; comme ſi ce qu'ils peuvent faire contre nous ſe reduiſoit à de ſimples paroles. Ne craignez point, diſent les Prophetes, ce que peut vous faire un homme pecheur, *ne timueritis à verbis peccatoris*; (a) il n'y a rien de ſi commun que ce que Dieu dit aux Prophetes. Ne craignez point leurs diſcours, ne craignez point leurs paroles; ne craignez point leurs viſages; ce qui paroît encore plus extraordinaire, eſt que Dieu ayant dit à Ezechiel de n'avoir aucune crainte

(a) Ezechiel 2. 6.

des mechans, *tu ergo fili hominis ne timeas eos*, il ajoute, ne craignez point ce qu'ils peuvent vous dire, *neque sermones eorum metuas*; comme si les menaces qu'ils font étoient un aussi grand mal que celui qu'ils peuvent nous faire.

Il me semble qu'on peut tirer de là une grande instruction, & que cela nous apprend que tous les maux que les hommes peuvent nous faire, lors même que *leur puissance* est aussi grande que leur haine, ne sont point de veritables maux, & qu'ils n'en ont que l'apparence; car outre que le plus souvent ce n'est que notre imagination qui nous effraye, & qui nous fait souffrir par les idées fâcheuses *que* nous donne la crainte naturelle que nous avons de toutes sortes de souffrances lors même que vous souffrons effectivement quelque mal, c'est si peu de choses, il dure si peu de temps, & il est tellement au dehors de nous, lorsque Dieu nous arme de sa patience, que les Saints ne le considerent que comme un son qui frape les sens, & qui disparoit presque aussitôt. Saint Paul nous assure qu'il n'y a rien de si leger, & il en parle comme d'un moment, (*a*) *momentum & leve*; & il dit ailleurs que tous ces combats se passent au dehors, (*b*) *foris pugna*: ce qui me fait juger que l'Ecriture se plaît à appeller du

(*a*) 2. Cor. 4. 17. (*b*) 2. Cor. 7. 5.

nom de paroles tous les maux exterieurs ; excepté le peché, pour nous apprendre que comme une parole n'eſt qu'au dehors, n'eſt qu'un peu d'air agité, & ne ſubſiſte que dans le tems qu'on la prononce : de même tous les maux de cette vie ne ſont qu'au dehors de nous, ſi nous nous tenons au dedans de nous-mêmes avec Dieu : ſelon le conſeil de ſaint Auguſtin, ils ſont tres legers, ſi nous les comparons à la grandeur des recompenſes qui les ſuivent, & ils ne deviennent qu'un moment, ſi nous les comparons à l'Eternité.

Si nous pouvions avoir la même idée de tous ces maux dans le tems que nous les ſouffrons, que nous en aurons après que nous les aurons ſoufferts, & qu'il n'y aura plus de tems pour nous les faire paroître longs, nous trouverions en effet qu'il n'y auroit rien de plus juſte que ces expreſſions du Saint Eſprit, qui nous apprennent à mépriſer les maux du monde, & nous dirions avec les grands Saints de l'ancien Teſtament en nous exhortans les uns les autres, s'il falloit ſouffrir, *ne timueritis à verbis viri peccatoris*, ce ſont les ſens qui nous trompent & qui ſont trompez, ou plûtôt qui ne ſont pas capables de comprendre la route, mais c'eſt la foi qui ne peut nous tromper, & qui ne peut être trompée ; comme elle nous éleve au deſſus des ſens, nous ne jugeons pas

pas des choſes ſelon que nous les reſſentons, mais ſelon ce qu'elles ſont, en nous détachant des fauſſes idées de la nature, pour demeurer inviolablement attachez à la verité qui les condamne.

Que ſi les grands maux du monde, ſelon le langage des Saints, ne doivent être regardez que comme des paroles qui frapent l'air; que ſera-ce que des menaces qui ne ſont que menaces, & qui ſouvent ne ſe trouvent ſuivies d'aucun effet? De quelle maniere faudra-t-il regarder de ſimples paroles qui ne nous font aucun mal, excepté celui que nous voulons nous faire nous-mêmes? Cependant la foibleſſe de l'homme eſt ſi grande, que nous craignons juſqu'à des paroles, & qu'il n'eſt ſouvent beſoin que de la moindre menace pour nous vaincre. C'eſt notre crainte qui nous ſurmonte: ce n'eſt qu'une menace qui n'auroit eû aucun effet ſi nous l'avions mépriſée, & qui nous abbattant, fait que nous ſommes vaincus avant le combat.

C'eſt pourquoi on peut regarder les menaces comme un inſtrument de perſecution: & comme le Diable s'en ſert pour nous affoiblir, il eſt bon de nous fortifier contre ce mal apparent qui ne laiſſe pas d'avoir contre nous des ſuites auſſi fâcheuſes, que ſi c'étoit un vrai mal. Car comme le peché nous a rendus ſi foi-

bles, qu'il ne faut pas même d'adversaires pour nous vaincre, à plus forte raison il n'y a point d'adversaire quelque foible qu'il soit, qui ne puisse nous vaincre; Saint Cyprien rapporte qu'à la premiere persecution qui s'eleva de son tems, une grande partie des Fideles succomba aux premieres menaces de l'ennemi, *ad prima verba minantis inimici maximus fratrum numerus fidem suam prodidit.* Ce qui peut nous apprendre que quand on aime le monde on est foible par tout, & que les plus grands avantages qu'on peut avoir, ou à cause du tems ou à cause des lieux, ne servent de rien, si nous demeurons toujours imparfaits, & que nous n'ayons point de soins d'avancer dans la pieté. Quand nous serions au tems de saint Cyprien, qui a été un tems de la plus grande saintete de l'Eglise; quand nous aurions ce grand Saint à notre tête, ou que la persecution nous trouveroit même dans la compagnie des Apôtres, si nous ne renoncions entierement à notre amour propre, nous succomberions. Judas a succombé & sans persecution; il n'en a point fallu pour vaincre Ananie & Saphire au tems des Apôtres; à plus forte raison la persecution les eût vaincus, si elle les eût trouvez dans la malheureuse disposition où ils étoient de se partager entre Dieu & le monde. Enfin ce ne fut point la perse-cu-

tion qui surmonta ce grand nombre de Fideles dont parle saint Cyprien, il ne fallut que des paroles pour les vaincre, parce qu'ils aimoient toutes leurs aises & toutes leurs commoditez, comme remarque ailleurs ce même Saint.

Ne nous laissons donc pas surprendre comme eux par des menaces, si l'on nous en faisoit. Fortifions-nous contre la parole des hommes par la parole de Dieu-*même*, qui nous commande de mépriser également tout ce qu'ils peuvent nous dire, & tout ce qu'ils peuvent nous faire; *ne timueritis à verbis eorum.* Quoiqu'ils disent, ils ne peuvent rien faire que ce que Dieu veut. Si nous le craignons lui seul, *ceux* qui nous haïssent deviendront pour nous les instrumens de sa misericorde, & il se servira d'eux au contraire pour faire couler avec abondance ses plus grandes graces sur nous. Si un rasoir pouvoit se vanter ou se menacer du mal qu'il nous feroit, le craindrions-nous en effet, puisque nous payons celui qui s'en sert pour nous guerir? C'est une comparaison dont se sert souvent saint Augustin; que le rasoir dise tout ce qu'il voudra; il ne peut avoir de mouvement par lui-même, & *je ne* le crains point entre les mains d'un medecin qui est si habile & qui m'aime tant, qu'il a voulu en faire le premier essai sur lui-même, pour me

donner la force de les souffrir. C'est par la vertu de ces grandes incisions que notre divin Medecin a faites sur lui, que nous pouvons guerir par de si petites incisions qu'il fait sur nous.

Qu'avons nous donc a craindre des menaces de ces rasoirs, qui veulent effectivement nous faire du mal, mais qui ne peuvent nous en faire, si nous avons une ferme foi en Jesus-Christ? S'ils font ce qu'ils disent, je suis gueri: s'ils ne peuvent le faire, ou qu'ils n'en ayent pas même la pensée, de quoi me metai-je en peine? pourquoi n'y ayant point de sujet qui doive me troubler, me troubles-je sans sujet?

La confiance en Jesus-Christ qui nous donne la hardiesse d'attendre nos ennemis de pied ferme, sans nous inquietter, sans même faire trop d'attention à ce qu'ils disent, ou à ce qu'ils font, desarmera les démons dont ils sont les instrumens: parce qu'en effet ils n'ont jamais de force contre nous que par la foiblesse de notre foi, car quand elle est forte, nous les vainquons. Les demons eux-mêmes, & ceux qui peuvent agir sous eux, ne sont que des rasoirs qui n'ont aucun droit de nous menacer, parce qu'ils n'ont aucune puissance. Il n'y a que Dieu seul qui peut nous menacer, & qui peut nous perdre: il n'y a que ses menaces qu'il faut crain-

dre ; mais il ne nous menace que pour nous sauver, au lieu que les hommes qui ne nous menacent point de sa part & pour l'amour de lui, ne nous menacent que pour nous perdre.

Fortifions-nous donc par les menaces de Dieu, afin de ne nous point affoiblir par les menaces des hommes. Aimons ce que promet le Tout-puissant, & nous mépriserons facilement les menaces & les promesses que lui peut faire le monde qui est si impuissant. C'est saint Augustin qui nous le dit : *Ama quod promittit Omnipotens, time quod minatur Omnipotens ; & vilescit omnis mundus, sive promittens, sive terrens.* Comme il n'y a rien à esperer après le Ciel, il n'y a rien à craindre après l'enfer ; il faut donc que l'esperance de posseder Dieu nous fasse regarder toutes les autres esperances, comme viles & mépisables, & que la crainte de le perdre nous délivre de toutes sortes d'autres craintes. Qui craint comme il faut de perdre Dieu, ne craint plus rien. On ne se plaint point d'un autre bruit lorsqu'il tonne, & que le tonnere est si fort qu'il fait tout trembler : On peut dire même qu'on ne s'aperçoit pas de tout autre bruit. Car en effet, quand on entend quelque chose de terrible, on n'entend plus rien autre chose.

C'est pourquoi si la crainte des juge-

mens de Dieu, & la terreur de ſes menaces demeuroient vivement gravez dans le fond de notre cœur, nous ſerions inſenſibles à toutes les craintes & à toutes les menaces du monde; & nous ne nous laiſſerions point ſurmonter par une parole non plus qu'Eliſée, duquel l'Ecriture dit, *nec ſuperavit illum verbum aliquod.* (*a*) Voilà comme les Saints ſont puiſſans & redoutables, non pas parce qu'ils ſçavent ſe vanger, mais parce qu'ils ſçavent ſouffrir: C'eſt cette grande crainte de Dieu qui les empêche de craindre les hommes, d'où vient que l'Ecriture dit de ce Prophete: *in diebus ſuis non pertimuit principem, & potentiâ nemo vicit illum*: (*b*) perſonne ne l'a ſurmonté, parce qu'il n'a redouté perſonne; il n'a rien appréhendé, parce qu'il n'a rien eſperé ſur la terre; perſonne ne le ſurmonta en puiſſance, parce qu'il fut toujours prêt de tout ſouffrir. Car comme dit ſi bien ſaint Auguſtin, ce ne ſont pas ceux qui demeurent expoſez à toutes ſortes de violences, & qui les ſouffrent avec patience & avec joye, qui ſont vaincus, mais ce ſont ceux qui cedent à l'injuſtice par la crainte qu'ils ont de les ſouffrir: *non itaque calcatur ab hominibus qui perſecutionem patitur, ſed qui perſecutionem timendo infatuatur.* C'eſt ainſi que perſonne n'a été plus puiſſant que les Pro-

(*a*) Eccli. 48. 14. (*b*) Eccli. 48. 13.

phetes, parce qu'ils ont mépriſé les menaces des hommes, & qu'ils n'ont jamais craint perſonne plus que Dieu, *potentiâ nemo vicet illum.* (*a*)

Voilà ce qui a fait les grands Evêques & les grands Martyrs, c'eſt que tous les maux qu'on leur pouvoit faire ne leur paroiſſoient point des maux : car il eſt impoſſible que les menaces ne nous ſoient ſenſibles, quand nous craignons les choſes dont on nous menace ; mais quand nous les mépriſons par la foi, qui ne nous met devant les yeux que la puiſſance de Dieu, les menaces des hommes ne ſont que de vaines paroles, & il ne nous eſt pas bien difficile de les mépriſer. C'eſt *ainſi* qu'un Prefet de l'Empereur ayant menacé ſaint Baſile de le dépouiller de tout, & de l'envoyer en exil, ce grand Saint lui répondit avec une froideur que lui donnoit ſon ardente charité : ſi vous avez quelque autre menace à faire, faites-la-nous, car pour ce qui eſt de celle-là, elle ne me regarde point. Un pauvre n'a rien à perdre, & celui qui aime Dieu le trouve par tout : ſi vous avez beſoin de cet habit tout uſé & tout déchiré, & de quelques livres qui ſont tout mon bien, je vous les abandonne de bon cœur. *Si quid aliud habes id nobis minare ; horum enim omnium quæ commemoraſti nihil nos attingit, &c.*

(*a*) Eccli. 48. 13.

nisi fortè laceris & detritis his pannis indueres ac paucis libellis in quibus omnes mihi facultates & copiæ sunt, &c. Saint Gregoire de Nazianze qui rapporte cette belle histoire, remarque que le Prefet demeura effrayé lui-même, loin d'avoir épouvanté saint Basile ; & on pouvoit appliquer à ce grand Evêque une parole d'un Poëte.

Meruit que timeri non metuens.

Ainsi saint Basile, plus puissant que les grands de l'Empire & que l'Empereur même, triomphoit ; non par une victoire de vanité, ce qui lui eut été impossible, mais par la victoire de la verité, comme le dit admirablement saint Gregoire de Nice son frere, qui nous apprend que cette grande intrepidité ne venoit que de son détachement & de sa parfaite pauvreté. Comme il n'aimoit rien de tout ce qu'on pouvoit lui ôter, il ne donnoit aucune prise sur lui ; ses ennemis qui étoient ceux de la foi ne sçavoient par où le prendre, *nihil in se haberet quo teneretur.* Il n'y a rien effectivement de si mou & de si lâche que les riches, comme dit saint Chrisostome. Un des meilleurs moyens de reconnoître si nous sommes véritablement pauvres de Jesus-Christ, seroit de voir si nous sommes timides. Tremblons-nous devant les grands du monde : manquons-nous de force & de courage pour leur résister,

lorſqu'il s'agit de l'interêt de Dieu & de la juſtice, nous aurions fait cent fois le vœu de pauvreté, que nous ſoions riches devant Dieu, & que nous devrions beaucoup apprehender d'être un jour condamnez avec les riches.

Les menaces n'étonnent donc jamais les pauvres, quand ils ſont véritablement pauvres. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'elles ne puiſſent nuire aux ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, il faut qu'elles leurs ſervent. Le Diable n'eſt pas aſſez vaincu s'il ne perd où il croyoit gagner: Il eſperoit nous abattre en nous faiſant menacer, il penſoit à nous affoiblir, il faut donc que les menaces contribuent à nous encourager & à nous fortifier; cela eſt facile, ſi nous faiſons en ſorte qu'elles nous éloignent encore d'avantage de l'amour du monde & de nous même; car comme il étoit facile au Roy d'Iſraël lorſqu'Eliſée l'avoit averti que les Syriens étoient en embuſcade dans quelque lieu, de les éviter & de ne ſi laiſſer pas ſurprendre: auſſi quand nous avons appris que nos ennemis nous menacent de nous priver de quelque commodité ou de nous dépoüiller de quelque *bien*, nous n'avons qu'à en retirer notre *affection* & nous ſommes en aſſurance. Dieu ſoit beni, nos ennemis ſont pour ainſi dire, nos Prophetes: Ils nous découvrent eux mêmes tous leurs deſſeins,

c'eſt à nous à prendre nos précautions.

Leur propre colere les trahit, & leurs menaces nous inſtruiſent. Si nous demeurons attachez au bien periſſable qu'il prétendent nous enlever, nous tombons effectivement dans leur embuſcade, & nous devenons leurs Captifs; ce qui nous eſt d'autant moins pardonnable, que nous en étions avertis & que nous le ſçavions de leur propre bouche. Mais ſi leurs menaces nous ouvrent les yeux, ſi elles nous engagent à rompre promptement nos chaînes, nous nous mettrons en ſureté en leur abandonnant les lieux vuides, il n'y ſera rien demeuré qui ſoit à nous, quand nous en aurions retiré tout notre affection.

Comme nous ne ſommes pas aſſez forts, recourons à Dieu qui eſt toute notre force, c'eſt le ſecond avantage que nous pouvons retirer des menaces de nos ennemis, puiſque ces menaces nous obligent de demander à Dieu avec plus d'inſtance ſa protection dans un tems où il eſt encore plus facile de reconnoître le grand beſoin que nous en avons, & que nous voyons de nos propres yeux. Car ſi ces menaces ne nous ſervoient qu'à nous rendre plus vigilans, & qu'elles ne nous rendiſſent pas auſſi plus affectionnez à la priere, elles nous ſerviroint de peu, parce qu'il eſt inutile de veiller ſi l'on ne prie, & qu'on peut dire que nous ne veillons effective-

ment qu'à proportion que nous prions. Les menaces de nos ennemis nous rendent plus attentifs à la priere ; c'eſt-à-dire quand nous nous défions davantage de nous-mêmes, & que nous mettons toute notre confiance en Dieu. Ce que ſaint Auguſtin comprend en deux paroles. *Cavete vigilando & orando.*

Ces menaces ne nous ſont-elles pas bien avantageuſes, puiſqu'elles nous ſont une occaſion de renoncer plus parfaitement au monde, & de recourir avec plus d'ardeur à Dieu par la priere de la foi, ce qui eſt le vrai moyen de vaincre le monde? (*a*) C'eſt ainſi que Nicanor ayant menacé les Juifs qu'il ruineroit le Temple & qu'il abateroit l'Autel, fût cauſe qu'ils prierent Dieu avec plus de ferveur, ce qui obligea Dieu de ſe vanger de cet homme ſacrilege. Non-ſeulement cet impie ne ruina pas le Temple, comme il en avoit menacé, mais ce fut parce qu'il en avoit menacé, qu'il ne le ruïna pas: Dieu s'étant voulu ſervir de ſon impieté pour porter ſon peuple à une plus grande pieté afin de lui faire miſericorde ſelon le deſſein qu'il en avoit; ainſi les menaces de cet impie qui ſe vantoit de raſer le Temple, contribuerent en leur maniere à conſerver le Temple, parce qu'elles engagerent les Juifs à prier Dieu avec plus de zele, ce

(*a*) 2. Mac. 14. 33.

qui étoit necessaire pour le conserver.

C'est ainsi que le sage Roy Ezechias se servit avantageusement des menaces & des blasphêmes de Sennacherib. (a) Car au lieu de s'affoiblir par les lettres insolentes & impies de ces miserables, il les porta dans le Temple & les presenta à Dieu; il ne s'arrêta point à répondre à ce superbe qui étoit le plus fort, ce qui n'eût servi de rien, mais il se confondit devant Dieu où il étoit le plus foible, il plaida sa cause avec les lettres mêmes de son ennemi, & la gagna en la présence de Dieu lorsqu'elle pouvoit paroître toute perduë en la présence des hommes. Les menaces de Sennacherib furent très utiles à Ezechias, & je ne sçai s'il eût obtenu si favorablement une si grande victoire sans ce secours.

Quand les Princes des Prêtres eurent menacé les Apôtres, ceux-ci ne manquerent pas d'en faire le rapport aux Fideles, comme d'une chose qui leur étoit avantageuse, pour attirer la misericorde de Dieu. Après qu'on les eût laissez aller, dit saint Luc (b) ils vinrent trouver leurs freres, & ils leur raconterent tout ce que les Princes des Prêtres & les Senateurs leurs avoient dit; Ce qu'ayant entendu, ils éleverent tous leurs voix à Dieu dans l'union

(a) 4. Reg. 19. 11.
(b) Act. 4.

d'un

d'un même esprit, & ils lui dirent : Seigneur, vous êtes le Dieu qui avez fait le ciel & la terre, & maintenant donc, Seigneur, considerez leurs menaces, donnez à vos serviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entiere liberté, & étendez vos mains pour faire des guérisons miraculeuses & des prodiges. L'Eglise est redevable de cette sainte & admirable priere aux menaces des Juifs. Que de benedictions n'attirerent-elles pas sur ces grands Saints, que de charité, que d'amour, que de zele, que d'actions de graces, que de foi ! Ils éleverent tous leur voix, c'est à-dire ils prierent avec plus d'instance, car avant cela ils prioient toujours; la priere fut plus fervente & plus enflammée, parce qu'ils éleverent leurs voix; & elle fut plus generale, parce qu'ils l'éleverent tous. Voyez comme Dieu ne nous exauce jamais davantage, que lorsque les hommes nous menacent; car lorsque le monde a plus de dureté pour nous, c'est alors que le Seigneur nous témoigne plus de bonté. Lorsqu'ils eurent achevé leurs prieres, le lieu où ils étoient assemblez trembla, ils furent tous remplis du saint Esprit; & ils annoncerent la parole de Dieu avec hardiesse. Il faut remarquer que non-seulement tout ce qu'ils avoient demandé leur fut accordé, mais qu'ils reçûrent encore plus qu'ils n'a-

voient demandé, puisqu'ils reçûrent une nouvelle abondance du saint Esprit, & que le lieu où ils étoient assemblez trembla ; Dieu ayant voulu leur témoigner, même par un miracle sensible, combien leurs prieres & leur foi lui étoient agréables.

Le Seigneur n'est pas changé, & il ne sera pas moins misericordieux aujourd'hui, si nous avons la même foi. Quand nos ennemis nous menaceront, ayons recours à lui comme firent ces Saints, il nous exaucera de même ; nous ne meritons pas qu'il fasse un tel miracle devant nous, peut-être même ne nous seroit-il pas utile ; mais au lieu de miracles visibles, il en fera d'invisibles. Le plus grand des miracles est qu'il donne son Esprit à des hommes qui en ont un qui est si opposé au sien. Prions-le quand on nous menace, & il nous donnera cet Esprit Saint avec abondance, ce qui nous tiendra lieu de tout autre miracle.

Ne perdons point les avantages que nous presentent les menaces que nous font nos ennemis, que notre foi nous les rendent toutes utiles, qu'elles nous servent à ne mettre plus notre confiance qu'en Dieu, & à ranimer notre priere qui est si languissante. Quand ils parleront plus haut, & qu'ils éleveront leur voix pour nous confondre devant les hommes, élevons la nôtre pour nous humilier devant Dieu.

Peut-être que notre affliction nous tiendra lieu de merite, comme disoit autrefois saint Bernard, peut-être que notre peu de bonne volonté se trouvera excusé devant lui par leur mauvaise volonté; puisque nous n'avons rien à lui offrir, offrons-lui les menaces de nos ennemis & prions-le de suppléer par le mal qu'on veut faire ou qu'on nous fait, à tout le bien que nous ne faisons pas, & que nous *devrions* faire. Disons-lui avec ce peuple affligé, dont la désolation nous est exprimée d'une maniere si touchante dans les Machabées: Vous sçavez, Seigneur, les desseins qu'ils forment contre nous; comment pourrons-nous subsister devant eux, si vous-même mon Dieu ne nous assistez? (*a*) *Tu scis Domine quæ cogitant in nos; quomodo poterimus subsistere ante faciem eorum, nisi tu Deus adjuves nos?*

Saint Ambroise avoit grande raison de dire qu'on procuroit un avantage solide aux Fideles en les menaçant; que personne craigne, disoit il, que personne n'ait peur, on fait plus de bien aux vrais Chrétiens quand on les menacent: *nemo metuat, nemo formidet, plus confert Fidelibus qui minatur.* On leur fait plus de bien, parce que plus les serviteurs de Dieu sont menacez, plus ils se détachent du monde, plus ils s'unissent au souverain bien; c'est

(*a*) 1. Mac. 3. 53.

pourquoi au lieu que les menaces affoiblissent les personnes qui ont peu de foi, & les mettent en danger d'être vaincus à l'heure du combat, elles fortifient au contraire ceux qui ont beaucoup de foi, & elles les mettent en état de vaincre; les menaces lient les-uns, & delient les autres. Ce sont pour les foibles, comme des paroles enchantées qui leur ôtent toute la force; & ce sont pour les autres, comme la voix d'une trompette qui les anime au combat & qui leur donne plus de courage & de force.

Le Demon en nous menaçant, prétend nous detourner de l'attention que nous devons toujours avoir à Dieu, il voudroit fixer insensiblement nos yeux sur le monde, il travaille à nous intimider afin de diminuer notre confiance en Dieu; il ne peut être maître de notre cœur, s'il n'y excite quelque passion qui l'applique au monde, parce que ce sont nos passions qui établissent en nous le regne du monde qui est le sien. Il est perdu quand une ame n'a de desirs, de crainte que pour Dieu seul. Car Dieu étant tout notre trésor, il est aussi toute notre force; c'est pourquoy quand l'ennemi ne peut faire autre chose, il a toujours recours aux menaces qui lui donnent le moyen de s'approcher plus près d'une ame, & de s'en rendre le maître, si elle ne se tient pas assez sur ses gardes.

Mais si au contraire, au lieu de se dissiper par des craintes & des plaintes inutiles, on se receuille encore davantage; si l'on se *jette* avec confiance entre les bras de Dieu qui les tient toujours ouverts pour *nous* recevoir, le Demon est vaincu, il n'a plus de ressources. (*a*) Imitons donc ces aveugles de l'Evangile, qui commençoient déja en quelque façon à voir clair, parce qu'ils imploroient le secours de Jesus-Christ, d'un ton de voix qu'ils élevoient d'autant plus haut, qu'on vouloit les empêcher de crier; non-seulement ils ne cesserent point de demander misericorde, mais les obstacles qu'on vouloit apporter à leur priere les engagerent à la continuer avec plus d'ardeur. Le Demon nous fait menacer pour nous empêcher de prier, prions encore avec plus d'instance; il veut nous faire penser à autre chose qu'à Dieu, unissons nous encore davantage au Seigneur par nos pensées & par nos desirs; il veut nous donner de l'inquietude, cherchons notre repos en Dieu; il tâche d'affoiblir notre confiance en Jesus-Christ, esperons en notre Sauveur avec une nouvelle confiance, souvenons-nous continuellement qu'il est le maître & le *souverain* Seigneur de tous les demons & de tous les hommes, fortifions notre esperance par les menaces mêmes que l'ennemi

(*a*) Matth. 3. v. 30.

nous fait faire, pour l'affoiblir ; enfin regardons ces menaces comme d'heureux presages pour la victoire que nous avons à remporter sur lui. J'ai une grande confiance qu'il n'est pas le maître de mon cœur puisqu'il l'afflige de si loin ; je ne suis point fâché de le voir faire. Quand c'est le Diable qui assiege, dit admirablement saint Ambroise, c'est un grand préjugé que c'est Jesus-Christ qui est assiegé. Or s'il est assiegé dans nous & avec nous, nous n'avons qu'à lui demeurer fideles, & certainement nous serons delivrez ; *Ubi diabolus assidet, ibi Christus includitur, & murorum spiritualium septa defendit.* C'est pourquoy nous n'avons qu'à mépriser toutes les menaces de persecution qu'on peut nous faire, & demeurer fermes dans la pratique de cette parole de l'Evangile, que Jesus-Christ repete trois fois dans le même endroit pour nous en montrer l'importance. (*a*) *Ne les craignez point, ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui ne peuvent tuer l'ame*, ainsi ne craignez point. Dieu nous en fasse la grace par sa sainte misericorde ; car nous n'aurons jamais rien à craindre si nous ne craignons que lui. Amen.

(*a*) Matth. 2. v. 26. &c.

DE LA SEPARATION *des personnes qui nous sont utiles pour notre salut, & des dispositions dans lesquelles il faut la souffrir.*

EN considerant les separations passées & celles dont on menace encore, il m'est venu dans la pensée qu'on ne possede point la charité par les sens, & que les personnes qui nous servent devant Dieu, ne nous étant utiles que par la charité qu'elles ont pour nous & que nous avons pour elles, cette vertu peut se conserver toute entiere dans l'absence que nous souffrons, comme elle se conservoit quand nous craignions. Il est vrai que quand on a de l'affection pour une personne vertueuse & habile, on ne peut se passer d'avoir quelque commerce avec elle, & que c'est d'ordinaire la communication qu'on a avec ceux qui sont à Dieu & qui prennent soin de nous, qui nous porte davantage à Dieu. Mais il n'est pas impossible d'entretenir ce commerce durant l'absence, sans se parler & sans s'écrire pourvû que nous parlions d'eux à Dieu, & qu'ils lui parlent de nous.

Comme je m'occupois de cette pensée, j'ai trouvé dans ce que je devois lire de

l'Ecriture ces belles paroles : *Dilige proximum tuum, & fide conjungere cum illo.* (a) Cette rencontre si heureuse m'a paru un effet de la providence, & j'ai connu par là que nous ne pouvons avoir de veritable union avec les personnes que nous cherissons que par la foi qui nous lie avec elles ; & que cette foi qui est au dessus des sens, est le seul sujet & le seul motif des saintes affections, comme la cupidité qui ne s'attache qu'aux sens, est la seule cause des passions. Or comme la foi, selon le témoignage de l'Apôtre, ne regarde point les choses visibles, mais celles qui ne se voyent pas : *fides argumentum non apparentium:* (b) il est clair que l'absence des personnes que nous aimons en Dieu, au lieu d'empêcher l'union que nous pouvons avoir avec elles, augmente plutôt cette même union, en la détachant des sens qui s'accordent si peu avec la foi, qui doit être néanmoins la seule regle de cette union comme l'Ecriture le dit, *fide conjungere*; si donc la foi est nécessaire pour aimer comme il faut, & si l'on n'aime veritablement & legitimement que par la foi, comme on ne vit que par elle, *justus ex fide vivit*, il n'est point nécessaire que les personnes soient presentes, & que nous les voyons, pour demeurer unis avec el-

(a) Eccli. 27. 18.
(b) Heb. 11. 1.

les ; puiſque la foi qui fait cette union eſt indépendante des ſens.

Au contraire, on pourroit dire que la preſence ſuit ſouvent à cette union ; & que comme il faut être très-parfait pour demeurer élevé au deſſus des ſens, lors même qu'on en fait uſage, il eſt auſſi très-difficile quand on rencontre dans une même perſonne l'objet de la foi & celui des ſens, de ne ſuivre que le jugement de *la foi* & non point celui des ſens ; il eſt très-difficile de n'être uni que par la foi à une perſonne avec laquelle on eſt uni par les ſens, en la voyant, en lui parlant, & en jouiſſant de la douceur de ſa converſation. C'eſt pourquoi il eſt bien plus aiſé *en pluſieurs* rencontres, de ne ſe ſervir point des ſens, que de les moderer & de les regler. Quand l'amitié eſt veritable, l'abſence la purifie, & la rend toute de foi & toute ſpirituelle ; au lieu que la preſence la rend ſouvent, ſi on ne veille beaucoup ſur ſoi-même, toute humaine & toute ſenſuelle.

Et en effet, ſi l'on prend garde à l'experience qu'on peut avoir, on trouvera ſouvent que les perſonnes religieuſes qui ont le plus de liaiſon & le plus de familiarité avec celles qui les conduiſent, qui les voyent toujours, & qui leur parlent toujours, au lieu de profiter de plus en plus des exemples de toutes ſortes de vertus

qu'elles ont continuellement devant les yeux, elles en profitent moins. C'eſt que cette union n'eſt qu'exterieure, ce n'eſt que la nature, ce n'eſt que la coutume, & c'eſt pour cela que toute l'imperfection des ſens & de la nature s'y rencontre; & au lieu d'y trouver de l'avantage, on n'y trouve ſouvent que ſa ruine. On n'avance que par la foi, tout le reſte n'eſt qu'amuſement & que tromperie. Qui ne verroit qu'une fois l'année ſa ſuperieure, mais qui ne verroit que Jeſus-Chriſt en la voyant, qui s'humilieroit devant elle comme devant Jeſus-Chriſt, qui tremblerоit devant elle dans le fond du cœur comme devant Jeſus-Chriſt, demeureroit plus unie avec elle, & en remporteroit plus d'édification que celle qui la voyant tous les jours, ne trouveront en elle que ſa propre ſatisfaction & ſa propre conſolation: nous nous accoutumons à ce que nous voyons, & nous ne conſiderons point ce que nous croyons; les ſens l'emportent au deſſus de la foi qui demeure comme opprimée ſous l'activité des ſens. C'eſt ce que l'Ecriture dit; *Souvenez-vous de votre pere & de votre mere, parce que vous êtes au milieu des grands, de peur que Dieu ne vous oublie en leur preſence, & que devenant inſenſé par la trop grande familiarité que vous aurez avec eux, vous ne tombiez dans la confuſion, & que vous ne ſouhaitiez alors de n'être point né. Memento*

patris & matris tuæ, in medio enim magnatorum consistis ; ne forte obliviscatur te Deus in conspectu illorum, & assiduitate tua infatuatus improperium patiaris, & maluisses non nasci. Ecclesiast. chap. 23.

Que veut dire cela ? Dieu nous oublie-t-il parce que nous voyons notre pere & notre mere ? *ne obliviscatur in conspectu illorum.* Quel est le sens de ces paroles ? c'est à dire que Dieu nous oublie & qu'il nous abandonne, parce que nous ne voyons ceux qu'il nous donne pour peres & pour meres que des yeux du corps, & non pas des yeux de la foi ; il nous oublie en leur presence, *in conspectu illorum*, parce que nous ne considerons que leur presence. Ce ne sont pas eux-mêmes que nous devons voir en les voyant, c'est Jesus-Christ que nous devons voir ; ce sont des Ambassadeurs de Jesus-Christ qu'il nous envoye, c'est donc un crime de les traiter comme des particuliers, puisqu'ils sont toujours revêtus de la dignité & de l'autorité de Jesus Christ qu'ils representent ; & c'est encore ce que dit l'Ecriture, *In medio enim magnatorum consistis*, ce sont des Princes & des Grands avec qui nous sommes. Elle avoit dite auparavant que nous devions nous souvenir de notre pere & de notre mere, & elle ajoute aussi-tôt, que nous conversons avec des Princes ; c'est que nos peres & nos meres spirituels

qui nous engendrent à Jesus-Christ, & qui nous sont envoyez comme Ambassadeurs de Jesus-Christ, sont veritablement des Princes, mais de la Cour de Jesus-Christ. Car si les Ambassadeurs des Rois de la terre sont grands Seigneurs, que sera-ce des Ambassadeurs du Roy du Ciel?

Nous sommes donc coupables de ce que nous ne considerons nos peres & nos meres, que comme des personnes particulieres, que nous connoissons & que nous voyons tous les jours, nous arrêtant à leurs qualitez naturelles, & à ce qu'ils sont aux yeux du monde qui ne juge que des apparences, & ne nous arrêtant pas à ce qu'ils sont aux yeux de Dieu qui les a comme revêtus de sa grandeur, afin que ne pouvant le voir, nous l'honorions en leurs personnes que nous voyons; mais au lieu de suivre le jugement de la foi, nous ne suivons que celui des sens, & nous disons comme les Juifs: Ne les avons-nous pas parmi nous, & sous nos yeux? *Nonne parentes ejus apud nos sunt?* Car s'ils ont des deffauts, comme personne n'en est exempt, nous les remarquons; s'ils nous déplaisent en quelque chose, nous nous en eloignons; s'ils nous plaisent, nous nous y attachons; s'ils ont beaucoup de merite, nous nous en elevons; s'ils paroissent en avoir moins, nous

nous les mépriſons ; en un mot, nous conſiderons en eux ce que nous voyons & ce que nous entendons, & nous ne conſiderons point Jeſus-Chriſt que nous y croyons, parce que les ſens ſont tout vivans en nous, & que la foi y eſt preſque morte.

C'eſt pourquoi comme nous ne voyons point Jeſus-Chriſt en eux quand ils nous parlent pour lui, auſſi Jeſus-Chriſt ne les écoute point quand ils lui parlent pour nous, & il nous oublie comme nous l'oublions : *Ne obliviſcatur te in conſpectu illorum.* L'Ecriture ajoute, *& aſſiduitate tuâ infatuatus improperium patiaris, & maluiſſes non naſci.* C'eſt cette aſſiduité des ſens qui nous remplit de folie ; c'eſt-à-dire que ne vivant point par la foi qui eſt notre ſageſſe, auſſi-bien que la ſource de notre juſtice, nous ne reſpectons point nos peres & nos meres, parce que nous ſommes accoutumez à les voir ; & au lieu de nous élever au deſſus des ſens par l'aſſiduité de la foi, nous laiſſons étouffer les ſentimens de la foi par l'aſſiduité des ſens ; c'eſt ce qui nous rend fous & dignes de la colere de Dieu, & des reproches qu'il nous fera dans le jour de ſa vangeance, *aſſiduitate tua infatuatus improperium patiaris.* Alors on voudroit n'avoir jamais vêcu, parce qu'on n'aura eſtimé que la vie des ſens, *& maluiſſes non naſci.* Et il faut obſerver que

l'Ecriture, pour marquer combien eſt conſiderable le peché de ceux qui ne jugent de leurs ſuperieurs que par les ſens, ſe ſert de l'expreſſion même de laquelle s'eſt ſervi Jeſus Chriſt pour marquer la grandeur du crime de Judas qui le trahit, il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais né ; *Bonum erat illi ſi non natus fuiſſet homo ille* ; (a) ce qui nous doit bien faire connoître que ce n'eſt pas une legere faute de conſiderer humainement les perſonnes qui nous tiennent ſa place, & d'abandonner les ſentimens de la foi pour ne ſuivre que ceux de la nature.

Voilà ce que c'eſt que de n'aimer point ſes ſuperieurs comme il faut, & de ne vouloir pas nous unir à eux par la foi, *fide conjungere* ; il n'eſt pas neceſſaire de voir en particulier tous les deſordres qui arrivent de cette union ſi ſenſuelle que nous preferons à l'union de la foi ; car il eſt impoſſible d'aimer ainſi les perſonnes même les plus ſaintes, que cette amitié ne ſe reſſente de la chair & du ſang qui en eſt eſt le fondement ; quelque eſtime que nous ayons pour elle, il arrivera bien des rencontres ou nous nous plaindrions de leurs manieres. Quand elles ne feront pas ce qu'il nous plaît, nous en aurons du mécontentement ; quand elles nous répondront un peu fortement, nous en au-

(a) Matth. 26. 24.

rons de la triſteſſe ; quand nous croirons qu'elles auront plus d'affection pour d'autre que pour nous, nous en aurons de la jalouſie ; ſi elles nous témoignent en quelque occaſion qu'elles ſont ſatisfaites de nous, nous en aurons de la vanité ; ſi au contraire elles nous témoignent qu'elles ne le ſont pas, nous tomberons dans l'abatement : nous voudrions leur parler ſouvent, mais c'eſt dans le fond pour nous ſatisfaire, & non pas pour plaire à Dieu ; *Semper dicentes, & nunquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* Nous ne pouvons les quitter, parce que nous ne nous quittons point nous-mêmes ; enfin, la chair eſt la chair, & ce qui eſt ſelon la chair ne peut être ſelon l'eſprit.

Si donc l'union que l'on peut avoir par les ſens avec les plus grands Saints eſt ſi défectueuſe, pourquoi tomberions-nous dans le découragement quand nous ſommes reduits à la ſeule union de la foi, qui eſt toujours avantageuſe dès que nous avons de la foi ? Qu'on nous ôte tant que l'on voudra les perſonnes que nous aimons, nous demeurerons unis avec elles ; & ſi nous n'avons point la foi, demeurons avec elles tant que nous voudrons, nous ne ſerons point veritablement unis avec elles.

Fide conjungere, c'eſt la foi qui nous unit à Dieu & aux amis de Dieu, & ce ſont

les sens qui nous en separent. Renonçons donc aux sens & à la vie des sens qui nous empêchent d'être unis avec ceux-mêmes qui sont presens, vivons de la vie de la foi qui nous vient unir avec ceux-mêmes qui sont absens.

Les membres de Jesus-Christ ne vivent que par la foi, & ils ne sont unis entre eux que par la foi; cette excellente vertu les détache de l'amour des choses visibles qui les feront mourir, & c'est le commencement de leur vie: la foi les porte à l'amour des choses invisibles, & c'est où ils trouvent toute leur vie. Les membres de Jesus-Christ ne peuvent être unis entre eux que par la foi, parce qu'ils ne peuvent être separez du monde & d'eux mêmes que par la foi. Cette séparation fait leur union; car il seroit impossible qu'ils demeurassent unis aux autres, s'ils demeuroient attachez à eux-mêmes & au monde; & ils sont eux-mêmes ce monde pour lequel Jesus-Christ ne prie pas, s'ils demeurent toujours fortement attachez à eux-mêmes. C'est donc la foi qui ôte tous les empêchemens qui sont contraires à cette sainte union que nous avons avec les personnes que nous aimons en Dieu; & c'est la foi qui fait cette union, soit que nous les voyons ou que nous ne les voyons pas; s'ils sont presens la foi nous empêche de nous lais-

ser tromper par leur presence sensible, & elle nous fait regarder Dieu en eux; s'ils sont absens, cette même foi nous les rend presens, & nous donne des yeux si perçans que nous les pouvons toujours voir quelque part qu'ils soient, quand ils seroient aux extremitez de la terre. Rien n'est éloigné à la foi qui penetre jusqu'au plus haut des Cieux & jusqu'au plus profond de la terre. Ceux qu'elle unit ne peuvent être divisez par tous les efforts des hommes; parce que la foi est plus forte que tous les hommes, & que la maniere dont elle nous unit ensemble, étant au dessus des sens, est au dessus de la nature.

Qui peut nous ôter la liberté d'aimer ce que nous aimons, qui peut nous empêcher de penser à ce que nous aimons? Qui peut nous deffendre de nous souvenir devant Dieu de nos peres & de nos meres cõme dit l'Ecriture, *Memento patris & matris*; Qui peut trouver mauvais que nous nous presentions devant lui avec eux, & que nous lui demandions qu'il nous donne encore notre pain par l'entremise de leurs prieres? Quand ils nous voyoient dans quelque foiblesse lorsque nous étions devant eux, ils prioient pour nous; à present qu'ils ne peuvent *nous* voir, & qu'ils ne sçauroient connoître à quelles foiblesses nous sommes le plus exposez & de quelles tentations nous sommes le plus assiegez, ils prient Dieu

qu'il nous delivre de toutes nos foibleſſes, & qu'il nous donne la force pour réſiſter à toutes les tentations; ne pouvant ſçavoir le mal de chaque jour, ils prient tous les jours pour tous nos maux. Ce n'étoit pas leur préſence qui les appliquoit à prier Dieu pour nous, c'étoit leur pieté, & la miſericorde de Dieu ſur nous,

Adreſſons nous donc à Dieu, & le prions qu'il ne nous prive pas de la charité de nos peres & de nos meres, demandons-lui par nos larmes qu'il ne nous retranche point le ſecours de leurs larmes, ſupplions-le humblement que ſi la violence de nos ennemis viſibles nous a arrachez d'entre leurs bras, l'envie de nos ennemis inviſibles ne puiſſe jamais nous arracher du milieu de leur cœur. Un moyen aſſuré d'obtenir leurs prieres eſt de prier pour eux & de prier pour nous: C'eſt ainſi qu'étant orphelins, nous aurons l'avantage d'une protection de Dieu plus particuliere, comme il nous en aſſure lui-même par ſes Ecritures: *orphano tu eris adjutor*; & c'eſt ainſi que nous ne ſerons pas même orphelins, parce que nous reſſentirons un plus grand ſecours de nos peres & de nos meres dans leur abſence par la ferveur de leurs prieres continuelles, que nous n'en reſſentions peut-être en leur préſence; parce que par nos fréquentes importunitez nous les empêchions ſouvent de prier.

Il est vrai qu'ils ne nous parlent plus, mais ils parlent à Dieu, afin de l'engager à nous parler ; la parole de Dieu est bien plus que celle d'un homme ; on peut dire aussi qu'au lieu qu'auparavant ils étoient entre Dieu & nous, c'est à présent Dieu qui est entre nous & eux ; ils le prioient de se souvenir de nous, & c'est lui qui les fait à présent ressouvenir de nous ; en un mot, Dieu est comme devenu notre Ambassadeur auprès d'eux, parce que nous ne pouvons pas nous-mêmes nous adresser à eux.

La priere donc qui est le premier organe de la foi, est un moyen très efficace pour nous tenir toujours unis à eux par l'esprit de la foi: *Fide conjungere.* Nous pouvons dire que nous sommes avec eux quand ils prient pour nous & que nous prions pour eux; & que si nous ne sommes pas ensemble dans un même lieu, nous sommes ensemble, ce qui est bien davantage, en la présence de Dieu & de Jesus-Christ, qui est le centre & l'union de tous ses membres ; nous ne sommes qu'un entre nous, quand nous ne sommes qu'un avec lui.

Cette unité infinie qui consomme toutes les diversitez qui se rencontrent dans notre mortalité, si nous tâchions d'entrer dans elle, non seulement nous rend presentes les personnes dont on nous a éloignez, mais même nous fera une même chose avec elles. Ne demeurons point dans nous-

mêmes, nous n'y rencontrerions qu'une solitude horrible ; mais demeurons en la présence de Dieu où nous trouverons tous ce que nous avons perdu.

Quittons-nous nous-mêmes, en nous est le lieu & l'origine de toutes les contrarietez qui peuvent nous separer les uns des autres, & nous n'y trouvons que de l'adversité ; mettons-nous devant Dieu & nous ne trouverons que de l'unité, soyons assurez que nous trouverons tout dans cette unité qui est en Dieu & qui est Dieu même ; nous ne trouverons rien & nous perdrons tous dans cette diversité qui est en nous ; quand un membre du corps est uni au chef il est uni à tous les membres, parce qu'il y a quelque chose du chef dans tous les membres ; les yeux, quoique separez quand ils voient, sont unis dans le même rayon de lumiere ; si vous aimez la verité qui est par tout en quelque lieu que soient nos freres, vous êtes avec eux, dit S. Augustin ; *simul enim fixistis aciem in lumine veritatis*, quoi-que nous soïons éloignez les uns des autres, tout ce qui est parfaitement un, peut nous réunir ; Que les membres de J. C. ne vivent donc que de la verité qui les délivrera de la diversité de leur situation. Que les membres de Jesus-Christ ne vivent que de la charité qui les aprochera tous les uns des autres, & qui les rendra parfaitement un, quand elle sera devenuë parfaite ; en quelque lieu que nous soyons,

la verité & la charité nous conduiront à l'unité, & cette verité est Dieu qui n'est que verité & charité; voila le lieu Saint où il n'y a point d'absens, parce que tout ce qui est s'y trouve; & qu'on peut dire que tout ce qui ne s'y trouve point, n'est point, parce qu'il se trouve hors de la verité qui comprend tout, & hors de la charité qui assemble tout.

Qui pourra nous separer de nos meres, *si nous* demeurons de cette maniere avec elles, si nous aimons toujours la verité qu'elles aiment, si nous conservons toujours la charité dont elles sont remplies, si nous nous tenons en la présence de Dieu devant lequel elles se tiennent jour & nuit, & *si nous prions pour elles*, lorsque sans doute elles prient pour nous? Pensons au bien que Dieu leur a fait, & l'en remercions; pensons au bien qu'elles nous ont fait, & les en remercions en la présence de Dieu qui s'est servi d'elles pour nous le faire; si nous cherchons des paroles, outre que nous avons celles de Dieu dont elles se sont nourries & dont elles nous ont nourries nous-mêmes, nous pouvons nous souvenir de celles que nous avons entenduës d'elles en plusieurs rencontres; tâchons d'en tirer le fruit que nous n'en avons pas encore tiré; qu'elles nous disent encore au dedans de nous-mêmes ce qu'elles nous ont dit dans le tems

passé ; c'eſt-là où perſonne ne peut les faire taire : Ruminons, pour ainſi dire, ces paroles que nous avons appriſes de leur bouche de vie, écoutons-les encore, mais avec plus de reſpect.

Ces paroles, quand elles ont été dites la premiere fois, ne faiſoient que paſſer ; mais à preſent que nous les avons reçûës dans notre cœur, elles peuvent durer toujours ſi nous voulons ; autant de paroles & autant d'enſeignemens que nous avons appris d'elles, ſi nous avons de la gratitude, ſont autant de nœuds qui forment cette union ſainte, & qui ſerrent nos cœurs par des liens d'une charité qui ſoit plus forte que la mort même.

Comme on eſt uni au monde par les effuſions de la cupidité, on eſt uni à Dieu & aux ſerviteurs de Dieu par les mouvemens de la charité ; ces mouvemens purs qui ſont formez dans l'ame par le ſaint Eſprit qui la remplit, ſont autant de chaînes qui nous uniſſent avec nos meres & avec nos ſœurs, & qui de pluſieurs cœurs n'en font qu'un, ſelon qu'il eſt dit dans les Actes ; *Cor unum & anima una* ; eſperons pour elles & craignons pour elles, n'ayons de la joye que pour reconnoître les graces que Dieu nous a faites par leur entremiſe, n'ayons de la triſteſſe que pour ſeurtir les maux de l'Egliſe qui les attriſtent ; ayons de la douleur de ce qu'elles ſouffrent mais que ce ſoit une douleur qui ne ſoit

pas indigne de leurs souffrances, & qui ne nous empêche pas d'en considerer le poids. C'est ainsi que saint Paul qui n'étoit pas seulement unis à ses amis particuliers, *mais* qui portoit toute l'Eglise dans ses entrailles, comme le dit saint Jean Chrisostome, se rejouissoit de tous les biens & s'affligeoit de tous les maux, dans les vœux & les actions de graces qu'il offroit continuellement à Dieu pour elle. Quand on lit ses Epitres avec attention, on n'y trouve que sa joye & que sa douleur, que sa crainte & son esperance, que les desirs de son cœur & les mouvemens ardens de son ame qui lui faisoient ressentir en lui-même tout ce qui arrivoit à tous les *Fideles*. On voit dans tous les écrits de saint Paul la charité de ce grand Apôtre; si nous tâchons de l'imiter en quelque chose, comme il nous y exhorte lui-même, nous ressentirons comme il faut une absence qui est si glorieuse à l'Eglise, & la foi qui nous tiendra lieu de la presence des personnes que nous aimons, nous unira fortement à elles par autant de differentes chaînes, que la charité formera en nous de mouvemens, en nous rendant communs tous leurs biens & tous leurs *maux*.

Il y a encore un moyen de s'unir par la foi aux personnes qui souffrent, c'est de souffrir avec elles, si l'occasion s'en pre

sente, & de nous disposer du moins à souffrir en mortifiant nos passions & en travaillant à ruiner en nous l'amour propre, qui nous donne toujours tant d'éloignement pour les souffrances.

Si on avoit horreur des chaînes, on auroit sans doute peu d'union avec les personnes qui en sont chargées; afin qu'il y ait de l'union il faut qu'il y ait de la ressemblance. C'est ce qui fait que saint Paul exhorte tous les Chrétiens à regarder la mort de Jesus-Christ comme un exemple qu'ils doivent imiter en ce qu'ils pourront pour lui devenir semblables, (*a*) *complantati similitudini mortis ejus*; c'est ce qui fait qu'il loue les Fideles de Macedoine, d'avoir reçu le même traitement de ceux de leur Païs, que les Fideles de Jerusalem avoient reçu des Juifs: (*b*) *Eadem passi estis & vos à contribulibus vestris.*

Nous avons une grande union avec les Saints quand nous souffrons comme eux; & cette ressemblance dans les souffrances, contribue sans doute beaucoup à cette union de la foi dont nous parlons, *fide conjungere.*

Tâchons donc d'imiter nos peres & nos meres & nos sœurs en toutes choses, & imitons-les avec joye, afin qu'ayant rendus notre vie conforme à la leur, &

(*a*) Rom. 6. 5.
(*b*) Thessal. 2. 14.

que

que participant à preſent à leurs ſouffrances, nous participions un jour à leur gloire, qui ſera le prix & le comble de notre union.

J'ai oublié de dire que l'auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, (*a*) remarque que ſaint Laurent vainquit le ſiécle en foulant aux pieds tous ſes attraits, & en ſurmontant encore l'attachement qu'il pouvoit avoir pour ſon Evêque, lorſqu'il ſouffrit en paix pour l'amour de Jeſus-Chriſt d'être ſéparé du Pape ſaint Sixte qu'il aimoit d'une affection ſi ardente; d'où il me ſemble que l'on peut tirer deux grandes inſtructions: la premiere, qu'on renonce au monde imparfaitement, ſi l'on s'attache humainement à ceux qui nous conduiſent dans ce renoncement même, puiſqu'il dit clairement que ce bienheureux Martyr vainquit autant le ſiécle en ſurmontant l'attachement qu'il avoit pour le bienheureux Pape, qu'en foulant aux pieds tous les attraits du ſiécle; la ſeconde, eſt que le martyre de ſaint Laurent fut peut être la récompenſe de ſon détachement; car pour mourir patiemment en ſoutenant les interêts de la verité, ſaint Auguſtin demande comme une condition eſſentielle de ſurmonter le monde en vivant ſaintement. Il eſt viſible que ce qui fait la plus grande & la derniere partie de la

(*a*) Imit. L. 2. chap. 9.

victoire que l'on remporte contre le monde, doit auſſi contribuer le plus à la gloire du martyre. Et en effet ce ne fut qu'après la mort du ſaint Pape, que ce grand Diacre fut honoré du martyre. Ce fut un heritage qu'il ne reçût qu'après la mort de ſon pere, & il le reçut auſſi-tôt après ſa mort; pour nous apprendre qu'il n'avoit beſoin que de cette mort qui nous devoit faire paroître ſon détachement afin d'obtenir la couronne du martyre.

Les prieres que ſaint Sixte faiſoit continuellement pour ſon fidele Diſciple, furent plus puiſſantes après qu'il fut ſéparé de lui par la mort; l'on peut dire que ſa preſence les rendoit plus foibles. Que ſi l'on objecte que ſaint Paul deſiroit de voir les Romains, afin de leur communiquer quelque grace & de ſe conſoler avec eux, il eſt aiſé de répondre que c'étoit une conſolation toute de foi, comme il dit lui-même, conſolation que l'on peut recevoir durant l'abſence même, quand on a une grande foi; (a) *Simul conſolari in vobis per eam quæ invicem eſt fidem veſtram atque meam*; il déſiroit de les voir pour les confirmer, *ad confirmandos vos*; étant donc bien confirmez & bien enracinez, il n'eut plus beſoin de les voir.

Saint Philippe fut peu de temps avec

(a) Rom. 1. 12.

l'Eunuque, parceque ſa foi s'affermit en peu de tems. Quoique Jeſus-Chriſt eut été long-tems avec ſes Apôtres, leur foi fut toujours foible, & il fallut qu'il s'en ſepara pour la rendre forte. Quand la foi eſt forte, peu de tems peut ſuffir; & quand elle n'eſt pas forte, nul tems ne ſuffit, & l'abſence eſt ſouvent neceſſaire pour la fortifier, parce qu'en ôtant de devant nous ce qui repaiſſoit les ſens par les apparences trompeuſes de la chair, il ne reſte plus que ce qui peut nourrir l'eſprit par la ſolidité de la foi. C'eſt alors qu'ayant tout perdu au dehors, nous retrouvons tout au dedans; c'eſt alors que n'ayant plus de mere, nous avons plus d'ardeur à recourir à notre pere, qui au défaut de ces meres, nous porte lui-même entre ſes bras, & qui fait par lui-même avec une plus grande abondance de ſon eſprit, à cauſe de ſa puiſſance, ce qu'il faiſoit par elles avec moins de perfection à cauſe de leur indigence.

On ne peut donc pas ſe plaindre de l'abſence d'une mere, quand il nous reſte toujours un tel pere; car quoiqu'en effet cette abſence ſoit tres-fâcheuſe, & que nous perdions beaucoup en perdant une mere qui nous étoit ſi utile; cette perte ſera bien réparée, ſi Jeſus-Chriſt nous fait la miſericorde de vouloir la reparer lui-même; rien ne manque quand

Jesus-Christ supplée à ce qui manque ; s'il supplée à l'absence de nos meres, cette absence ne nous nuira point ; jettons nous donc dans son sein, il nous offre de passer avec nous le tems que nous aurions passé avec elles, il veut nous donner ce qu'elles nous donneroient : il nous dit en quelque maniere ce qu'Elcana disoit à Anne, que l'époux est toute à son épouse ; *Numquid non ego melior tibi sum quàm decem filii* ? (a) Jesus-Christ nous dit, je suis plus que vos meres ; je vous les ai ôtées pour les recompenser, & je vous recompenserai, si vous souffrez comme il faut que je vous les aye ôtées. Je ferai votre pere en vous soutenant, & je ferai votre mere en vous consolant ; vous trouverez tout en moi, quand vous ne trouverez plus rien dans toutes les Creatures, mettez toute votre confiance en moi, & je vous ferai trouver en moi tout ce que vous perdez ; n'aimez que moi & vous n'aurez besoin de personne.

Comme il n'y a point d'absence qui puisse empêcher que nous ne soyons tous membre d'un corps dont J. C. est le chef, il n'y a point aussi d'absence & d'éloignement qui nous puissent separer les uns des autres, & nous priver de la sainte union que nous avons ensemble. Les membres de Jesus Christ ne sont pas

(a) 1. Reg. 1. 18.

joints par les liens de la nature, ce n'eſt pas le voiſinage & la proximité des lieux qui fait leur union, ce n'eſt pas la vûe & la communication naturelle qui les attachent les uns aux autres; c'eſt le Sang de J.C. qui les anime tous quelque part qu'ils ſoient; c'eſt la grace de ſon eſprit qui les lie, & qui de pluſieurs cœurs n'en fait plus qu'un; voilà ce qui les rend proches les uns des autres, quelqu'éloignez qu'ils ſoient; c'eſt pourquoi l'Apôtre appelle ſouvent du nom de communication la grace qui opere dans les ames indépendament de toute autre communication, *Communicatio Spiritûs ſancti*; c'eſt donc cette communication ſainte qui ne peut être empêchée par quelqu'abſence que ce ſoit, & qui empêche même qu'on ne ſoit abſent. On ne peut être abſent de Dieu quand on eſt à Dieu: non ſeulement on n'eſt point abſent de lui, mais il demeure en nous, & nous demeurons en lui. Or il eſt conſtant que nous avons avec nos freres la même union que nous ayons avec Dieu, & qu'à proportion que nous ſommes à lui nous ſommes à eux; quand nous ne ſommes pas éloignez de notre chef, nous ne le ſommes pas de nos membres, parce que quand nous l'aimons nous les aimons.

Nous n'ignorons pas que dans le corps, lorſqu'il ſe porte bien, il n'y a point d'abſence entre les parties même qui paroiſ-

ſent les plus reculées, parce qu'elles demeurent toutes dans l'union de la nature; les pieds ſont loin du cœur & des entrailles par le dehors, mais ils en ſont bien proches par le dedans; quelqu'éloignez que ſoient les membres les uns des autres, la communication de la nature n'eſt jamais interrompuë, s'il n'y a de l'interruption dans la nature même, & ſi quelque cauſe étrangere n'en renverſe l'économie. Comment les pieds & tout ce qu'il y a de moins noble dans le corps pourroient-ils être abſents des parties les plus nobles, puiſqu'il n'y a point de moment où ils n'en reçoivent leur ſubſiſtance? Ils ſont animez par la chaleur des entrailles, ils vivent du ſang & de la vie même du cœur, chaque mouvement du cœur eſt pour eux, & ils reſſentent ce mouvement dans l'inſtant même qu'il ſe fait; de maniere que quand il ſeroit, par impoſſible, dans le centre même du cœur, ils ne jouïroient point plutôt de ce bienfait de la nature.

La grace eſt plus puiſſante que la nature. L'union de la grace qui eſt toute ſpirituelle, eſt bien plus efficace que celle de la nature qui eſt toute terreſtre; cette unité à laquelle nous ſommes appellez dans le Corps de Jeſus-Chriſt & qui regne dans la diverſité de tous les tems & de tous les Païs, ne peut rien avoir de ſemblable dans

tout ce que nous voyons de la nature.

Jesus-Christ étoit le même hier qu'aujourd'hui. *Christus heri & hodie idem.* S'il est le même dans tous les tems, il est le même dans tous les lieux; & ce que dit l'Apôtre, qu'en Jesus-Christ il n'y a point de difference de condition, de sexe & de nation, nous fait bien voir qu'il n'y a point de diversité qui puisse empêcher l'effet de cette bienheureuse unité à qui rien n'est contraire, & que notre seul amour propre détruit. Si donc il n'y a rien d'absent & d'éloigné dans les corps que forme la nature, & qui sont tous materiels, à plus forte raison il n'y à rien d'absent dans le Corps de Jesus-Christ, qui est formé par sa grace toute puissante & toute spirituelle; en quelque lieu que nous serons, étant de ce corps nous sommes ensemble; quelque part que nous soyons nous ne sommes qu'un; c'est pourquoi nous devons sans cesse nous élever audessus de la nature qui nous perd, & ne nous attacher qu'à la foi qui nous sauve. Ecoutons l'Apôtre qui nous commande *de nous servir du monde comme ne nous en servant pas, de pleurer comme ne pleurant pas, & de nous réjouir comme ne nous réjouissant pas, parce que le monde ne fait que passer, præterit enim figura hujus mundi.* C'est ainsi qu'il faut pleurer, parce que les afflictions de ce monde ne sont que des afflictions d'un

jour, C'eſt ainſi qu'il faut ſe réjouir, parce que la joye qu'on peut recevoir dans le monde eſt comme la joye d'un ſonge qui ne dure qu'une nuit; il faut ſe réjouir comme ne ſe réjouiſſant pas, parce qu'un tel bonheur eſt effectivement comme s'il n'étoit pas, Cette maxime eſt generale, & cette grande regle de l'uſage du monde comprend tout ce qui peut être du monde. La preſence ſenſible en eſt, puiſque le monde y a droit, & qu'il peut nous l'ôter; quand nous ſommes donc enſemble, ſoyons-y comme n'y étant pas; parce que nous pouvons dans peu n'y être plus. Soyons preſens comme ne l'étant pas, parce que cette preſence ſenſible eſt comme une apparition d'un moment; ſoyons abſens comme ne l'étant pas, parce que cette abſence finira bientôt; ſoyons abſens comme ne l'étant pas, parce que dans le tems même que dure cette abſence nous ne laiſſons pas de demeurer toujours unis dans l'eſprit de J.C. qui lie tous les membres de Jeſus-Chriſt. Les enfans de lumiere ſont en plein jour au milieu de la nuit, comme dit ſaint Cyprien, & on peut dire de même que les enfans de l'unité de l'Egliſe ſont preſens entre eux lors même qu'ils ſont abſens.

Comme on ne prend pas garde quand le bras demeure bien attaché à l'épaule qui eſt ſon lien naturel, dans quelle ſitua-

tion il peut être d'ailleurs, & si la main se porte au visage ou aux pieds, parce que dans les divers mouvemens & les differentes flexions dont elle est capable, elle n'est pas toujours dans le même lieu, quoiqu'elle soit toujours en sa place; il en est de même des personnes qui nous conduisent, & desquelles Dieu se sert comme de ses mains pour nous distribuer ses biens; on peut les éloigner quant à l'exterieur, mais comme elles ne s'éloignent pas de Dieu, & qu'elles demeurent toujours attachez à nous par les liens de la charité que les hommes ne peuvent rompre, elles ne changent point dans tous leurs mouvemens, & l'on peut dire que demeurant toujours interposées entre Dieu & nous par la sollicitude sainte qu'elles ont continuellement de notre salut, elles demeurent toujours dans leur lieu naturel.

C'est ce lieu d'une charité éminente qu'elles occupent dans le corps de Jesus-Christ, qui nous est avantageux & qui nous les rend toujours presentes par l'assistance que nous en recevons continuellement devant Dieu en leur absence même. & non pas le lieu sensible & materiel, où elles demeuroient tellement avec nous, que nous ne pouvions pas toujours être avec elles, & que le plus souvent nous en étions éloignez même en

leur presence. Nous les voyions dans ce lieu sensible des yeux du corps, & nous les voyons dans ce lieu de la foi & de la charité des yeux du cœur; nous les voyions souvent ici sans que cela nous servit, parce que nous nous voyions nous-mêmes, nous ne les voyons jamais là sans une grande utilité pour nous, parce que nous ne voyons que Dieu en elles; lorsque nous ne les voyons qu'en Dieu, & c'est sanctifier le Seigneur que de les voir de la sorte, nous demeurerons ici avec elles d'une maniere sensible & toute humaine, elles demeurent là avec nous de même que les Anges demeurent avec nous & de même que Dieu y demeure d'une maniere qui est d'autant plus efficace qu'elle est moins sensible.

Le Saint Esprit est le lieu des Saints, comme le dit admirablement saint Basile, tout autre lieu leur est étranger, & ils y demeurent comme n'y demeurant point; parce qu'ils demeurent tout entiers où est tout leur amour: car ils sont où ils aiment au dedans, & non pas où ils habitent au dehors; ils sont où ils aiment & où ils puisent ce saint amour qui les rend heureux. Si nous desirons donc de ne nous éloigner point de nos meres, n'éloignons pas de nous le Saint Esprit en le contristant, & nous demeurerons toujours avec elles; ce lieu est grand, il contient tous

les membres de Jesus-Christ ; ce lieu est saint, il n'y entre rien d'étranger, ce lieu est assuré, on n'y craint rien que d'en sortir ; ce lieu est divin, il nous rend pour ainsi dire des Dieux ; nous serons indignes de ce lieu si auguste, si nous pensons à d'autres lieux ; nous ne le connoissons pas & nous ne le meritons pas, si nous desirons quelqu'autre chose. Le Saint Esprit ne peut être le lieu de ceux qui demeurent en eux-mêmes ; il faut être hors du monde qui ne peut recevoir cet Esprit saint, si nous voulons être en lui, & y trouver un refuge contre toutes sortes d'ennemis.

Voilà donc un moyen indubitable de demeurer toujours avec les personnes qui sont à Dieu, & c'est un moyen bien facile, puisqu'il ne faut qu'aimer. Si nous voulons avoir plus d'accès auprès d'elles, aimons davantage, ayons plus de charité, si nous voulons en être plus proches, il n'y a que des degrez de charité dans ce lieu saint qui est toute notre charité, on n'y entre & on n'y avance que par la charité.

Imitons parfaitement nos meres, & nous serons unies parfaitement à nos meres ; toute autre union ne sert de rien, & toute autre union n'est point union ; car comme il n'y eut qu'une femme qui toucha effectivement Jesus-Christ (*a*) lors-

(*a*) Matth. 9. 21.

qu'il étoit accablé d'une grande foule de peuple qui l'environnoit de tous côtez, parce qu'il n'y eut qu'elle qui s'en approcha par la foi : de même quand nous demeurerions toujours avec les personnes qui nous conduisent, si nous n'avions soin d'entrer dans leur esprit, & de nous conformer à la sainteté de leur vie, nous serions auprés d'elles par la proximité du corps, & nous serions bien loin d'elles par la diversité & l'éloignement de l'esprit ; mais enfin nous ne serions pas avec elles ne tâchans pas de nous remplir de l'esprit de Dieu qui est le lieu des Saints.

DE LA PRIVATION du Sacrement de Penitence.

De la Confession.

LA sainteté & la puissance de Dieu paroissent tellement dans nos mysteres & dans les moindres Ceremonies de son Eglise, qu'il n'y a rien qui n'y soit grand & qui n'y soit saint : c'est pourquoi les choses mêmes qui y paroissent les plus communes, & qu'on pourroit croire de peu de consequence, meritent un respect particulier ; parce que comme elle est animée par le saint Esprit qui la conduit, cet Esprit saint rend grand ce qui seroit bas par sa nature, n'y ayant rien de tout ce qui vient de Dieu qui ne soit grand.

C'est

C'eſt ce qui eſt cauſe que nous ne devous pas ſeulement reſpecter l'Egliſe, mais encore tout ce qui eſt de l'Egliſe ; & ce ſeroit mal-fait de négliger rien de tout ce qu'elle approuve & qu'elle pratique, lors même qu'elle ne nous impoſe pas une néceſſité particuliere de le pratiquer. Encore donc que la Confeſſion pour les pechez legers qui échapent à la fragilité humaine dans les perſonnes les plus juſtes, ne ſoit pas abſolument néceſſaire, & qu'il fût moins ordinaire dans les premiers ſiécles d'avoir recours à la puiſſance des clefs pour ces ſortes de pechez ; neanmoins comme c'eſt à preſent la pratique commune de s'en confeſſer, il eſt fort *louable* de le faire ; & on ſeroit digne de blâme de s'en eloigner par la moindre averſion, & de ne pas honorer cet uſage qui n'a rien que de conforme à l'eſprit de l'Egliſe, pourvû cependant qu'on n'en abuſe pas, de même que nous abuſons ſouvent par notre faute des choſes mêmes qui ſont les plus ſaintes.

Mais comme la ſainteté de Dieu paroît en ce qu'il peut nous ſanctifier par les moindres pratiques & les moindres ceremonies de l'Egliſe, ſa puiſſance auſſi ne *paroit* pas moins en ce qu'il peut ſe paſſer des choſes mêmes qui paroiſſent les plus neceſſaires & les plus eſſentielles, n'ayant beſoin de rien pour nous ſauver quand il

le veut, que de lui-même & de sa seule volonté, qui est la source de la vie, & qui supplée abondamment à tous les moyens ordinaires qu'il nous a donné pour operer notre salut.

C'est pourquoi comme ce seroit manquer de respect pour l'Eglise, que de croire qu'on n'auroit point besoin des moindres remedes qu'elle nous offre pour la guerison de notre ame, ce seroit aussi manquer de respect pour Dieu que de nous persuader que nous ne pouvons nous passer des plus grands, lorsqu'il veut selon le bon plaisir de sa sagesse que nous nous en passions, & qu'il lui plaît d'y suppléer par son esprit.

Le Baptême est le plus nécessaire des Sacremens, c'est la premiere porte du salut & de la vie éternelle, & Jesus Christ dit dans l'Evangile, que si l'on ne renaît de l'eau & du Saint Esprit, l'on ne peut entrer dans le Royaume de Dieu; *Nisi quis renatus fuerit ex aquis & Spiritu sancto, &c.* Cela n'empêche pas néanmoins que plusieurs Cathecumenes ayant été surpris par la persecution, & n'ayant pû recevoir ce Sacrement de la main des Ministres de Jesus Christ, ne l'ayent trouvé encore plus heureusement dans le sang qu'ils ont répandu pour sa Religion; car comme il ne servoit de rien à ceux qui nioient son nom d'avoir été baptisez &

d'avoir reçû tous les Sacremens de l'Egliſe ; il ne nuiſoit point auſſi à ceux qui confeſſoient le Nom du Seigneur, de n'en avoir pas reçu un ſeul, & de n'avoir pas *même* été baptiſez. Ils trouvoient tous les Sacremens dans la Confeſſion libre de leur foi, & ils étoient incorporez dans l'Egliſe par le Saint Eſprit, qui eſt le lien qui unit tous ſes membres.

Quand on a l'eſprit de Jeſus-Chriſt, on ne peut être ſéparé de Jeſus-Chriſt, il n'y a rien à craindre pour ceux qui l'aiment ; & quand on l'aime ſi parfaitement qu'on ne craint point de perdre la vie pour ſon ſervice, & qu'on s'expoſe avec confiance aux plus grands tourmens *pour* l'honorer, il ne peut y avoir d'empêchemens pour le ſalut. Si donc le Baptême ſe trouve dans la Croix de Jeſus-Chriſt, il n'y a point de Sacrement qui ne s'y trouve ; & cet inſtrument de notre ſalut renferme tout ce qui eſt néceſſaire pour nous ſauver.

Ce ne ſont pas ſeulement les Martyrs qui ont été ſauvez ſans recevoir le Baptême, mais tous ceux qui étant inſtruits de nos myſteres & qui les croyant, ont deſirez de tout leur cœur de le recevoir, n'ont *pas laiſſé* d'être ſauvez ſans l'avoir reçû, *lorſqu'ils* ſe ſont trouvez dans l'impoſſibilité d'être baptiſez ; c'eſt la foi de l'Egliſe, & cette créance eſt fondée ſur ce que

dit saint Pierre : qu'on ne peut refuser l'eau du Baptême à ceux qui ont reçu le saint Esprit. C'est pourquoi l'Empereur Valentinien étant mort sans pouvoir recevoir le Baptême, comme il l'avoit demandé, & que ce Prince avoit beaucoup de pieté & d'amour pour l'Eglise, saint Ambroise ne fait point difficulté de dire qu'il l'a reçu devant Dieu. Comment seroit-il possible, dit ce grand homme, que l'Empereur n'eût point reçû la grace du Saint Esprit, ayant reçu le Saint Esprit ? que si l'on a de la peine à croire qu'il ait reçu la grace sans avoir été baptisé, il faut donc croire que les Martyrs mêmes ne sont pas sauvez quand ils sont morts Cathecumenes. Si vous répondez qu'ils ont été baptisez par leur sang, je vous repondrai moi, que Valentinien a aussi été baptisé par sa pieté & par la volonté qu'il a eu de recevoir le Baptême ; *Qui habuit Spiritum tuum, quomodo non accepit gratiam tuam ; aut quia si solemniter non sunt celebrata mysteria hoc movet, ergo nec Martyres si Cathecumeni fuerint coronentur ; quòd si suo abluuntur sanguine, & hunc sua pietas abluit & voluntas.*

C'est ce qui fait dire que n'ayant pû être baptisé par les hommes, il avoit été baptisé par Jesus-Christ. *Ille te baptisavit, quia humana tibi officia defuerunt* ; Quoi, dit-il, *il n'auroit point reçu la grace qu'il a desirée ? il*

n'auroit point reçu la grace qu'il a demandée ? il l'a reçu puisqu'il l'a demandée ; non habet ergo gratiam quam desideravit, non habet quam poposcit ? quia poposcit, accepit. C'est la volonté, dit-il encore, qui nous sauve : c'est le desir des Sacremens, c'est la demande que nous en faisons. *Dicite mihi quid aliud in nobis est, nisi voluntas, nisi petitio ?* Il ne craint point même de dire, en adressant la parole à cet Empereur qu'il regarde comme un saint, qu'il a reçu quelque chose de plus, en n'ayant pas été baptisé par les Pasteurs de l'Eglise, parce qu'il a été baptisé par Jesus-Christ même ; *plus adeptus es, qui minora te amisisse credebas.* C'est être bien éloigné de croire que la seule volonté de Dieu & la grace du Saint Esprit ne suffisent pas dans de telles occasions, que de dire qu'elles donnent même davantage, *plus adeptus es.*

Aprés une autorité si expresse, en parlant du Baptême qui ne peut être reïteré & qui est d'une nécessité absolue, je ne crois pas, quand il seroit question de crimes mêmes capitaux, que dans l'impossibilité de se confesser à un Prêtre, si on étoit touché de Dieu, & si l'on avoit de veritables sentimens de penitence, on dût avoir la conscience inquietée lorsqu'on se confesseroit à Dieu même, & qu'on mettroit toute son esperance dans sa seule misericorde : cela est si clair, qu'il n'y a

point de Theologiens qui n'en demeurent d'accord, & ce n'eſt pas une opinion particuliere, c'eſt le ſentiment & la foi de toute l'Egliſe; comme la volonté ſincere de recevoir le Baptême dans une perſonne qui a un veritable amour de Dieu, contient l'effet du Baptême lorſqu'on ne peut le recevoir; il faut dire de même que la Confeſſion ſe trouve dans la volonté de ſe confeſſer, quand il ne tient point à nous que nous ne nous confeſſions. Mais ſi l'impuiſſance de trouver un Prêtre pour ſe confeſſer ne venoit que de la fidelité qu'on voudroit garder à Dieu, & du ſoin qu'on auroit de ſa conſcience, il y auroit encore bien moins de difficulté: non ſeulement nos pechez nous ſeroient pardonnez ſans confeſſion, mais nous en recevrions une plus grande indulgence de J. C. & il nous diroit comme il a dit à la femme pechereſſe, (a) qu'il nous pardonne beaucoup, parce que nous aimons beaucoup. Rien ne peut nuire quand on eſt fidele à Jeſus-Chriſt; non ſeulement on ne peut rien y perdre, mais on y gagne, & il y a de la gloire; il y a même pour ces penitens un avantage que n'auroient pas les Cathecumenes dont parle ſaint Ambroiſe. Ceux-ci mouroient ſans Baptême en confeſſant le nom de Jeſus-Chriſt, mais ce n'étoit pas en punition de l'avoir

(a) Luc. 7. 47.

confessé qu'ils ne recevoient point le Baptême ; les Juges ne se mettoient point en peine s'ils avoient été baptisez ou non ; souvent ils n'en sçavoient rien, & même *ils ne le* demandoient pas. Mais dans le cas dont il s'agit, non seulement on ne se confesse point en rendant témoignage à la verité & à la justice, mais ce n'est que parce qu'on rend ce témoignage qu'on est empêché de se confesser. Ce manque de confession n'est point ici un accident, c'est une punition de la part des hommes à cause de la fidelité qu'on a pour Dieu, par consequent c'est une gloire & un merite. Dans cette impuissance où l'on est de se confesser, non seulement il n'y a point de crime qui ne soit remis, mais j'ose dire même que le refus seul qu'on fait d'admettre le penitent à la confession, est capable de le laver, s'il le souffre dans un esprit d'humilité & de reconnoissance.

Si saint Leon dit que l'amour de la justice contient en soi toute l'autorité Apostolique & la validité des Canons ; *Verus recti amor habet in se Apostolicas autoritates & Canonicas sanctiones* ; cette belle parole doit encore avoir plus de lieu quand on est *privé* de l'effet de l'autorité Apostolique & des Canons pour l'amour même de la justice ; l'absolution ne manque jamais quand on souffre pour la justice, il n'y a

point de bain qui nous lave mieux que celui de la souffrance. La Croix de Jesus-Christ ne laisse point de taches quand on la porte comme il faut : c'est pourquoi je ne m'étonne pas de ce que les Martyrs d'Afrique écrivant à saint Cyprien, disent hardiment qu'on revenoit la conscience pure & nette des Tribunaux où l'on avoit confessé le Nom de Jesus-Christ : ils ne disoient pas qu'on y alloit avec une conscience pure, mais qu'on en revenoit la conscience purifiée. *Quid gloriosius quàm immaculatam conscientiam de confessione nominis reportasse.* Il n'y a point de remede à toute sorte de scrupule, pareil à la Croix de Jesus-Christ.

Mais lorsqu'il ne s'agit pas même de la confession des crimes, & qu'il n'est question que de celle des pechez legers & ordinaires à la fragilité humaine, que nous demandons avec instance, & qu'on ne nous refuse que parce que la crainte de Dieu nous empêche d'accorder ce qu'on nous demande d'ailleurs : je ne vois pas sur quoi le scrupule que l'on auroit, pourroit être fondé ; il y a des personnes qui se confessent trés-rarement des pechez legers ; dès que ce n'est pas par un esprit d'orgueil, je ne voudrois pas les condamner ; que s'il n'y a point de mal de ne se point confesser lorsqu'on est libre de le faire, comment y auroit-il du mal de ne

s'en point confesser lorsqu'on ne le peut, & qu'on n'est dans cette impuissance que parce qu'on ne veut pas offenser Dieu ; il n'y a point de mal à ne se point confesser de ces sortes de pechez, parce que la confession de ces fautes venielles n'est point de precepte ; mais dans le cas present il y a un grand bien de ne s'en point confesser, parce qu'on nous en empêche, & qu'on nous fait souffrir cette peine pour l'amour de la justice. Tout ce qu'on souffre pour elle, est glorieux & meritoire ; les plus grands maux où nous pouvons tomber pour la defense de ses interêts, deviennent alors les plus grands biens ; & quand il arrive que nous sommes privez pour elle des plus grands biens, nous y gagnons encore, parce qu'elle nous recompense à proportion de ce que nous souffrons & de ce que nous perdons.

Saint Ambroise nous apprend que quand Job fut réduit sur le fumier & qu'il eût tout perdu, il ne fut jamais moins pauvre ; parce qu'alors sa richesse étoit d'avoir confondu le Demon, & glorifié Dieu par la soumission & la tranquillité avec lesquelles il avoit perdu les grands biens qu'il possedoit sur la terre ; ce qui fait dire au saint Evêque, que ce n'étoit pas là un abandonnement de Dieu ; *Non dereliquit sanctum Job in cujus patrimonium jus tirannidis adversario tribuit.* C'étoit pour

enrichir Job de nouveau patrimoine, que le Seigneur avoit permis au Demon de lui faire perdre le sien : *in cujus patrimonium*; parce que c'est gagner beaucoup que de perdre quand on perd quelque chose pour l'amour de Dieu. Je dirai de même que s'il y a du merite à se confesser, comme il ne faut pas en douter, il y a double merite à ne se point confesser quand c'est pour l'amour de lui qu'on ne se confesse pas. Je dis trop peu : car je ne doute point qu'il n'y en ait au centuple à se priver de cet avantage, puisqu'il y en a eu à quitter un champ ou une maison, (*a*); qui ne meritoient pas même le nom de biens.

Dieu ne permet point que nous soyons tentez au-delà de nos forces; & non seulement la tentation ne nuit pas, comme nous enseigne l'Apôtre, mais elle nous est utile si nous sommes fideles : (*b*) *Faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere*; s'il faut en faire son profit pour n'y point succomber, il y a donc du danger qu'on n'y succombe à la fin quand on n'en fait pas son profit. On veut nous tenter en nous retranchant la Confession, c'est donc le dessein de Dieu, que nous gagnions par ce retranchement même qu'on nous fait, & que nous nous en servions pour lui être

(*a*) Matth. 19. 29.
(*b*) 1. Cor. 10. 13.

plus agréable : *Faciet cum tentatione proventum, ut possitis sustinere.* Que si nous n'entrons point dans ce dessein de Dieu, il faut craindre qu'à la fin nous ne succombions à la tentation ; car comme l'enseigne saint Paul, on ne resiste avec force à la tentation qu'à proportion qu'elle nous est utile : *Faciet proventum, ut possitis sustinere.* Non seulement nous ne devons point en avoir de scrupule, mais nous en devons avoir plus de confiance de ce qu'il nous soutient malgré une telle épreuve.

Mais sommes-nous privez de la confession, puisque nous pouvons toujours nous confesser à Jesus-Christ qui est le Grand Prêtre, & qui ne peut jamais nous manquer, quand tous les autres Prêtres nous manquent. Nous ne sommes pas tant privez de la confession que nous sommes délivrez de l'attache que nous avons à la confession ; nous, nous confessons peut-être peu à Jesus Christ, nous ne demandons qu'à nous décharger aux pieds de ses Prêtres du fardeau de nos pechez qui nous inquiétoient plus qu'ils ne nous humilioient.

Nous avons plus de soin de nous satisfaire, que de lui offrir le sacrifice d'un cœur contrit ; voulez-vous donc sçavoir pourquoi en partie il a permis qu'on nous ait ôté la confession : c'est que souvent elle nous nuisoit & que nous en abusions :

la preuve en eſt évidente ; c'eſt qu'encore à preſent nous ne pouvons nous en paſſer. Si nous nous étions confeſſez ſouvent à Jeſus-Chriſt, nous ne trouverions pas extraordinaire de nous voir réduits à cette ſeule confeſſion qui eſt ſi conſolante & ſi efficace quand on la fait comme il faut.

Je ne doute point que ceux qui ont à preſent du ſcrupule de ne ſe point confeſſer, n'en euſſent auſſi auparavant quand ils s'étoient confeſſez, & ils pouvoient être mieux fondez. Comme les Prêtres ſont des hommes, ils peuvent quelquefois croire que nos fautes ſont plus grandes qu'elles ne ſont, ce qui n'eſt pas un mal ; mais aſſez ſouvent ils les croyent moindres qu'elles ne ſont, ce qui en eſt un. Nous nous imaginons qu'ils ne nous entendent pas, ce qui eſt contre la ſimplicité ; nous croyons quelquefois qu'ils ſe trompent, ce qui eſt contre l'humilité ; nous avons peur même de vouloir les tromper, ce qui eſt un pur ſcrupule. Quel remede à cela ? ſinon de nous confeſſer à Jeſus-Chriſt qui nous entend avant que nous parlions, & qui par ſa grace fait que nous pouvons nous entendre nous-mêmes ; car le plus ſouvent c'eſt nous qui ne nous entendons pas. Confeſſons nous donc à Jeſus-Chriſt que nous ne pouvons tromper, parceque c'eſt la verité même. Mettons-lui la ſonde entre les mains,

& que ce soit lui qui nous fasse connoître la profondeur de nos playes, sa main est bien plus sûre que la nôtre, nous n'avons que faire de craindre, il n'ira point trop avant, & il ne peut nous blesser; au contraire il n'y a point de mal qu'il ne guerisse en le touchant: il ne nous effraye que pour nous rassurer davantage, & il ne nous donnera de la confiance que pour nous faire craindre plus saintement.

Nous ressemblons à ces enfans qui étant déja un peu grands, voudroient demeurer toujours attachez au sein de leur nourrice; il faut les en retirer par force pour les sevrer & leur donner une nourriture plus solide, qui les fortifiera & qui les fera croître; *Si attendis hominem & eum quasi imitari, & ex illo pendere, adhuc lacte vis nutriri*; ce sont les paroles de saint Augustin. Que si ce grand Docteur ne peut souffrir qu'on ait de l'attache à un homme, lors même qu'on cherche à l'imiter; souffriroit-il qu'on en eût lorsqu'on ne cherche qu'à lui parler? Nous avons tant de fois parlé aux Ministres de Jesus-Christ sans que nous en soyons plus avancez; parlons à present à Jesus-Christ, sa parole a plus de force que celle d'un homme. Enfin si nous avons de la santé, ce retranchement de la confession l'augmentera & nous donnera plus de force; si nous sommes encore mala[illegible], c'est un

remede pour nous guerir; si nous avons fait quelque progrès dans la vertu, c'est une recompense; si nous sommes encore imparfaits c'est une peine; mais en la souffrant nous satisferons à Dieu pour nos pechez, & elle nous tiendra lieu de penitence.

Que si nous croyons que l'humiliation de se confesser à un homme, ne puisse être suppléée par une autre voye, nous avons moyen de nous confesser avec encore plus d'humilité que si nous nous confessions à un Prêtre; confessons-nous à nos freres, puisque nous ne pouvons plus nous confesser à nos peres. Il me semble que je serois aussi long tems qu'on voudroit sans aller à confesse, pourvû que je connusse une personne qui fût à Dieu, & qui voulût bien me donner conseil quand je lui demanderois, afin que je ne fusse point réduit à me juger moi-même. Mais vous me direz, cette personne n'auroit pas la lumiere du Prêtre; quand cela seroit, vous avez toujours ce que vous demandez, quand on ne cherche qu'à se faire juger pour éviter le jugement de Dieu. Je ne craindrai point de dire qu'on ne ne peut jamais être mal jugez. Les Abbez ne s'abaissent-ils pas jusqu'aux pieds de leurs hôtes pour les laver, quoique ces hôtes ne soient que des Laïques? Y auroit-il plus de difficulté, quand la né-

cessité y seroit, de se faire laver les pieds par un autre que de laver les leurs ? Mais je ne veux parler que des Laïques. Si néanmoins l'humilité est d'obligation *pour* les personnes de tout état ; s'il y a eu des Prêtres & même des Evêques qui ont conferez de leur interieur avec sainte Therese, & qui lui ont demandez avis, quoiqu'il n'y eût point pour eux de nécessité particuliere, & qu'ils pussent avoir recours aux Ministres de Jesus-Christ ; qui trouvera étrange qu'un Laïque étant dans l'impuissance d'ouvrir sa conscience à un Prêtre, l'ouvre à un autre Laïque qui aura peut-être plus de lumiere & plus de vertus que plusieurs Prêtres ; il n'y a que le mépris des Clefs qui est à craindre. Pourvû que je respecte la puissance des Prêtres & que je l'aime, il n'y a point de Laïque qui dans le besoin & dans le cas present ne me tienne lieu d'un Prêtre pour me juger : outre que j'ai le ministere divin de Jesus-Christ, comme j'ai dit, qui est le Prince des Prêtres.

Vous me direz, un Laïque ne vous donnera point l'absolution ; il est vrai, mais Jesus-Christ me la donnera ; je serai absous, parce que j'ai en lui la foi qui est suffisante pour me guerir, selon qu'il est dit si souvent dans l'Evangile *Fides tua te salvam fecit* ; votre foi vous a sauvé. Je serois absous invisiblement par le désir que

j'ai d'être absous visiblement de la main du Prêtre, comme le dit saint Ambroise ; *Quid aliud in nobis est nisi voluntas, quia quis proposcit accepit.* Voulez-vous que je vous le dise en un mot ; je serai absous par le merite de la cause pour laquelle je ne suis point absous. Cela suffiroit quand j'aurois commis plusieurs crimes, cela suffiroit quand même je n'aurois pas été baptisé ; à plus forte raison cela suffit pour des pechez legers, qui dans la rigueur & selon la doctrine constante de l'Eglise n'ont pas besoin même d'être absous. Jesus-Christ nous a dit de nous adresser aux Prêtres, il est vrai, mais il ne s'est pas fait de préjudice à lui-même, il ne s'est pas lié les mains quand il leur a donné la puissance de nous délier. Quand le Pere de famille commanda à tous ses serviteurs d'obeïr au maître d'hôtel & de ne s'adresser qu'à lui, il ne faut pas presumer qu'il veuille se dépouiller de son autorité, & qu'il entende qu'on lui obéisse contre ses ordres. Il ne faut pas croire, quand il appellera quelqu'un, que ce soit un crime de lui répondre & de lui obéir, parce qu'on n'en aura pas parlé au Maître d'hôtel, ou que ce sera contre l'avis de cet Officier. Un maître ne fait part de son autorité à son serviteur, que pour être mieux servi; quand il la communique, il ne s'en défait pas, au contraire, c'est pour la faire valoir davantage qu'il la communique.

Je m'étonne qu'on ne parle que d'absolution, comme si c'étoit le seul avantage qu'on reçoit en se confessant à un Prêtre. Il ne nous absout pas seulement, mais il *prie pour* nous afin que nous soyons absous de Dieu même, ce qui est bien plus nécessaire ; car il peut arriver souvent que ce qui est absou sur la terre n'est point absou dans le ciel ; parce que les Prêtres dont la puissance d'ailleurs est indubitable ne rempliſſent pas leur ministere comme *il faut* ; il ne sert de rien qu'ils nous délient lorsque nous demeurerons toujours liez devant Dieu, de même qu'il ne nous nuit point d'être liez par eux quand Dieu nous délie ; c'est pourquoi les Conciles & les Peres ordonnoient précisément aux Prêtres de consulter Dieu avant que de nous juger ; afin de ne point prononcer de sentence qui ne soit conforme à la sienne, autrement on ne pourroit pas douter qu'elle ne fût cassée. C'est ce qui est cause que les bons Prêtres prient Dieu jour & nuit pour leurs pénitens afin qu'ils concourent avec eux pour les guerir, selon cette belle parole de saint Leon à l'avantage de la Confession auriculaire : *Sufficit illa confessio quæ primùm Deo offertur, tum etiam Sacerdoti qui pro delictis pœnitentium precator accedit.* Ce n'est donc pas seulement l'absolution du Prêtre qui nous est utile, c'est aussi sa priere qui peut nous servir

beaucoup, pour nous rendre son absolution plus efficace, en nous obtenant de Dieu la grace d'une veritable conversion. C'est pourquoi si lorsque je ne rougis point de découvrir mes miseres & mes imperfections à une personne Laïque, elle m'ouvre les entrailles de sa charité à proportion que je lui ouvre mon cœur, & qu'elle leve continuellement les mains en haut pour demander à Dieu qu'il me fasse misericorde, je ne serai pas privé de tous les avantages de la Confession, lors même que je ne puis pas me confesser à un Prêtre.

Ayons donc plus de foi & moins de scrupule; car si nous avons une véritable foi, nous ne serons troublez de rien, comme dit admirablement bien saint Ambroise, *nunquam fides vera turbatur.* Ne craignons pas avec excès les pechez que nous reconnoissons avoir commis, quoique nous ne nous en confessions qu'à nos freres; craignons davantage les pechez que nous n'avons point connu en nous confessant à un Prêtre, & que nous ne connoissons point encore: ce sont ceux-là qui sont à craindre, & qui perdent la plus grande partie des personnes qui prétendent avoir quelque crainte de Dieu. Ce n'est pas souvent ce que nous confessons, mais ce que nous ne confessons point qui devroit nous faire trembler. Nous ne

devrions point avoir ſcrupule ordinairement de ce qui nous en fait, & c'eſt principalement où nous n'en n'avons point qu'il ſeroit fort bon d'en avoir. Nos ſcrupules & nos craintes ſont mal reglez, & il ſeroit utile de les renverſer, afin de craindre ce que nous ne craignons point, & de ne point craindre ce que nous craignons. Ne craignons point le mal que les hommes prétendent nous faire, ne craignons que le mal que nous pouvons nous faire nous-mêmes; il n'y a que ce mal qui en ſoit un véritable, tous les autres maux ſont même des biens quand nous ne les regardons point comme des maux. Souvenons-nous de cette belle parole de ſaint Auguſtin : Entre un juſte Juge & votre conſcience, ne craignez que votre cauſe. *Inter Judicem juſtum & conſcientiam tuam noli timere, niſi cauſam tuam.* Quand Dieu nous ferme la porte, il n'y a perſonne qui nous l'ouvre; quand il nous l'ouvre, il n'y a perſonne qui nous la ferme, comme nous en aſſure ſaint Jean. Diſons donc hardiment avec ſaint Paul: (a) *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti?* Quand il fait le dénombrement de toutes nos tentations, & qu'il dit : Sera-ce la tribulation qui nous ſéparera de Jeſus-Chriſt? ſera-ce la faim? ſera-ce la nudité? il ne s'eſt point aviſé d'y ajoûter, Se-

(a) Rom. 8. 35.

ra-ce le manque de Confeſſeurs devant leſquels nous puiſſions nous accuſer de nos pechez? car il ſçavoit bien que quand nous manquons de Confeſſeurs, nous pouvons toujours nous en accuſer devant Jeſus-Chriſt. Et il dit ailleurs qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui l'aiment.

La confiance qu'on a en Dieu donne une grande liberté de conſcience ; nous ſçavons ce que Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile de l'action de David, qui dans la neceſſité mangea les pains de propoſition, qu'il n'étoit permis de manger qu'aux Prêtres. La neceſſité excuſe tout ce que fait une bonne conſcience ; & c'eſt où a lieu ce que dit ſaint Auguſtin, *Ama, & fac quod vis.* Aimez, & faites ce que vous voudrez. Theodoret étant allé aux cavernes des Solitaires afin de donner la ſatisfaction à un bon vieillard d'aſſiſter à la celebration des divins Myſteres, ſe ſervit des mains d'un Diacre comme d'Autel, & les celebra devant lui. Saint Satyre frere de ſaint Ambroiſe, étant ſur la mer, & le vaiſſeau s'étant briſé, emvelopa l'Euchariſtie dans un mouchoir, & la mit autour de ſon cou en ſe jettant dans la mer. Saint Auguſtin rapporte que la mere d'un certain Acaſius lui appliqua l'Euchariſtie ſur les yeux, afin de lui ouvrir les paupieres qui avoient toujours été fermées. Il y a incomparablement moins de ſujet de

scrupule à faire beaucoup de choses que nous craignons, & à demeurer en paix dans notre état, qu'à tout ce que je viens de rapporter.

Ce qui est dit dans l'Evangile a un grand sens, (*a*) que le Fils de l'homme est aussi le maître du Sabat; il n'y a jamais de danger de le suivre par où il nous mene quand ce seroit au milieu des plus grands perils; & il a toujours du peril de nous éloigner de lui le moins du monde, quand ce seroit pour éviter le perir & demeurer en un état qui nous paroitroit plus assuré, puisque nous ne pouvons avoir d'autre assurance que Jesus-Christ. *Ipsi gloria in sæcula sæculorum. Amen.*

(*a*) **Matth. 12. 8.**

AUTRE TRAITE' sur la Confession.

LEs plus grands maîtres de la vie spirituelle demeurent d'accord qu'on ne connoit que trop par experience que la plûpart des personnes mêmes qui veulent vivre dans la piété, profitent peu de la confession des pechez veniels; parce que d'ordinaire on va les confesser ou pour se décharger la memoire de ses fautes, ou par coutume, ou par scrupule; & il n'y a rien de si ordinaire, comme ils le remarquent, que de voir des personnes qui sont

à Dieu, se confesser fort souvent de ces sortes de pechez sans aucun amandement.

Quand il n'y auroit donc que cette seule raison, nous devrions reconnoître que Dieu est juste, & le remercier en même tems du soin qu'il prend de notre salut; lorsqu'en permettant qu'on nous prive de la consolation de confesser nos pechez à ses Ministres, il nous empêche d'abuser d'un remede que nous nous étions nous-même rendu inutile. Dans la medecine spirituelle, les remedes qui ne nous servent point nous nuisent; parce que nous ayant été ordonnez pour nous servir, nous les frustrons de leurs effets, ce que nous ne pouvons faire sans quelque peché. Car si les Medecins sont mécontens d'un malade, qui est cause que leurs remedes, qui ne sont qu'une production de la nature, n'operent point; peut-on croire que Dieu soit satisfait de nous, lorsque nous mettons un empêchement effectif à des remedes qui sont les fruits de sa mort? Et s'il n'est pas permis, lorsqu'il ne s'agit que d'une santé que nous avons commune avec les bêtes, de rendre inutiles des remedes de peu de consequence & qui croissent dans nos jardins; que sera-ce si lorsqu'il s'agit de guerir en nous les foiblesses qui nous empêchent d'avancer vers le Royaume du Ciel, nous usons inutilement des remedes que Dieu même nous a

donné pour recouvrir une santé parfaite, & qui sont pour ainsi dire composez avec le Sang de son propre Fils.

Quand donc le Seigneur, en rendant la privation où l'on nous a mis avantageuse aux biens de l'Eglise, n'auroit pas tiré sa gloire de cette privation même, il nous étoit peut-être utile à chacun en particulier qu'on nous retrancha la Confession, afin de nous apprendre à nous confesser plus utilement ; il faut esperer de la misericorde de Dieu, qu'après avoir passé un tems si long sans nous confesser, nous nous confesserons mieux un jour ; & ce pain de penitence nous nourrira davantage, parce que l'usage que nous en ferons alors aura été precedé d'un jeûne très-long. C'est ainsi qu'il arrive très souvent, que les Medecins voyant que certains remedes n'operent pas, non seulement en ordonnent de contraires, mais qu'ils retranchent encore au malade quelques alimens qui leur sont inutiles dans l'état present ; & il n'est pas extraordinaire de voir que ceux qui ne se fortifioient point en mangeant, se fortifient en jeûnant.

Notre plus grand soin est de nous confesser, au lieu qu'il devroit être de nous corriger. Les premiers Chrétiens se confessoient moins, & ils étoient Saints : nous nous confessions très-souvent, & nous étions tres imparfaits. C'est une

double preuve & une pleine conviction que la sainteté ne consiste point seulement à se confesser à un Prêtre, puisque tant de personnes qui ne font autre chose ne sont pas saintes, & que tant d'autres qui ne l'ont fait que rarement ont été très-saintes. Ce que je dis n'empêche pas que je n'avoüe que cette confession des pechez legers est sainte & loüable, mais il faut avouer aussi que tout ce qu'elle peut avoir de plus utile & de plus sanctifiant se rencontre dans ce retranchement même de la confession, & que par consequent en le souffrant comme il faut, outre les autres grands avantages qu'il nous apporte, il nous fait encore recevoir le fruit de la confession même dont il nous prive, ce qu'il n'est pas difficile de faire voir.

Un des principaux avantages de la Confession est qu'elle nous donne le moyen de nous humilier & de nous abaisser devant le Ministre de Jesus-Christ; car comme nous avons affaire à un ennemi superbe, qui ne s'est pas humilié sous la main de Dieu: nous le couvrons de confusion en nous humiliant sans cesse sous celle d'un homme.

Or il est bien clair que nous ne pourrions jamais être tant humilié en nous confessant, que nous le sommes à présent ne nous confessant point. Il n'est pas besoin

besoin de le prouver, & nous le ressentons.

Dans la primitive Egliſe on n'imposoit point de pénitence pour les pechez *legers*; & depuis qu'on les a confeſſez, on n'en a jamais impoſé de publique. Nous craignons Dieu, grace lui en ſoit renduë: nous ſommes foibles, mais nous cherchons à nous ſauver. Au même tems qu'onn nous ôte la confeſſion, on nous impoſe la même penitence qu'on impoſe pour les plus grands crimes. Nous faiſons penitence avec les adulteres & les homicides, & nous ne ſommes pas même traitez comme eux; on eſt plus indulgent à leur égard, & l'on nous refuſe ce qu'on leur accorde. Je ne m'en tiendrai pas même à ce que diſoit l'enfant prodigue, que les mercenaires dans la maiſon de notre pere ont du pain: j'ajouterai qu'on diſtribue ſon pain avec abondance à ſes plus grands ennemis, & qu'on refuſe les miettes qui tombent de la table à ſes enfans.

Il eſt donc certain que nous ne pouvons pas être humiliez davantage; & ſi nous ne cherchons à nous confeſſer que pour nous humilier, nous avons beaucoup plus que nous ne demandons: nous n'avons qu'à faire un bon uſage de l'humiliation que Dieu nous preſente; n'en cherchons point d'autre. Nous nous humi-

ions, si vous voulez, devant un Prêtre; mais nous voilà humiliez devant toute la terre. Nous faisons une legere penitence en particulier, mais nous en faisons une très-grande en public. Nous pourrions accomplir en un jour la satisfaction qu'on nous ordonneroit pour nos pechez, au lieu que celle qu'on nous a ordonné dure des années entieres, & n'est pas encore finie. Il n'y a donc point de confession qui puisse produire une moisson si abondante d'humilité & de toutes sortes de mortifications, que ce retranchement même de confession dont nous nous plaignons.

Nous ne pouvons pas dire que nous perdons au change; on nous ôte la confession, mais on nous augmente la penitence, qui est la fin de la confession. Car pour ce qui est de l'absolution de nos pechez, nous en parlerons ensuite, & nous ferons voir que nous ne sommes pas privez de son effet. Il n'y a que la seule confession au Prêtre que nous perdons; quoique nous ne la perdions pas même, puisque nous la desirons; mais ce défaut, qui n'est pas le nôtre, est tellement récompensé par le comble de la satisfaction, qu'on ne peut pas dire que nous perdions rien.

Si nous voulions dire nos fautes pour les faire connoître, on les dit pour nous;

nos moindres imperfections ſont relevées & on prêche ſur les toits ce que nous ne diſions qu'à l'oreille. On ne les dit pas ſimplement, on les exagere; on ne les exagere pas ſeulement, on les augmente, & on invente tous les jours des pechez dont nous ne ſommes point coupables, afin de nous les reprocher. Nous ne nous accuſerions point avec zele comme on nous accuſe, nous oublirions pluſieurs de nos fautes; nos ennemis ont bien meilleure mémoire que nous: non ſeulement ils n'oublient rien de toutes les fautes que nous pouvons faire, mais auſſi on peut dire qu'ils n'oublient rien de toutes celles que les perſonnes les plus méchantes peuvent faire.

Dieu diſoit autre fois à ſon peuple qu'il n'auroit qu'à s'aſſeoir & le regarder faire, parce qu'il combattroit lui-même à ſa place, & ſurmonteroit ſes ennemis devant ſes yeux: nous pourrions dire la même choſe, quoiqu'en notre maniere bien differente; diſons-nous de notre humiliation à ces Confeſſeurs, qui ne veulent point que nous nous confeſſions, nous n'avons qu'à nous aſſeoir & les regarder faire. Il n'y a point de tels Confeſſeurs que ceux là, & qui puiſſent nous humilier de la ſorte; laiſſons les dire, ils ne diſent pas à la verité ce que nous avons fait, mais ils diſent ce que nous pou-

vions faire si nous n'eussions pas été prévenus par la misericorde de Jesus-Christ. Ecoutons-les sans nous troubler ; ils se perdent en nous confessant de la sorte ; plaignons-les : mais si nous acceprons cette même confession avec humilité nous nous sauvons. Cette confession qui est un si grand crime pour eux, devient pour nous une vertu, & elle sera si efficace qu'elle suppléra devant Dieu à notre peu de vertu. Je vous avoue que la seule part que je puis avoir à cette confession d'humilité me porte à esperer avec plus de confiance que Dieu me pardonnera tous mes pechez.

Ecoutons avec une humble patience les calomnies qu'ils publient contre nous de tous côtez. C'est un grand remede que Dieu applique sur nos playes par le ministere de nos ennemis & qui n'a pas moins de force que la confession, à l'égard des fautes legeres, pour ne dire pas qu'il en a beaucoup davantage. Recevons-le avec un esprit de penitence, parce que c'est pour nos pechez, selon ce qui est écrit : (a) *Omne quod tibi applicitum fuerit accipe, & in dolore sustine, & in humilitate tua patientiam habe :* Recevons le remede de cette salutaire confession avec un esprit de paix, parce que c'est Dieu qui nous l'ordonne, recevons-le avec un esprit de

(a) Eccli. 2. 4.

joye, parce qu'il est capable de nous guerir ; recevons-le avec un esprit de compassion, parce qu'il blesse mortellement ceux qui nous gueriſſent. Ces Confesſeurs calomnieux ne ſçavent pas le bien qu'ils nous font, ni le mal qu'ils ſe font à eux mêmes ; c'eſt pourquoi nous ſommes bien obligez de les aimer & de prier beaucoup Dieu pour eux.

Regardons dans la peinture publique qu'ils font de nous, ce que nous devons à Dieu, & liſons ſes miſericordes dans leurs menſonges ; c'eſt lui qui nous a empêché de faire tout le mal qu'ils nous reprochent & que nous n'avons pas fait, & nous lui en devons chanter un double cantique, parce qu'il nous a preſervé par ſa ſeule grace de tous ces maux, & qu'il ne laiſſe pas de nous faire recueillir tout le bien qui en peut naître, en nous humiliant par le reproche qu'on nous en fait. Ce ſont des viperes auſquelles il a ôté pour nous tout le venin, en nous rendant innocens de tous ces crimes. : & il en a compoſé un excellent antidote, afin de nous guerir des maux réels que nous avons par le ſeul fantôme des maux que nous n'avons point & dont ſa grace nous a delivrez.

Je ſoutiens donc que ſi nous ſouffrons comme il faut toutes les calomnies que l'on publie contre nous, nous en rece-

vrons un très grand avantage pour notre salut, & que telles accusations seront plus recompensées au jugement de Dieu que de simples confessions; voilà comment nos ennemis nous rendent avec usure ce qu'ils nous ôtent; & nous substituent pour nous laver de nos pechez, une confession plus puissante que celles dont ils ont entrepris de nous priver; voilà comme nous ne sommes point privez de l'humiliation qui peut naître d'une sainte confession; parce qu'ils nous humilient incomparablement plus en nous empêchant de nous confesser.

Il y a un autre grand avantage dans la confession des pechez legers qu'on fait au Prêtre, c'est qu'on y condamne le peché; & qu'on s'accoutume à le traiter en ennemis, & le regarder avec horreur. C'est ce qui rend la confession très-utile même pour les pechez les plus legers, qui nous font toujours plus de mal que nous ne pensons, & il est plus facile d'en être persuadez quand on a recours au medecin & qu'on sonde avec lui les playes qui d'abord ne nous paroissoient pas si profondes. Nous en reconnoissons mieux l'importance quand il nous éclaire par la lumiere de l'Evangile & qu'il nous presente la parole de Dieu, qui est le miroir où nous en voyons la difformité. On ne peut donc pas douter que l'aveu que nous

en faisons devant un Prêtre qui est le Ministre de Jesus-Christ, & qui tient sa place dans le Tribunal de la Penitence où il nous parle & nous juge de sa part & en son nom, ne nous soit effectivement très-utile; qu'il ne nous reveille de notre assoupissement, & qu'il ne nous donne une plus grande aversion & un plus grand éloignement de toutes les causes du peché, & des moindres occasions qui peuvent nous y faire tomber.

Mais dans l'état où nous nous trouvons, nous ne sommes pas privez de ce second avantage de la Confession non plus que du premier. Si la condamnation du peché se trouve dans la Confession, comme dit saint Augustin, *delicti improbatio*, elle se trouve aussi pour nous hors de la Confession; nous le condamnons d'une maniere si publique & si solemnelle, qu'elle est connuë de toute la terre; & c'est cette condamnation même qui est cause qu'on nous refuse la Confession, & qui y supplée d'une maniere bien efficace. Lorsque nous nous confessons à un Prêtre, nous ne condamnons que quelques pechez communs & ordinaires dont nous nous accusons; & nous pouvons présumer que cette condamnation est bien foible, puisque nous l'avons faite si souvent, & que nous sommes toujours retombez dans les mêmes fautes. Mais la condamnation que

nous portons contre le peché en ne nous confessant pas, est bien d'une autre importance ; ce n'est pas ici un peché de foiblesse que nous condamnons, c'est un peché qui blesse la verité dans ses principes.

Il est bien aisé de condamner nos pechez de foiblesse, & il ne nous en coûte rien ; mais nous avons besoin d'une assistance toute particuliere de Dieu, pour porter une condamnation que nous soutenons par le sacrifice general de nos biens, de notre liberté, de notre repos, de notre honneur devant les hommes. Enfin Dieu a tellement beni cette condamnation, qu'il nous a fait la misericorde de nous délivrer jusqu'ici du peché que nous condamnons.

La condamnation que nous porterions contre nos pechez aux pieds d'un Prêtre, ne seroit que pour nous ; au lieu que celle que nous portons à present, est utile à nos freres & peut servir à toute l'Eglise. Dieu nous fait, tout indignes que nous sommes, la misericorde de vouloir se servir de nous pour faire voir que c'est un crime énorme que d'offenser la verité & la justice, & pour avertir ceux qui le craignent qu'on leur tend un piége qui est capable de les perdre. Nous les avertissons plus efficacement ; & dans la suite notre voix sera d'autant plus intelligible, que nous souffrirons de plus grands maux & avec plus de patience ; ce retranchement même que

nous ſouffrons les avertit qu'il y a plus de mal qu'on ne penſe à faire ce qu'on exige de nous. Il eſt vrai que je ne me confeſſe pas de mes pechez à un Prêtre ; mais en recompenſe je confeſſe la verité, qui eſt une confeſſion bien plus noble & bien plus neceſſaire dans les conjonctures où je me trouve : je ne confeſſe pas mes pechez en ſecret, mais je confeſſe la verité en public. Nous ſommes captifs, & nous ne pouvons pas nous confeſſer ; mais la verité n'eſt point captive ; & nous avons cette conſolation dans l'injuſtice que nous ſouffrons, que nous ne retenons point la verité de Dieu dans l'injuſtice, comme parle l'Apôtre, & que nous apprenons à nos freres à ne l'y point retenir. (*a*) *Nobis non confitentibus Eccleſia confitetur* : enfin ſi nous ne confeſſons point nos pechez, l'Egliſe les confeſſe pour nous.

Il y a un troiſiéme avantage dans la Confeſſion des pechez veniels ; c'eſt que non ſeulement elle nous donne le moyen de nous accuſer, moyen qui eſt un des plus aſſurez pour nous juſtifier, ſelon cette parole : (*b*) *Narra ſi quis habes, ut juſtificeris.* mais qu'elle nous fait encore accuſer notre ennemi inviſible, ce qui le déſarme, & rend tous ſes deſſeins inutiles ; comme il eſt l'auteur & le premier inſtigateur du mal que font les hommes, quand nous

(*a*) Rom. 1. 18. (*b*) Iſai 43. 26

nous accusons nous le décelons, & il n'y a rien qu'il craigne tant que de se voir découvert ; car il est par là hors d'état de nous tromper, & la confusion où il se trouve le fait fremir de rage. Notre accusateur & l'accusateur de tous nos freres comme il est appellé dans l'Apocalipse, ne peut souffrir d'être accusé ; il hait notre Confession, parce qu'elle nous décharge de nos pechez, & qu'elle lui ôte un des moyens qu'il a pour nous nuire : ce moyen est l'accusation qu'il pouvoit intenter contre nous ; & comme le disent les Peres, il ne peut plus nous accuser lorsque nous nous accusons nous-mêmes. *Si se accusaverit justus, vocem parati accusatoris excludit, qui solet asservare peccata, & uniuscujusque exagerare flagitia.*

Mais s'il faut avoüer que cet avantage de la Confession est bien considerable, il n'est pas difficile aussi de montrer que nous n'en sommes pas privez dans le cas present. Si selon les Peres, en confessant nos pechez, nous découvrons les artifices que le diable employe pour nous porter au peché, *qui delicta sua non tacet, videtur in se dolvisse quod fecit, in diabolo prodidit quod suasit* ; nous les découvrons bien davantage dans le tems que nous désirons nous confesser, & que nous ne le pouvons point. Car outre que dans les passages des Peres que nous venons de rapporter, il n'est

pas parlé seulement de la Confession qu'on peut faire à un Prêtre, mais aussi de celle qu'on fait à Dieu : nous pouvons dire que quand il ne s'y agiroit que de cette premiere Confession, nous ne laissons pas dans la privation qu'on nous fait souffrir, de déclarer notre ennemi d'une maniere encore plus honteuse pour lui ; il aimeroit bien mieux être décelé aux pieds d'un Prêtre, qu'à la face de toute l'Eglise. Comme il est superbe, cette Confession, ou cette accusation publique dans laquelle ses mansonges sont découverts, lui est tout-à-fait insuportable, il ne peut souffrir que le mistere de son iniquité soit mis au jour, & que tout le monde le voye. Et comme les personnes superbes souffrent avec moins de peine une confusion particuliere qu'une honte & une confusion publique, je ne doute pas que cet orgueilleux esprit n'aimât beaucoup mieux que nous nous confessassions souvent à un Prêtre, que de voir que ses artifices ne sont pas ignorez. & qu'on a la hardiesse de l'accuser & de le confondre à la face de toute la terre ; que s'il est question de nous accuser nous-mêmes, on peut dire, comme nous l'avons *déja* dit, que nous n'avons pas besoin d'une Confession particuliere qu'on nous ôte la liberté de faire, puisque notre pénitence est publique. Il est vrai que la

Confession peut contribuer à exciter en nous une plus grande douleur de nos pechez ; mais notre douleur est devenu encore plus grande lorsqu'on nous a refusé avec tant d'injustice ce grand remede de notre douleur ; car il est certain que c'en est un pour une Ame qui est vivement touchée des sentimens d'une forte componction, que de s'accuser soi-même de tous ses pechez.

DE L'ABSOLUTION.

MAis parce qu'on peut objecter qu'encore que la Confession soit en effet suppléée par tous les grands avantages que nous venons de rapporter, & par plusieurs autres, il est vrai néanmoins de dire, que nous ne recevons point l'absolution du Prêtre ; il est nécessaire de faire voir que l'opinion de ceux qui la regardent comme la fin unique de la Confession, est fausse. Il est certain que nous sommes obligez d'être plus touchez de l'interêt de Dieu que du nôtre. Ceux qui n'ont recours au Sacrement de Penitence, que pour ne plus penser à leurs pechez, ne trouvent pas dans une telle confession le remede à leurs scrupules, au contraire souvent elle les augmente ; mais ce remede consiste dans la sincerité d'une penitence

penitence humble dans l'amour de l'obeiſſance, dans la confiance qu'on a en Dieu. Ce n'eſt pas toujours le meilleur de chercher ainſi l'abſolution du Prêtre, *qui*, quoiqu'il ait reçû la puiſſance de nous délier, ne nous délie pas ſeul, la grace de Dieu étant encore plus néceſſaire que le miniſtere de l'homme, l'abſolution dans le Sacrement venant du Prêtre & de Dieu; (*a*) *Quodcumque ſolveritis ſuper terram erit ſolutum & in cœlis*; nous ſommes déliez & ſur la terre & dans le ciel. Je peux donc dire que ſi l'on m'empêche de recevoir l'abſolution du Prêtre, or ne peut m'empêcher de la recevoir de Dieu, lorſque la raiſon pour laquelle je ne ſuis point abſous par les hommes, eſt que je ſuis fidele à Dieu.

Mais je ne m'arrête pas là; je ne parlerai point ici de la cauſe pour laquelle je ne ſuis point abſous, quoiqu'elle puiſſe ſuppléer ſeule avec le vœu du Sacrement, non ſeulement à l'abſolution du Prêtre, mais à la reception de l'Euchariſtie même & des autres Sacremens; car ſi S. Cyprien dit que c'eſt l'Evangile qui fait les Martyrs, & que cette grande prerogative d'honneur depend de la cauſe pour laquelle on meurt; on ne peut douter que ce qui pourroit ſuffire pour faire des Martyrs, peut bien ſuffire auſſi pour nous obtenir

(*a*) Matth. 16. 19.

la remiſſion de nos fautes ; je ne dirai donc rien de cette cauſe pour laquelle on nous refuſe également la confeſſion & l'abſolution, & qui ſuffit pour nous combler de toutes ſortes de conſolations ſpirituelles. Je me contenterai de rapporter les diverſes manieres dont nous pouvons recevoir le pardon des pechez veniels ſans le miniſtere du Prêtre ; elles ſont toutes de l'Ecriture & des Peres.

Il me ſemble qu'on peut les réduire à la foi, à la penitence, à l'aumône & aux bonnes œuvres, à la confeſſion qu'on fait à Dieu de ſes pechez, à la priere, à la loüange de Dieu, qui eſt la plus excellente priere, à l'humilité & aux ſouffrances: voilà autant de ſources vivantes du pardon de ces ſortes de pechez que le Saint Eſprit nous a ouvertes lui-même ; nous n'avons qu'à aller hardiment puiſer les eaux de graces dans ces ſources de benediction & de ſalut, lorſqu'on nous ferme les Tribunaux de la penitence où nous les recevions auparavant ; la cour ſpirituelle de la juſtice de Jeſus-Chriſt n'a pas moins été inſtituée pour nous nourrir, & pour nous deſalterer, que pour nous juger.

Jeſus-Chriſt employe ſi ſouvent dans l'Evangile ces belles paroles ; votre foi vous a ſauvé, qu'il ne faut pas douter que notre foi ne puiſſe nous guérir, comme

elle guériſſoit lorſque Jeſus-Chriſt étoit ſur la terre. Or comme la maladie de l'ame & toute ſa langueur conſiſte dans le *peché*, il n'eſt pas moins clair que pour être gueris il faut que nos pechez nous ſoient remis par la foi: c'eſt donc la foi qui nous vaut alors l'abſolution; & il ne nous eſt plus permis d'en douter, puiſque Jeſus-Chriſt qui eſt la verité même nous l'enſeigne. La foi nous délivre de nos pechez, ils ne nous lient donc plus, nous en recevons donc l'abſolution; ſi nous n'en recevons point en effet l'abſolution par une foi vive & animée, ils ne nous ſont pas remis, ils nous lient donc encore; s'ils nous lient encore, nous ne ſommes pas libres, ni pour agir ni pour marcher, & nous ſommes encore malades; comment donc Jeſus-Chriſt nous diroit-il? allez & marchez, votre foi vous a guérie.

On pourroit appuyer cette verité ſur l'autorité des Peres grecs & latins; mais comme ils ſont ſur ce ſujet du ſentiment de ſaint Ambroiſe, je croi qu'il ſuffira de nous étendre ſeulement ſur ce qu'il en dit; *vide fidem prærogativam medicinæ*, dit ce Saint ſur ces mêmes paroles de l'Evangile que nous avons rapportées. Voyez comme la foi eſt notre medecine & comme elle eſt ſouveraine pour nous guerir; non ſeulement elle nous abſout de nos pechez qui ſont toute notre maladie, mais

il n'y a rien qui nous donne cette absolution avec plus d'avantage. On ne peut pas se confesser continuellement à un Prêtre, & il ne le faut pas même; mais on peut continuellement vivre avec la foi, & il le faut; car c'est un precepte de l'Apôtre, (a) *Justus autem meus ex fide vivit*, & encore ailleurs: (b) *Nous ne considerons point les choses visibles, mais les invisibles*; parce que les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. Voilà la plus naturelle description qu'on puisse faire de la vie de la foi. Si nous sommes dans la prosperité, craignons beaucoup, & la foi qui nous fait vivre nous remet tous les pechez que nous n'avons pas pû éviter en ne vivant pas toujours de la foi; si nous sommes dans l'adversité, rejouissons-nous de souffrir les maux de la terre pour un Dieu qui les a souffert pour nous le premier: & cette foi qui nous fait vivre de la vie des Saints nous purifie. Reglons toutes nos actions & tous nos sentimens sur les maximes de l'Evangile, reglons toutes nos actions sur la parole de Dieu qui en est la regle; & la foi qui nous fera vivre en nous conduisant par son esprit, ira jusqu'à nous soutenir contre des tentations qui nous feroient tomber dans des pechez considerables.

Regardons les biens & les maux du

(a) Rom. 7. (b) 1. Cor. 4. 18.

monde par les yeux de la foi. Regardons nos amis & nos ennemis par ces mêmes yeux ; & cette foi operant par la charité qui nous fera vivre en nous éclairant de ſa lumiere, nous lavera. Veillons ſur nos ſens, ſur ce qui eſt dans nous comme ſur ce qui eſt autour de nous ; & la foi qui nous fera vivre en nous faiſant ouvrir les yeux & nous empêchant de nous endormir, nous délivrera de nos pechez. Voyez quelle eſt la prerogative de cette medecine qui eſt ſi univerſelle, qu'elle a lieu dans toute ſortes de tems, dans toute ſortes de lieux, à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, & qui eſt ſi efficace qu'elle peut nous guérir de tous nos maux ; *vide fidem prærogativam medicinæ.*

Mais vous me direz, ſaint Ambroiſe parle en cet endroit de maladie, montrez-moi qu'il parle de la délivrance du péché, & qu'il diſe nettement que la foi rompt ſes liens : Je vous reponds d'abord que ce ſaint Docteur dit qu'il faut avoir recours à la foi qui nous décharge du fardeau le plus peſant ; *Confugere ad fidem quæ onera gravia allevare conſueverit* : or il eſt viſible qu'il n'entend parler que du fardeau de nos pechez ; parce qu'il n'y en a point de ſi peſant. Si la foi donc nous décharge, elle nous delivre du peché ; car quand eſt-ce que nos pechez nous chargent, ſi ce n'eſt quand ils nous lient ? & quand

eſt-ce qu'ils nous lient, ſi ce n'eſt quand ils nous chargent ? Mais ſi vous voulez encore quelque choſe de plus formel, voici ce que dit ſaint Ambroiſe ſur ces paroles du Prophete : Rompons nos chaînes ; (a) *Dirumpamus vincula noſtra.* Il ne dit pas qu'il faille rompre d'une maniere ſenſible des chaînes qui ne ſont point ſenſibles ; mais que nous devons rompre ces liens inviſibles de nos pechez qui nous ſerrent & que nous devons rompre par la confeſſion de nos mœurs & par la profeſſion de notre foi ; *Non manu utique viſibili vincula dicit eſſe rumpenda, ſed inviſibiles criminum nexus morum confeſſione & fidei profeſſione ſolvendos.*

Il n'y a rien de plus exprès que ces paroles que nous donnent l'idée d'une confeſſion & d'une abſolution dont nos ennemis ne peuvent nous priver, & qui ne dépendent que de Dieu ſeul. Cette confeſſion des mœurs d'une perſonne veritablement mortifiée, dont toute la vie & principalement le ſilence & la ſageſſe, prêchent l'Evangile & nous repreſentent Jeſus-Chriſt, eſt un grand remede. Cette profeſſion de foi, qui briſe nos chaînes & qui nous délivre des liens de nos pechez, lorſque nous ne rougiſſons point de l'Evangile, & que nous aimerions mieux mourir que de rien dire & de rien faire

(a) In Pſ. 118 8.

qui fût contraire à sa sainteté, a en effet une grande prérogative, & il n'y a rien de si puissant. Voilà une admirable Confession qui se fait sans parler; voilà une excellente absolution & bien efficace qui se donne sans Prêtre, mais non pas sans Jesus-Christ. *Dicit invisibilis criminum nexus morum confessione, & fidei professione solvendos.*

La penitence est une autre grande source du pardon de nos pechez. Par la penitence j'entends ici la conversion véritable du cœur qui s'y fait par le changement de ses inclinations; de même que les bonnes œuvres & les souffrances par lesquelles nous satisfaisons à Dieu pour nos pechez, dans la douleur vive de l'avoir offense avec tant d'ingratitudes, après qu'il s'est donné à nous avec tant de bonté, jusqu'à vouloir mourir afin de nous préserver de la mort. Il est certain que cette penitence peut effacer nos pechez, & qu'elle suffit avec le desir du Sacrement pour nous meriter le pardon de nos pechez, lorsqu'il ne nous est pas permis d'avoir recours à l'Eglise pour nous soumettre à son jugement, & honorer la puissance des clefs qui lui a été donnée par le véritable Medecin, comme l'appelle saint Ambroise, afin de concourir avec lui pour guerir les maladies de ses enfans. Voici ce que dit encore ce saint Docteur: *vera medicina gerere pœnitentiam*; c'est la véritable

medecine de faire penitence. Elle nous guerit donc, puiſque le propre effet de la medecine eſt de nous guerir. Or comme nous ne pouvons pas être gueris que nos pechez ne ſoient remis, parce que ce ſont eux qui nous font malades, il s'enſuit qu'elle en obtient la rémiſſion. La penitence eſt une ſource de graces, comme le dit le même ſaint, *gratia ex pœnitentia*: car en effet le pardon eſt toujours une grace quand on ne mérite point le pardon. Or il eſt certain que le pardon que Dieu accorde à ſes ſerviteurs, & même à ſes grands amis, ne doit pas être imputé à leur vertu particuliere, mais à ſa ſeule miſericorde.

L'abſolution que donne le Prêtre eſt efficace, mais elle ſuppoſe néceſſairement la converſion du cœur. J'admire les gens qui pour ſe mettre la conſcience en liberté, au lieu de s'appliquer à ſe connoitre afin de s'humilier & de travailler avec fruit à leur ſalut, ne demandent qu'à ſe confeſſer. Ce n'eſt pas la confeſſion ſeule qui nous ſauve quoiqu'elle ſoit neceſſaire, mais c'eſt la converſion du cœur & la converſion des mœurs que nous avons promiſe; car enfin on peut être ſauvé en un beſoin ſans confeſſion, mais il eſt impoſſible de l'être ſans converſion.

Les bonnes œuvres ſont encore une ſource de pardon, qui n'eſt peut-être pas moins ample que celle dont nous venons

de parler. Il est certain. & tout le monde en convient, que les bonnes œuvres jointes à la douleur du peché, expient les pechez legers & en obtiennent la rémission ; ainsi y ayant deux choses dans le peché, l'action mauvaise & la coulpe, l'action mauvaise est détruite par la bonne qui obtient aussi la remise de la coulpe.

A l'égard des fautes mortelles, on ne peut douter que les bonnes œuvres ne soient necessaires pour détruire les mauvaises habitudes qui restent après qu'on a fait des actions criminelles, pour satisfaire à la justice de Dieu, & pour obtenir une augmentation de douleur & de charité qui peut suppléer le défaut du Sacrement dans le cas de necessité. C'est pourquoi Dieu dit par son Prophete (*a*) Que lorsqu'un méchant se convertira & fera le bien, il ne se ressouviendra plus de son injustice, *si fecerit judicium & justitiam*, ce qui comprend en abregé toutes sortes de bonnes œuvres, *Vita vivet & non moritur* ; il est clair qu'il ne peut vivre de la vie de la grace qu'il ne soit délivré de la vie de corruption, & de son peché ; je ne me ressouviendrai plus, dit le Seigneur, de toutes ses iniquitez : Elles lui ont donc été remises ; car Dieu se ressouvient de tout ce qui est encore & de tout ce qui subsiste en quelque sorte ; il ne se ressou-

(*a*) Ezech. 8. 21.

vient plus de ſes pechez ; ils lui ont donc été pardonnez par toutes les ſortes de bonnes œuvres qui ſont décrites dans ce même Chapitre.

Il eſt juſte de dire un mot de l'aumône en particulier, puiſqu'elle tient le premier rang entre ces bonnes œuvres. Saint Ambroiſe remarque qu'elle nous délie puiſſamment, & qu'elle briſe les fers de nos pechez ; (*a*) *Donnez aux Pauvres*, dit-il, *aſſiſtez les foibles, rachetez les captifs, & vous avez rompuës vos chaînes. Eroga pauperibus, debiles elevate, redime captivos, & ſolviſti vincula tua.* Il explique dans le même endroit la nature de ces biens, en diſant, que ce ſont nos pechez qui nous lient ; (*b*) *Vôtre lien eſt vôtre avarice, votre lien eſt votre concupiſcence, votre lien eſt votre orgüeil.* Si l'Aumône rompt ces liens elle nous délie, elle nous en obtient le pardon ; pourquoi donc ne cherchons-nous pas à obtenir par nos aumônes la miſericorde de Dieu ? & de quelque maniere que nous ſoyons abſous, c'eſt toujours Dieu qui nous abſous, & c'eſt lui que nous offenſons, quand nous refuſons ſon indulgence.

Il eſt vrai que c'eſt lui qui nous parle par la bouche des Prêtres, & qu'il nous pardonne par leur miniſtere ; mais pourquoi refuſons-nous de l'entendre, quand il

(*a*) In Pſ. 118. (*b*) Ibid. T. 8.

veut nous parler aussi par une autre voix ; & pourquoi ne voulons-nous point de la rémission de nos pechez, quand elle nous doit coûter quelque chose de plus qu'une parole ? On ne mérite point un si grand don, quand ont en fait si peu d'état ; & c'est se rendre indigne de la misericorde de Dieu, que de la mettre à un si bas prix. Nos pechez ont une infinité de causes ; c'est donc un effet de la misericorde de Dieu, que nous ayons aussi plusieurs sources de la rémission de nos pechez. Nous sommes si secs & tellement environnez de tous côtez, que nous n'avons pas trop de toutes ces fontaines de vie & de salut. C'est pour cela qu'Isaïe dans son Cantique ne nous invite pas seulement à puiser dans une seule, mais dans plusieurs. *Hauriamus aquas in gaudio de fontibus salvatoris.*

Les trois sources suivantes regardent davantage l'exercice de la piété que l'Apôtre dit être utile à tous, & par consequent il ne faut pas douter que l'indulgence qu'elle nous fait obtenir ne soit bien efficace. Nous pouvons trouver les sources de la penitence & de l'aumône au milieu des ruës, & nous y avons souvent occasion d'exercer la foi. Mais pour ce qui est de la confession qu'on doit faire à Dieu de ses pechez, & du sacrifice de priere & de loüanges qu'il faut lui offrir, il est necessaire de rentrer au dedans de soi même,

& de se renfermer dans cette chambre dont il est parlé dans l'Evangile. Ces sources d'eau vive qui nous lavent de la souïllure de nos pechez, ne se trouvent que dans la solitude ; mais on les y trouve toujours, quand on a soin de s'éloigner un peu du monde afin d'entrer dans le désert. Si nous voulons donc recevoir le pardon de nos pechez bien promptement, nous n'avons qu'à fermer les yeux qui ne voyent que ce qui se passe, & ouvrir ceux du cœur & de la foi qui ne s'arrêtent qu'à des objets permanens ; sortons du dehors, & rentrons au dedans. C'est là que saint Ambroise dit que Jesus-Christ nous absout : *eos qui intùs sunt, Christus absolvit* ; C'est sur ces paroles du Prophete, *egrediebatur foras, & loquebatur.* Si vous sortez au dehors en vous occupant des créatures, tant que vous y resterez attachez l'absolution du Prêtre, quoique sainte & donnée au nom & par l'autorité de Jesus-Christ, ne vous servira de rien pour vous délivrer de vos foiblesses. Car si vous vous répandez ainsi, vous sortez ; si vous sortez, vous n'êtes point au dedans, vous n'êtes point dans le sanctuaire où on reçoit l'absolution du grand Prêtre, selon saint Ambroise, *eos qui intùs sunt, Christus absolvit.* C'est pourquoi je ne m'étonne point que des personnes religieuses, qui oublient que leur profession consiste à se tenir toujours en la pré-

sence

lencé de Dieu, reçoivent tant d'absolu-*tions* inutilement. Elles doivent être au-dedans, lors même qu'elles sont obligées d'agir au dehors; & il arrive au contraire que le plus souvent elles sont au dehors, lors même qu'elles croyent être au dedans. Comment Jesus Christ nous absoudroit-il? nous ne pensons presque point à lui. Nous allons trouver ses Ministres afin d'en recevoir l'absolution; nous sçavons bien qu'ils ne nous la donneront pas dans les ruës, & nous allons les trouver aux pieds des confessionnaux. Pourquoi traitrons-nous Jesus-Christ avec moins de respect? pourquoi ne l'allons-nous pas trouver où il est? Son confessionnal est notre cœur; si nous y allons, nous l'y trouverons; il y est toujours le premier pour nous y attendre; sans lui nous n'entrerions pas dans notre cœur; c'est là qu'il entend la confession de nos fautes, & c'est-là qu'il nous donne l'absolution, *eos qui intùs sunt Christus absolvit.*

Comme la confession qu'on fait à J. C. n'empêche pas qu'on ne se confesse à un Prêtre, celle que l'on fait à un Prêtre, ne nous doit pas empêcher non plus de nous confesser à J. C. Au contraire on peut dire qu'on ne se confesse jamais bien au Prêtre, si on ne se confesse à J. C. En nous confessant à lui, nous apprendrons mieux à nous confesser que par

quelque méthode qu'on pût nous donner. C'eſt un grand Maître que J. C. il peut apprendre tout au plus ignorant ; allons donc nous confeſſer à lui, comme l'Egliſe nous y invite par ces paroles de David, *Ploremus coram Domino qui fecit nos* ; & comme ce Prophete faiſoit ſi ſouvent. Saint Ambroiſe remarque que ce ſaint Roi faiſoit toute ſa conſolation de découvrir à Dieu les playes de ſon cœur, à cauſe qu'il ſçavoit que c'étoit le meilleur moyen de les guerir ; *qu'il obtiendroit le pardon de ſon peché en le confeſſant, & qu'il obtiendroit la juſtice en le condamnant ; ſcit in confeſſione eſſe veniam, & in peccati ſui condemnatione juſtitiam.*

Quand on ſe confeſſe à un Prêtre, c'eſt à Dieu qu'on ſe confeſſe dans la perſonne de ſon Miniſtre. On commence la confeſſion en diſant : Je me confeſſe à Dieu tout-puiſſant, & à vous mon Pere. Si donc notre fidelité pour Dieu devient une occaſion qui nous empêche de nous confeſſer au Miniſtre, croit-on qu'en ſe confeſſant à Dieu même avec un deſir ſincere de le faire à ſon Miniſtre ſitôt que l'occaſion nous en ſera ouverte, on n'obtienne pas le pardon des fautes venielles, & même des fautes conſiderables, quand on le fait avec une vive contrition & un deſir ſincere de ſe confeſſer.

C'eſt une malheureuſe coutume qu'ont

les gens du monde qui ne sont point touchez de la crainte de Dieu ; quand leur Confesseur leur refuse l'absolution pour des choses tres justes, d'en chercher un autre pour se faire absoudre, comme s'ils pouvoient changer la justice en changeant de Juges. Faisons saintement ce qu'ils font inutilement ; les hommes nous refusent l'absolution, & ils ne veulent pas même nous confesser ; confessons nous à Dieu humblement dans l'amertume de notre cœur, & nous sommes assurez qu'il nous absoudra, il n'est pas sûr de changer de Pasteurs, mais il est toujours permis d'avoir recours au Prince des Pasteurs. Allons à Jesus-Christ qui est le Pasteur de nos ames ; c'est le bon Pasteur qui est mort pour nous meriter le pardon ; il nous invite à nous confesser à lui, & il ne demande qu'à nous absoudre.

Il sçait que nous n'avons point de discernement, & que nous n'avons pas même la connoissance de nos pechez, & que dans le fond du cœur nous les aimons ; c'est lui qui nous les fera connoître, c'est lui qui nous en donnera de la douleur, c'est lui qui nous les fera déclarer ; il est bien aisé de se confesser à lui, puisque nous ne pouvons nous confesser sans lui.

C'est ce qui fait dire à saint Ambroise, (a) *que ceux qui sont liez par les chaînes de*

(a) In Ps. 118. 8.

leurs pechez, doivent se mettre à la suite de Jesus-Christ qui nous délie, qui est une source d'absolution & la cause de notre redemption; alligati vinculis Christum sequantur, hoc est. peccatorum & criminum remissionem, fontem indulgentiarum, redemptionis autorem. Car en effet comme ceux qui poursuivent quelque grace à la Cour suivent la Cour, se presentent devant le Roi le plus souvent qu'ils peuvent; de même il est bien juste de s'adresser à Jesus-Christ, & en même tems bien avantageux de pouvoir s'y adresser pour lui demander qu'il nous pardonne. Nos playes demandent le Medecin, dit le même saint Ambroise, & le Medecin nous demande que nous lui découvrions nos playes, en lui faisant la confession de nos pechez, *vulnus medicum quærit, medicus confessionem excipit.* (a)

Il est nécessaire de s'adresser aux Ministres de Jesus-Christ; qui en doute? Mais quand on y est si attaché qu'on ne peut les perdre de vûë, c'est une marque qu'on cherche autre chose que Jesus-Christ; & je ne m'étonne pas si toutes les absolutions qu'ils nous donnent, nous servent ordinairement si peu; parce que c'est plutôt notre satisfaction que nous cherchons que l'absolution de Jesus Christ, que nous ne negligerions pas de la sorte si nous avions une veritable douleur de

(a) In Ps. 112. 8.

l'avoir offensé ; si nous avions une veritable confiance en lui, nous y aurions recours plus souvent, & nous nous consolerions plus facilement quand nous nous verrions reduits à la nécessité de nous passer de ses Ministres & de n'avoir plus de Medecin que lui seul, qui nous suffit & sans lequel il n'y a rien qui nous suffise ; autrement toute notre suffisance ne viendroit pas de Dieu, d'où pourtant elle vient comme dit saint Paul : *Omnis sufficientia nostra ex Deo est.*

Les Justes se relevent des fautes dans lesquelles ils tombent tous les jours ; ils s'en relevent en regardant Jesus-Christ humblement & en jettant les yeux sur sa Croix. Car comme une mere accoure pour relever son fils qui est tombé, quand il se met à pleurer & qu'il l'appelle ; de même Jesus-Christ qui est plus proche de nous qu'une mere ne le peut être de son enfant, nous prend déja par la main pour nous relever, quand nous commençons d'ouvrir la bouche pour l'appeller ; c'est pourquoi l'Epoux dans le Cantique recommande seulement qu'on lui prenne les petits renards qui ruineroient sa vigne s'ils étoient négligez ; il ne dit pas qu'on les tuë, parce que c'est les tuer en effet que de lui montrer : on les prend en s'accusant humblement devant lui du mal qu'on a fait, & en le priant avec

confiance de nous fortifier par sa grace ; afin de ne plus le commettre. Nous gueriſſons donc de nos maux en les montrant à Jeſus-Chriſt ; c'eſt pourquoi nous avons dit que la Confeſſion même que nous lui faiſions de nos pechez nous en obtiendroit le pardon, & étoit déja une ſource d'indulgence qui nous purifioit de nos taches ; car quand on ſe montre parfaitement à la lumiere, on eſt à l'heure même délivré de ſes tenebres ; mais comme notre confeſſion eſt ſouvent imparfaite, nous avons beſoin d'y joindre la priere qui la rend parfaite ; outre que ces deux ſources ſont tellement jointes enſemble qu'elles ne peuvent être ſéparées.

Car comme un pauvre en montrant ſa nudité avec une ſecrette honte & une certaine douleur peinte ſur ſon viſage, ne laiſſe pas de nous demander l'aumône, & même d'une maniere bien efficace, quoiqu'il n'ouvre ſeulement pas la bouche pour nous parler ; de même en nous confeſſant à Dieu de nos pechez, & en lui découvrant ſeulement nos playes avec la douceur & l'humilité des veritables pauvres, nous lui demandons de les guerir ; mais la grandeur de nos foibleſſes, & la longue durée de nos maux qui fait notre langueur, merite bien que nous employons toutes ſortes de prieres pour obliger notre Medecin de nous guérir.

Je ne dirai rien de la priere, sinon qu'elle peut suffir pour nous obtenir la remission de nos pechez, & qu'elle est une si grande source du pardon, que la confession que l'on fait au Prêtre la suppose. Je ne rapporterai pas même tout ce que l'Ecriture en dit, ce qui seroit trop long: il suffit de dire que Dieu nous a promis par son Prophete que quand nous gemirions de nos pechez, il ne s'en souviendroit plus; il est donc clair qu'il nous les pardonne, & que le gemissement qui est l'ame de la priere, ou plutôt la priere même, est suivi de la remission de nos pechez. On ne peut donc pas nier que ce ne soit encore une source de pardon, & que ceux qui vont puiser avec confiance dans cette fontaine de salut, ne retournent justifiez de même que le Publicain de l'Evangile. Dieu nous a promis solemnellement qu'il nous exauceroit lorsque nous le prierions, il nous pardonne donc quand nous prions; il s'offre lui même de nous pardonner, il nous invite de venir boire à cette source de ses graces, il ne refusera donc pas de nous pardonner quand nous l'en prierons, & que désirant recourir au moyen qu'il a établi pour nous pardonner, nous en serons privez par l'injustice des hommes.

Saint Ambroise nous apprend que le moyen d'être délivré des chaînes qui nous

lient même au dehors, c'eſt de prier. *Comprenez-vous*, dit-il, *quelles ſeront les mains qui vous délivreront, de quelle maniere vous vous rendrez libre, & vous vous mettrez en état de ne plus craindre vos Geoliers; levez-vous pour prier. Audis quemadmodum ſi ligatus fueris quibus manibus, quibus operibus ipſe te ſolvas; quemadmodum cuſtodes timere non poſſis, ſurge ad deprecandum.* (a)

Que ſi la priere eſt efficace pour nous obtenir cette eſpece de liberté qui nous eſt commune avec les gens du monde qui ne ſont pas libres de la liberté des enfans de Dieu, elle eſt incomparablement plus efficace pour nous obtenir cette ſeconde ſorte de liberté que le monde ne connoît pas; ſi la priere peut ouvrir les priſons viſibles, il ne faut pas douter qu'elle n'ouvre à plus forte raiſon les priſons inviſibles en nous mettant hors de la puiſſance du demon, comme Jeſus-Chriſt l'enſeigne ſi ſouvent.

Les priſons temporelles ſont un lieu de liberté pour les Saints; ce n'eſt pas ce qu'ils demandent à Dieu d'en être délivrez, ce ſont les priſons éternelles qui ſont l'objet de leurs craintes; & ils employent bien mieux leurs vœux, pour prier Dieu qu'il en retire leurs Geoliers, & qu'il les délivre de cette déplorable captivité qu'ils ne connoiſſent pas eux-mêmes.

(a) In Pſ. 108

L'Egliſe prioit afin que ſaint Pierre ſortit de priſon, mais ſaint Pierre ne prioit pas pour en ſortir; il eſt dit que l'Apôtre avec Silas loüoit Dieu étant en priſon, & peut-être c'étoit de ſa priſon même qu'il le louoit, mais il n'eſt pas dit qu'il demandât d'en être délivré. C'eſt pourquoi ce que dit ſaint Ambroiſe doit s'entendre des perſonnes foibles qui peuvent bien demander à Dieu qu'il les délivre d'une priſon, de même que d'une maladie, parce que ce peuvent être des tentations trop fortes pour eux; mais pour les Saints qui feroient une telle priere, ce ſeroit dans des rencontres extraordinaires, où ils auroient ſujet de croire que la charité qu'ils doivent au prochain les obligeroit à la faire : la priere nous arme, mais c'eſt particulierement contre le Démon; la priere fait violence à Dieu, comme parle Tertullien, mais c'eſt pour le Ciel. Les vices les plus enracinez cedent enfin à la priere, quand elle eſt faite comme il faut. L'invocation du Nom de Dieu a chaſſé les Demons de toute la terre, comme S. Ambroiſe dit qu'elle les chaſſe encore tous les jours du cœur des hommes : *orationibus excluduntur*; cette invocation puiſſante a arrêté le ſoleil au milieu de ſon cours, (*a*) & l'a comme lié au haut du Ciel.

(*a*) Joſué 10. 3.

Avons-nous donc de la foi, si nous craignons qu'elle ne soit pas suffisante pour nous délier de nos pechez, & nous obtenir l'absolution des fautes journalieres dont on ne peut se rendre exempt tant qu'on sera en cette vie fragile & mortelle? La priere lie les demons, elle peut donc délier les justes; elle peut fermer l'enfer aux plus coupables, elle peut donc absoudre les Saints, & par conséquent on a eu raison de dire qu'elle est aussi une source de remission & d'indulgence.

Dieu ne pardonne pas seulement à ceux qui s'accusent eux-mêmes, & à ceux qui le prient, mais aussi à ceux qui le louent; c'est pourquoi la louange de Dieu merite bien d'être mise au rang de ces grandes fontaines & de ces piscines spirituelles que Dieu nous ouvre tous les jours pour nous y laver & nous purifier de toutes nos fautes. Celui qui loue Dieu s'oublie soi-même, pour ainsi dire, lorsqu'il ne pense qu'à lui, & qu'il s'anéantit devant ses yeux, pour rendre quelque sorte d'hommage à sa grandeur infinie.

Il est donc bien aisé de conclure que Dieu l'oublie encore moins qu'un autre, & que par conséquent comme il n'y a personnes d'exempts de ces sortes de liens; il le delie avec d'autant plus de plaisir, s'il est permis de parler de la sorte, que le pécheur n'a d'autre soin que

celui de lui plaire. Car il ne faut pas s'imaginer que loüer Dieu soit de dire de belles choses ; on le louë quand on l'aime tellement, qu'on aime que lui & qu'on se plaît à tout ce qu'il fait, lors même qu'il nous chatie, *bene omnia fecisti ;* dans dans toutes sortes de rencontres, c'est la plus grande loüange que nous soyons capables de lui donner. Mais quelque diversité qu'il y ait dans la loüange dont l'Ecriture parle si souvent, il est certain qu'il n'y a rien qui soit si agreable à Dieu, & qui par consequent nous puisse davantage éloigner de toute sorte de maux, & nous approcher de toutes sortes de biens ; il est certain qu'il n'y a rien de si juste que cette loüange, car il n'y a rien qui soit si loüable que Dieu, ou plustôt il n'y a que lui seul qui soit loüable, de même qu'il est dit dans l'Evangile, *qu'il n'y a que lui qui soit bon*, & par consequent, il n'y a rien qui puisse si bien nous délier ; car comme nous ne sommes liez par toutes sortes d'infirmitez & de pechez qu'à cause de l'injustice que nous commettons en pechant, nous ne sommes deliez qu'à proportion que nous devenons plus justes, qu'en faisant ce qui est plus juste & qui plaît à Dieu davantage ; or il n'y a pas de doute que nous lui plaisons davantage, en lui donnant cette loüange qui consiste principalement à l'aimer.

Saint Ambroiſe remarque admirablement que ſaint Paul & Silas ſe trouverent deliez en loüant Dieu. Non ſeulement Dieu ne ferme pas la bouche de ceux qui le louënt, comme dit Eſther, mais il leur delie les mains quelquefois comme il fit au grand Apôtre, afin de nous apprendre que ſa loüange eſt un plus grand inſtrument de la liberté de nôtre cœur, & qu'elle nous rend libres, ſi elle nous trouve libres deja, pour nous rendre encore plus libres : Ce n'eſt pas en vain, dit ſaint Ambroiſe, que *ſaint Paul & Silas ayant été mis en priſon, ſe levoient la nuit pour louer Dieu, ce fut leur devotion & ce devoir de pieté qui briſa leurs chaines*, mais ces dernieres paroles ne peuvent conſerver toute leur beauté dans nôtre langue; & ce qui fait particulierement à nôtre ſujet, c'eſt que le mot d'abſolution s'y rencontre, & l'expreſſion même dont il ſe ſert nous donne une veritable idée qu'on ne peut manquer d'abſolution lors qu'on ne manque point de devotion : *Non otioſe Paulus & Silas truſi in carcerem, media nocte ſurgebant : ideoque ubi non deficit devotionis officium adfuit etiam devotionis remedium.*

La cauſe que ce même Pere rapporte ailleurs de ce que Joſué prit la Ville de Jericho ſans combattre, fut qu'il adora Dieu en voyant un Ange. C'eſt, dit-il, ce qui fit tomber les murailles *Jeſus nave Ducem militiæ cœleſtis adoravit, & ideo ſine ferro*

vici

vicit, & sine ulla obsidione destruxit urbem Jericho.

Ce qui peut donner occasion de remarquer que la premiere Ville que prirent les Enfans d'Israël en entrant dans la terre promise, fut prise d'une maniere toute differente de celle des autres, car ils ne firent rien que faire le tour de la Ville plusieurs fois, en offrant à Dieu l'hymne de leur silence, comme il est appellé dans l'Ecriture, les Prêtres sonnans à la fin les Trompettes du Jubilé, & le Peuple criant à haute voix : pour nous apprendre peut-être entre autre choses, que les plus grandes victoires contre les démons se remportent par le silence des Saints, & par cette loüange continuelle qu'ils rendent à Dieu ; le cri du Peuple, qui d'abord étoit demeuré dans le silence, marque bien cette jubilation du cœur qui est sans parole : *Motus gaudiorum non labiorum*, comme dit fait Bernard. Ces Trompettes, qui vous animent dans le combat & dont on se servoit dans le tems du Jubilé, qui étoit la figure de la remission des pechez, peuvent bien marquer cette même loüange de Dieu, qui nous est un principe de force & de liberté : ce qui est d'autant plus probable, que c'étoient les Prêtres qui devoient sonner ces Trompettes, puisqu'en effet ils ne sont établis que pour loüer Dieu & pour

le faire louër. Je ne sçai si on ne pourroit point dire aussi que comme il n'y a que cette premiere Ville qui ait été prise de la sorte par les armes du silence, par le bruit des Trompettes & le cri du Peuple sans autres armes, afin qu'il parût que c'étoit l'ouvrage de Dieu, & non celui des hommes, cela nous marqueroit peut-être les premieres victoires de l'Eglise qui n'ont été remportées que par la foi des Martyrs & des saints Confesseurs, sans aucun moyen humain; ce qui étoit cause que comme il n'y avoit rien de l'homme, & que c'étoit Dieu qui faisoit tout, toute la terre s'est convertie en peu de tems par un plus grand miracle que celui de la prise de Jericho; au lieu que dans les siecles suivans & sous les Empereurs Chrêtiens la puissance de l'homme s'étant trouvée jointe à celle de Dieu, l'Eglise a fait beaucoup moins de progrès, & ses victoires ont été plus imparfaites.

Pour ne me point éloigner de mon sujet, il est certain que dans l'ancien Testament nous voyons que les plus grands coups de la puissance de Dieu dans les défaites des ennemis de son Peuple, ont paru lorsque ce Peuple combattoit en le louant ou qu'il ne faisoit que le louër. C'est ainsi qu'Aza mit en fuite un million d'ennemis, (a) parce qu'il ne s'appuioit que sur

(a) 2. Pa. 15.

le bras de Dieu qui n'eſt point plus fort avec nous, ou qui n'eſt point plus foible ſans nous.

C'eſt ainſi que Joſaphat ſurmonta les Mohabites & les Ammonites avec encore plus d'éclat, parcequ'il laiſſa faire Dieu ne prenant pour ainſi dire pour ſon partage, que de le voir faire & de le louër, (*a*) *Non eritis qui vos domicabitis, ſed tantummodo confidenter ſtate, & videbitis auxilium Domini &c.* Ce ſage & fidele Prince ayant eu plus de ſoin de dreſſer des cœurs de Levites pour louër Dieu que de ranger ſes Eſcadrons pour combattre, ce fut Dieu ſeul qui combatit ſes ennemis, & qui les vainquit. (*b*) *Dedit que conſilium populo, & ſtatuit cantores. Domini ut laudarent eum in turmis ſuis : Confitemini Domino quoniam bonus &c.* Et l'Ecriture remarque qu'aiant ainſi commencé à louër Dieu, Dieu ſe mit à combatre pour eux, & leur fit remporter une victoire, ſans qu'ils euſſent part au Combat.

C'eſt ainſi que les Machabées ont combatus & vaincus : (*c*) *Manu quidem pugnantes, Deum autem in cordibus invocantes &c.* Ce qui devroit nous faire rougir, en conſiderant combien étoit grande la foi de ces Princes dans le tems de loi, & combien la notre eſt foible dans le tems même de

(*a*) 2. Part. 20. 17. (*b*) 2. Part. 20. 21.
(*c*) Mac. 15. 27.

l'Evangile. Ce qui nous devroit faire reconnoitre humblement que c'eſt notre peu de foi, qui eſt cauſe de notre peu de force.

Il eſt viſible par ces exemples que Dieu en fait davantage quand nous en faiſons moins, & qu'il n'y a rien de plus aſſuré pour ſurmonter toutes ſortes de perils, que de ne pas s'appuyer ſur ce que les hommes peuvent faire pour nous, mais ſur le bras du Tout-Puiſſant, & de n'avoir point d'attention au milieu de nos grandes affaires & de nos plus grands maux, que de le ſervir & de le louër. Nous avancerions incomparablement davantage, ſi nous ne faiſions que louër Dieu, en nous déchargeant ſur ſa conduite de tant de ſoins inutiles qui nous empechent de le louër.

Dieu a moins de ſoins de nous, parce que nous en avons trop, ayons en moins & il en aura davantage; ce n'eſt pas nous qui nous ſauvons, c'eſt lui qui nous ſauve. Comme c'eſt lui qui eſt notre force, qu'il ſoit auſſi notre loüange; & nous ne perdrons plus notre force; que ſi nous ſommes foibles commençons de le louër, & il nous rendra fort; la loüange de Dieu encore plus puiſſante, pour nous faire ſurmonter nos ennemis inviſibles. Les hommes peuvent être vaincus par des armes materielles, mais les demons ne le peuvent

être que par des armes spirituelles. La gloire de Dieu les brûle, & ils ne peuvent souffrir la loüange qui la procure ; ils fuyent ceux qui le louent, & ces Peuples *infideles* qui fuyoient le Peuple de Dieu lorsqu'il chantoit ses louanges, n'étoient que leur figure. *Celui qui chante une hymne, dit saint Ambroise, en se purifiant le cœur, & le chantant spirituellement, se delivre de toutes sortes de Passions. Quid hymnum dicit puro corde & spiritualiter dicit, omne genus passionis excludit humanæ.* Saint Ambroise dit que la louange de Dieu qui nous délivre de nos passions, qui sont la racine de nos pechez, nous délivre aussi par conséquent de nos pechez. Y a-t-il une meilleure absolution que celle qui ne nous délie pas seulement des liens de nos pechez, mais qui en bouchant peu à peu la source d'où ils viennent empêche qu'ils ne nouslient comme auparavant. La louange de Dieu éloigne les demons, affoiblit notre concupiscence, nous delivre de nos pechez, satisfait à Dieu pour nos pechez, & par consequent supplée au bienfait de l'absolution.

Ne nous croyons donc point privez des effets de l'absolution, lorsque nous avons soin d'entrer souvent dans nous-mêmes, pour la demander à Dieu & la recevoir de sa main : il nous dira : Vos pechez vous sont pardonnez, si nous nous en confessions devant lui, si nous le prions de ne

nous imputer point notre folie, & si nous le loüons de la misericorde qu'il nous peut faire, ne pensons plus à ce qui est au dehors, afin de ne penser qu'à ce qui est au dedans. Car Dieu est au dedans, comme dit saint Ambroise, & certainement nous l'y trouverons: *Intus est Deus.* Faisons-nous absoudre tant que nous voudrons par le Ministere des Prêtres, si nous n'avons un desir sincere d'être à Dieu & de le chercher, nous ne serons point veritablement absous: (a) *Cherchez-moi & vous vivrez*, nous dit le Seigneur par son Prophete. *Quærite me & vivetis.* Si nous ne le cherchons point nous ne vivrons donc point. Or il n'y a point d'absolution dans la mort. Il s'ensuit déja que quelqu'absolution que nous ayons reçû, en ne cherchant point Dieu nous ne vivrons point, & que par consequent nous soyons absous; il s'ensuit qu'encore qu'on nous la refuse, si nous cherchons Dieu veritablement nous vivrons, & par consequent nous serons absous, car les vivans ne peuvent être liez devant Dieu, de même que les morts ne peuvent être libres & déliez. Qu'on nous absolve, ou qu'on ne nous absolve point; si nous demeurons dehors en aimant les creatures, saint Ambroise nous assure que Jesus-Christ ne nous reconnoîtra point; *puisqu'il ne reconnût point ses plus proches*, dit-il, *parce qu'ils étoient dehors, & ce fut peut-*

(a) Amos 5.

être pour nous instruire, qu'il ne les reconnu point; comment pouvons-nous esperer qu'il nous reconnoisse quand nous serons dehors. Si autem foris stantes nec ipsi agnoscuntur parentes; & propter nostrum fortasse non agnoscuntur exemplum, quemadmodum non agnoscimur si foris stemus.

Il nous reste encore deux sources d'indulgence que nous ne verrons qu'en passant, quoiqu'elles ne laissent pas d'être très admirables & efficaces pour nous laver; la premiere est celle de l'humilité, qui est si necessaire qu'on peut dire que les autres ne peuvent servir de rien sans elle, & qu'elle est comme la clef qui les ouvre. Comme l'orgueil est le commencement du peché qui nous lie, selon que le dit l'Ecriture: *initium peccati superbia*, & en même tems le plus grand des pechez; on peut dire au contraire que l'humilité est une disposition prealable à l'absolution du Prêtre & un moyen des plus efficaces pour suppléer à son défaut dans le cas de necessité. Nous n'avons que faire de craindre; quand nous serions humbles nous serons absous. C'est saint Ambroise qui le dit en termes formels; *Cum replea fuerit humilitas, peccatum solvitur.* Et c'est l'Evangile même qui nous l'apprend en nous proposant l'exemple du Publicain, qui s'étant humilié devant Dieu s'en retourna justifié dans sa maison. S'il s'en retourna justifié, il s'en re-

tourna donc absous ; car il n'y a point de meilleure marque de l'absolution, que la justice qui ne peut être liée, non plus que la parole de Dieu, puisque c'est elle qui nous délie.

Ce qu'ajoute Jesus-Christ après avoir parlé de l'humilité & de la justification du Publicain, fait bien voir combien cette vertu est efficace pour obtenir le pardon. *Omnis qui se humiliat exaltabitur* ; nous ne pouvons pas douter après cela qu'elle n'obtienne d'être délié, puisqu'elle nous éleve ; être exalté est quelque chose de plus que de n'être plus pecheur ; l'absolution ne marque que le pardon, au lieu que l'exaltation marque la récompense ; il n'est pas dit que tous ceux qui se confessent seront exaltez, ce seroit même beaucoup qu'ils fussent absous ; mais il est dit que tous ceux qui s'humilient sont exaltez. Cette sainte exaltation dont il est parlé dans l'Evangile, & qui est l'exaltation des humbles, qui ne s'en élevent point est un veritable signe de la remission qu'elle presuppose. Car l'exaltation dans les personnes superbes n'est pas une recompense, mais le plus grand de tous les châtimens de Dieu. La veritable exaltation & la veritable absolution est pour les humbles, de même que toute sorte de bassesse & de captivité est le partage des superbes.

Nous avons mis la Croix pour la der-

niere ſource d'indulgence, dans laquelle nous allons chercher le pardon de nos pechez, lorſque les Prêtres nous refuſent le Sacrement. Nous avons déja dit que les tribulations & les diverſes afflictions qui nous arrivent en peuvent être auſſi une ſource; mais on peut mettre cette difference entre la Croix & elles, que n'y ayant point de Croix ſans tribulation, toute tribulation neanmoins ne merite pas de porter le nom de croix dans le ſens qui lui eſt particulier, & qui ſignifie ſeulement la perſecution qu'on ſouffre pour l'amour de la juſtice & pour la Croix de Jeſus-Chriſt; les pertes, les maladies & toutes les autres ſouffrances peuvent être ſantifiées par la Croix de Jeſus-Chriſt, quand on en fait un bon uſage en y joignant la patience & qu'on les rapporte à la Croix, car tout ce qu'elle touche & tout ce qui lui eſt uni devient effectivement ſaint; mais quand on eſt dans les ſouffrances, de quelque nature qu'elles ſoient pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, & pour la deffenſe de la verité, c'eſt la Croix même de Jeſus-Chriſt que nous portons & dont il nous honore. C'eſt alors que nos ſouffrances ſont veritablement les ſiennes en un ſens tout particulier, & ſi nous ne nous déchargeons point de ſa Croix en l'abandonnant par la plus grande ingratitude & la plus grande infamie

du monde, nous avons part à la huitiéme béatitude de l'Evangile qui eſt le comble du plus grand bonheur & de la plus grande gloire qui puiſſe jamais arriver à un homme dans cette vie mortelle.

Cela ſeul fait aſſez voir que la Croix eſt une ſource d'indulgence & de rémiſſion; & il ne ſeroit pas même beſoin de le prouver. Car comment ceux qui ſouffrent perſecution pour la juſtice ſeroient-ils heureux, s'ils n'étoient deliez de leurs pechez? Comment ſeroient-ils dans le plus haut degré de la beatitude, ſi Dieu ne leur pardonnoit pas leurs fautes? Non ſeulement ceux qui portent la Croix de Jeſus-Chriſt avec humilité & avec joie ſont rendus participans du pardon general qu'elle a apporté à toute la terre, mais ils reçoivent une nouvelle force afin de ne plus tomber; & ſi la fragilité humaine leur fait commettre des fautes, elles ſont remiſes à l'inſtant, puiſqu'alors ils preferent Dieu à leur propre repos; que s'il arrive qu'on les condamne injuſtement pour la cauſe de l'Evangile, Dieu ouvre pour eux les treſors de ſes indulgences; & quand ils auroient été les plus coupables s'ils ſont parfaitement convertis & qu'ils ne cherchent que lui, ils leur pardonne, pour ainſi dire tout d'un coup dans ces grandes occaſions qu'ils doivent menager avec beaucoup de ſoin; & le Seigneur ſe

plaît à couvrir la difformité de leur vie passée par une grande abondance de ses graces ; c'est alors qu'ils peuvent dire à leurs ennemis ces belles paroles de Tertullien dans la confiance qu'ils ont en la Croix de Jesus-Christ qui fait tout leur merite ; *Cùm à vobis condemnamur, à Deo absolvimur.* Dieu nous absout quand vous nous condamnez. Comme les ames les plus belles ne sont point sans taches, elles sont lavées plus parfaitement dans le sang de l'Agneau, & elles deviennent encore plus belles par une plus grande misericorde. C'est ainsi que Suzanne étant accusée par les deux Vieillards fut non seulement délivrée par Daniel, qui inspiré de Dieu fit connoître l'injustice du jugement rendu contre elle ; mais elle devint plus sainte : Susanne dit saint Ambroise, *Hominum damnata judicio, nutu absoluta divino est.*

Nous ne connoissons pas assez la vertu de la Croix, & nos défiances la deshonorent. Seroit-il croyable que e bon Larron y eût reçû le pardon de toutes ses fautes, & que l'Epouse qui a tout abandonné pour son Epoux n'y reçût pas le pardon des siennes ? Le Larron que les Peres disent l'avoir été jusqu'à la Croix, peut faire voir aux épouses ce qu'elles doivent esperer de cette Croix, quand elles y demeurent attachées avec joye entre

les bras de leur Epoux, & qu'elles lui disent continuellement avec confiance dans le fond de leur cœur, (a) *Memento mei; Souvenez vous de moi.* Elles n'ont que faire *cùm veneris in regnum tuum*, lorsque vous viendrez dans votre Royaume; parce que Jesus-Christ est entré dans son Royaume glorieux par ses souffrances, de même qu'il veut les y faire entrer par les leurs. Si le Larron sanctifié a pû voir du haut de la Croix ce Royaume que Judas n'a pû voir dans l'Eucharistie, comme remarque si admirablement saint Ambroise: *In cruce regnum Domini mente conspexit, quod in convivio Christi Judas videre non potuit;* seroit-il possible que les Epouses qui ont tout quittez pour le voir, & qui l'ont vû si souvent en se reposant avec S. Jean dans le sein de leur Epoux, ne le visent pas sur la Croix? ou étant si proches seroit-il possible que pour n'avoir point reçu l'absolution de ces pechez que la fragilité que la nature leur fait commettre; cette absolution, dis-je qu'on ne leur refuse que parce qu'elles demeurent fidelles à leur Epoux, elles en eussent moins de confiance en ce même Epoux.

Il est vrai que vous ne recevez pas l'absolution par l'imposition des mains du Prêtre; mais vous la recevez par l'imposition des mains mêmes de Jesus-Christ.

(a) Luc. 23.

Ne

Ne sentez-vous pas ces mains adorables qui paroissent si pesantes à la nature & qui sont en effet si legeres à ceux qui l'aiment ; elles sont étenduës sur vous depuis le matin jusqu'au soir, pour vous combler de toutes sortes de benedictions spirituelles, si vous ne les repoussez pas vous-même ; il n'y a point de benediction semblable à celle de l'Epoux, principalement quand il benit ses Epouses, & qu'il les benit sur la croix.

Il suffit que vous reconnoissiez l'autorité de ses Ministres qui est la sienne, & que vous respectiez leur benediction qui est aussi la sienne ; mais s'il vous la refuse avec injustice, demeurez en paix, vous recevez dans ce même tems la benediction de votre Epoux, qui vous benit parce que vous êtes à lui, parce que vous souffrez pour lui, & parce qu'on refuse de vous benir.

Bûvez le sang de l'Agneau qui rejaillit de la plenitude de son cœur dans le nôtre, pourvû qu'il soit vuide. Goûtez-le avec plaisir dans la source même, Si votre amour n'est point tiéde, vous trouverez ce sang tout bouillant. C'est comme on le boit sur la Croix ; on ne le prend pas sur l'Autel pour vous le donner, & vous ne le buvez pas dans le Calice ; mais y a-t-il un Autel preferable à celui sur lequel

il s'eſt ſacrifié & eſt mort pour nous ? & y a-t-il un calice qui ſoit plus précieux que ſon cœur ? Votre crainte eſt louable, parce que vous ne craignez rien que de perdre Jeſus-Chriſt ; mais vous pouvez vous raſſurer : écoutez ce que vous dit un des grands amis de votre Epoux ; *Nemo poteſt tibi Chriſtum auferre, perſonne ne vous peut faire perdre Jeſus-Chriſt*, dit ſaint Ambroiſe ; c'eſt pourquoi vous devez demeurer tranquille, ſi en effet vous ne craignez rien que de le perdre.

Il eſt donc certain que tout ce qu'on peut contre vous, ne peut vous nuire ; on ne peut vous perdre en vous ôtant les Sacremens, puiſqu'on ne peut vous faire perdre Jeſus-Chriſt, & qu'il eſt impoſſible que vous vous perdiez en ne le perdant pas, comme dit le même Pere. *Nemo poteſt perire cui non ablatus eſt Chriſtus.* Ce qu'on peut faire pour empêcher que Jeſus-Chriſt ne vous pardonne, eſt cauſe même qu'il vous pardonne. Ces abſolutions qu'on vous refuſe, vous font recevoir les fruits de l'abſolution ; on vous les refuſe, & votre Epoux vous ouvre tous ſes tréſors qui ſont toutes ſes playes ; & il verſe ſon ſang dans votre cœur par de grands canaux qu'il eſt impoſſible aux hommes de vous former, parce qu'il n'y a que lui qui les ferme, de même qu'il n'y a que lui qui les ouvre, *qui aperit & nemo claudit. qui*

claudit & nemo aperit. (*a*) Il est étonnant qu'ayant, comme nous avons, plusieurs grands remedes pour nous guerir de nos bleſſures, que nous avons contre le demon & contre le monde, nous nous attachions tellement à un seul, que nous abandonnions tous les autres. Le plus souvent nous croyons avoir tout fait quand nous nous sommes confeſſez; & la facilité de ce remede qui ne nous incommode pas, & que nous nous imaginons suffire à tous nos maux, est souvent cauſe que nous évitons les pechez avec moins de soin. Quand on aime son mal, & qu'on est tellement accoutumé au remede qui le doit guerir, qu'on ne peut s'en paſſer, je me trompe ſi on s'applique avec un grand soin à fuir les moindres occaſions qui peuvent nous y faire tomber. Preſque tous le monde veut bien ſe confeſſer, mais tout le monde ne veut pas s'humilier & faire penitence; & l'on pourroit ſe ſervir ici des paroles de ſaint Ambroiſe: *perfidia confiteri poteſt; credere non poteſt.* Nous n'avons pas de peine à nous confeſſer & à dire que nous ne vivons pas ſelon l'Evangile, mais nous en avons beaucoup à croire comme il faut à l'Evangile; c'eſt-à-dire à le pratiquer, en le prenant pour la regle de nos mœurs & de notre vie.

C'eſt ce qui eſt cauſe que ce remede

(*a*) Apoc. 3. 7.

qui eſt ſi excellent par lui-même, ne nous devient pas ſeulement inutile, mais dangereux; parce que nous y bornons toute notre confiance, & que nous ne nous étendons pas aux autres qui pourroient nous faire beaucoup de bien. La Confeſſion eſt comme le puits de Jacob dont l'eau eſt fort bonne, mais ce puits eſt profond; & quand nous y allons avec peu de diſpoſition, on auroit lieu de nous dire, *puteus altus eſt, neque in quo haurias habes*; (a) le puits eſt profond, & vous n'avez pas de quoi puiſer. On ne peut pas dire combien de perſonnes, faute de s'obſerver, ſont tombez dedans & s'y ſont noyez; ce puits n'en eſt pas moins utile pour nous ſi nous prenons garde à ce que nous faiſons; mais la chute des autres nous doit être un avertiſſement de ne nous pas endormir ſur le bord du puits, afin de ne point trouver la mort où les Saints trouvent la vie.

On a mis des gardes à ce puits pour nous empêcher d'en approcher. Nous devons regarder cette conduite affligeante de nos ennemis comme une punition de nos pechez; car il eſt certain que quand nous nous approchions avec foi, nous y trouvions Jeſus-Chriſt qui y parloit à la Samaritaine; mais néanmoins nous ne devons pas pour cela perdre courage; car ſi nous deſcendons juſqu'à la vallée de Be-

(a) Joan. 4. 11.

thille, nous y trouverons plusieurs sources qui ne sont point gardées & où nous pouvons étancher notre soif avec loisir; il ne sera pas même nécessaire d'aller si loin; (a) *Prope est verbum in ore tuo & in corde tuo.* En quelque lieu que nous soyons, nous sommes environnez de ces sources d'eau vive qui coulent toujours, & nous les trouverons dans notre cœur, si nous ouvrons toujours les yeux, si nous nous humilions, si nous avons soin d'invoquer le Saint Esprit; parce que c'est la charité qu'il y répand qui amolit la dureté de cette pierre, & qui fait rejaillir ces eaux de grace dans le desert.

Il ne faut pas croire que nous ayons parlé de toutes les sources d'eau vive dans lesquelles nous pouvons boire & nous laver, lorsque nous sommes échauffez & que nous sommes soüillez. Comme nous ne faisons pas un pas en nous éloignant de Dieu, qui ne nous soüille, nous n'en faisons pas un en nous approchant de lui qui ne nous lave. Ceux qui aiment Dieu avec sincerité le trouvent; & comme tout coopere effectivement au salut des Elûs, ils trouvent par tout des fontaines. Que peut-il y avoir de si sec qu'une machoire d'âne? Que peut-il y avoir de si mortel que ce qui a tué une infinité de Philistins? Cependant Dieu y fait trou-

(a) Rom. 10. 8.

ver de l'eau quand il veut, & les sources de scandale sont entre ses mains des sources de benedictions pour le salut de ses Elûs.

Quand on a assez de force pour étouffer le lion, on y trouve quelque chose de plus que de l'eau, selon que l'Ecriture nous le dit : (*a*) *de comedente exivit cibus, & de forti dulcedo.* Que si les sources de maledictions deviennent des sources de benedictions pour les Saints, il est aisé de juger combien de benedictions ils remportent des sources de benedictions.

Qu'ils ne s'inquiettent donc pas de ce qu'on leur a bouché une source ; puisqu'ils trouvent par tout des sources en si grande abondance, qu'on ne peut pas même les compter.

Mais je croi qu'une des plus universelles, des plus efficaces, & des plus delicieuses, est la parole de Dieu, qui peut renfermer elle seule toutes les autres ; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'ait la force de suppléer à l'absolution du Prêtre, puisque Jesus-Christ a dit expressément dans l'Evangile ; (*b*) *jam mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis*, vous êtes déja pure à cause de la parole que je vous ai dite. Cette parole qui guérit les plus grands maux, & qui ressuscite les

(*a*) Juges 14. 14.
(*b*) Joan. 15. 3.

morts ; comme nous l'apprenons de la bouche même de Jeſus-Chriſt, peut bien guerir les moindres maux & les maladies les moins mortelles. Qui doute que cette parole ne nous délie & ne puiſſe nous délivrer, puiſque nous ne pouvons être délivrez que par cette parole, & que de quelque maniere que nous ſoyons delivrez, c'eſt la verité qui nous délivre, ſelon qu'il eſt écrit ; (*a*) *Veritas liberabit vos.* Que ſi tous ceux qui ſont délivrez, ſont délivrez par la verité, eſt-ce qu'elle ne délivreroit point les perſonnes que le Prêtre refuſeroit de délier, parce que ces perſonnes confeſſeroient la verité ; on ſe guérit des bleſſures de la mort en penſant à la vie éternelle qui eſt par tout renfermée dans l'Ecriture. Si les cendres des Saints ont la force de guérir les plus grandes maladies de nos corps ; penſez-vous qu'en nous humiliant devant la parole de Dieu & en l'adorant, elle ne guériſſe point les maladies de nos ames ? Penſez vous que la connoiſſance de Jeſus-Chriſt ne ſerve de rien à nous guerir ? Saint Ambroiſe aſſure que cette connoiſſance eſt notre veritable gueriſon ; *cognitio Chriſti collatio eſt ſanitatis.*

Approchons nous donc de Jeſus-Chriſt en meditant avec foi ſa ſainte parole. Nourriſſons-nous-en comme ce même Pe-

(*a*) Joan. 8. 32.

re nous y invite, & nous ſerons abſous en effet, parce que Jeſus-Chriſt eſt la remiſſion de nos pechez, *Accedite ad eum & abſolvimini quia remiſſio peccatorum eſt.* Faiſons-lui la belle priere que ce grand Saint lui fait ailleurs: Parlez-nous, ô Seigneur Jeſus, car nous ſommes malades, & votre parole eſt notre medecine; parlez-nous, Seigneur, car nous ſommes aveugles, & votre parole eſt notre lumiere: parlez-nous, car nous ſommes tout couverts de taches, & votre parole eſt un bain de pureté qui nous lavera; parlez-nous enfin, car nous mourons de ſoif, & votre parole eſt une ſource d'eau vive qui nous rafraichit & nous déſaltere. Vous nous parlez, Seigneur; & quand vous nous avez parlé, nos fautes ſont effacées, & nous devenons innocens; *Loquere Domine Jeſu, verbum tuum medicina eſt, verbum tuum lumen eſt, verbum tuum noſtræ colluvionis ablutio eſt; verbum tuum foris eſt, tu loqueris & culpa lavatur.*

Mais ſi nous avons ſoin de joindre à la meditation de la verité l'exercice de la charité qui couvre la multitude des pechez (*a*) & qui eſt elle-même notre veritable liberté, lorſque nous aimons tellement Dieu que nous adorons en toutes choſes ſa volonté, il s'y trouvera que nous aurons dix ſources de vie pour oppoſer aux

(*a*) S. Petr. 4. 8.

dix playes d'Egypte qui sont autant de sources de mort, il faut pour cela que nous puisions continuellement les eaux de la grace dans ces fontaines de salut, & que nous ayons soin de suppléer à l'absolution des Prêtres par celle que Jesus-Christ nous donnera, & que nous trouverons dans toutes ces sources. Je ne vois pas après cela quel mal on nous aura fait de nous empêcher d'aller à confesse; puisque d'ailleurs nous pouvons pratiquer le conseil de saint Jacques, en nous accusant humblement de nos fautes devant nos freres; mais comme ils ne peuvent pas nous absoudre, si cela nous rend plus soigneux de nous adresser à Jesus-Christ, & si nous y avons recours plus souvent dans toutes sortes d'occasions & avec plus de foi; ceux qui nous ont privé de la Confession, au lieu de nous nuire, nous ont servi, quoique nous devions souffrir cette peine avec douleur & avec beaucoup d'humilité, en priant Dieu de nous rendre la liberté de nous prosterner aux pieds de ses Ministres que nous honorerons en leurs personnes & qui nous absoudrons en la sienne, avec dautant plus de fruit, que nous nous y serons d'avantage préparez par toutes sortes d'exercices de pieté. *Amen. Etiam Domine Jesu, veni citò.*

Avantages de la Confession qu'on fait à Dieu

LEs Heretiques des derniers tems & les mauvais Catholiques se sont déclarez également ennemis de la Penitence, quoi qu'en diverses manieres. Les Heretiques ont aboli entierement la confession, qui est comme une entrée de la penitence & un de ses premiers fondemens; les mauvais Catholiques ont retenu la confession sans penitence. Les Heretiques se contentent du repentir de leurs fautes; & ils veulent que la satisfaction ne soit pas necessaire, quoiqu'elle ait été toujours jugée d'une si grande importance: les mauvais Catholiques l'admettent bien, mais ils ne veulent point en faire, & toute leur satisfaction d'ordinaire va à reciter quelques Pseaumes, ou à dire quelques prieres. Il n'y a que le repentir dont les uns & les autres demeurent d'accord; mais on peut dire contre les Heretiques que le repentir sans œuvres n'est qu'une idée, & contre les mauvais Catholiques, que sans l'amour de Dieu, qu'ils ne croyent point necessaire, ce n'est plus que des paroles.

Il n'y a que les fideles enfans de l'Eglise qui reçoivent la penitence toute entie-

re; ils sont persuadez qu'il est juste de satisfaire à Dieu pour les pechez. Ils sçavent qu'ayant besoin d'être jugez ils ne peuvent pas être juges; & que d'ailleurs, quand ils ne seroient pas même coupables, ils ne pourront être juges dans leur propre cause; ils sçavent que les Ministres de Jesus-Christ sont les Juges naturels de cette cause qui regarde les interêts de Jesus-Christ; ils sçavent qu'il est impossible que le Prêtre juge de la lepre, & qu'il ordonne les remedes qui sont necessaires pour la guerir si on ne va la lui montrer, c'est pourquoi ils se confessent au Prêtre; mais comme ce n'est pas assez pour guerir de découvrir le mal au medecin, si l'on ne fait quelque remede; ils sçavent qu'il ne suffit pas de se confesser, si l'on ne fait des fruits dignes de penitence. Comme un arbre ne peut porter de fruit s'il n'a point de racine, ils sçavent bien aussi qu'ils ne peuvent satisfaire à Dieu pour leurs pechez, s'ils n'ont quelque amour de Dieu, qui est l'ame qui doit animer tout le bien que fait l'homme, & sans laquelle ce qu'il fait ne meriteroit pas le nom de bien.

Voilà comme ils se repentent de leurs pechez, parce qu'ils aiment celui qu'ils ont offensé. Voilà comme ils s'en confessent, parce qu'ils s'humilient devant lui. Voilà comme ils satisfont pour leurs pe-

chez par des actions de penitence, parce qu'ils désirent de se guerir ; mais comme ils n'appréhendent pas seulement la mort de l'ame, mais qu'ils appréhendent aussi sa langueur, qui naturellement tend à la mort, & qui lui ouvre une grande entrée ; comme tout ce qui déplaît à Dieu leur déplait, ce ne sont pas seulement les playes mortelles qui leur font peur, ils craignent jusqu'aux moindres playes qui peuvent toutes devenir grandes dans un corps si corrompu : ils sçavent avec saint Basile que la distinction des grands pechez & des petits pechez ne se lit point dans l'Evangile ; c'est pourquoi ils craignent tous leurs pechez ; ils desirent d'apporter le remede à tous leurs maux ; c'est pour cela qu'ils se confessent de tous leurs pechez, afin d'apprendre le moyen de les guerir & de commencer à les guerir par la penitence qui en est le premier remede.

Mais comme nous tombons tous les jours dans ces pechez de fragilité que les plus justes ne peuvent éviter dans cette vallée de larmes, ainsi que nous l'enseignent les Peres, & comme on ne peut pas aller si souvent à confesse, outre que cela ne seroit pas expedient pour plusieurs raisons, on substitue souvent la confession que l'on fait à Dieu de ces sortes de fautes à la confession qu'on en feroit à l'homme

me. Car comme il est nécessaire de panser souvent les ulceres des corps, & d'en faire sortir la corruption qui s'y forme insensiblement, il n'est pas moins nécessaire de panser souvent les ulcéres des ames, afin de les dessecher peu à peu, en les exposant le plus souvent qu'on peut aux rayons invisibles du Soleil de *justice*, qui est le Soleil de nos ames & qui les guerit.

Voilà comme Jesus-Christ a la bonté de vouloir bien que l'homme concourre avec lui pour le salut de l'homme, afin de lier ensemble tous les membres de son corps par le nœud d'une plus grande charité, quoiqu'il soit lui seul le salut de l'homme & son veritable Medecin.

Que s'il arrive que ses Ministres ne puissent y travailler, ou qu'ils le refusent, Jesus-Christ alors fait par lui-même d'une maniere que nous ne pouvons comprendre, tout ce qu'il auroit fait pour avancer notre salut par le moyen de ses Ministres; c'est ce qu'il faut bien comprendre; (*a*) *Que celui qui plante n'étant rien, & celui qui arrose n'étant rien, & que tout venant de Dieu* qui donne l'accroissement; lorsqu'il ne se trouve personne qui plante, c'est Dieu qui plante; lorsqu'il ne se trouve personne qui arrose, c'est Dieu qui arrose. Ce qui nous oblige

(*a*) 1. Cor. 3 7.

encore davantage à avoir continuellement recours à lui ; parce que nous ne pouvons plus avoir recours à d'autres qu'à lui, & que c'eſt lui ſeul qui met la main à nos playes pour nous guerir ; car ſi lorſque nous avions le plus de medecins il étoit néanmoins néceſſaire de lui découvrir ſouvent nos playes en particulier, quoique ce fût à lui-même que nous les découvriſſions en les découvrant à ſes Miniſtres ; combien eſt-il plus néceſſaire de le faire à preſent lorſqu'il n'eſt pas ſeulement notre premier Medecin, mais qu'il eſt notre ſeul Medecin ? & de lui confeſſer ſouvent nos pechez, ne pouvant plus les confeſſer aux Prêtres, puiſque nous étions même obligez en ce tems-là de lui en faire une confeſſion plus ſouvent qu'aux Prêtres ?

C'eſt de cette confeſſion qu'on fait à Dieu que j'ai reſolu de parler, en expoſant le grand nombre d'avantages qu'elle renferme.

Le premier avantage de cette confeſſion qu'on fait à Dieu, eſt de ce qu'on peut toujours la faire, & qu'il n'y a point de violence dans le monde qui ſoit capable de nous en empêcher ; nous n'avons pas toujours des Prêtres, mais nous pouvons toujours avoir Jeſus-Chriſt ; les Prêtres peuvent avoir d'autres affaires, mais Jeſus-Chriſt ne s'occupe que pour nous, &

sa grande affaire est notre salut. C'est l'ouvrage qu'il a reçû de son Pere pour l'accomplir, comme il nous le témoigne lui-même dans l'Evangile. Nous pouvons importuner les Prêtres, mais nous ne pouvons importuner Jesus Christ par quelque assiduité que ce soit; & la seule importunité où l'on peut tomber à son égard, est de n'avoir pas recours à lui continuellement, & de ne le pas toujours prier.

Quand nous nous confessons aux hommes, nous ne pouvons faire que cela; au lieu que la confession qu'on fait à Dieu peut subsister avec toutes nos autres occupations qui n'en sont que plus reglées & plus utiles; ce ne peut être un empêchement de faire bien ce qu'on est obligé de faire, que de s'occuper avec Dieu; puisque c'est lui qui nous fait faire tout le bien que nous faisons, il nous le fera encore mieux faire quand nous serons plus souvent avec lui, & nous serons plus souvent avec lui quand nous serons moins avec nous, ce qui arrive lorsque nous déplaisant à nous-mêmes dans la vûë & le sentiment de nos miseres, nous nous accusons devant lui.

Nous ne faisons bien que ce que nous faisons toujours, & une grande Sainte disoit que le culte de Dieu que nous interrompons est indigne de Dieu; & en

effet, comme nous ne pouvons nous dispenser de lui rendre l'honneur qu'il merite toujours, & que nous sommes toujours obligez de lui rendre à cause de lui & à cause de nous qui ne pouvons nous passer de lui, c'est manquer que de ne pas continuer. Pour le moins on ne peut nier, quand notre culte est interrompu, que ce ne soit une défaillance de la nature quand ce n'en est pas une du cœur; il est donc clair que la confession qui peut être davantage continuée est la plus utile & la plus parfaite, & qu'elle nous établit dans une pieté plus solide & qui est moins sujette à la vicissitude, & par consequent à l'alteration qui est toujours l'effet du changement.

Ce qui est encore excellent, c'est que la confession n'étant pas seulement un remede pour les pechez passez afin de nous en relever, mais aussi un preservatif contre les pechez à venir afin de n'y point tomber, il arrive souvent que la Confession que l'on fait à Dieu dans l'amertume de son ame, est plus avantageuse pour cela que la Confession qu'on fait aux Prêtres, parce que celle ci n'est point accompagnée d'une aussi vive douleur.

Je ne sçais comment il arrive que la confiance qu'on a dans l'absolution sacramentelle fait qu'on gemit moins en la

preſence de Dieu, & qu'on n'approfondit point ſes playes; mais ſi une ame fidelle ne peut s'approcher du Sacrement, & ſi elle n'a plus d'autre moyen de ſe purifier de ſes taches que d'en gemir devant Dieu & de les lui expoſer, on ne peut dire quelle eſt ſon attention à les découvrir, combien elle s'applique à conſiderer leur difformité, avec quelle douleur elle ſe jette aux pieds de ſon Sauveur; elle y reſte dans le ſilence, comme la femme pechereſſe de l'Evangile, & ne lui parle que par ſes larmes; & ne voyant que ſa miſere & la bonté de ſon Dieu, elle s'anéantit devant lui juſqu'à ce que le Roy qui eſt aſſis ſur ſon trône pour rendre juſtice, comme parle le Sage, diſſipe tous ſes maux par ſon ſeul regard: *Rex qui ſedet ſuper ſolio judicii diſſipat omne malum intuitu ſuo.* Car quand le cœur eſt ainſi anéanti devant Dieu, ſa lumiere l'éclaire plus particulierement; elle lui fait remarquer juſqu'aux atômes qui l'obſcurciſſent. On voit alors plus à découvert ſes deffauts, & on les évite davantage quand on les voit. Les démons qui n'apprehendent rien tant que cette lumiere, parce que leurs œuvres ſont mauvaiſes, ſont mis en fuite par la preſence de Dieu, & la parole du Prophete s'accomplit; *Ad nihilum deductus eſt in conſpectu ejus malignus*; le malin eſt anéanti en ſa preſence; le

diable n'ayant jamais moins de pouvoir sur les hommes, que lorsqu'ils sont plus anéantis devant Dieu.

Cet anéantissement où nous met la Confession de nos fautes devant Dieu, est je crois la citadelle où saint Augustin veut que nous nous retirions, lorsqu'il dit que quand nos sujets se revoltent contre nous, & que nos mauvaises habitudes nous font la guere, nous devons nous retirer dans nôtre fort, afin que de ce lieu éminent nous puissions les battre en ruine & les renverser; *Rebellantes adversum se omnium malarum consuetudinum innumerabiles turmas confugiens ad arcem Christianæ militiæ, tanquam de loco superiore prosternat.* Car s'il est vrai que nous nous tenons humiliez devant Dieu en nous accusant, il tient nos ennemis humiliez devant nous en nous deffendant. C'est pourquoi notre fort est notre humilité, parce que nous sommes invincibles quand nous sommes humbles; or notre veritable humilité consiste à demeurer soumis à Dieu, en reconnoissant ce que nous sommes & ce qu'il est; ce que nous pratiquons dans cette sainte confession, qui n'est rien que la vûë de ce que nous sommes, par le ressentiment de sa misericorde qui nous retient; c'est ce qui rend cette confession si salutaire, parce qu'elle ne comprend pas seulement le gemissement secret que

nous faiſons ſur le mal que nous avons commis, mais parce qu'elle donne lieu auſſi au cantique de louange que nous lui devons offrir pour tous les biens qu'il nous a fait. Car ſi la confeſſion de nos fautes étoit ſans cette autre confeſſion de ſes miſericordes ; elle pourroit nous porter dans le deſeſpoir, & ſi la confeſſion de ſes miſericordes étoit ſans celle de nos pechez, elle pourroit nous élever. Nous ne ſommes donc point invincibles en nous renfermant dans la ſeule vûë des miſericordes de Dieu, parce que nous demeurons encore expoſez au découragement ou à l'orgueil ; mais quand nous joignons ces deux vûës enſemble. quand celle de nos pechez eſt cauſe que nous n'avons plus aucune confiance en nous, & que celle de ſes miſericordes eſt cauſe que nous en avons une parfaite en lui, notre confeſſion eſt achevée, & notre fort eſt imprenable.

Nous n'avons donc qu'à nous y tenir toujours renfermez, & à ne point ſortir de ce lieu de refuge, où nous ſommes aſſurez de confondre nos ennemis, en nous confondant nous-mêmes. C'eſt les battre en ruine, comme le dit ſaint Auguſtin, *malarum conſuetudinum innumerabiles turmas confugiens ad arcem militiæ Chriſtianæ tanquam de loco ſuperiore proſternat.* Mais ce fort n'eſt pas ſeulement avantageux en ce

que nous ne pouvons avoir aucune affaire qui nous oblige d'en sortir, si nous ne voulons, puisque nous sommes hors du commerce du monde, mais en ce qu'on ne peut nous en faire sortir par force, & qu'il n'y a point de violence, ni des hommes ni des demons qui nous en puissent arracher. On peut nous ravir nos Pasteurs, & on peut nous empêcher de nous confesser à un Prêtre, mais qui nous ravira Jesus-Christ, & qui peut nous empêcher de nous confesser toujours au Prince des Pasteurs, qui est l'Evêque de nos ames, comme l'appelle saint Pierre ? (a) On peut nous fermer les Eglises & toutes les entrées des Confessionnaux, mais le Tribunal où cette confession se reçoit est dans un lieu si élevé, que les hommes n'y peuvent atteindre ; il est dans un lieu si désert & tellement éloigné du monde, que les démons mêmes n'y ont pas d'accés, & ne sçavent comment faire pour en approcher.

Quelque mal que les hommes nous puissent faire, si nous sommes bien enracinez dans la charité de Jesus-Christ, & que nous soyons immobiles dans l'esperance de l'Evangile, comme dit l'Apôtre, (b) nous empêcheront-ils d'avoir recours à Jesus-Christ ; & au contraire la grandeur

(a) 1. Pet. 5. 4.
(b) Eph. 5. 17. Coloss. 1. v. 23.

même du mal qu'ils nous font, ne nous oblige-t-elles pas d'y avoir recours ? Tout ce qui me peut ſeparer de Jeſus Chriſt, m'en approche davantage ſi je lui ſuis fidele. Si on me fait peu de mal, on ne troublera pas ma joïe ; & ſi l'on m'en fait beaucoup, on me fera gemir, ce qui eſt une partie de la confeſſion que je dois offrir à Jeſus-Chriſt. Cette violence m'eſt une nouvelle occaſion de m'adreſſer à mon Sauveur & de lui confeſſer ma foibleſſe, ce qui me rendra fort lorſque je ne m'appuyerai que ſur ſa force; je lui dirai le mal que je ſouffre, il me dira que c'eſt pour le mal que j'ai fait & que je fais tous les jours, & il me fera reconnoître par la lumiere de ſon Evangile que tous ces maux me font des biens. Je lui dirai, Seigneur, vous ſçavez ce qu'il veulent nous faire ; comment pourrons-nous ſubſiſter devant eux, ſi vous ne nous aidez? *Tu ſcis, Domine, qua cogitant in nos ; quomodo poterimus ſubſiſtere ante faciem eorum, niſi tu Deus adjuves nos* ? Et il me dira : Ne ſçavez-vous pas bien ce que je peux faire ? comment pourront-ils ſubſiſter devant vous, ſi je vous aide ?

Ce n'eſt donc pas le mal que nous peuvent faire les hommes qui eſt à craindre : c'eſt le mal que nous pouvons faire. Mais ſi nous ſommes une fois établis dans l'uſage de cette ſainte confeſſion, & ſi nous

ſommes véritablement humbles, le mal que nous faiſons ne nous empêchera point de la faire; au contraire, la vûë de nos pechez nous engagera à recourir au remede qui les guerit: nous ne pouvons pas donc en être privez par nos pechez. Les fautes dans leſquelles nous pouvons tomber par l'envie & la malice des démons, doivent être le ſujet de nos larmes, & elles ſont la matiere de notre confeſſion. Que peuvent donc faire les démons pour m'empêcher de me confeſſer à Jeſus-Chriſt, ſi le mal même qu'ils me font faire eſt cauſe que je me confeſſe à JeſusChriſt? Ils ne peuvent rien contre moi que par mes pechez; & mes pechez me donnent occaſion d'acquerir une nouvelle force contre eux, lorſque j'ai recours à la miſericorde de mon Sauveur, & que je m'humilie devant lui en lui découvrant les playes de mon cœur.

Voilà deux grands avantages de cette confeſſion que nous faiſons à Jeſus-Chriſt, en ce que nous pouvons la faire en toute ſorte de tems, en toute ſorte de lieux, en toute ſorte d'occaſions, en ce qu'il n'y a aucune violence étrangere qui ſoit capable de nous empêcher de la faire, & qu'elle nous humilie, nous raſſure & nous éclaire, & qu'elle rend plus utile la confeſſion faite au Prêtre; car ceux qui ſe confeſſent à Dieu comme il faut, ne manquent jamais

de respecter & d'aimer l'autorité de ses Ministres. C'est une marque qu'on s'est bien confessé à Dieu, quand on est toujours prêt de se confesser aux hommes; s'il veut nous guérir & que nous ayons été nous prosterner à ses pieds, il nous aura dit sans doute ce qu'il dit au lepreux de l'Evangile, que nous allions nous montrer au Prêtre; (*a*) *Vade ostendere te Sacerdoti*; & si une personne mépriſoit la confession qui se fait à ses Prêtres, sous pretexte que celle qu'on fait à Dieu même est très-utile, ce me seroit une preuve qu'il ne se seroit pas confessé même à lui, puisqu'il témoigneroit de l'éloignement de se confesser à ses Ministres.

Car un des avantages de cette confession sainte qu'on fait à Dieu, est qu'elle nous rend plus humbles, & que par consequent elle nous met en disposition de nous soumettre à tous les hommes; tant s'en faut que nous eussions de la peine de nous soumettre à ses Ministres. La docilité est la premiere vertu que Dieu opere dans les ames, & la premiere marque d'un cœur qui a été renouvellé par sa grace. Tous ne peuvent pas avoir les mêmes vertus, mais tous doivent avoir cette vertu, selon ce qui a été prédit; (*b*) *& erunt omnes docibiles Dei.* Or il y auroit de la té-

(*a*) Matth. 8. 4.
(*b*) Joan. 6. 65.

merité de presumer qu'on obéit à Dieu, quand on n'est point dans la disposition d'obéir aux hommes. Je conclue donc que comme ceux qui s'apuyent tellement sur la confession qu'on fait au Prêtre, qu'ils ne songent point à se corriger de leurs foiblesses, se confessent rarement à Dieu, & c'en est une grande marque; ceux au contraire qui pratiquent bien cette confession qu'on fait à Dieu, & qui s'accusent devant lui de leurs pechez, sont toujours prêts de s'en accuser devant ses Ministres, & ne s'en abstiennent que malgré eux.

Il arrive quelquefois que la communication qu'on a avec les hommes dans la confession Sacramentelle, fait qu'on s'y attache, & qu'on devient moins libre; au lieu qu'on est d'autant plus libre qu'on a plus de communication avec Dieu, ce qui est un grand avantage de la confession qu'on fait devant lui seul, parce qu'il est toujours fâcheux de tomber dans ces sortes d'ataches, puisque la servitude n'est jamais bonne, & que c'est un grand precepte de l'Apôtre, de ne se point faire esclaves des hommes; (a) *Nolite fieri servi hominum.* C'est pourquoi ces personnes sont bien à plaindre de devenir malades par l'usage du remede qui étoit capable de les guerir, & de se lier par la confession même

(a) 1. Cor. 7. 23.

qui

qui a été instituée pour nous délier & nous rendre libres.

Il ne faut point craindre la même attache dans cette autre confession, cette attache est au contraire à souhaitter ; car c'est une vertu de vouloir toujours être avec Dieu, au lieu que c'est un vice de vouloir toujours être avec les hommes ; c'est une vertu de ne pouvoir se passer de Jesus-Christ, & de regarder comme la mort le moindre éloignement qui nous en sépare ; de même que c'est un vice de ne pouvoir se passer des hommes, & de craindre trop d'en être séparé ; c'est enfin une grande vertu de mettre toute sa force dans la force de Jesus-Christ, & de s'y confier ; de même que c'est un grand vice de se fier à la vertu des autres, comme dit saint Basile, ce qui est une suite de cette attache. Ce n'est point en se confessant à Jesus-Christ, qu'on apprend toujours sans arriver jamais à la science du salut, comme dit l'Apôtre, & comme on le peut dire des personnes qui ne sont jamais contentes si elles ne se confessent toujouts. Une parole de verité suffit à ceux qui aiment la verité, dit saint Basile, mais rien ne peut suffire quand on se cherche soi-même, & qu'on se cherche jusques dans les choses mêmes les plus saintes, & jusques dans la confession de nos pechez où nous devrions renoncer à nous-mêmes.

La confession qu'on fait à Dieu est si éloigné de ce défaut qui est si ordinaire dans les autres confessions, que nous avons moins de sujet de l'y craindre que dans la communion même au Corps de Jesus-Christ dans laquelle on peut assez souvent le rencontrer. Car il n'est que trop ordinaire que nous y connoissions encore J. C. selon la chair, & que nous nous en approchions d'une maniere toute humaine, de même que s'il n'étoit point encore ressuscité & assis à la droite de son Pere; au lieu que quand nous lui confessons nos pechez dans l'amertume de notre cœur, nous ne le considerons que comme ressuscité & monté au Ciel: c'est qu'il y a quelque chose de sensible dans l'Eucharistie, & qu'il n'y a rien que de spirituel dans cette sainte confession où les sens ne peuvent avoir aucune part, ce qui est cause qu'elle est toujours utile, & n'est pas sujette aux dangers des autres confessions. Car non seulement on peut s'y attacher aux personnes en les mettant à la place de J. C, que nous devons uniquement chercher dans tous ceux qui nous conduisent; mais nous contractons aussi avec une trop grande familiarité qui empêche que nous n'avancions dans la voie du salut, en nous détournant insensiblement de J. C. qui doit être l'objet de toutes nos pensées & de tous nos desirs. Il est certain qu'on

le voit moins quand on ſe plaît à voir un homme & qu'on s'y attache trop, quelque ſaint qu'il ſoit. Que ſi J. C. défendit à un de ſes Diſciples d'enterrer ſon pere, ce qui étoit neanmoins un devoir de pieté; parce que cette action, quoique ſainte, qui l'appliquoit à un pere de la terre, l'eût empêché de regarder celui du Ciel que nous devons continuellement regarder, ſelon la belle remarque de ſaint Ambroiſe; *Ideò prohibet ut Diſcipulus ſuus ſepeliat patrem, qui æterno Patri ſine teſſatione debet eſſe intentus*; que peut-on dire de la familiarité qui eſt une ſuite naturelle de ces entretiens ſi continuels, & de ces confeſſions ſi ordinaires? Et n'eſt-il pas bien probable qu'en nous faiſant trouver de la joïe dans la converſation des hommes, où il y a pour le moins tant de paroles perduës, elle nous en fait moins trouver dans celle de J. C. & que nous lui ſommes d'autant moins familiers, que nous ſommes plus familiers avec ſes Miniſtres?

Mais parce que cet excès de familiarité, qui eſt néanmoins aſſez ordinaire, ne nous regarde point par la miſericorde de Dieu; il n'eſt point neceſſaire d'en parler. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit neceſſaire de ſe tenir beaucoup ſur ſes gardes, & d'avoir recours inceſſamment à la foi qui corrige les ſens, afin que nous ne voyons que Jeſus-Chriſt dans ſes Miniſtres qui nous le

repreſentent. Car inſenſiblement nous mettons l'homme à la place de Dieu, quoique l'homme ne nous puiſſe être utile qu'à proportion que c'eſt Dieu que nous y cherchons. On nous empêche d'être trop familiers, mais nous empêche-t-on de parler trop? Que de paroles & de diſcours inutiles portons-nous juſques dans le Tribunal de la penitence où ils ſont condamnez! On y accuſe quelquefois plus les autres que ſoi-même; on y ſatisfait quelquefois ſa paſſion contre ſes freres ſans qu'on s'en apperçoive, & on cherche de la conſolation dans ce lieu d'affliction volontaire & d'humiliation.

Je ne dis pas que ces fautes que nous y faiſons, doivent nous empêcher de nous confeſſer; je dis ſeulement que la confeſſion que nous faiſons à Dieu eſt exempte de ces fautes, & n'eſt point ſujette à tous ces perils, & qu'elle nous les feroit éviter dans le Tribunal de la penitence ſi nous y recourions plus ſouvent. Nous avons dit qu'on ne peut être trop attaché à Dieu, car on doit toujours lui être uni; & il ne faut pas moins s'attacher à ce divin Sauveur, que nous voyons que les enfans le ſont au ſein de leur mere. On ne peut être trop ſouvent avec Jeſus-Chriſt, puiſqu'il veut que nous nous tenions toujours en ſa compagnie, & que toute notre foibleſſe ne vient que de ce que nous ne ſommes

pas aſſez ſouvent avec lui. Enfin on ne peut trop parler à Jeſus-Chriſt, puiſqu'il ne nous recommande rien tant que de le prier toujours, & que la plus grande utilité du ſilence, qui eſt comme la baſe de la vie ſpirituelle, conſiſte en ce qu'elle nous donne le moyen de lui pouvoir toujours parler.

Qu'il eſt doux à un malade qui a de la peine à s'expliquer, de voir que ſon medecin comprend bien ce qu'il veut dire, & que même il approuve ſon ſentiment. Il eſt certain qu'il y a pluſieurs fautes qui ne paroiſſent au dehors que des atômes, & qui étant expoſées à cette lumiere interieure qui nous éclaire dans le ſilence du cœur, paroiſſent des poutres quand on les voit avec leur corruption originelle, & dans le centre même de l'iniquité qui eſt le fond de notre concupiſcence, où elles peſent incomparablement davantage, quand on les y voit avec leur ſuite naturelle & tous les effets qu'elles pourroient avoir; ſi Dieu n'étouffoit miſericordieuſement & de ſa propre main ces petits monſtres dans le ſein de leur mere, on n'en pourroit jamais ſoutenir la vûë, & elle ſeroit ſeule capable de nous donner la mort.

Quand on s'en confeſſe à Dieu, & qu'on ſonde en ſa preſence ces playes cachées qui ne paroiſſent rien au dehors

mais dont le fond néanmoins va jusques au cœur, il ne nous dit pas comme font quelquefois ses Ministres, que ce n'est rien. Il connoit notre mal & il nous plaint, ce qui console toujours le malade ; ou plutôt c'est lui-même qui fait que nous nous plaignons, parce que c'est lui qui fait que nous sentons notre mal. Car comme on ne peut prononcer son Nom sans sa grace, nous ne sçaurions non plus en quelque maniere prononcer le nôtre en Chrétien, & comprendre ce que c'est que notre corruption & ce que nous sommes sans son secours ; & c'est également son Esprit saint qui nous fait parler, quand nous disons du cœur le Seigneur Jesus, & quand nous reconnoissons en sa presence que nous sommes conçûs dans l'iniquité, & qu'un joug pesant accable les enfans d'Adam. (*a*) *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum*, &c. (*b*) *Et grave jugum super filios Ada.*

C'est donc un grand ouvrage, & en même tems une grande consolation que nous avons dans la confession secrette que nous faisons à Dieu des fautes qui paroissent les plus legeres, de ce que contre l'ordinaire des Medecins qui ne s'appliquent pas beaucoup aux petits maux, il veut bien, si j'ose ainsi parler, s'appli-

(*a*) Ps. 50.
(*b*) Eccli. 40. 1.

quer aux nôtres, en faiſant que nous nous y appliquons. Sainte Catherine de Sienne en priant Dieu jetta les yeux ſur un de ſes freres qui paſſoit; ſi elle ne s'en fût confeſſée qu'à un Prêtre, on lui eût dit, ce n'eſt rien; mais parce qu'elle s'en confeſſa à Dieu, elle fut épouvantée de ce grain de ſable qui lui parut une montagne, & qui en effet eût pû devenir une montagne, ſi ſon Epoux ne l'eût abîmée par avance dans cette mer immenſe de ſes miſericordes infinies. Ce grand & ce divin Confeſſeur lui fit comprendre la faute qu'elle avoit faite en cela d'une maniere ſi vive & ſi penetrante, que la confuſion qu'elle en reſſentit ſurpaſſoit infiniment toutes celles qu'elle eût pû ſouffrir de la part des hommes. Voilà ce que c'eſt de ſe confeſſer à Dieu; on apprend à connoître ſes fautes & on comprend qu'il n'y en a point de petites, parce qu'elles pourroient toutes devenir grandes; s'il n'enlevoit à l'heure même cette ſemence maudite qui eſt née dans notre cœur, ou qui y a été jettée par notre ennemi dans le tems que nous dormions, & qui auroit pû rapporter des moiſſons entieres de toutes ſortes de corruptions.

Comme *notre cœur n'eſt pas en notre puiſſance*, ce qui eſt une parole de ſaint Ambroiſe que ſaint Auguſtin a tant louée,

s'il arrive, comme il n'arrive que trop ſouvent, que nous ne puiſſions pas même nous confeſſer, & que nous ne ſçachions pas ce que nous avons fait ni ce que nous devons dire, étant comme aveuglez & demeurans dans une entiere incertitude qui nous trouble & qui nous inquiete, nous n'avons qu'à nous adreſſer à ce Confeſſeur du cœur, qui nous connoît toujours incomparablement mieux que nous ne nous pouvons connoître, & il nous confeſſera; nous n'avons qu'à nous décharger de cette peine ſur lui, & ce ne ſera plus une peine, parce que toutes nos peines quand nous les avons abandonnées entre ſes mains, deviennent des conſolations, ſelon ce qui eſt écrit (*a*) *fulgura in pluviam fecit.* Ce n'eſt pas comme ces Confeſſeurs imprudents qui rencontrant des perſonnes ſimples qui ne peuvent pas ſe confeſſer, leur font cent demandes hors de propos, il ne nous dira rien que ce qu'il faut dire, mais il nous dira tout ce qu'il faut dire. Comme il eſt notre véritable Soleil, il n'a qu'à ſe montrer un peu à nous pour nous éclairer; diſons-lui donc ſimplement en cette rencontre; (*a*) *Amputa opprobrium meum quod ſuſpicatus ſum*; Je ne ſçai, Seigneur, ſi je vous ai offenſé en cela, & je ne ſçai même ce que j'ai fait, excepté que mes ſoup-

(*a*) Pſ. 134. 7. (*b*) Pſ. 118. 39.

çons & mes inquietudes me troublent ; mais je ſçai bien que vous ſçavez tout, & que vos miſericordes étant ſi grandes vous pouvez me pardonner également ce que j'ai fait, & ce que je ne me ſouviens pas d'avoir fait ; mais il n'eſt pas néceſſaire que je le ſçache, puiſque vous m'avez fait la miſericorde de m'apprendre qu'il n'y a point de mal que je ne puiſſe faire.

C'eſt ce qui fait que cette confeſſion ne laiſſe aucun ſcrupule dans l'ame, au lieu que la confeſſion faite au Prêtre en eſt ſouvent une ſource par l'abus de ceux qui font leur mal de leur remede, & qui prennent occaſion de s'inquieter de tout ce qu'ils diſent & de tout ce qu'on leur a dit. Car comme le plus ſouvent nos ſcrupules viennent de ce que nous oublions à dire au Confeſſeur, ou de ce que nous lui diſons mal, de ce qu'il ne nous comprend pas, ou de ce que même nous le voulons tromper, ceux à qui tout eſt ſuſpect, étant ſuſpects à eux-mêmes & ſe défiant de leurs propres intentions ; il eſt viſible que la confeſſion qu'on fait au Prêtre n'y peut remedier ; car en effet il n'y a point de Confeſſeur qui puiſſe remedier au défaut de notre memoire, & qui puiſſe empêcher que nous ne prenions mal les choſes, ou que nous le trompions ſi nous en avions la volon-

té, & le Confesseur lui-même ne peut s'empêcher quelquefois de nous tromper étant lui même sujet à l'erreur comme le sont les autres hommes.

Mais comme ce ne seroit pas un scrupule, mais une impieté, d'avoir la pensée que Dieu nous trompât ou que nous puissions le tromper, & comme il n'y a personne qui ne sçache que Dieu n'oublie rien, & qu'il voit dans le fond de notre conscience tout ce que nous pouvons y avoir nous-mêmes; quand nous nous confessons à lui, nous n'avons point sujet d'avoir aucun scrupule, comme lorsque nous nous confessons à un homme mortel qui est encore environné d'ignorance & d'infirmité, parce qu'il est homme.

Nous voyons aussi par experience que les scrupules ne se gueriſſent point toujours par les confessions ordinaires; car souvent on a encore plus de scrupule après s'être confessé, qu'on n'en avoit auparavant. J'ai entendu parler d'une personne qui recommença douze fois une confession generale, & je ne sçai si elle en fut plus avancée; car il se peut bien faire que s'étant confessée douze fois, elle ne fit pas une seule fois penitence: ce qui est néanmoins, selon cette belle parole de saint Bernard, un remede general contre toutes sortes de peines & d'inquiétudes: *Pœnitentiam agere remedium doloris est.* Il y en a qui

ne font que se confesser toute leur vie, & qui ne se guérissent non plus de leurs scrupules, que des pechez dont ils se confessent; au lieu peut-être que s'ils se confessoient davantage à Dieu avec une pleine confiance en lui avant que de faire usage de la confession sacramentelle, ils y trouveroient plus de soulagement; car j'ai toujours oüi dire qu'un hydropique augmente son mal à force de boire, & qu'il ne se guerira jamais en bûvant.

Il ne faut pas oublier un grand avantage qui se trouve dans cette confession secrette qu'on fait à Dieu; c'est qu'elle nous porte à faire penitence de nos péchez, & par consequent à nous en corriger. Car pour moi, je croi que comme en general les ames n'ont point de maladies qui soient incurables, parce que Jesus-Christ qui est leur Medecin est tout puissant, les maux qui demeurent sans être guéris, sont ceux qui demeurent sans être pansez, & sans qu'on fasse penitence comme il faut. Or, cette confession est comme une source de penitence; car les hommes ne nous representent pas toujours la necessité de la faire; & quand ils en seroient bien persuadez eux-mêmes, ils peuvent bien nous le dire, mais ils ne peuvent pas de même nous le faire bien comprendre, & surmonter la répugnance naturelle que nous y avons;

mais quand nous nous confessons a Dieu ; quand il prend lui-même le sonde pour nous faire mieux sentir la profondeur de nos playes, nous en demeurons tout d'un coup persuadez ; & au lieu de resister à ce qu'il commande de faire pour nous guerir, nous lui demandons nous-mêmes avec saint Paul : *Seigneur, que vous plaît-il que nous fassions ?* (a)

C'est là un grand bien qui arrive de cette sorte de confession, qui ne regarde pas seulement notre utilité particuliere, mais celle de toute l'Eglise. Car il est certain que tous ces maux ne viennent principalement que de ce que nous ne faisons point penitence, & que c'en est là comme la premiere source ; & je ne sçai si la grande confiance que nous avons en la confession, qui d'ailleurs est sainte & necessaire, n'y a pas beaucoup contribué. Il me semble qu'on a commencé de faire moins penitence quand on a commencé à se confesser plus souvent, & que dans les premiers siecles de l'Eglise, où la confession n'étoit point d'un usage si ordinaire pour les pechez veniels, on avoit bien plus de soins de faire penitence & de se corriger de ses défauts. Il y a une infinité de personnes qui fondent toute l'esperance qu'ils ont de se sauver sur la confession, & qui ne connoissent point d'autre peni-

(a) Act. 8. ℣. 6.

tence,

tence, que celle dont on leur parle quand on les oblige à reciter quelques prieres après qu'ils ſe ſont confeſſez. Car enfin les gens du monde s'imaginent que les paroles de l'abſolution ſont tout, & les mettent en grace ſans avoir aucune diſpoſition pour l'amour de Dieu. Je ſçai bien qu'elles ne ſont pas ſeulement déclaratoires, comme on dit dans l'Ecole; mais je ſçai bien auſſi qu'elles ne me convertiſſent pas; elles exigent que je le ſois, & les mauvaiſes habitudes ne ſe peuvent détruire que ou peu à peu par des actions de vertus contraires, ou tout d'un coup par un miracle, ce qui n'eſt pas dans l'ordre commun de la grace.

Je ne m'étonne donc pas que les Papes ayent tant crié contre les fauſſes penitences, que ſaint Ambroiſe diſe que la vraie confeſſion, comme la vraye penitence, eſt bien rare; *Rara confeſſio de peccato, rara pœnitentia, rara in hominibus verbi ejus aſſertio.* Nous avons encore bien plus occaſion de le dire, quoiqu'on ſe confeſſe à preſent plus ſouvent qu'on ne faiſoit de ſon tems; jamais il n'y a eu tant de confeſſions, & jamais il n'y en a eu ſi peu; car je ne croi jamais que la confeſſion ſoit vraye, quand la penitence eſt fauſſe, ce qui fait que ſaint Ambroiſe ne dit pas que la confeſſion ſoit moins rare que la penitence, quoique la plus grande partie de ceux qui s'accu-

soient à l'Eglise de leurs crimes, le fissent avec sincerité, mais ils ne le faisoient pas de même avec une entiere résolution de faire tout pour leur salut ; c'étoit leur penitence qui étoit defectueuse, & qui rendoit leur confession inutile. Voici comme il parle dans ce même endroit : *Est-ce qu'une personne peut plaire à Dieu, si étant dans l'iniquité, & l'injustice étant encore enfermé dans son cœur, elle dit ; qu'elle fait penitence c'est, comme si quelqu'un étant malade, vouloit paroître en santé, il en seroit encore plus malade : la fausse santé de l'ame qui n'est soutenue d'aucune vertu, ne lui sert de rien, & ce n'est qu'une santé de parole.* Et un peu plus bas il ajoûte, *Jesus-Christ a guéri ceux dans lesquels il a trouvé une confession pure & simple, & où il n'y avoit rien de trompeur :* la confession de son crime ne fut point un remede à Judas, lorsqu'il dit, j'ai peché en livrant le Sang Juste ; parce que ce n'étoit point le feu du Ciel qui étoit dans son cœur, mais un feu étranger qui fut cause de son désespoir, *il fut indigne du remede de la penitence ; parce qu'il n'étoit point converti dans le cœur, & que n'étant point touché de son peché, il ne fit point veritablement pénitence.* Car j'ose dire que la misericorde de Jesus-Christ est si grande qu'il eût sauvé même Judas, s'il l'eût attendu humblement. *Les Prêtres ne peuvent donc pas remettre le peché de ceux qui viennent à eux avec un cœur*

double, & qui ont encore l'affection du peché. Numquid poteſt placere Domino, ſi quis adhuc cùm verſetur in iniquitatibus & injuſtitiam in corde incluſam teneat, dicat ſe agere pœnitentiam; ſimile eſt ac ſi quis ager ſanum ſe ſimulet, magis agrotabit; quia nihil illi prodeſſe poteſt ſimulatio ſanitatis, cùm verbo adumbretur, non ullo fulciatur ſubſidio virtutis. . . . Hos itaque ſanavit quibus puram & ſimplicem reperit confeſſionem, nihil malignum, nihil fraudulentum. Judas ad remedium pervenire non potuit, cùm diceret: peccavi quòd tradiderim ſanguinem juſtum, qui alienum ignem volvebat in pectore ſuo qui eum inflammavit ad laqueum. Indignus enim remedio fuit qui non intimo mentis converſus ingemuit, & ſedulò geſſit pœnitentiam; tantæ enim pietatis eſt Dominus Jeſus, ut & ipſi donaret veniam, ſi quis expectaſſet miſericordiam; hanc ergo culpam Sacerdotes non auferunt, neque peccatum ejus qui in dolo eſt adhuc in ſtudio delictorum eſt.

On pourroit tirer beaucoup de concluſions de ce beau paſſage contre les confeſſions ordinaires des gens du monde, qui ſe croyent en aſſurance quand ils ont dit tous leurs pechez à un Prêtre qui les abſout; quoique l'affection au peché ſoit encore vivante dans leur cœur, quoiqu'ils n'en gemiſſent point, qu'ils n'en faſſent point penitence, & qu'ils retombent toujours dans les mêmes pechez qu'ils confeſſent toujours, ce que ſaint Augu-

ſtin appelle ſe mocquer, & non pas ſe repentir ou faire pénitence ; *Si eſtis pœnitentes & non irridentes.* Mais comme je n'ai pas entrepris de parler contre ces ſortes de confeſſions qui ſe font aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt avec ſi peu de diſpoſitions, mais ſeulement de montrer l'utilité de celle qu'on fait à Jeſus-Chriſt ; je me contenterai de dire qu'elle renouvelle dans le cœur l'eſprit de penitence, ce qui eſt une des grandes louanges qu'on puiſſe lui donner ; au lieu que les fauſſes confeſſions dont on abuſe contre l'intention de l'Egliſe en ſont la ruine, n'y ayant rien qui empêche davantage de faire penitence comme il faut, que d'être perſuadé qu'on n'a plus rien à craindre quand on a confeſſé tous ſes pechez à un Prêtre & qu'on en a reçû l'abſolution.

Dieu nous preſerve d'une telle opinion, & nous faſſe la grace de faire une veritable penitence. *Amen.*

DE LA PRIVATION de l'Euchariſtie.

ON a ſouvent douté s'il étoit plus utile de ſe retirer par reſpect de la Table de Jeſus-Chriſt & de s'en approcher rarement, que de ſuivre un ſentiment de confiance qui porte à communier plus ſouvent ; le jugement que les Saints Pe-

res ont rendu ſur ce ſujet, nous apprend qu'il eſt également loüable de faire l'un & l'autre, parce que le Centenier & Zachée ſont également louez dans l'Evangile. Ces Saints Docteurs nous enſeignent que ceux qui ſe ſentent plus portez à honorer Jeſus-Chriſt en le recevant, ne doivent point trouver mauvais qu'il y en ait d'autres qui l'honorent en ſe croyant indignes de le recevoir, & en le recevant moins frequemment. Je ne ſçai ſi les grands Saints qui ont eu un amour ſi ardent pour la ſolitude, qu'ils n'en ſortoient pas même pour aller chercher Jeſus-Chriſt dans les Egliſes, ne le recevoient pas avec autant d'effet en une autre maniere, & ſi cette Table ſainte à laquelle on peut le recevoir en tant de façons, n'étoit pas toujours dreſſée dans le deſert. Car comme ils aimoient ardemment ce divin Sauveur, s'ils ne l'euſſent pas trouvé dans la ſeparation même de l'Euchariſtie, ils auroient abandonné une habitation qui leur auroit été inſupportable ſans Jeſus-Chriſt; cependant ils ne l'ont pas abandonné, c'eſt donc une marque qu'ils l'y trouvoient, & qu'il leur communiquoit une plus grande abondance de ſainteté & d'onction, que pluſieurs autres n'en reçoivent dans les Egliſes en y communiant tous les jours.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit beaucoup plus

expedient à beaucoup de personnes de s'approcher de l'Eucharistie avec confiance, que de s'en eloigner par respect. Mais il est difficile d'établir là dessus des regles generales, parce que tout dépend de la disposition particuliere de ceux qui communient & de l'utilité qu'ils en reçoivent, & que l'avantage de la Communion rare ou frequente se reconnoit mieux par le fruit que l'on en retire de l'une ou de l'autre, que par les raisons qu'on pourroit apporter pour donner à l'une la preference sur l'autre, il y a aussi plusieurs personnes qui pour ainsi dire, communient davantage en ne communiant pas; c'est-à-dire, auſquels il est plus avantageux de s'éloigner de l'Eucharistie que de s'en approcher frequemment, parce qu'ils s'unissent davantage à Jesus-Christ par cette humble crainte qui les anéantit en sa presence, & qui leur fait dire avec saint Pierre: Seigneur, retirez vous de moi, parce que je suis un homme pecheur, que par la consolation qu'ils auront en le recevant. Il est certain que ce qui se fait plus humblement, se fait aussi plus utilement, & que nous devons nous porter à pratiquer plus souvent ce que nous reconnoissons, qui peut nous fortifier dans la charité, & la faire croître davantage dans nos cœurs.

Mais dans l'état où nous nous trouvons

preſentement, il me ſemble qu'il eſt bien plus aiſé de décider cette queſtion, lorſque ce n'eſt point par nôtre choix particulier que nous ſommes éloigné de l'Autel ni par le choix des perſonnes qui connoiſſent notre conſcience, & qui ſcavent ce qui nous eſt le plus utile, & ſans leſquelles nous ne devons rien choiſir: lorſque ce n'eſt point une peine qu'on nous impoſe pour être le remede de nos pechez, mais que c'eſt une pure violence qu'on nous fait ſouffrir, parce que nous craignons d'offenſer Dieu, il n'y a perſonne qui puiſſe douter qu'un tel éloignement de l'Euchariſtie ne nous ſoit effectivement trés avantageux, car ſi les moindres obſtacles qui nous empêchent de communier quand nous les recevons comme venant de la main de Dieu, & comme un effet de la providence, peuvent nous ſanctifier ſi la ſeparation de l'Euchariſtie que les Prêtres nous ordonnent quand nous ſommes tombez dans quelque peché, a la force de le guerir, quand nous la ſouffrons humblement & en eſprit de penitence; que faudra-t-il dire de la ſeparation à laquelle on eſt reduit, parce qu'on eſt fidele à Jeſus-Chriſt.

Il n'eſt plus queſtion de notre avantage particulier, mais de celui de Jeſus-Chriſt & de l'Egliſe; & c'eſt en cela que nous ſommes bien plus aſſurez d'y trouver no-

tre avantage. Car s'il est vrai que nous ne pouvons mieux procurer notre propre utilité, qu'en ne regardant point tant à ce qui nous est utile, qu'à ce qui l'est au moindre de nos freres, sur tout lorsque c'est l'interêt de l'Epoux & de l'Epouse que nous preferons au nôtre; pensez-vous que nous abandonnions en effet notre interêt, & que nous n'y gagnions pas au double? Je ne doute point que ce qui est plus honorable à Jesus-Christ, ne me soit plus utile: je ne doute point que ce qui est plus utile à l'Eglise, ne me soit aussi plus efficace, & que ce qui est plus efficace pour le salut de mes freres ne soit aussi plus efficace pour le mien, c'est être avantageusement privé de l'Eucharistie, que de lever l'Etendart de la Croix, & de s'opposer comme une forte muraille pour la maison d'Israël; cette privation peut faire ouvrir les yeux à beaucoup de personnes qui les ont fermez, puisqu'elle leur donne lieu de croire qu'on souffre pour une bonne cause, quand on souffre avec beaucoup de patience, de courage & de douceur; ce n'est point être separé de Jesus-Christ, que de faire profession à la face de toute l'Eglise, qu'on n'a point d'autre interêt que celui de sa gloire; ce n'est point être separé de Jesus-Christ que d'avoir conservé sa conscience pure

en confessant son saint nom, (*a*) *Immaculatam conscienciam de confessionis nominis reportasse*; Ce n'est pas seulement la conserver pure, mais la purifier encore davantage. Il est glorieux de se lever de sa table pour aller à la tête de ses Troupes; & il ne faut point craindre d'abandonner les délices de l'Eucharistie, quand l'occasion se presente de souffrir quelque chose pour son service, ce n'est point l'Eucharistie que Jesus-Christ a mis à la tête des beatitudes de l'Evangile; c'est sa Croix que s'il veut nous faire porter sa Croix dans la separation même de l'Eucharistie, nous ne devons non plus en faire difficulté qu'il en a fait de mourir pour nous, après nous avoir donné son corps. La Croix a succedé à l'institution de l'Eucharistie; que l'amour de l'Eucharistie ne nous éloigne donc pas de la Croix. C'est monter & faire un glorieux progrès dans la grace de l'Evangile, que de sortir du Cenacle pour aller au Calvaire. Je ne crains point de le dire; il est plus avantageux de souffrir pour Jesus-Christ qui est la verité, que de participer en paix à à son sacré corps par la communion.

Mais qui n'admirera la misericorde infinie de Jesus-Christ il a bien vû que nous étions trop foible pour repandre notre sang, & que nous n'étions pas en état de

(*a*) S. Cyp.

mourir pour son service ; Qu'a-t-il fait, afinque nous ne fussions point comme des soldats inutiles qui n'auroient pas la force de porter les armes, ni le courage de combattre sous ses Enseignes ? Il a permis que nous eussions à souffrir la privation de l'Eucharistie ; & jamais cet Auguste Sacrement ne nous a peut-être été si utile lorsque nous l'avons reçû, qu'il nous l'est à present, en ne la recevant point : car en souffrant cette seperation dans un esprit de paix, nous donnons en un sens à Jesus-Christ quelque chose de plus, que si nous lui donnions notre propre vie.

Si nous avons de la foi, il me semble que nous entendrons qu'il nous dira : Ne craignez pas d'être separé de ma table pour la confession de mon Nom. C'est une grace que je vous fais qui est bien rare. Reparez une infinité de Communions sacrileges qui me deshonorent, par une privation sainte qui me glorifie. Vous ne pouviez rien faire pour moi, & je vous met entre les mains un moyen de faire pour moi ce que j'ai fait pour vous, & de me rendre avec magnificence ce que je vous ai donné de plus grand. Je vous ai donné mon propre Corps, & vous me le redonnez lorsque vous en êtes separé pour mon service, vous rendez à ma verité ce que vous avez reçû de ma charité, je n'ai pû vous rien donner de plus

grand, & vous ne pouvez aussi me rendre rien de plus grand, car votre reconnoissance égale par la misericorde que je vous ai faite, la grandeur même du don que je vous ai fait, consolez-vous de votre foiblesse. Vous ne pouvez pas me donner votre sang & vous n'avez pas la force de mes Martyrs, voilà le mien pour y suppléer; toutes les fois qu'on vous empêchera de le boire, je vous tiendrai le même compte que si vous aviez repandu le vôtre. Le mien est infiniment plus précieux.

Vous me le donnez quand c'est pour l'amour de moi que vous ne le recevez point. Et il est repandu encore une fois, en quelque maniere au lieu du votre, lorsqu'il arrive, que contre mon ordre on empêche, que je ne le communique à mes membres, il ne coule pas de mes veines, mais il coule de mon cœur. Vous avez le merite tout entier de cette seconde effusion qui ne se fait que pour vous, & qui est l'effet de ce même sang que j'ai répandu sur ma Croix. Vous ne me le donneriez pas à present en vous en privant, si je ne vous l'avois donné alors en mourant.

Vous vous en privez, parce que vous m'aimez; & vous n'en demeurez pas privez, parce que je vous aime encore davantage. Vous recevez par une plus grande effusion de ma charité ce que vous ne

recevez point de mon Eucharistie. (a) On vous prive du vin de mon Autel qui fait germer les Vierges ; & je vous donnerai avec abondance *le Vin de mon esprit*, qui les enyvrent selon que je vous l'ai promis par les Disciples de ma verité, qui sont vos Peres : *Vinum spiritus.*

Voilà comme en souffrant d'être privez du Corps de Jesus-Christ, & étant empêchez de boire son Sang, parce qu'on demeure fidele à sa verité ; c'est ce même Sang qui lui rend un glorieux témoignage, & qui releve infiniment le nôtre qui est indigne par lui-même de lui être offert. Ce n'est point le sang d'Abel, c'est le Sang de Jesus-Christ qui est employé pour la confirmation de sa verité : & si nous n'y mettons point d'obstacles, les sourds mêmes pourront l'entendre ; ce n'est point un sang qui rende seulement témoignage sur la terre : comme c'est le sang d'un Homme-Dieu, il remplit également le Ciel & la terre de son témoignage, & c'est un témoignage tout-puissant, parce que c'est le témoignage du souverain Juge ; il a été un Epoux dans l'établissement de son Eglise, quand les Martyrs ont répandu leur sang pour sa cause ; mais à present dans la fin des tems, il est tellement un Epoux de sang, que c'est de son propre sang : *Sponsus san-*

(a) Zach. 9. 17.

guinis

guinis, sed sui(a): Et il ne faut pas croire que ce sang soit moins puissant que celui des Martyrs pour la defense de son Eglise, puisque c'est lui qui a animé le sang des Martyrs, & qui leur a donné la force de le repandre.

On ne peut donc douter que nous ne trouvions l'Eucharistie éminemment dans cette separation de l'Eucharistie. Car comme il a déja été dit, quelle plus grande action de grace pouvons-nous rendre à Dieu, & qui lui soit plus agreable, que de lui rendre son Fils en nous privant de son Corps pour son amour, afin de lui en faire un nouveau sacrifice qui ne nous sanctifie pas moins que lorsqu'il s'offre pour nous sur nos Autels, & que nous l'y recevons? Quand nous le recevons à l'Autel, nous le consommons au dedans de nous; au lieu qu'à present en le recevant sur la croix, il nous consomme au dedans de lui. L'Epoux entre dans le cœur de ses Epouses à la Table de l'Autel, & il se cache dans elles. Ce sont les Epouses qui entrent dans le cœur de l'Epoux à la Table de la croix, & il les cache non seulement dans le secret de son tabernacle, mais dans le secret de sa face pour y être invisibles à tout le monde.

Les Peres nous apprennent qu'il faut

(a) Exode 25.

être mort & enseveli afin de recevoir l'Eucharistie comme il faut ; j'ose dire que nous sommes morts & ensevelis avec plus de perfection dans cette nouvelle Eucharistie, nous y mourons davantage à nous-mêmes, & l'amour propre y a moins de lieu ; après avoir renoncé à toutes choses pour l'amour de Jesus-Christ, nous y renonçons encore à tout ce qui peut être de sensible en Jesus-Christ, & c'est dans cette rencontre que nous pouvons dire avec l'Apôtre, (a) que nous ne le connoissons plus selon la chair, puisqu'étant separez de cette chair vivifiante, & étant empêchez de la recevoir, nous ne croyons pas moins qu'elle ait la force de nous vivifier, que si nous le recevions ; nous renonçons à la consolation des enfans pour obéir à notre Pere, sans regarder que ce qui lui est agréable.

Non seulement nous ne mangeons point notre pain à la sueur de notre visage, mais nous suons sans le manger ; il nous fait la grace de nous faire travailler à son service, & il nous fait encore une plus grande grace de nous soutenir sans nous nourrir réellement de son corps, afin que nous ayons quelque part à la gloire de son Apôtre, *qui prêchoit l'Evangile sans vivre de l'Evangile.* Comme nous avons peu de bien, ayant peu de

(a) 2. Cor. 5. 16.

vertu, il nous reserve notre récompense toute entiere ; & il ne veut point que nous y touchions en recevant des consolations passageres quoique saintes : c'est pourquoi il nous fait la grande misericorde de nous faire souffrir quelque chose pour l'Evangile, sans nous donner le pain de l'Evangile qui est son saint Corps, quoiqu'il soit dû à ceux qui travaillent & qui souffrent pour l'Evangile.

Remercions donc Jesus-Christ avec joye au milieu de notre douleur, pour toutes ces graces qu'il nous fait trouver dans cette nouvelle Eucharistie. Nous devrions avoir un soin continuel de le remercier pour les obligations infinies que nous lui avons, & qui nous accablent sous leurs poids, si nous avons encore quelque sentiment. Il faudroit toujours chercher quelque nouveau moyen de lui témoigner notre gratitude, en disant comme David avec une sainte sollicitude, (*a*) *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a fait ? Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Nous avons laissé passer tant d'occasions de le remercier, en voici une extraordinaire qu'il nous presente. Cette seule action de grace que nous lui rendons, & cette unique Eucharistie peut empêcher que nous ne soyons ingrats ; disons donc aussi avec le saint

(*a*) Ps. 115. 2.

Prophete : *Je prendrai le Calice du salut & j'invoquerai le nom du Seigneur* ; (a) prenons le calice entre nos mains ; & au lieu de le porter à notre bouche, presentons-le au Pere Eternel, en levant les bras de la foi, *cum quibusdam fidei brachiis* ; & offrons-lui ce grand Sacrifice pour toutes nos necessitez particulieres & pour toutes celles de l'Eglise Il est bien remarquable que le Prophete dit qu'il prendra le calice entre ses mains, sans ajouter qu'il le boira, comme il nous le dit particulierement en plusieurs autres endroits, jusqu'à nous marquer qu'il l'enyvre. Il se contente ici de nous dire qu'il le prendra, & qu'il priera : ce qu'il a fait peut-être exprès pour nous faire voir que ce divin calice dans plusieurs occasions peut avoir son effet entier en nous, sans que nous le bûvions. Le Prophete a voulu exprimer l'Eucharistie d'une maniere generale, qui peut convenir à tous ceux qui la reçoivent veritablement, de quelque maniere qu'ils y participent ; car quoiqu'il soit très-veritable que nous en sommes separez, nous y recevons néanmoins toutes les plus grandes graces qui accompagnent la plus sainte reception de l'Eucharistie. Dieu a joint ensemble pour notre bien tous les avantages qu'on peut recevoir de la manducation réelle, & de la separation de cet auguste Sacrement. Nous pouvons

(a) Ps. 115. 4.

le manger tellement que nous en ſerons raſſaſiez, & nous en ſommes ſeparez tellement que nous en ſerons recompenſez, ſi nous voulons nous pouvons recevoir le prix & le ſalaire du Centenier & de Zachée.

L'Euchariſtie, lorſque nous recevons réellement le précieux Sang de Jeſus-Chriſt, eſt comme un glorieux champ de bataille où les plus grandes vertus paroiſſent dans leur plus grand luſtre, étant toutes éteintes & embelies du ſang de l'Agneau : or il eſt aiſé de faire voir que toutes ces mêmes vertus n'ont rien de moins éclattant dans la ſéparation de l'Euchariſtie dont il s'agit à preſent ; & qu'au contraire elles peuvent avoir quelque choſe de plus vif, & de plus fort. Commençons par la foi ; c'eſt elle qui fait taire les ſens, & qui impoſe ſilence à la raiſon ; afin qu'elle cede à la grandeur de la Religion, & que toute la nature demeure comme captive & anéantie devant Jeſus-Chriſt anéanti.

Eſt-ce que cette ſéparation de l'Euchariſtie donne moins de lieu à la foi : Eſt-ce que nous y comprenons moins l'efficace de la parole de Dieu qui eſt auſſi puiſſante dans la bouche du Prêtre pour faire deſcendre du Ciel le pain des Anges, ſous l'aparence du pain des hommes, qu'elle a été puiſſante, pour ainſi dire, dans la bouche de Dieu même, pour

créer le Ciel & tous les Anges ; au contraire, il y a plus de foi à croire que l'Euchariſtie peut être ſuppléée par la foi, & que Jeſus Chriſt qui fait ſubſiſter miraculeuſement les accidens du pain ſous la ſubſtance même du pain dans ce Sacrement adorable, nous peut faire recevoir toute la vertu, & reſſentir toute l'efficace de ſon Corps, ſans que nous recevions ce ſaint Corps ; il exerce davantage notre foi quand il entre dans notre cœur les portes fermées, que lorſqu'il y entre en la maniere ordinaire.

Il faut adorer Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie en le recevant, comme nous enſeignant les Peres. Eſt-ce que nous ne pouvons l'adorer dans la ſéparation de l'Euchariſtie ? Au contraire, nous ne l'adorons pas bien en le recevant, ſi nous ne l'adorons que lorſque nous le recevons. Nous l'adorons, quand nous nous anéantiſſons devant lui avec plus d'humilité & de foi. Cette ſéparation nous eſt une inſtruction d'humilité & de foi : il eſt plus facile de nous humilier lorſqu'on nous humilie, & qu'on nous refuſe les miettes, qu'on ne refuſe pas même aux chiens, à qui on donne peut-être des pains entiers. Il n'eſt point dit que ſaint Pierre ſe proſterna aux pieds de Jeſus-Chriſt lorſqu'il entra dans ſa Maiſon, comme lorſqu'il lui dit ces belles paroles ; Seigneur, retirez-

vous de moi, parce que je suis un homme pecheur, *Exi à me, quia homo peccator sum Domine.* Ce retranchement d'un pain si desirable nous sert donc à nous humilier & par consequent à l'adorer.

Qui oseroit s'approcher d'une table si redoutable, si celui qui a dressé ce banquet magnifique & qui est lui même ce banquet, ne nous commandoit d'en approcher; nous obéissons donc en communiant, nous obeissons à J. C. qui veut par-là nous témoigner combien il nous aime, en s'unissant ainsi à nous; nous obeissons à l'Eglise qui desire que nous nous fortifions par ce pain de vie qu'elle rompt tous les jours sous nos yeux, & qui nous invite à le manger par la voix de tous ses Docteurs qui sont nos peres; nous obéissons aux personnes qui nous conduisent & qui nous disent de la part de Dieu de nous en approcher. Mais si l'on compare l'obéissance que nous rendons quand on nous separe ainsi de l'Eucharistie, avec celle que nous pouvons rendre quand on nous commande d'en approcher, il ne sera pas difficile de juger quelle est la plus grande. Abraham obéit à Dieu, voulant immoler son fils & en ne l'immolant point: mais certainement son obéissance parut plus grande quand il prit l'épée à la main, que quand il la remit dans le foureau. L'amour tendre qu'il avoit pour

son fils unique, releve incomparablement le merite de l'obéissance par laquelle il fut prêt de le sacrifier à son premier Pere. Quoique nous obéissions à Dieu en communiant, notre soumission éclate beaucoup davantage en ne communiant point, à cause du désir particulier que nous avons de communier, & de joüir de ce grand bienfait de Dieu, & de ce tréſor infini des délices spirituelles.

Nous nous immolons nous mêmes en nous retirant de ce Sacrifice adorable, & nous repandons quelque chose de plus que notre propre sang, pour ainsi-dire, toutes les fois qu'étant veritablement alteré de cette soif de justice, on nous empêche de boire le Sang de l'Agneau; ce n'est point notre sang qui nous fait vivre, c'est le sang de Jesus-Christ, c'est pourquoi nous sacrifions notre propre vie autant qu'il est en nous, quand nous donnons ce qui est la cause de notre vie, & ce qui l'entretient. Il me semble que l'on pourroit dire alors, qu'on ne peut marquer un plus grand amour: (a) *Majorem caritatem nemo habet*, ce qui est vrai quand on n'aime que Jesus-Christ dont on se prive pour la deffense de sa verité. Car les personnes qui n'ont pas un veritable désir de communier, parce que leur amour n'est pas sincere, ne font pas un grand Sacrifice en ne communiant point; le present

qu'on donne n'est pas grand, qu'à proportion qu'on aime & qu'on donne. Mais pour ce qui est des Epouses, il est certain qu'elles ne peuvent donner davantage qu'en donant même l'Epoux, parce qu'elles n'aiment rien davantage, ou plutôt parce qu'elles n'aiment que lui; leur Isaac ne peut plus être immolé que par son amour : ce sont elles donc qui s'immolent par le glaive de la douleur étant arrachées d'auprés de leur Epoux. Il n'y a point d'Ange ici qui retienne le bras d'Abraham. Le Sacrifice est consommé par le commandement de s'éloigner du sacrifice, & de n'y point participer ; ce sacrifice d'amour se réitere tous les jours ; que dis-je ? il se réitere à toutes les heures du jour, & toutes les fois qu'on adore avec soumission la main de Dieu qui nous éloigne de son Autel ; on n'auroit pas peut-être communié tous les jours, & Dieu tient compte à ses Epouses de s'être sacrifiées tous les jours & à toutes les heures du jour.

Il est vrai qu'elles n'en meurent pas, & c'est au contraire ce qui les rend plus vivantes & plus agreables à Dieu, car leur vie est de lui plaire; elles ne laissent pas même de recevoir Jesus Christ d'une autre maniere, mais cela n'empêche pas le merite de la separation & l'accomplissement du sacrifice. Elles joüissent de l'avantage de

la vie, & de la gloire de la mort. Elles annonçoient la mort de leur Epoux en communiant, elles l'annonçent même davantage en ne communiant pas, parce qu'il souffre en elles; & de plus elles annonçent aussi leur mort, parce que leur Epoux dont on les separe est leur vie. Qui peut donc douter du merite particulier de cette sainte obéïssance qu'elles rendent à Dieu dans la separation de l'Eucharistie? mais ce n'est pas une simple obéïssance, c'est une obéïssance qui honore tous les attributs de Dieu. C'est une obéïssance de charité, parce qu'elle est utile & glorieuse à l'Eglise; c'est une obéïssance avantageuse à ceux mêmes qui la blâment, parce qu'ils sont d'autant moins coupable qu'on ne leur obéït point. C'est obéir à la verité, que de ne communier point de la sorte, parce qu'on lui rend un fidele témoignage. C'est obéir à la justice, parce qu'on ne veut point condamner un innocent. Cette obéïssance honore la puissance de Dieu, parce qu'on n'y a point d'égard au mal que nous peuvent faire les hommes, & qu'on préfere sa crainte seule, à toute autre crainte; elle honore sa sagesse, parce qu'on choisit le meilleur parti; elle honore la sainteté, parce qu'on n'a point d'autre vûë que de conserver sa conscience pure.

Comme nous sommes incapables de re-

mercier Dieu, & de lui offrir rien qui puisse être digne de lui, l'Eucharistie est notre vraye action de grace & la meilleure offrande que nous lui puissions faire pour reconnoître ses misericordes infinies sur nous. Quelque grace que nous ayons reçûës du Pere Eternel, quand nous lui rendons son Fils, qui est la source de toutes les graces qu'il nous peut faire, nous ne sommes pas ingrats & nous lui rendons tout. C'est pourquoi ce grand Sacrement est appellé du nom même d'action de grace, parce que soit que nous voulions remercier Dieu du bien qu'il nous a fait en particulier, ou de celui qu'il a fait à nos freres, n'étant pas moins obligé en quelque maniere de le remercier pour eux que pour nous, puisque nous les devons aimer comme nous mêmes; nous n'avons qu'à recourir à l'Eucharistie qui est toute notre gratitude & prendre Jesus Christ entre nos mains afin de l'offrir au Pere Eternel, non-seulement pour eux & pour nous, mais aussi pour toute l'Eglise.

Encore donc que toute notre gratitude soit attachée à l'Eucharistie, il ne s'ensuit pas neanmoins que quand nous en sommes separez de la sorte, nous demeurons sans action de grace & sans Eucharistie; car comme les vœux de la Religion qui nous empêchent de pouvoir

rien offrir à Dieu de nouveau, lui ayant offert tout ce que nous sommes, en nous consacrant à son service, n'empêchent pas que nous ne lui soyons encore plus agréables, parce que notre gratitude y est terminée, non pas par le defaut de notre amour, mais par l'excellence même de notre reconnoissance : de même quand nous sommes dans l'impuissance d'offrir au Pere Eternel le Corps de son Fils en nous approchant de son Eucharistie, parce que nous en sommes separez pour avoir voulu lui être fidelles en ne faisant rien qui lui pût déplaire, tant s'en faut que nous demeurions sans action de grace, qu'au contraire, nous n'avons jamais été plus reconnoissans. L'amour de Dieu ne peut nous priver de l'Eucharistie qui est un effet de son amour. Cette impuissance où nous sommes de pouvoir nous approcher de Jesus-Christ nous en rend encore plus proches, parce que comme on ne peut s'éloigner de lui qu'en cessant de l'aimer, on lui demeure toujours en l'aimant toujours, & on s'unit encore à lui davantage en l'aimant avec plus de perfection.

C'est une heureuse impuissance de n'avoir plus rien à donner ; parce qu'on a déja tout donné, c'est là une impuissance de riche & non pas de pauvre qui ne vient pas de l'affoiblissement, mais de l'augmen-

l'augmentation & de la force de la vertu. Il n'eſt pas vrai même qu'on n'ait plus rien à donner ; nous avons montré qu'on ne peut faire à Dieu un plus grand don, que quand ſon amour nous oblige de lui rendre en quelque maniere ſon don même entier. C'eſt bien le remercier, que de nous priver pour ſon amour, de notre bonheur & du temoignage de ſon amour. On ne peut ſervir Dieu avec plus de fidelité & de déſintereſſement, qu'en voulant bien être traitez comme ſes plus mauvais ſerviteurs afin de le mieux ſervir. Il y a donc une grande Euchariſtie dans cette ſeparation de l'Euchariſtie. On peut dire la même choſe dans l'oblation que nous devons faire de Jeſus-Chriſt en le preſentant à ſon Pere, afin de ne demeurer point les mains vuides en ſa preſence, ſelon le commandement qu'il nous en fait par Moïſe. (*a*)

Or il eſt bien remarquable qu'il ne nous eſt pas commandé d'avoir toujours Jeſus-Chriſt ſur la langue & dans la bouche, comme il nous eſt commandé de l'avoir toujours dans le cœur & dans les mains. Il ne demeure pas même longtems ſur la langue & dans l'eſtomac quand on communie, au lieu qu'il doit toujours demeurer dans le cœur, afin que ſanctifiant continuellement cette

(*a*) Exod. 23. 15.

ſource de toutes nos actions, tout ce que nous faiſons puiſſe être ſaint. Et voilà comme Jeſus-Chriſt qui eſt l'ame de notre ame, & le cœur de notre cœur, peut dans quelque ſeparation que ce ſoit, être toujours entre nos mains, afin que nous l'offrions à ſon Pere, en ne faiſant rien que pour ſa gloire.

Mais ſi on ne vouloit pas offrir ſeulement Jeſus-Chriſt dans ce que nous pouvons faire pour ſon ſervice, mais auſſi dans ce qu'il fait pour notre ſalut, qui nous empêche de le prendre même ſur l'Autel en nous en approchant par la foi, dans quelque éloignement d'ailleurs que nous en ſoyons, afin de l'offrir au Pere Eternel? il s'y offre continuellement pour nous & avec nous. Joignons nous à lui & à ſon Egliſe; & l'offrons auſſi pour elle & avec elle. Qui nous ſeparera de l'Epoux & de l'Epouſe, lorſque nous nous y uniſſons par la foi, d'une maniere qui eſt d'autant plus efficace qu'elle eſt plus ſpirituelle & plus éloignée des ſens. Qui nous ſeparera de cette ſainte Euchariſtie, que nous recevons immediatement de la main de Jeſus-Chriſt, & que les hommes par conſequent ne peuvent jamais nous ôter? Qui nous ſeparera de cet Autel inviſible, & de ce ſacrifice continuel, où il n'y a rien d'extérieur & de ſenſible, & dont nous ſommes

nous mêmes les Prêtres ? Qui nous ſeparera de notre cœur qui eſt le lieu où nous l'offrons en nous y offrant nous mêmes, ſelon ce que dit ſaint Auguſtin : *Cujus ipſi inviſibile Sacrificium in cordibus noſtris eſſe debemus.*

Qui nous ſeparera en cette maniere du corps de Jeſus-Chriſt, qui nous empêchera de l'offrir toujours ? Sera-ce l'affliction qui nous unit à ſa Croix ? ſera-ce la perfection qui nous rend Jeſus-Chriſt preſent ? (*a*) Sera-ce les déplaiſirs, qui nous detachent de nous mêmes? Sera-ce la faim qui engraiſſe l'homme nouveau, en excitant en lui la faim de la juſtice ? Sera-ce la nudité, qui fait une partie de la robe nuptiale, & qui nous revêt de Jeſus-Chriſt ? Sera-ce les perils, qui nous font recourir à Dieu ? Sera ce le fer & la violence la plus grande, qui eſt la conſommation & la plus grande gloire des membres de Jeſus-Chriſt, & qui les unit tellement à lui, qu'ils n'en peuvent plus être ſeparez ? Il n'y a donc rien qui nous empêche d'offrir tous les jours Jeſus-Chriſt en cette maniere, ſi tout ce qu'il y a d'épouvantable & de plus terrible dans le monde, n'eſt point capable de nous empêcher.

Ce qu'il y a de plus grand dans la re-

(*a*) Rom. 8. 35.

ception de l'Euchariſtie, eſt l'amour de celui qui ſe donne à celui qui le reçoit. C'eſt un banquet d'amour que celui de l'Euchariſtie, où celui qui aime mange davantage ; c'eſt une table de charité ; c'eſt la charité qui nous y convie ; c'eſt la charité qui nous y nourrit ; c'eſt la charité qui y eſt nourrie. Voyons donc ſi ceux qui en ſont ſeparez pour l'amour de Jeſus Chriſt, lui témoignent en effe moins d'amour que ceux qui s'en approchent quand il leur plaît, avec toute la liberté. Que de perſonnes s'en approchent tous les jours ſans amour. Mais comment pourroit-on ſouffrir une ſi rude ſeparation ſans quelque amour ? Je ne ſuis pas bien aſſuré ſi j'aime effectivement Jeſus-Chriſt quand je reçois le Sacrement de ſon Corps ; mais je ſçai bien que ceux qui ſe privent pour l'amour de Jeſus-Chriſt de cette ſouveraine conſolation de ſe nourrir de ſa chair & de ſon ſang, aiment Jeſus-Chriſt ; je croi qu'il y a plus d'amour où on eſt aſſuré qu'il eſt, & où il ſe faut faire une plus grande violence. Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile en parlant de la femme pechereſſe (*a*) *que celui qui reçoit un plus grand pardon a plus d'amour.* On peut dire de même que celle qui donne davantage, parce qu'on juge de l'amour par les effets. Or, ſans doute dans

(*a*) Luc. 7. 47.

l'occasion presente, celui qui est séparé du Corps de Jesus-Christ fait beaucoup plus pour sa gloire que celui qui le reçoit; je concluë donc que comme il aime davantage, il mange aussi davantage dans ce grand festin de la charité de Jesus-Christ, quoiqu'il paroisse en être éloigné extrêmement; c'est la grande maxime des Peres; *hunc cibum plus manducat qui plus amat.* Toute la difference qu'il y a, c'est que dans la separation on mange l'Agneau Paschal avec des laituës ameres, parce que la joye qu'on a de faire la volonté de Dieu & de l'honorer, est mêlée de la douleur que cause une telle separation; au lieu que quand on est assis à cette sainte Table on ne le mange qu'avec joye.

Voilà donc comme en effet on reçoit dans cette séparation de l'Eucharistie les mêmes graces qu'on reçoit de l'Eucharistie en communiant. On peut dire qu'on en reçoit même davantage si l'on est entierement soumis à l'ordre de Dieu, & si on honore sa verité par un Sacrifice parfait de la volonté; que si nous croyons avoir besoin de la reception de ce précieux sang dans nos entrailles, afin de les échauffer & de nous animer du zele d'une sainte devotion, ne l'avons-nous pas reçu bien des fois, & cela ne doit-il pas suffir pour reveiller notre foi, quand

elle s'endort ? Lorsque sainte Julienne avoit communié, elle passoit une semaine dans un silence admirable, afin de goûter avec loisir ce pain des Anges qu'il faut manger avec ardeur & avec empressement ; parce que les tiédes & les lâches n'y doivent point avoir de part, mais qu'il faut aussi ruminer long-tems, parce qu'il ne peut être assez digeré, & que sa vertu est infinie. Quelle difference y a-t-il d'avoir reçu le corps de Jesus-Christ il y a six jours ou il y a six ans, puisque Jesus-Christ ne vieillit point, & que ce pain de la vie éternelle ne se consume point ?

Le pain que mangea Elie lui donna la force de marcher quarante jours & quarante nuits, sans qu'il eût besoin d'autre nourriture, & Saint Ambroise nous assure que si nous nous rassasions comme il faut de cette viande incorruptible, elle ne suffira pas seulement pour nous faire marcher quarante jours, mais quarante années.

Ressuscitons en nous la grace de nos Communions passées, comme saint Paul ordonnoit à son Disciple (a) de ressusciter en lui celle qui lui avoit été confiée par l'imposition de ses mains ; & nous trouverons un fond de graces inépuisable où nous n'avons point encore touché.

(a) 2. Tit. 4. 6.

Nous recevons ce pain de l'immortalité, comme un pain commun & ordinaire, qui pourroit ne nous nourrir qu'un jour : nous avons une trop baſſe idée de ſa vertu infinie. Une miette de ce pain ſeroit capable de nourrir un monde entier ; ce que nous en recevons en un moment peut ſuffire pour toute notre vie. Je ne conclue pas de là qu'il ne faut donc approcher que rarement de cette ſainte Table ; mais ſeulement que quand nous en ſommes ſeparez malgré nous, nous devons nous ſouvenir de ce que dit l'Eccleſiaſtique, *que peu de vin ſuffit à un homme ſçavant.* (*a*) *Quàm ſufficiens eſt homini erudito vinum exiguum* !

Pourquoi ne pouvez-vous pas dire auſſi, outre les autres ſens qui ſont marquez par ces paroles, que ce peu de vin nous indique peu de communions, ou même une ſeule communion qui ſeroit capable de nous ſoutenir long-tems, ſi nous en ſçavons faire un bon uſage ? Mais remarquez qu'encore qu'il recommande toujours la ſobrieté & la moderation, il ne dit pas qu'il faut prendre peu de vin, mais qu'il ſuffit d'en prendre peu ; ce qu'il ne dit pas même abſolument, car il ne parle ici que d'une perſonne qui a la ſcience du ſaint Eſprit, ce qui nous apprend que pouvant être neceſſaire de

(*a*) Eccl. 31. 22.

communier souvent dans plusieurs occasions, il suffit même d'avoir communié une seule fois, quand on ne peut plus communier, & qu'on nous en empêche, pourvû qu'on supplée à cette impuissance par la priere qui attirant l'esprit de Dieu dans nous peut étendre tellement le fruit de cette unique communion, qu'elle suffira pour nous rendre saints.

Je croi que la science dont parle le Sage est la priere continuelle, qui donne lieu à cette goutte de vin spirituel de nous enyvrer, en developpant sa force par l'augmentation de notre foi: parce que, comme dit admirablement saint Cyprien, (a) *Nous recevons toujours autant de Dieu, que nous esperons en pouvoir recevoir.* Il ne faut qu'agrandir notre cœur, & cette goutte deviendra un torrent de benedictions qui l'innondera heureusement; il ne faut qu'avoir beaucoup de vases vuides, & ce peu d'huile suffira pour les remplir tous.

Les graces que nous pouvons recevoir d'une seule communion ne sont bornées que par la médiocrité de notre foi & par le peu d'usage que nous en faisons. Il y en a qui vont souvent à la Table de Jesus-Christ, parce qu'il les y convie par son amour; mais il y en a aussi qui ne communient souvent que parce qu'ils ne

(a) 4. Reg. 3. 84.

communient pas bien une ſeule fois ; ils prennent preſque tous les jours cette divine nourriture, & ils demeurent toujours foibles & ſans nourriture, parce qu'ils ne la digerent jamais, & que ce n'eſt pas tant ce qu'on prend qui nous nourrit que l'eſprit avec lequel on le prend. Il n'y a point d'aliment ſi admirable qui puiſſe nourrir un mort ; il n'y a point d'aliment qui gueriſſe les maladies qui ont beſoin d'autres remedes ; il n'y a point d'aliment qui ſoit utile à ceux qui ne ſont pas en état de le recevoir ; c'eſt l'aliment qui nourrit, mais il faut vivre & avoir quelque ſanté ; il faut être diſpoſez à le prendre & à s'en ſervir, & alors il repare la nature & nous nourrit ſelon ſa qualité & la force de la nature ; mais comme l'Euchariſtie eſt un pain ſuperſubſtantiel, & un vin qui a une force infinie, il nous nourrit autant que nous ſommes en état d'être nourris, & en ce qui eſt de ſa nature & de ſon efficace il peut toujours nous nourrir davantage qu'il ne nous nourrit. Rappellons donc le tems paſſé, puiſque ſelon l'Apôtre, Jeſus-Chriſt ne paſſe point. Examinons notre conſcience & ſondons le fond de notre cœur ; nous y trouverons encore de ce pain ſi ſolide que nous n'avons pas achevé de digerer. Digerons le de nouveau par une foi toute nouvelle, & il nous donnera une nouvel-

le nourriture qu'on ne pourra jamais nous ôter. Si nous le digerons encore tous les jours, ce ſera en effet comme ſi nous communions tous les jours ; & nous éprouverons la verité de cette grande parole ; *Quàm ſufficiens eſt homini erudito vinum exiguum*, en admirant avec l'Eccleſiaſtique la force de ce vin incomparable qui ne vieillit point & qui demeure toujours nouveau ; car il ne ſe contente pas de dire qu'il ſuffit, mais il s'écrie dans le raviſſement du Saint Eſprit *Hô qu'il eſt vrai qu'il ſuffit, quàm ſufficiens eſt !* ce qui marque une ſuffiſance extraordinaire qui procede de l'abondance du don de Dieu qui ne ſe conſomme point & qui ne diminue jamais.

Si nous étions bien perſuadez de ces grandes veritez, & que nous euſſions cette foi vive qui ne s'étonne de rien, parce que rien ne lui nuit, & qu'elle tranſporte même les montagnes qui peuvent lui nuire, nous aurions beaucoup plus de ſoin d'aimer que de communier ; car on communie toujours en aimant, au lieu qu'on n'aime pas toujours en communiant. Dieu témoigne par ſon Prophete une affection particuliere pour ceux qui avoient plus ſoin de garder ſon Alliance, que de lui ſacrifier ; (a) *Qui ordinant teſtamentum ejus ſuper ſacrificia.* Ce qui ne

(a) Pſ. 49. 5.

nous permet pas de douter combien lui ſont agréables ceux qui ont plus de ſoins de faire ſa volonte & de lui obéir en toutes choſes, que de s'approcher de ſon Autel; car il eſt commandé de quitter l'Autel pour ſe reconcilier avec ſon frere, lors même qu'on ne l'a point offenſé : combien à plus forte raiſon eſt-il juſte de le quitter dans de telles rencontres, afin de n'offenſer point ſon pere ? Puiſque comme nous avons déja dit tant de fois, on ne le quitte pas même en le quittant.

En voici encore une autre raiſon. Quand il n'y auroit qu'une ſeule perſonne dans l'Egliſe qui communiroit en un jour, ſi nous avons la foi de la Communion des membres de Jeſus-Chriſt telle que nous devons l'avoir, nous communions, je dirai bien davantage, ſi nous ſommes dans une plus ſainte diſpoſition que ceux qui communient, nous communions plus qu'eux; c'eſt la liaiſon que nous avons avec le Chef & avec les membres, qui eſt la meſure & la regle de la nourriture que nous prenons dans ce ſaint Corps. Nous y vivons à proportion que nous aimons; c'eſt pourquoi je ne craindrai point de dire qu'il eſt impoſſible d'excommunier en effet des perſonnes qui aiment ceux qui les excommunient. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, il n'y a point d'anathême pour l'amour ſelon l'Apô-

tre ; (a) il n'y a point de condamnation pour ceux qui aiment Jesus-Christ, il n'y a que pour ceux qui ne l'aiment point ; & s'ils demeurent en cet état, il leur est impossible de l'éviter : *Quand Jesus ferme il n'y a personne qui ouvre*, comme dit saint Jean : (b) *& quand il ouvre, il n'y a personne qui ferme.* Or il ouvre toujours à ceux qui l'aiment. Car il nous assure dans l'Evangile qu'il ne chasse point dehors ceux qui viennent à lui. *Et eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (c) Lors donc que la charité nous ouvre les entrailles de Jesus-Christ ce qu'il y a de plus saint & de plus nourrissant est pour nous, & nous trouvons dans son cœur ce qu'on nous empêche de pouvoir recevoir de ses mains. Ne dites donc pas que vous ne communiez point, si vous aimez ceux qui communient, & celui qu'ils reçoivent en communiant. L'Eglise ne prie pas non seulement en commun, comme dit saint Ambroise, elle communie aussi en commun, de même qu'elle fait tout en commun. Parce qu'elle n'est point animée d'un esprit particulier qui divise toutes les sectes qui se separent d'elle, mais de l'esprit de son Epoux qui est un esprit de paix, & le lien de tous ses membres. Le Prophête se regarde comme participant au bien & à tous

(a) Rom. 8. 1. (b) Apoc. 27.
(c) Joan. 6. 37.

les

les avantages de tous ceux qui craignent Dieu : (*a*) *Particeps ego sum omnium timentium te.* Nous pouvons dire de même en suivant le même esprit, que nous participons à toutes les Communions qui se font dans l'Eglise, & que ce qui est à elle est à nous; si nous sommes veritablement à Jesus-Christ à qui elle est. Tout est à nous, comme dit l'Apôtre : (*b*) *Omnia vestra sunt.* Dieu nous a tout donné, en nous donnant son Fils ; comme dit encore le même Apôtre, parce qu'il a tout donné à son Fils, & que tout lui appartient, l'ayant établi l'héritier de toutes choses : (*c*) *Haeredem omnium.* Or il ne nous a pas fait seulement ses co-héritiers, mais il nous a donné l'heritage même & l'heritier.

Pourquoi donc nous arrêtons-nous à de petites differences qui ne sont point considerables? L'Epouse a reçû l'anneau de l'Epoux ; qu'importe à quel doigt ce soit, puisqu'elle l'a reçû & qu'elle est Epouse? J'ose dire que si elle n'est pas touchée comme il faut de la grandeur de cette gloire incomparable, elle n'y a pas fait de reflection elle même; c'est une marque qu'on n'a point assez d'attention a de si grandes choses, quand on en a encore à de si petites.

Toute l'Eglise est sanctifiée par le corps

(*a*) Psalm 63. (*b*) 1. Cor. 3. 21.
(*c*) Heb. 2.

de Jesus-Christ qu'elle reçoit. Que m'importe, pour ainsi dire, par quelle porte il est entré, si c'est aussi pour moi qu'il soit entré ; je n'en joüis pas moins de quelque côté qu'il soit entré. Ne regardons que Jesus-Christ ; & que tout ce qui n'est pas lui ne nous soit rien. Si nous aimions nos freres comme nous mêmes, leurs vertus seroient les nôtres, & tous leurs avantages ne nous seroient pas moins utiles & glorieux que les nôtres. C'est une maxime des Payens, que tout est commun entre les amis : *Amicorum omnia communia* ; qui peut douter que Jesus-Christ qui est la vertu de tous ses membres, & qui fait tous les biens qu'ils font, ne soit commun à tous ses membres, lors qu'ils sont parfaitement unis & qu'ils ne font que pour Jesus-Christ tout ce qu'ils font ? si nous avons donc une veritable charité nous devons croire que nous communions en effet, quand nous en voyons qui communient, ou même quand nous le sçavons.

L'Eglise qui a été rachetée par le sang de Jesus-Christ, trouve sa force dans ce saint sacrifice, où elle consacre & offre à Dieu le même sang qui a été repandu pour les pechez de tout le monde. Est-ce-à-dire donc que parce que dans les premiers siécles de l'Eglise, il y avoit incomparablement moins de Prêtres qu'il

n'y en a à preſent, & que l'on offroit moins ſouvent cette Hoſtie ſainte, l'Egliſe alors avoit moins de force & de cette vigueur apoſtolique & ſacerdotale, comme parlent les Peres, qui eſt ſa veritable deffenſe.

Saint Leon écrit à l'Evêque d'Alexandrie que lorſque *dans une Fête ſolemnelle* une Egliſe n'eſt pas aſſez grande pour contenir tout le Peuple, il faut réïterer le ſacrifice; *Cum ſolemnior feſtivitas conventum populi numeraſtoris indixerit, & ad eam tanta Fidelium multitudo convenerit quàm recipere Baſilica ſimul una non poſſit, Sacrificii oblatio indubitanter iteritur.* Par où il paroît que lorſque l'Egliſe étoit aſſez grande ou que ce n'étoit point une fête plus ſolemnelle, il n'y avoit qu'un ſacrifice; & ce Pape témoigne que c'étoit l'uſage de ſon Egliſe auquel il ſouhaitoit que celle d'Alexandrie ſe conforma, à cauſe de la liaiſon particuliere qui étoit entre ces deux Egliſes qui venoit de leurs bien-heureux Fondateurs ſaint Pierre & ſaint Marc.

Eſt-ce à dire donc, parce qu'apreſent il ſe dit quelque fois plus de Meſſe dans une pauvre Bourgade, ou dans des Villes qui ne ſont pas même Epiſcopales, qu'il ne s'en diſoit dans toute la Ville de Rome & dans celle d'Alexandrie qui étoient deux des plus grandes Villes du monde, que l'Egliſe eſt beaucoup plus fleuriſſante

qu'elle n'étoit alors ? Eſt-ce que nous avons plus de pieté en effet que les Chrêtiens de ce tems-là, parce que nous avons plus de Meſſes qu'ils n'en avoient, & que l'on en dit preſque juſqu'à la ruelle des lits ? Si notre foi s'eſt autant accruë que le nombre des Meſſes a augmenté, il eſt certain que nous ſommes plus ſaints. Il n'y a rien de ſi auguſte & de ſi ſaint que cet adorable ſacrifice, & l'on n'eſt pas Chrêtiens ſi l'on n'y a dévotion. Mais ce n'eſt pas la réïteration ſi frequente qu'on en fait, qui toute ſeule nous rendra ſaints. Dieu me preſerve d'en blâmer la réïteration & le grand nombre, je dis ſeulement que ce grand nombre ne ſuffit pas & que comme l'Apôtre nous enſeigne que Jeſus-Chriſt (a) *par une ſeule oblation a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il ſanctifie*, un ſeul ſacrifice qui repreſentoit cette admirable & divine oblation ſuffiſoit pour remplir de toutes ſortes de Benédictions les plus grandes Villes, lorſqu'on y aſſiſtoit avec un profond reſpect & dans les ſentimens d'une veritable adoration tels que ceux des Anges qui y aſſiſtent.

Nous pouvons dire des Communions ce que nous venons de dire des Meſſes ; ce n'eſt pas le grand nombre qui nous ſanctifie davantage, c'eſt la foi avec laquelle nous communions : c'eſt cette ve-

(a) Heb. 10. 14.

ritable preparation d'humilité & de charité dans laquelle nous nous approchons de l'Autel, & qui eſt cauſe que lorſque nous y perſeverons, nous ne laiſſons pas de communier, quoique nous ne puiſſions plus recevoir réellement l'Euchariſtie. Comme une ſeule Meſſe qui ſe diſoit dans une Ville ſuffiſoit pour la remplir de graces lorſqu'on s'y préparoit comme il faut, une ſeule Communion ſuffiroit auſſi pour ſanctifier toute notre vie ſi nous avons un grand ſoin de conſerver la grace qu'elle nous a procurée, ou de la recouvrer par un eſprit de pénitence lorſque nous l'avons perduë.

Mais on pourra dire ; à quoi bon communier ſi ſouvent, ſi une ſeule communion peu ſuffire. Une ſeule communion pourroit ſuffire? mais l'Epoux & l'Epouſe n'ont point voulu que nous nous contentaſſions d'une ſeule communion ; ce n'eſt pas ce qui peut ſuffire qui doit être notre regle, c'eſt la volonté de Jeſus-Chriſt, c'eſt la doctrine des Peres, c'eſt l'exemple des Saints. On a voulu nous faire reſſentir, en nous obligeant de prendre plus ſouvent ce pain, qui eſt appellé *quotidien*, & qu'il ſuffiroit de prendre une ſeule fois, que nous avions dans nous un fond de maladie épuiſable & de langueur qui eſt outre que l'on peut dire que ce qui ſuffiſoit pour nous, ne ſuffiſoit point à la charité que

J.C. avoit pour nous; c'eſt un myſtere d'amour que celui de l'Euchariſtie, auſſi bien que c'eſt un miſtere de foi & de la magnificence de Dieu. Il nous aimoit trop pour ſe contenter que nous le reçuſſions une fois, mais nous ne l'aimons pas aſſez, ſi nous ne nous en contentons, lorſqu'il y va de ſon ſervice. Il nous montre ſa magnificence & ſon amour en voulant que nous le recevions ſouvent; & nous lui montrons le nôtre dans ces rencontres uniques, en voulant bien le moins recevoir. Mais comme il eſt impoſſible de ſurmonter ou d'égaler la magnificence de l'amour de J.C. en le recevant moins ſouvent, ou même en ne le recevant point, nous le recevons auſſi ſouvent d'une autre maniere, parce qu'il eſt impoſſible d'empêcher qu'il ne ſe donne quand il le veut.

C'eſt alors que nous trouverons dans une ſeule communion, ce que nous aurions trouvé en cent communions. Quand il veut venir à nous, nous ne devons penſer qu'à ſon amour. Quand on nous empêche d'aller à lui, nous ne devons penſer qu'à ſa puiſſance, & nous y trouverons tous les effets de ſon amour. Si nous ne connoiſſons plus J.C. ſelon la chair, on ne peut nous en ſeparer; & nous le recevrons encore tous les jours; voilà comment il ſuffit de l'avoir reçû une fois, & il ſuffit

à proportion qu'on le croit. Cette foi nous remplit d'une Euchariſtie toute ſpirituelle qui ne nous abandonne jamais, & dans laquelle nous trouvons un tréſor de toutes ſortes de graces. Toutes les fois que nous croyons comme il faut, l'avoir reçû, nous le recevons.

Toutes les fois que nous nous réjouiſſons de le voir recevoir aux autres, & que nous aimons parfaitement ceux qui le reçoivent, nous le recevons; toutes les fois que nous croyons fermement qu'il n'a beſoin de rien pour nous ſauver, & que c'eſt aſſez de ſon amour, nous le recevons; enfin toutes les fois que nous le prions avec ferveur, & que nous nous uniſſons à lui, nous le recevons.

Nos ſens ont trop de pouvoir ſur nous, & nous avons peu de foi hors des myſteres qui ne ſont point contraires à nos inclinations. Preſque dans tout le reſte, nous ne croyons pour ainſi dire que ce que nous voyons. Nous ne croyons point qu'on communie, que lorſqu'on ouvre la bouche pour recevoir la ſainte Hoſtie; nous ne croyons point être dans l'Egliſe, que lorſque nous y entrons par la porte viſible; & nous nous arrêtons tellement à ce qui frappe nos yeux, que nous penſons peu à *ce Tabernacle de Dieu avec les hommes*, dont les Egliſes exterieures ne peuvent être que la figure: ce qui eſt d'une dan-

gereuſe conſequence : car il s'en ſuivroit que cette parole de ſaint Jean. (a) *dehors les chiens & les impudiques : Foris canes & impudici*, ne ſeroit pas veritable, ſe pouvant faire que les Egliſes ſe trouveroient quelque fois preſque pleines de telles gens dans le tems même qu'il pourroit y avoir peu de Fideles, comme il arriva durant la perſécution des Ariens, qui les contraignoient de ſe retirer dans les forêts & ſur les montagnes. Cependant il eſt de la foi que ces bien-heureux exilez étoient en la preſence de l'Agneau & dans le veritalbe Tabernacle qu'ils compoſoient eux-mêmes ; au lieu que les Ariens & ceux dont parleS. Jean, n'étoient point actuellement dans l'Egliſe dans le tems même qu'on les y voioit. Je crois même que l'Apôtre à voulu marquer les impies & les perſonnes qui n'ont aucune penſée de leur ſalut, ſous le nom de chiens, pour nous faire mieux comprendre que comme nous ne croyons point que les bêtes aſſiſtent au ſacrifice, quoiqu'elles ſoient quelque fois dans l'Egliſe dans le tems même qu'on le celebre, nous ne devons pas croire auſſi que ceux qui n'agiſſent non plus par la foi que des chiens, qui ne penſent point à ce qui ſe paſſe devant eux, & qui ne déſirent rien de ce qu'ils voyent, y aſſiſtent effectivement.

(a) Apoc. 22 15.

Quand on se tient éloigné volontairement de la presence de Dieu, & qu'on le fuit, on est dehors, quoi qu'on soit dedans. Et au contraire quand on se tient en sa presence, & qu'on lui rend un veritable culte, on est dedans quoiqu'on soit de hors. C'est la verité qui fait les veritables Adorateurs, & c'est la veritable adoration qui nous fait prosterner devant l'Autel en quelque lieu que nous soyons. Ce ne sont point les lieux, comme le dit expressément saint Bernard, qui sanctifient les Chrêtiens, ce sont les Chrêtiens qui sanctifient les lieux (*a*) *Quid enim lapides isti potuerunt habere sanctitatis ut eorum solemnia celebremus; habent utique sanctitatem, sed propter corpora vestra.* On ne cesse donc point d'être saints quand on ne peut être dans l'Eglise, puisque ce ne sont point les Eglises qui qui nous rendent saints; la sainteté des membres de Jesus-Christ est indépendante des prieres, *Numquid de lapidibus cura est Deo*, dit le même Pere. Nos Temples que nous devons respecter & que nous devons frequenter autant qu'il nous est libre de le faire, ne sont que les seconds Temples. Le premier Temple est celui du saint Esprit: (*b*) *Templum Spiritus sancti quod istis vos*; Que servoit donc aux Ariens de faire sortir les Fideles des Temples, puis-

(*a*) S. Ber. Serm. 11. de Ded.
(*b*) Cor. 3. 17.

qu'ils étoient eux-mêmes le Temple du Dieu vivant. Ces Heretiques les approchoient encore davantage de Dieu, & eux s'en éloignoient encore davantage. Il ne faut point se tromper. Dieu ne peut être sans Temple, & par tout où il est, il y en a un. Qu'on demeure dans les Eglises jours & nuit, tant qu'on voudra, ce qui est en soi bien loüable, il n'y a point de Temple où Dieu n'est point.

C'est la foi de ces grandes veritez qui rendoient les premiers Chrêtiens si intrépides, au lieu qu'une feüille qui tombe nous fait peur; c'est ce qui fait dire à saint Hilaire au nom des Fideles ces belles paroles si remplies de foi & de generosité en parlant à Auxance: *Qu'il trouvoit plus d'assurance dans les Cavernes, dans les précipices & dans les prisons, que dans les Eglises de Milan; Montes mihi & silva, & lacus & carceres, voragines sunt tutiores*; Je conclus de là que comme il y en a plusieurs qui sont moins devant les Autels, y étant, que d'autres qui n'y sont pas; de même il y en a plusieurs qui communient moins en communiant, que d'autres qui ne communient point.

Mais ce qui doit nous donner plus de courage dans cette separation formée de l'Eucharistie, c'est qu'il pourroit bien arriver qu'elle fera une partie de la persecution des derniers tems; aujourd'hui ce

ſont nos peres dont la religion a été ſurpriſe, qui dans la penſée que nous avons tort de ne leur point obéir ; nous font ſouffrir cette ſeparation en punition de notre prétendue deſobeiſſance, quoique nous ne puiſſions pas leur obéir contre la Loy de Dieu, & contre les lumieres de notre conſcience. Mais que ſçais-je ſi lorſque l'homme de peché viendra au monde, il ne voudra point nous arracher du pied des Autels où il pourra croire que ſera toute notre force ; il eſt dit de lui qu'il ſera aſſis dans l'Egliſe, ce qui n'a point été de tous ceux qui l'ont perſecuté avant lui. Saint Gregoire nous apprend qu'il aura une armée de Prêtres à ſa ſuite. Qui peut dire s'ils ne lui reveleront point les ſecrets de Jeruſalem, & s'ils ne lui conſeilleront point de couper les canaux qui arroſent Bethulie. (*a*) Quand je voi que Caïn commença par faire ſortir Abel de la maiſon ; (*b*) que l'enfant du Pere de famille fut chaſſé hors de la vigne, (*c*) que Jeſus-Chriſt fut crucifié hors de la ville, comme remarque ſaint Paul (*d*) *Extrà portam paſſus eſt* ; je crains quelque choſe de ſemblable à la fin des tems. Il ne faut rien aſſurer de ce qu'on ne ſçait point ; mais il me ſemble qu'il n'y a point de mal de

[*a*] Judith 7. 8, [*b*] Gen. 4. 8.
[*c*] Marc 13 8. [*d*] Heb. 13 12.

s'accoutumer à souffrir en paix une separation qui nous est imposée par des personnes à qui nous devons toutes sortes de respects, que nous souffrons pour Jesus-Christ à qui nous devons tout notre amour, & qui sera peut-être une partie du supplice des derniers Fideles. Respectons cette croix qui pourra être porté par les saints. Il se peut bien faire que le sacrifice du soir consistera dans la seule élevation des mains que l'on tendra à Dieu incessamment pour lui demander du secours contre son plus grand ennemi, & que les fideles n'auront point d'autre hostie exterieure à lui offrir que leurs propres corps; mais la joye qu'ils auront de voir Jesus-Christ qui s'approche, moderera beaucoup la tristesse qu'ils pourroient avoir de se voir séparez exterieurement de Jesus-Christ; & je ne sçai même s'ils seront tristes; car ils verront bien que c'est particulierement à eux que Jesus-Christ dit dans l'Evangile; Regardez en haut & levez la tête, parce que votre Redemption est proche; (a) *Levate capita vestra quia appropinquat redemptio vestra.* Où sont les captifs qui s'attristent quand on vient les délivrer? C'est un sujet de joye, que de voir briser ses chaînes. Ils se contenteront de boire le Sang de Jesus-Christ sur la Croix, & si cela

[a] Luc 21 28.

est

est nécessaire, ils s'abstiendront de le boire à l'Autel pour un peu de tems, étant à la veille de le boire bientôt dans sa source & sans voile dans le Royaume de Dieu.

Cependant on ne peut pas dire absolument qu'on demeure sans Eucharistie, lorsqu'on demeure avec perseverance sur la Croix; puisque la croix est la fin de l'Eucharistie, comme nous l'apprenons de Jesus-Christ même qui nous le dit dans son institution: (*a*) *Facite hoc in meam commemorationem*, faites ceci en memoire de moi. Le grand effet de l'Eucharistie est de nous faire souvenir continuellement de Jesus-Christ; or je croi que l'on ne s'en souvient jamais mieux que lorsque l'on souffre davantage pour son service. C'est pourquoi comme cette separation de l'Eucharistie ne peut être sans souffrance, non seulement elle nous fait souvenir de la Croix de même que l'Eucharistie, mais elle a encore cela de plus, qu'elle est elle même une Croix. On annonce la mort de Jesus-Christ en communiant, & on doit être dans une telle disposition qu'on la represente par la sainteté d'une vie toute crucifiée; mais je ne sçai si on ne pourroit point dire que dans cette separation de l'Eucharistie on la represente encore mieux, & qu'il y a

[*a*] Luc 22 19.

quelque chose de plus effectif : car alors il me semble qu'une ame veritablement crucifiée au monde, & qui n'a point d'autre amour que celui de Jesus-Christ, peut s'écrier dans le transport de son zele & dans le mouvement de sa douleur ; *Deus, Deus meus, ut quid me dereliquisti ; Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (a)

Comme le Chef n'a pas seulement sanctifié les souffrances de ses membres, mais qu'il a voulu aussi les figurer par les siennes ; que sçait-on si cet abandonnement mysterieux n'est point une image du nôtre, & de la separation de Jesus-Christ dans laquelle on nous a mis ? Ce qui me le feroit croire davantage, c'est que Jesus-Christ étoit abandonné de son Pere de telle sorte qu'il ne l'étoit point ; & cela nous convient bien, parce que nous sommes tellement separez de Jesus-Christ dans cet éloignement de l'Eucharistie, que nous n'en sommes point separez. Cet abandonnement n'empêcha point que Jesus-Christ ne demeurât parfaitement uni à son Pere, & qu'il ne lui fût aussi agréable qu'auparavant ; il ne lui disoit pas alors sensiblement comme sur le Thabor, (b) *Celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection, Hic est filius meus dilectus in quo bene mihi compla-*

[a] Math 17. 46.
[b] Math 17. 5.

cui. Mais il lui disoit effectivement, comme il est impossible qu'il ne le lui dise pas toujours : & c'est ce qui nous doit consoler, de ce que cette separation au lieu d'empêcher que nous ne plaisions à Dieu, est peut être cause que nous lui plaisons davantage qu'auparavant ; & je n'en doute point, si nous souffrons cet abandonnement comme il faut & d'une maniere digne de celui dont Jesus-Christ se plaignit.

Si nous nous en plaignons quelquefois, ce nous peut être encore une grande consolation de ce que Jesus-Christ s'est plaint de l'abandonnement où il fut lorsqu'il étoit attaché à la croix, quoique dans le même tems il demeurât parfaitement soumis à la volonté de son Pere. Comme il a été triste dans le Jardin, & qu'il a dit ; *Que ce calice s'éloigne de moi, transeat à me calix iste* : afin de compatir à la foiblesse de ses membres, & les excuser devant son Pere, en les consolant eux-mêmes par l'exemple de sa charité qui le faisoit parler comme eux : je croi aussi que peut-être il ne s'est plaint de cet abandonnement à la croix, que pour consoler ceux qui se laissant aller à quelques petits mouvemens passagers, se plaindroient de celui où ils sont.

Il s'en est plaint afin que nous ne per-

[*] Math. 26 39.

dions pas courage dans notre foibleſſe, quand nous nous plaignons. Il s'eſt ſervi des paroles de notre foibleſſe, afin de nous faire ſentir les effets de ſa force dans notre foibleſſe même. Il ſe peut faire auſſi que par l'agonie au Jardin & par le délaiſſement à la croix, il nous a repreſenté cette derniere agonie & ce dernier délaiſſement dans lequel ſe trouvera ſon Egliſe à la fin des tems avant l'arrivée de ſon Epoux; parce que la tentation ſera ſi grande, que s'il étoit poſſible les Elûs mêmes y ſuccomberoient.

Voilà comme cette ſeparation de l'Euchariſtie peut avoir quelque choſe de bien conforme à l'abandonnement de Jeſus-Chriſt ſur la croix, de même que le myſtere de la croix a quelque choſe auſſi de bien conforme au myſtere de l'Euchariſtie; d'où vient qu'on ne peut ſeparer l'un de l'autre. Si on les honore tous deux comme il faut, le corps de Jeſus-Chriſt nous repreſente la croix, ſelon ce qu'il paroît par l'inſtitution même de l'Euchariſtie; & la croix ne repreſente pas moins ce ſaint corps qui y eſt attaché. Les Crucifix qui ſont dans nos Egliſes nous font voir cette union qu'ils repreſentent, & dans le ſaint Sacrifice de la Meſſe, quand on éleve l'Hoſtie, ce ſaint corps y reçoit nos adorations dans la repreſentation de la croix. Lorſqu'on re-

çoit dignement l'Eucharistie, non seulement elle represente la croix, mais elle nous en imprime l'amour dans le cœur, & nous la fait porter avec l'onction du même sang qui a été repandu ; & quand on porte la croix comme il faut, il n'y a rien qui nous donne une si grande faim & une si grande soif de la justice éternelle qui est Jesus-Christ ; & il n'y a rien qui nous donne une si grande union avec lui.

On peut conclure en voyant une personne qui communie saintement, qu'elle aime sa croix & qu'elle la porte ; mais il me semble qu'on peut conclure avec encore plus de certitude en voyant une personne qui souffre avec joye & qui porte la croix de son Maître avec confiance & en levant la tête qu'elle ne la porte point sans lui. On ne porte bien la croix de Jesus-Christ qu'avec Jesus-Christ, & & c'est la vraye marque qu'on l'aime. Comme on trouve donc la croix dans l'Eucharistie, il n'est pas moins certain qu'on trouve l'Eucharistie dans la croix. Voilà la grande consolation des Chrétiens : que tout ce qu'on peut faire pour les separer de Jesus-Christ, les y unit encore davantage, s'ils sont veritablement Chrétiens, & s'ils meritent de porter ce beau nom, que les Anges mêmes respectent dans nous. Nous n'avons rien à craindre que

notre propre volonté ; car il n'y a qu'elle qui nous sépare de Jesus-Christ, tout le reste nous sert, & nous sert d'autant plus, qu'il détruit davantage notre volonté. Or comme il est naturel aux ames saintes de craindre cette separation de l'Eucharistie (*a*), & que les Peres nous enseignent, que la seule chose que nous devons craindre (*b*) est de meriter d'en être séparez ; outre les avantages que nous en pouvons retirer, celui-ci n'est pas des moins considerables ; c'est qu'elle peut nous faire faire un grand progrès dans la plus haute mortification Chrétienne qui est le fondement de toutes les vertus.

O mon Dieu, servez-vous de ce grand remede pour achever de nous guerir. Nous avons peu fait penitence, & nous vous avons beaucoup offensé ; que ce soit là le supplément de notre penitence. Que nous vous trouvions, Seigneur, en vous perdant ; & si l'on nous contraint de nous éloigner de vous, pour le moins ne vous éloignez pas de nous. Faites-vous un Autel de notre cœur à present que nous n'avons plus la liberté de nous approcher de votre Autel. Nous avons perdu nos Prêtres, faites-nous Prêtres nous-mêmes, selon que votre Apôtre nous l'apprend, que tous vos fideles doivent l'être.

(*a*) Pet. 24. 9.
(*b*) Act. 5. 10.

Que notre amour soit notre hostie, & que cette hostie se consume continuellement devant vous, en nous offrant à vous, & en vous offrant pour nous. O Pere éternel ! on nous ôte la chair du Verbe, donnez-nous le Verbe qui s'est fait chair. *Si reficí non possumus carne Verbi, reficiamur Verbo quod factum est.* Rendez-nous capables, mon Dieu, de cette nourriture solide des Saints, puisque nous n'avons plus de lait & qu'on nous arrache de vos mammelles. Rendez-nous le Corps adorable de votre cher Fils, ou nous donnez une plus grande abondance de son esprit ; Mais comme vos misericordes sont infinies, & que vous nous donnez plus que nous ne pouvons vous demander ; donnez-nous, Seigneur, donnez-nous cette chair sainte, & élevez-nous jusqu'à votre Verbe par la Communion intime de votre Esprit.

DE LA DISPERSION ou Separation.

A Parler proprement & selon le langage de la foi, il n'y a qu'une dispersion qui soit à craindre ; c'est celle qui nous éloigne de Jesus-Christ dont il est parlé dans le seiziéme chapitre de Saint Jean. Le tems va venir & il est déja venu, que vous serez dispersez chacun

de son côté, & que vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que mon Pere est avec moi. On ne peut pas nier qu'on ne soit étrangement seul, quand on laisse Jesus-Christ seul, c'est-à dire, lorsqu'on demeure sans Jesus-Christ par une vie entierement opposée à son Evangile. C'est cette seule dispersion que cherche le démon, parce que c'est la seule qui nous peut nuir. Quand ce loup cruel peut entrer dans la bergerie, cette dispersion est la fin qu'il se propose dans toutes les violences qu'il exerce alors; il ravit les oüailles quand il les disperse; car quelque puissance que le souverain Pasteur lui ait accordé contre elles, pendant qu'elles demeurent bien unies avec lui & entre elles, il est toujours vrai de dire qu'il ne les a point ravies, & Jesus-Christ nous assure dans l'Evangile que tant qu'elles lui demeureront fidelles dans cet etat, personne ne peut les ravir d'entre ses mains.

Je trouve dans l'Ecriture trois sortes de dispersions, qui étant achevées nous separent de Jesus-Christ. La premiere est celle dont il est parlé dans l'Evangile, lorsqu'on est dispersé chacun de son côté, (a) *ut dispergamini unusquisque in propria*; & l'on peut l'appeller une dispersion d'amour propre, lorsque chacun ne s'appli-

(a) Joan 16. 32.

que qu'à ſes interêts, & ne ſe met en peine que de ſoi-même. La ſeconde, eſt celle dont Dieu ſe plaint dans ſon Prophete ; lorſqu'il dit que ſes troupeaux ſont diſperſez ſur toute la face de la terre, (*a*) *ſuper omnem faciem terræ diſperſi ſunt greges mei.* On pourroit l'appeller une diſperſion de cupidité ou de l'amour du monde, parce qu'il eſt impoſſibble, quand on deſire avec paſſion les biens du monde, de demeurer unis avec Dieu & avec ſes freres. La troiſiéme, eſt celle dont il eſt parlé dans le Cantique de la ſainte Vierge, & à laquelle ſont livrez les ſuperbes qui s'élevent dans les penſées de leur cœur, *diſperſit ſuperbos mente cordis ſui* ; on peut l'appeller une diſperſion de diſtraction.

C'eſt lorſque nous ſommes tellement remplis de nous-mêmes, ce qui eſt le peché d'orgueil, que nous ſommes dans l'impuiſſance de nous appliquer à Dieu & aux affaires de notre ſalut : car quoique l'amour propre & l'amour des biens du monde nous mettent auſſi dans une diſtraction continuelle, cependant l'orgueil qui eſt le plus grand de tous les pechez & la ſource de tous les autres, nous éloigne beaucoup plus de Dieu, & cauſe une plus grande diſperſion dans le propre cœur de l'homme, outre que la

(*a*) Ezech. 34. 6.

curiosité qui est inseparable de l'orgueil ne permet pas que nous rentrions jamais dans nous-mêmes ; & comme elle nous tient continuellement dans la distraction & dans la recherche des choses sensibles, elle nous separe également de Dieu & de nous, ce qui est une épouventable dispersion.

Outre ces trois dispersions il y en a une autre qui est purement exterieure. C'est lorsqu'on separe ce que Dieu a joint, & qu'on divise des personnes qui s'étoient unies pour le servir, mais comme le bien qui vient de Dieu, est plus fort que le mal qui vient de l'homme ; l'union que Dieu opere peut subsister au milieu de la division qu'opere l'homme. Car de même que le mariage n'est pas rompu, quoique l'homme & la femme qui ne pouvoient pas s'accommoder ensemble demeurent separez par l'ordre de la Justice, l'alliance toute spirituelle & toute divine qui est entre les membres d'un même corps, par le nœud saint de la charité de Jesus-Christ lorsqu'ils demeurent dans cette parfaite intelligence qui est l'ouvrage du saint Esprit, ne peut être rompuë par une violence qu'on leur fait contre toutes les régles de justice. Que l'homme ne separe donc point ce que Dieu a joint, afin de ne pas s'attaquer à Dieu même, en lui déclarant la guerre ; neanmoins si l'homme

vouloit le separer, malgré tous ses efforts, ce que Dieu veut qui soit joint demeurera toujours uni.

C'est pourquoi cette dispersion n'en a que le nom & l'apparence, & elle contribuë même à augmenter encore l'union que le saint Esprit a formée. Non seulement les hommes ne peuvent empêcher les desseins de Dieu, mais il a coutume de les faire réussir par les obstacles mêmes qu'on lui oppose; ainsi cette dispersion exterieure ne separe point les personnes que Dieu a unies pour le servir; elles les unit au contraire davantage, & elles les met dans un état où elles le servent avec encore plus de perfection. Car quoique nous devions aimer les moyens ordinaires que Dieu a choisis pour notre sanctification, & dont il lui a plû se servir pour nous faire misericorde, nous devons neanmoins regarder sa volonté comme la premiere source de notre salut, selon que le Prophête nous l'enseigne, (a) *& vita in voluntate ejus.*

Dieu opere en nous, comme dit l'Apôtre, notre volonté & toutes nos actions; ainsi quoique toute action de pieté & de vertu par laquelle nous le servons & qui peut lui plaire, soit son action, & ne lui appartienne pas moins que la bonne volonté qu'il opere dans nous, & qui est aussi

(a) Philip. 2 13.

la sienne ; neanmoins le Prophête ne dit pas que notre vie est dans son action, comme il dit qu'elle est dans sa volonté, (a) *& vita in voluntate ejus* ; Il me semble que David parle ainsi, afin que nous ne soyons point troublez à la vuë des changemens qui peuvent arriver dans les choses exterieures qui regardent notre salut ; car Dieu nous sauve tellement par les actions de pieté qu'il nous fait faire & qu'il fait lui même en nous, qu'il nous pourroit sauver également & avec la même facilité par une autre sorte d'actions toutes differentes & même contraires. Il s'est servi de l'usage des Sacremens & de la demeure dans ce Monastere pour nous établir & nous fortifier dans la vie de son esprit qui est la veritable vie ; cette vie neanmoins ne consiste point absolument dans la participation exterieure des Sacremens & de sa demeure dans ce Monastere qui nous est si avantageuse, mais dans sa volonté. Si le Prophête avoit dit ; notre vie est dans ce que Dieu fait pour nous, c'est-à dire dans un certain ordre & certains moyens dont il s'est servi jusqu'icy, pour nous sanctifier : quand nous verrions qu'il ne feroit plus les mêmes choses qu'il faisoit auparavant, nous aurions peut-être peur que notre salut ne fût en danger, parce que les choses qui

(b) Ps. 27. 6.

lui

lui ſervoient comme de fondement, & ſur leſquelles il ſembloit l'avoir établie, auroient été renverſées. Dieu nous a épargné cette peine, & il a établi notre ſalut ſur un fondement éternel & immuable qui demeure toujours le même dans tous les changemens qui nous arrivent; *Vitam voluntate ejus*, c'eſt ſa volonté qui nous fait vivre. Demeurons donc toujours attachez à ſa volonté & quoique l'on puiſſe faire pour nous perdre, nous vivrons toujours, puiſque notre vie ne conſiſte point dans toutes les choſes qui peuvent dépendre de la puiſſance des hommes, & qu'ils peuvent nous ôter; mais ſeulement dans la volonté de Dieu & dans la nôtre dont nous ſommes toujours les maîtres, lorſque par un effet de ſa miſericorde nous l'avons ſoumiſe à celle de Dieu.

C'eſt ce qui nous met dans une grande liberté & qui rend les Serviteurs de Dieu invincibles lorſqu'ils ne cherchent que lui, & qu'ils ne s'attachent qu'à ſa volonté, qui eſt la grande regle de toute leur vie, & une ſource de force & de protection qui ne peut jamais leur manquer. Si l'on peut ſurmonter la volonté de Dieu, on ſurmontera auſſi ceux qui n'ont point d'autre fondement de leur vertu & de toute leur vie que cette ſainte volonté; mais que peut-on faire pour la ſurmonter, puiſqu'il eſt impoſſible de rien faire contre elle qui ne dépende d'elle? Ses

ennemis ne peuvent avoir de puissance que ce qu'elle leur en donne ; & elle ne leur en donne jamais que pour sa propre gloire & pour le bien de ses Elûs. Tout ce qu'il nous ôteroit devoit nous être ôté pour nous rendre plus riches, & toutes les graces dont il nous privent, ne servent qu'à nous en procurer de plus abondantes, si nous n'y mettons pas nous mêmes d'empêchemens, en cherchant plus ce qui nous plaît, que ce qui plaît à Dieu, & en nous attachant davantage à notre volonté qu'à la sienne.

Il n'est donc point en la puissance des hommes de nous ravir d'entre les mains de Dieu, puisqu'il ne leur est pas possible de nous ôter la pieté ; il n'y a que les dehors qui dépendent d'eux ; & quand Dieu leur permet de nous les ôter, ce n'est que pour fortifier le dedans, & pour nous faire porter plus de fruits par le retranchement des branches inutiles ; nous n'avons qu'à les laisser faire, comme Jesus Christ nous l'ordonne dans l'Evangile (a) *Si quelqu'un veut vous prendre votre robe, laissez lui encore emporter votre manteau;* Par consequent notre robe & notre manteau ne sont point nécessaires, puisqu'on nous ordonne de le laisser prendre; C'est ce qui nous couvre & nous est utile, mais ce n'est point ce qui

(a) Mat 5. 40.

nous fait vivre devant Dieu ; car ſi cela l'étoit, nous ſerions contraints de conſerver une telle vie, au dépend de notre vie méme ; toutes les choſes exterieures qu'on nous fait perdre ne font point notre vertu ; elles peuvent ſeulement en être les marques, comme dit ſaint Ambroiſe : *Dimittas ei & pallium, id eſt inſigne Philoſophiæ tuæ tradas* ; Et lorſqu'il explique ces paroles du Cantique : *Ils m'ont ôté mon manteau* : *Tulerunt pallium meum* : il (*a*) entend par ce manteau les actions exterieures qui ſont comme les envelopes naturelles de la pieté, & qui nous étant ôtées rendent la pieté plus ferme & plus ſolide, en nous faiſant chercher Jeſus-Chriſt avec une ſimplicité plus grande & d'une maniere plus parfaite ; *Tulerunt ei pallium, hoc eſt actus corporales ; involuerunt ſuſtulerunt, ut nudamenti ſimplicitas querunt Chriſtum.*

Notre maiſon n'eſt donc que comme notre manteau qui nous couvre au dehors & qui nous empêche d'avoir froid : mais le bras de Dieu n'eſt pas racourci, comme parle l'Ecriture, & il peut nous échauffer par une autre voye ; les Sacremens nous étoient quelque choſe de plus intime que notre maiſon, & que les perſonnes que nous pouvions le plus aimer. C'étoit ſi vous voulez comme notre ro-

(*a*) Can. 5. 8.

be ; ſi aprés nous avoir pris cette robe de ſalut, on veut encore prendre notre manteau, nous n'avons qu'à nous tenir dans les termes de notre régle, qui eſt l'Evangile, qui ne nous donne point d'autres conſeils que de les laiſſer faire : *Dimitte & pallium* : Parce que nous avons une autre robe qui eſt Jeſus-Chriſt, dont nous ſommes revêtus interieurement devant Dieu & devant ſes Anges, & qui nous couvre avec d'autant plus de perfection, que nous ſommes plus nuds devant les hommes, & qu'il n'y a que lui ſeul qui nous couvre : c'eſt pourquoi nous devons demeurer en paix ſelon cette parole d'un Pere : la paix de Dieu doit toujours ſurmonter où eſt ſa grace ; *Ubi Domini gratia, ibi debet eſſe pax Domini.* Nous ſerions inexcuſables de perdre la paix de Jeſus-Chriſt dans le tems de ſes plus grandes miſericordes, lorſque non ſeulement il nous fait celle de connoître ſa grace & de l'aimer, mais auſſi de travailler pour elle, & ce qui eſt encore une plus grande miſericorde de ſouffrir pour elle ; *Ubi Domini gratia, ibi debet eſſe pax Domini* ; Il me ſemble même que ce ne ſeroit point aſſez de nous conſerver dans la paix lorſque nous ne perdons rien en effet ; mais que nous devrions être dans la joye, parce qu'alors nous gagnons beaucoup en accompliſſant la volonté de Dieu, qui fait ſeule tout notre bonheur.

Il eſt vrai que la ſeparation des membres d'un même corps, qu'on arrache les uns d'avec les autres & qu'on diviſe par force, eſt bien ſenſible; mais lorſque cette douleur, dont la charité de Jeſus-Chriſt doit être le principe, n'eſt pas portée trop loin, elle eſt une marque de ſanté, & non pas le ſimptome d'une maladie. L'union des membres du corps de J. C. eſt plus réelle que l'union des membres de nos corps qui n'en eſt que la figure. Mais il y a cette grande difference entre ces deux unions, que celle de nos corps eſt toute ſenſible, au lieu que celle du corps de Jeſus-Chriſt peut ſubſiſter dans ſa plus grande perfection, ſans qu'il y ait rien au dehors de ſenſible & de materiel qui l'entretienne. Comme cette liaiſon qui joint les membres de Jeſus-Chriſt enſemble eſt formée par ſon eſprit, & par conſequent toute ſpirituelle dans ſon principe, il arrive ſouvent que toutes les autres liaiſons lui ſont un obſtacle, & l'empêchent d'arriver à ſa derniere perfection: c'eſt pourquoi quelqu'union qu'il y ait entre les membres de notre corps, & quelque ſanté qu'ils ayent, leur diviſion eſt leur ruine, & on les détruit quand on les ſépare; Mais quand les membres de Jeſus-Chriſt joüiſſent d'une bonne ſanté, en les ſeparant au dehors, on les unit encore plus au de-

dans ; & les dernieres violences qu'on employe pour les diviſer & les diſperſer de tous côtez, ne ſervent qu'à fortifier l'union du Saint Eſprit, qui eſt l'ouvrage de la charité qu'il répand dans nos cœurs: car s'il y avoit auparavant quelque choſe de plus lâche & de moins ſerré par l'interpoſition d'une matiere étrangere qui affoibliſſoit & relâchoit les ligamens du Saint Eſprit, cette grande ſeparation qui eſt un grand remede entre les mains de Dieu, en purifiant le corps & fortifiant en nous la chaleur de la grace, remet toutes les parties dans leur ſituation naturelle, & eſt cauſe que tout le corps n'eſt plus qu'un ſeul cœur & une ſeule ame, parce que cet amour étranger & partial qui l'affoibliſſoit & le diviſoit ne s'y rencontre plus.

Les membres du corps de Jeſus-Chriſt doivent être toujours unis, mais c'eſt de l'union de la foi qui ſubſiſte toujours au milieu de toutes les ſeparations qui en eſt le remede. On peut ſe paſſer de toute autre ſorte d'union ; mais il eſt impoſſible de ſe paſſer de cette union de la foi qui eſt animée par la charité : & quelqu'autre union qui s'y rencontre, il n'y en a point de veritable ſans elle : c'eſt cette union que le Sage a tant de ſoin de nous recommander ſans laquelle toutes les autres ne peuvent nous être utiles ; *Dilige proximum*

tuum, & fide conjungere cum illo. (*a*) Il ne dit pas uniſſez-vous à vos freres en demeurant avec eux dans un même lieu ; mais uniſſez-vous avec eux par la foi qui ne dépend d'aucun lieu, & qui nous detache de l'amour de toutes ſortes de lieux. Il ne dit pas uniſſez-vous à vos freres par la ſatisfaction de les voir ſouvent ; mais uniſſez-vous avec eux par la foi qui ne dépend point des yeux ni des autres ſens, qui le plus ſouvent lui ſont contraires. Il ne dit point uniſſez-vous à vos freres, en vous entretenant ſouvent & familierement avec eux, *parce que le Royaume de Dieu ne conſiſte point dans les paroles* ; (*b*) elles ſervent de peu à la foi, & il n'y a rien qui lui ſoit ſi utile que le ſilence ; mais il dit *uniſſez-vous avec eux par la foi* qui vous ſepare de toutes les choſes qui peuvent vous empêcher de les aimer. *Dilige proximum tuum & conjungere fide cum illo.*

Il n'eſt point neceſſaire de parler & de voir, pour croire & pour vivre de la foi ; il ne faut qu'entendre parler Dieu qui nous parle plus ſouvent & plus utilement dans la ſolitude & dans le ſilence. Or il eſt certain que l'on entend Dieu avec plus de facilité, quand on n'entend que lui ſeul, & que perſonne ne faiſant du bruit auprès de nous, nous ne nous en faiſons

(*a*) Ecc.. 27. 18.
(*b*) Cor. 1. 4. 20.

point à nous-mêmes ; ce qui eſt encore plus néceſſaire, puiſque notre ſilence nous eſt toujours plus utile que celui des autres ; il eſt vrai que la charité ſe nourrit par les devoirs que nous nous rendons les uns aux autres : mais cependant il eſt écrit que la *charité naît d'un cœur pur*, *Charitas de corde puro.* (*a*) Quand vous n'auriez jamais occaſion de rendre aucun office de charité à vos freres, n'aimez point le monde, & vous les aimez. Soyez indifferens à toutes ſortes d'évenemens, ne regardant en toutes choſes que la volonté de Dieu, ne ſoyez attachez à rien, ce qui eſt la vraye liberté ; ſoyez prêt de tout faire, de tout quitter & de tout ſouffrir, ce qui eſt la veritable ſainteté ; & quoique vous faſſiez ou ne faſſiez point pour vos freres, vous les aimerez avec ardeur.

Ce ne ſera donc point la ſeparation exterieure qui nous empêchera d'aimer nos freres, & d'etre unis avec eux, puiſque notre union n'eſt que dans l'affection qui nous lie enſemble, & qui ne peut nous être ravie par tout ce que nos ennemis peuvent faire contre nous, mais ſeulement par ce que nous pouvons faire contre nous-mêmes ce ſont nos attaches particulieres qui ſont cauſe de notre diſperſion ; lorſqu'en demeurant enſemble nous n'avons pas aſſez d'affection les uns pour les autres,

(*a*) 1. Tim 15.

quand la charité manque, l'union manque; & les Anges en voyant des sentimens si differens & si opposez dans les membres d'un même corps, les regardent comme divisez de quelqu'autre maniere qu'ils soient unis; l'unité des lieux n'empêche point la diversité des sentimens du cœur, de même que l'union des cœurs n'est point empêchée par la diversité des lieux. On aime ses freres par tout où on peut recevoir le Saint Esprit, & on est unis à eux dans tous les lieux où on les aime; le peu d'intervale qui est entre les cordes d'un luth, n'empêche point qu'elles ne resonnent en même tems, & qu'elles ne concourrent ensemble pour former la même harmonie & satisfaire nos oreilles. Quand ces cordes ne sont point tenduës & qu'elles s'entretouchent, ou que n'étant point sur le luth elles sont pliées ensemble; on peut dire que dans cette grande union, elles n'en ont plus aucune pour la musique, qui est la seule union qu'on leur demande; il faut donc les separer pour les unir, & c'est cet éloignement & cette juste proportion que l'art leur donne, qui les rend capables de produire cette belle harmonie que nous entendons quand on les touche.

Laissons-nous donc conduire à Dieu, & n'ayons d'autres soins que de repondre à la

grandeur de ſes miſericordes ſur nous, par de continuelles actions de graces: ne nous mettons point trop en peine, s'il nous éloigne ou s'il nous approche, ne nous occupons que du ſoin de le loüer.

Adorons la profondeur de ſes jugemens, & les adorons dans le lieu où il nous met (a) *Cantabiles mihi erant juſtificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.* C'eſt une illuſion de croire que nous loüerions mieux Dieu, ſi nous étions à la place d'un autre; loüons-le à la nôtre, & que chacun le loue à la ſienne, afin qu'il ſoit loüé de tous cotez, par toutes ſortes de perſonnes, & en toutes ſortes de rencontres; & qu'ainſi l'harmonie des Saints de la terre, ſi cela ſe peut, ne ſoit non plus interrompuë, que l'harmonie des Saints du Ciel; Car quoique la loüange que nous donnons à Dieu ici bas ſoit très imparfaite & beaucoup au deſſous de celle que lui donnent les Bienheureux, nous faiſons neanmoins en quelque maniere une partie de ce grand Concert; & pour montrer qu'ils s'attendent que notre Chœur réponde au leur, nonobſtant la grande diſproportion qui ſe rencontre entre eux & nous, il ne faut qu'entendre ce que dit l'Epoux à ſes Epouſes, car il n'y a qu'elles qui chantent; *O vous qui habitez dans les jardins, nos amis ſont attentifs à écouter,*

(a) Pſ. 118.

faites moi entendre votre voix ; (a) *Quæ habitas in hortis, amici auſcultant, fac me audire vocem tuam.* Il eſt remarquable que ces Epouſes dont on entend la voix avec tant d'attention du haut du Ciel, paroiſſent ſeparées & ne demeurent point enſembles ; s'il n'y étoit parlé que d'un jardin, on pourroit dire qu'elles ſeroient dans un même lieu ; mais comme il y en plusieurs qui ſeroient inutiles pour une ſeule, il ſemble qu'il eſt plus probable qu'elles ſont ſeparées & que chacune eſt dans ſa retraite.

Helas ! mon Dieu, que je crains que cette invitation ſi aimable de l'Epoux ne nous regarde pas, & ne ſoit pour d'autres ; nous devons ſouhaiter également de n'être pas ſeules, & de n'être pas excluſes de ce bienheureux nombre des Epouſes dont la voix eſt ſi agreable, que l'Epoux & les Bienheureux avec les Saint déſirent de les entendre chanter ; Quelle excuſe apporterons-nous d'avoir demeurées muettes, & d'avoir trompé l'attente des Anges & de Dieu même ? Dirons-nous que la crainte de la diſperſion & des autres maux qu'on vouloit nous faire ſouffrir, ou la diſperſion même, nous a empêché de prendre part à ce Cantique ? Au contraire tous ces maux ne nous arrivent que pour animer notre

(a) Can. 8. 13.

voix, & pour la rendre plus claire & plus intelligible aux oreilles de l'Epoux. Saint Ambroise remarque qu'on chante mieux dans l'affection, & que nous élevons plûtôt notre voix à Dieu quand nous sommes abandonnez ; *Desolati citius confitentur* : La raison que nous apportons pour nous excuser d'avoir fait attendre l'Epoux, ne fait donc que nous convaincre que nous ne devions pas le faire attendre ; ce n'est point une excuse de ne point chanter, parce que nous sommes renfermez dans des jardins & dans des solitudes particulieres, sans avoir aucune communication ensemble, c'est au contraire ce qui devroit nous obliger de mieux chanter, Les cordes ne sont plus mêlées, elles sont bandées, & par là en état de former l'harmonie.

Ce n'est pas en vain que l'Epoux, témoignant à son Epouse qu'il desire d'entendre sa voix, ajoute qu'elle demeure dans des jardins ; parce que ces jardins separez, & qui sont si bien fermez, doivent contribuer en effet à lui rendre la voix plus agreable ; & si elle ne commence à chanter & à louër Dieu, en le remerciant de toutes ses grandes misericordes, elle sera condamnée pour avoir fait attendre l'Epoux inutilement, & parce qu'elle avoit le bonheur d'être du nombre de ses Epouses, & parce qu'elle demeuroit

demeuroit dans ces jardins où elle étoit encore plus éloignée du monde & de la vie des sens, ce qui est une double obligation de le remercier sans cesse.

Si nous sommes donc fideles à Dieu, il ne nous peut arriver de si grandes separations, qu'elle ne nous donne le moyen de lui être encore plus unis, en renouvellant en nous l'esprit de priere, qui étant parfait, forme le Cantique des Saints. Quand nous sommes dans un état paisible conforme à nos inclinations, il est difficile d'élever sa voix bien haut, & de bien chanter; il ne faut pas être étranger dans la terre des Saints; mais neanmoins ce n'est que dans une terre étrangere qu'on chante les justices de Dieu : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ*; Si vous n'êtes étranger dans le monde, vous ne chantez point, ou votre chant ne meritera point d'être entendu; si vous ne gemissez pas, vous ne chanterez point; & vous ne gemirez point, si rien ne vous manque, & si vous avez toutes vos aises.

Si la justice de Dieu ne vous plait dans le tems même que vous la ressentez & qu'il la fait paroître sur vous, vous ne la louerez point, & elle ne sera point le sujet de vos Cantiques. Car les justifications de Dieu ne nous paroissent loüables dans le lieu de notre exil, que lorsque

le loüons effectivement dans notre exil & dans toutes les circonſtances & afflictions qu'il nous envoye, & qui ſont également des preuves de ſa juſtice & de ſa miſericorde ſur nous.

Mais il me ſemble qu'il n'y a point de conſolation plus puiſſante dans cette ſorte de diſperſion, que de voir qu'elle nous met encore davantage à couvert de cette diſperſion terrible dont parle le Prophete Ezechiel, & dont Dieu ſe plaint comme d'un mal inſuportable, lorſque ſes Oüailles ſont diſperſées par toute la terre; *Super omnem faciem terræ*: Toute affection dereglée qui eſt contraire à l'unité de la charité & qui partage notre cœur, nous met dans une cruelle diſpoſition, qui ne nous éloigne pas moins de nous-même que de Dieu; ceux qui ſont trop attachez à l'interêt de leurs maiſons, & qui le préferent à l'interêt de Dieu & de l'Egliſe, tombent dans ce malheur, & il ne leur faut point d'autres diſperſions étrangeres, leur maiſons même eſt le lieu de leur diſperſion; ce qu'ils preferent à Dieu eſt leur exil; il n'y en a point de plus grand, comme dit ſaint Ambroiſe, que de n'être point avec Dieu, & de ſe trouver dans une voye toute oppoſée à celle des perſonnes qui le craignent & qui le ſervent, parce que ce n'eſt point la difference des lieux, mais

la difference des mœurs qui nous separe & qui nous divise : *Quid enim longinquius quàm à se recedere, nec regionibus sed moribus separari & divortia habere sanctorum.*

Nous sommes delivrez de cette dangereuse tentation, & qui est si commune à present, lorsque nous craignons moins d'être dispersez, que d'offenser Dieu & de blesser notre conscience ; nos Domestiques ne peuvent plus être en un sens nos ennemis ; & notre maison qui nous fait plus de mal en effet que ceux qui nous haïssent le plus, si nous sommes trop attachez à elle, n'est pas en état de nous en faire, lorsque nous aimons mieux l'abandonner que d'abandonner la justice, qui pour une maison temporelle que nous perdons, nous mettra en possession d'une maison éternelle, qui est si élevée au dessus de nos sens. Voilà comme nous surmontons le siecle en surmontant notre maison, selon cette parole de saint Ambroise, *Si vincis domum, vincis & saculum.* Si nous sommes fideles à Dieu dans cette derniere épreuve, on peut dire que tous nos ennemis sont surmontez, & que nous n'avons plus qu'à surmonter le dernier qui est l'ingratitude, en remerciant Dieu continuellement de toutes les grandes misericordes qu'il nous a faites.

On peut craindre quand on a encore quelque chose à perdre ; mais quand on

a tout perdu, la seule crainte qu'on doit avoir est de se perdre soi-même ; c'est donc cette derniere perte qui nous rend libres, & qui nous fait trouver cette grande liberté dans notre plus grande captivité, parce que nous n'avons plus rien à craindre étant dispersez, ce qui est un trés grand avantage, puisque c'est toujours quelque crainte qui nous rend foibles.

Dieu qui connoît notre foiblesse, & qui veut nous faire misericorde, nous ôte tout, afin de nous faire mépriser tout. Car comme saint Gregoire dit aprés saint Augustin, *Il est difficile de quitter entierement le monde quand il nous quitte, & de mépriser tout quand on n'a plus rien.* Nous nous attachïons toujours à quelques choses, & nos inquiétudes alloient toujours trop loin.

Notre Dieu a voulu se servir de ce dernier remede qui va jusqu'à la racine de tous nos maux, & qui resserre notre amour propre de tous côtez. Comment serions-nous dispersez sur la face de la terre, lorsque toute la terre n'est pour nous que la grandeur d'une Celule où il nous renferme, se plaisant ainsi à ruiner notre cupidité, & la renverser par le renversement de tous les fondemens qui la soutenoient ou qui pouvoient en quelque maniere la soutenir ?

Si le fumier de Job a été desavantageux à ce saint homme, je demeurerai d'accord que l'état dont je parle nous seroit desavantageux ; mais comme au contraire saint Augustin nous apprend que le demon qui avoit vaincu Adam dans le Paradis terrestre, a été vaincu par ce grand Saint sur son fumier qui a été le lieu de sa gloire, ou plutôt comme dit Tertullien, de la gloire de Dieu qui y érigea un trophée de sa patience pour y subsister dans tous les siécles à la confusion de son ennemi ; *Quale Deus in illo patientiæ feretrum erexit adversus Diabolum* ; on peut dire de même que plusieurs qui auroient été vaincus dans leurs maisons, deviendront victorieux hors de leurs maisons. Cet état de mépris & d'un abandonnement si universel, aura servi à les rendre plus glorieux devant Dieu. Ce fumier leur sera comme un marchepied pour monter sur le trône, & ils y trouveront une couronne ; c'est pourquoi comme saint Chrysostome dit que Dieu se glorifioit dans la vertu de son serviteur Job, en même tems que Job paroissoit mépriſable aux yeux du monde ; je ne doute point aussi que si nous demeurons avec paix dans cette confusion & dans cette nudité generale hors de notre propre maison, & si étant séparez d'avec nos freres nous demeurons avec patienc

au milieu de nos ennemis, auſquels nous ſommes aſſujettis, ſans recevoir aucune conſolation humaine; Dieu ne tire ſa gloire que de notre abjection, ce qui eſt la plus grande conſolation que puiſſent recevoir les perſonnes qui aiment Dieu, & de tout leur cœur.

Quand Dieu eſt blaſphemé, nous ne pouvons mieux le glorifier qu'en l'adorant: c'eſt le conſeil que donna le Prophete aux Juifs qui demeuroient à Babylone, lorſqu'ils verroient adorer des Idoles d'or & d'argent devant eux; il les avertit de dire dans le fond de leur cœur en s'humiliant devant Dieu; c'eſt vous ſeul Seigneur, qu'il faut adorer; *Te oportet adorari, Domine.* L'excès & l'abus des richeſſes ne peuvent être mieux réparez que par une plus grande pauvreté; ceux qui donnent tout ou qui abandonnent tout de bon cœur, ſemblent ſatisfaire à la juſtice de Dieu qui eſt ſi offenſée par la cruauté de ceux qui prennent tout; car il y a quelqu'égalité, ſi d'un côté on ne laiſſe rien à donner, comme d'un autre on ne laiſſe rien à prendre. Les voluptez criminelles des ennemis de Dieu ſont contrebalancées par les mortifications de ſes Saints, ou pour le moins par la temperance de ſes ſerviteurs. Les grandes vertus des uns ſont comme une amende honorable qu'ils font à Dieu pour les

grands vices des autres. On fait à preſent une eſpece d'Idole de l'interêt des Communautez. On croit qu'il y a de la vertu à faire tout ce qui paroît néceſſaire pour la conſervation d'une Maiſon ; ce que nous croyons ne pouvoir faire pour nous, nous croyons le pouvoir faire pour elle : elle n'eſt jamais ni aſſez vangée, ni aſſez riche, & toutes nos cupiditez nous paroiſſent innocentes, à quelqu'excès qu'elles ſe portent, lorſqu'elles vont ſe perdre dans cette grande mer qui engloutit tout, & qu'on appelle le bien de la Communauté.

Voilà un grand outrage qu'on fait à Dieu, car ce qui eſt deffendu abſolument par ſa Loi ſainte, eſt encore plus deffendu pour toute une Communauté que pour un particulier ; parce que le mal eſt d'autant plus grand qu'il eſt plus répandu, que les ſuites en ſont plus fâcheuſes, & qu'il y a moins de remede. Voilà un ſcandale qui eſt public, car on ne s'en cache pas, & tout cela ſe paſſe aux yeux du Soleil, *in oculis Solis*, comme dit l'Ecriture, puiſqu'on n'a pas craint d'écrire & de ſoutenir qu'il eſt permis de tuer & de calomnier une perſonne qui bleſſe la reputation de notre Communauté. Je demande donc où eſt la ſatisfaction que les ſerviteurs de Dieu auront faite pour reparer un tel outrage ? Il en

pas ici queſtion du jeûne, & l'on peut dire que Dieu n'eſt point vangé de ce genre de demons par la priere & par le jeûne qui le vangent de tous les autres en les chaſſant. Je demande une ſatisfaction publique & qui ait quelque proportion avec ce deſordre ſi épouventable, pour le reparer à la vûë des Anges & à la face de toute l'Egliſe. Il me ſemble qu'il ſeroit difficile d'en trouver une meilleure que cette diſperſion même dont nous parlons; & il ne faut pas douter que le remede ne ſoit bon, puiſque Dieu l'a ordonné lui-même par des voyes ſi extraordinaires & ſi ſurprenantes. Nous en voyons qui aiment leurs Maiſons juſqu'au mépris de Dieu. Que devons-nous faire ſi nous ſommes touchez de ſon interêt? que de l'aimer, & de le ſervir juſqu'au mépris de notre Maiſon, en ne faiſant aucune difficulté d'en ſortir & de l'abandonner afin de lui demeurer fideles, & de ne point abandonner ſa cauſe qui nous doit être incomparablement plus chere que nos maiſons, & que notre propre vie.

C'eſt ainſi que Dieu a tiré un très-grand avantage de notre diſperſion, outre qu'elle ſert à nous purifier de nos pechez; mais quand elle ne nous ſerviroit de rien en particulier, Dieu nous preſerve cependant de croire qu'une choſe nous

soit utile, quand nous sçavons qu'elle lui est glorieuse; si nous l'aimons notre avantage est toujours le sien; car comme il ne peut avoir besoin de rien étant la plenitude même de tous les biens, ce qui lui est avantageux ne l'est que pour nous. Voilà comme cette disperſion, ſuivie de notre captivité, contribue beaucoup à nous guerir de cette autre diſperſion de notre cupidité. La premiere eſt un grand bien, parce qu'elle eſt le remede de la ſeconde, qui eſt le plus grand de tous les maux: *Radix omnium malorum cupiditas.*

Nous avons dit que nous étions encore ſujets à deux autres diſperſions qui ſont dangereuſes, & qui peuvent avoir de mauvaiſes ſuites. Cette diſperſion de Dieu eſt un remede general qu'il n'ordonne que pour les guerir toutes enſemble. Nous avons au dedans de nous-mêmes un fond inépuiſable de corruption; la cupidité & l'amour propre ſont comme les deux bras de ce grand fleuve qui arroſe toute la terre des mourans quoiqu'aſſez ſouvent on les confonde enſemble; mais on peut bien les ſeparer en diſant que la cupidité eſt un bras de ce fleuve ou de cette mer, par lequel nous ſortons hors de nous-mêmes, & nous nous mêlons dans la corruption des creatures en les aimant; & que l'amour pro-

pre en eſt un autre qui eſt tout rempli de notre propre corruption, qui nous flatte également, & qui nous tuë par cette attache malheureuſe que nous avons à tout ce qui eſt de nous. L'un nous ſert pour naviger à pleines voiles dans la haute mer, en fuyant le port du ſalut pour nous aller briſer contre les écueils du monde; l'autre nous fait trouver le monde entier au dedans de nous-mêmes ſans en ſortir; & nous faiſons également naufrage dans cette double navigation du vieil homme qui eſt exilé du Ciel, & qui fuit ſon propre bonheur en fuyant Dieu comme Jonas le fuyoit. Cette diſperſion de l'amour propre de laquelle nous avons parlé, fait que nous demeurons ſeparez les uns des autres, & que nous nous tenons chacun de notre côté, en ne cherchant que ce qui eſt à nous, au lieu de chercher ce qui eſt aux autres, comme veut ſaint Paul, ce qui nous approcheroit les uns des autres. N'eſt-ce pas une veritable diſperſion qui nous diviſe toujours d'avec nos freres, & qui eſt cauſe qu'on n'en trouve pas deux enſemble, *ut non relinquerentur duo pariter*, comme dit l'Ecriture, (a) ſi nous n'avons un ſoin continuel de nous reunir dans le ſein de la charité? L'amour propre tend toujours à nous ſeparer: *La charité qui eſt*

(a) Reg. 1. 4. 11.

un amour commun, comme la définit saint Bernard, travaille aussi toujours à nous reünir, en ruinant peu à peu dans nous cet autre amour qui nous divise; car il est certain que nous nous éloignons de nos freres à proportion que nous nous recherchons.

Gela ne va pas seulement à nous diviser d'avec eux, en abandonnant ainsi une partie de nous-mêmes, qui ne nous est pas moins nécessaire pour notre salut que nous-mêmes; mais cela va encore à diviser le corps de Jesus-Christ dont nous sommes les membres, ce qui est le plus grand de tous les maux, & que Dieu a coutume de punir avec le plus de severité. Tous les exercices de la pieté Chrétienne & toutes les saintes pratiques de la vie religieuse, ne sont que pour nous faire revenir de cette malheureuse dispersion qui a été causée par le peché du premier homme. Mais il faut avouer que trop souvent la force du mal surmonte celle des remedes, & que nous ne demeurons point unis comme il faut dans la maison même de notre Pere qui nous nourrit tous à sa table, & dans le sein même de notre mere qui nous embrasse tous pour nous unir; car enfin il est impossible qu'il n'y ait toujours de l'amour propre. Mais comme on est dans une plus grande division, & que le peril est plus grand à

proportion qu'on travaille avec moins d'ardeur à la ruine de l'amour propre, la bonté de Dieu qui n'a pas voulu que nous fussions si long-tems imparfaits, c'est-à-dire moins unis ensemble que nous ne le devions, supplée à notre negligence par un remede plus efficace & qui doit achever de nous unir en achevant de nous separer.

Comme il est tout-puissant, il ne dépend point des causes secondes; il ne s'en sert que comme il veut; & il se plaît souvent, pour nous faire connoître davantage sa grandeur, à tirer la lumiere des tenebres, la force de la foiblesse, la douceur de l'amertume, la vie de la mort, & la plus grande union de la plus grande division. Il s'est donc servi de cette dispersion pour nous unir, & il s'en servira quand il le voudra, parce qu'il n'y a rien qui ruine tant l'amour propre. La complaisance que nous pouvons avoir en nous-mêmes le fait vivre, comme celle que nous pouvons avoir en Dieu le fait mourir. Or il est certain que dans une telle disposition qui est si sensible à la nature, il est bien plus aisé de n'avoir de la complaisance que pour Dieu seul. On nous ôte d'un seul coup tout ce qui étoit capable de nourrir notre amour propre. Quand nous perdons tout ce que nous pouvons aimer, il n'y a plus rien qui

nous

nous divise d'avec nos freres. Le feu s'éteint quand il n'a plus de bois qui l'entretienne ; & si l'ardeur qui reste dans les cendres nous doit toujours être suspecte, nous trouvons dans cette dispersion même qui est si amere, des sources de larmes pour l'amortir & pour l'éteindre.

C'est un moyen bien sûr, dont Dieu se sert pour ruïner en nous l'amour du monde, que de ruiner le monde dans nous. Il n'y aura plus d'amour dans les Saints, quand il n'y aura plus de monde. Pourrions-nous aimer autre chose que Dieu, quand pour ainsi-dire nous n'avons plus rien à aimer que lui, & qu'il se montre à nous encore plus aimable, en nous privant de tout le reste que nous pouvions mal aimer. Or il est certain qu'en n'aimant que Dieu, nous aimons toujours nos freres qu'il nous recommande tant d'aimer. Comment demeurerions-nous attachez à nous-mêmes quand nous déplaisons à nous-mêmes & que nous gemissons ? & si nous sommes détachez du monde & de nous mêmes, comment n'aimerions nous pas Dieu & nos freres ?

Cette dispersion est donc la cause de notre union, & en fortifiant l'amour de Dieu, & en affoiblissant en nous l'amour de nous-mêmes & du monde, elle nous

fortifie dans l'amour de nos freres ; où il y a plus de charité, il y a plus d'union. La diſperſion qui augmente la charité eſt donc une des cauſes qui nous unit, & par conſequent elle ſert à nous délivrer de la diſperſion ſi dangereuſe de l'amour propre. La nature recouvre ſon ſentiment naturel lorſque les matieres étrangeres qui ont coulées dans les nerfs & qui l'ont fait perdre ſont diſſipées, les yeux s'ouvrent à la lumiere, & ils la voyent quand leurs écailles qui les couvrent ſont tombées, & qu'il n'y a plus rien qui les empêche de voir ; quand le cœur eſt vuide de l'amour du monde, il reçoit celui du ſaint Eſprit. Or c'eſt cet amour qui nous fait aimer nos freres. La charité eſt quelque choſe de ſi grand qu'elle ne peut venir que de Dieu ſeul, & qu'elle eſt Dieu même. *Deus charitas eſt* ; il n'y a pas de bien qui lui ſoit comparable, & nous devons regarder les plus grands maux quand ils nous diſpoſent davantage à la recevoir, comme étant en effet les plus grands biens.

Lorſque les yeux qui ne ſe repaiſſent que de ce qui eſt temporel, comme dit ſaint Paulin, *Temporalium expectatores*, ont perdu cette préſence ſenſible qui conſole l'homme extérieure, les yeux du cœur & de la foi qui ne cherchent que les choſes éternelles, nous font voir nos freres d'une maniere

toute ſpirituelle, qui conſole l'homme interieur & qui le fortifie. Cette diſperſion qui nous éloigne des membres d'Adam, nous approche des membres de Jeſus-Chriſt; nous converſions avec eux par les ſens, & les ſens entroient auſſi dans notre converſation, au lieu que nous ne converſons plus avec eux que par la foi. Nous nous comportions avec les membres de J. C. comme ſi ce n'eût été que les membres d'un homme mortel, & que J. C. n'eût pas été aſſis à la droite de ſon Pere, ce qui l'a obligé à nous dire ce qu'il dit à Madeleine; ne me touchez pas: *Noli me tangere*; Mais comme Jeſus-Chriſt, en lui deffendant de le toucher corporellement, lui fit la grace de la toucher ſpirituellement, il ne tiendra qu'à nous qu'il ne nous rende nos freres preſens par l'efficace de ſon eſprit, lorſqu'il nous a privez pour un tems de leur préſence ſenſible, afin de nous les rendre mieux préſens.

Comme nous penſons à eux plus ſouvent que nous ne faiſions, je ſuis aſſuré qu'ils penſent auſſi plus à nous. J'aime mieux leur penſée que leur préſence; elle m'eſt plus utile. Je ſuis foible & j'offenſerois peut-être Dieu en les voyant & en leur parlant; je les vois à preſent & je leur parle innocemment, quand je ne les vois & que je ne leur parle qu'en

Jesus Christ; ils ne se faisoient pas tort en me parlant, parce qu'ils veilloient sur eux-mêmes, mais enfin ils avoient besoin de cette violence pour ne se pas nuire, & je ne sçai si je ne les empêchois pas souvent de prier Dieu; pour moi quand je leur parlois, le faisant avec si peu de sagesse, je ne sçai même si je ne les détournois pas de la presence de Dieu. Quand une personne est entrainée par le cours de l'eau, elle entraine souvent ceux qui veulent lui donner la main, à moins qu'ils ne soient bien robustes. Je me privois donc même de l'avantage de leurs prieres; car il ne faut pas s'attendre que les Saints prient Dieu pour nous, comme ils feroient lorsque nous sommes cause qu'ils prient moins Dieu. Et c'est avec justice que Dieu nous prive du fruit de leurs levres, puisque nous avons eu l'imprudence de les fermer nous-mêmes.

A present je ne mets plus en eux d'empêchement à la grace de Dieu. J'en puis recevoir dans le fruit qu'il me destine & je ne le détourne point; l'état où je suis les oblige de penser à moi; & c'est prier que d'y penser. On prie quand on arrête ses yeux sur la croix de Jesus-Christ: Car si on n'avoit quelqu'amour pour elle, on ne les arrêteroit pas; la compassion qui naturellement ouvre le

cœur, me fait entrer encore plus avant dans le cœur de mes freres: & quoique le mien soit dur, l'affliction qui le ramollit le rend aussi plus sensible. Nous sommes davantage ensemble depuis que nous n'y sommes plus. Souvent ceux-mêmes qui se parlent sont veritablement absens les uns des autres, lorsqu'il y a peu d'union & que leurs interêts sont differens: au lieu que cette dispersion qui augmente notre union nous rend veritablement presens. J'aime mieux une veritable presence étant absens, qu'une présence fausse & trompeuse étant présent; J'aime mieux être présens à mes amis par l'entremise du saint Esprit que par celle des hommes à qui j'en aurois obligation; il vaut mieux que ce soit Dieu à qui nous en soyons redevables. Une telle présence qui est causée par la charité est plus efficace & plus douce que celle qui est causée par la necessité ou par quelqu'autre rencontre. Quand nous sommes ensemble de cette sorte, c'est Dieu qui nous met ensemble, & l'on peut bien croire qu'il est avec nous, & qu'il entre dans notre conversation, lorsqu'elle ne peut venir que de lui, & que ce n'est que lui qui nous rend presens; il est bien dit dans l'Evangile: (a) *Que quand nous sommes deux ou trois assemblez en son nom, il s'y trouve*

(a) Marc. 18. 20.

avec nous; mais il faut que ce ſoit en ſon nom, & ſouvent le nôtre exclud le ſien: (a) ce qui eſt de l'homme empêchant ce qui eſt de Dieu, *outre que Satan ſe trouve même avec les enfans de Dieu*, comme il eſt dit dans le livre de Job; & cet ennemi entre toujours dans leurs aſſemblées par la porte des ſens, quand on n'a pas aſſez de ſoins de la fermer; c'eſt cette diſperſion même qu'il a cauſée, qui lui fermera la porte ſi nous voulons, & ſi nous nous ſervons de notre avantage. C'eſt dans cette rencontre que nous ſommes veritablement aſſemblez à ce nom de Jeſus Chriſt, lorſque ce n'eſt que ſon eſprit qui nous aſſemble. Il s'appelle Jeſus, ce qui veut dire Sauveur. Son nom eſt ſa grace; c'eſt ſon nom qui nous aſſemble, c'eſt pour la cauſe de ſa grace que nous ſommes ſeparez avec violence de toutes les perſonnes qui nous ſont les plus cheres, & ce ſera ſa grace qui nous unira avec elle, avec plus de douceur & de conſolation que ſi nous n'en avions pas été ſeparez.

Ce ſeroit plûtôt un embarras qu'une ſatisfaction d'être avec toutes les perſonnes de ſa connoiſſance toutes enſemble; outre que cela ne ſe peut pas, nous ne les voyons que les unes aprés les autres; mais à preſent que notre converſation eſt de-

(a) Job. 1. 6.

venuë toute ſpirituelle, nous pouvons nous trouver tous enſemble, & elle n'en eſt que plus efficace. Il y en a toujours quelqu'une avec nous, tous ceux qui ſont leur cauſe de la cauſe de Jeſus-Chriſt, penſent à nous & prient pour nous. Il y a des perſonnes dans les lieux les plus éloignez qui levent les mains au Ciel pour nous, lorſque peut-être nous les tenons baiſſées. C'eſt ainſi que leur zéle ſupplée à notre peu de ferveur & nous ſoutient devant Dieu dans le lieu de notre diſperſion. Nous ne pouvions voir auparavant que les perſonnes qui étoient de notre connoiſſance, à preſent celles mêmes que nous ne connoiſſons pas & que nous n'avons jamais vûës, nous voyent devant Dieu, & nous conſolent par leurs prieres dont nous reſſentons le ſecours, & par le zéle qu'elles ont pour nous.

Mais que notre vuë eſt bornée, que de ne voir que les Saints de la terre qui s'intereſſent pour nous? Si nous avons cette foi qui donne ces yeux inviſibles, dont parle ſi ſouvent ſaint Auguſtin, *Inviſibiles oculos*, Nous nous verrions environnez de toute la Milice du Ciel; (a) & les collines qui ſont à l'entour de cette Ville aſſiegée, nous paroîtroient toutes couvertes de chariots de

(a) 4 Reg. 6. 17.

feu pour notre deffenſe. Si nous ne donnions pas tant aux ſens que nous faiſons, nous nous ſentirions comme embraſſez & ſoutenus par les membres glorieux de J. C. qui ne ſont plus ſur la terre, & qui regnent dans le Ciel avec lui. Ils honorent en nous la croix de Jeſus-Chriſt, que peut-être nous n'honorons pas nous-mêmes; ils voyent avec joye nos ſouffrances, & leur portent quelque envie, pourvû que nous ayons de la joye nous-mêmes; & que nous ne ſoyons pas ſi malheureux que de ſouffrir malgré nous & avec peine. Ils attendent en repos que nos ſouffrances ſoient conſommées ſelon qu'il leur a été ordonné par l'Apocalypſe, & cette attente n'eſt pas inutile pour nous, ſi nous les attendons auſſi bien qu'ils nous attendent; ſi nous répondons à ce repos où ils ſe tiennent par le nôtre, nous ſommes déja enſemble, & la patience que nous aurons ſera un effet de cette union. Tous les membres s'intereſſent dans la cauſe de ceux qui combattent pour le Chef; & quand nous avons le bonheur de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt, tous les Saints de la terre compatiſſent pour nous, & prennent part dans nos ſouffrances, de même que tous les Saints du Ciel ſe rejouiſſent pour nous; & j'oſe dire même qu'ils viennent

ſe réjoüir avec nous, quand nous avons aſſez de foi pour nous réjoüir en ſouffrant.

Cette diſperſion eſt donc un remede contre la diſperſion de l'amour propre qui nous ſepare d'avec nos freres; elle eſt un moyen pour nous unir avec eux d'une maniere d'autant plus efficace qu'elle eſt ſpirituelle; & elle ne nous unit pas ſeulement avec ceux que nous connoiſſons, mais auſſi avec ceux que nous n'avions jamais connus; elle ne nous unit pas ſeulement avec tous les Saints de la terre, mais auſſi avec tous les Saints du Ciel.

Nous avons dit qu'il y avoit une troiſiéme ſorte de diſperſion qui eſt beaucoup à craindre, & qu'on peut appeller la diſperſion du cœur, lorſqu'il ſe pert lui-même ſans pouvoir ſe retrouver, & que nous demeurons, comme dit le Prophete, ſans la lumiere de nos yeux. Elle eſt une juſte punition des deux autres; & elle ſuit toujours la diſperſion de la cupidité qui nous repend par toute la terre d'Egypte pour ramaſſer des fetus, de même qu'elle fait auſſi la diſperſion de l'amour propre, dont elle eſt une punition, ſelon ce qui eſt dit, *Diſperſit ſuperbos mente cordis ſui.* Quand Dieu nous éloigne de ſon cœur, nous demeurons éloignez du nôtre en même tems; parce

que ce ne peut être qu'un effet de sa miséricorde, quand nous nous possedons assez nous-mêmes pour être en état de le prier. Il est donc certain que plus nous demeurons attachez au monde ou à nous-mêmes, moins nous demeurons unis à Dieu.

Il n'est pas moins visible que notre dispersion est encore un grand remede contre cette derniere dispersion, aussi bien que contre les deux autres dont nous avons parlé. Comme on ne peut être en même tems en deux lieux differens, ni faire ensemble deux mouvemens qui soient contraires, il est bien difficile aussi de parler aux hommes & à Dieu en même tems. Cette dispersion du cœur n'étant rien que l'éloignement qu'il a de Dieu, à cause du voisinage des creatures & du bruit que ce cœur en souffre quand elles s'en approchent de trop prêt, nous n'avons qu'à nous éloigner des creatures afin que Dieu s'aproche de nous, & qu'il réuniſſe notre cœur qui est toujours divisé quand il n'est pas entre ses mains. Nous avons toujours une malheureuse inclination qui nous porte sans cesse vers les objets qui ne peuvent que nous tromper & nous perdre : il est donc nécessaire que Dieu fasse pour nous ce que nous n'avons pas le courage de faire pour nous-mêmes, & qu'il nous prenne comme par la main pour

nous faire quitter les creatures, qui sont toutes prêtes d'être brulées par le feu du ciel ; parce que, comme dit saint Gregoire, quoique le jour du Jugement soit incertain, on ne peut pas douter qu'il ne soit proche ; *Et si occultus, non dubitatur tamen esse vicinus.*

Nous sommes portez à abuser de la liberté que nous avons au dehors, & elle ne sert souvent qu'à nous rendre captifs au dedans : au contraire lorsque nous nous servons avantageusement pour notre salut de notre captivité exterieure, elle devient un moyen très-efficace pour nous procurer la liberté interieure qui est la veritable liberté. De même que la captivité interieure est la veritable captivité & le commencement d'une captivité qui ne finira jamais ; la captivité exterieure ne peut être longue, & ne dure qu'un moment, si nous avons de la foi qui nous empêche de compter les années, en nous remplissant déja de l'Eternité. C'est ce qui fait dire à saint Ambroise, *Que celui-là est plus libre qui est libre au dedans de lui-même ; ille magis liber qui intra se liber est.* On ne peut lui ôter cette liberté qui ne dépend que de Dieu & de lui seul, & c'est un grand avantage ; ce qui est en la puissance des autres ne pouvant pas être un bien assuré, & elle est seule capable de nous rendre heureux. On peut être

libre au dehors & être en même tems pauvre, malade & accablé de toutes sortes de maux; on n'est jamais libre au dedans, qu'on ne soit riche, en bonne santé, & remplis de toutes sortes de biens.

On ne peut donc pas douter que la dispersion & la captivité exterieure ne nous délivrent de plusieurs sortes d'occupations & d'empêchemens qui dissipoient le cœur absolument en le multipliant & en le détournant de cette attention unique, ce qui étoit cause de sa dispersion. On ne peut pas douter non plus que cette autre dispersion qui n'est qu'exterieure, & qui le reunit au dedans en l'appliquant davantage à Dieu, ne soit un remede puissant qui le delivre de la dispersion qui l'en separoit. Où sont les personnes de pieté qui ne se plaignent des occupations exterieures qui les empêchent souvent de prier Dieu? Quoique ces occupations ne les fassent pas tomber dans cette dispersion terrible du cœur, qui est une juste peine de la cupidité du siécle & de l'amour propre, elles les disposeroient néanmoins insensiblement à y tomber, si elles n'avoient un grand soin de se roidir contre le torrent de ces dissipations qui entrainent même les Saints malgré eux, en leur faisant perdre le Ciel de vûë; & saint Bernard ne craint point de dire, en écrivant

écrivant au Pape Eugene, que ces occupations, qu'il appelle maudites, pouvoient à la fin le faire tomber dans la dureté du cœur, s'il n'y prenoit garde : *In quo te pertrahere habent maledictæ occupationes ad cor durum.* Or la dureté du cœur n'étant rien que ſa derniere diſperſion, tout ce qui eſt capable de l'endurcir, eſt capable de le diviſer & de le jetter dans cette épouvantable diſperſion. On peut dire même que ces deux grands maux ſe trouvant toujours enſemble, s'ils ne ſont un même mal, la diviſion du cœur eſt la cauſe de ſon endurciſſement, parce qu'elle le prive de l'onction & du fruit de la pieté qui eſt ſeule capable de le ramollir. Notre cœur devient peu à peu un cœur de chair par l'exercice de la priere, au lieu que par le défaut de ce ſaint exercice il devient peu à peu un cœur de pierre.

La diſperſion exterieure, en nous éloignant des occupations & des embarras, nous éloigne donc auſſi de la diſperſion du cœur & de ſon endurciſſement. Que toutes les Marthes qui ont toujours raiſon de ſe plaindre, ſelon ſaint Bernard, & qui ſeroient en effet beaucoup à plaindre ſi elles ne ſe plaignoient pas, ſe conſolent, il ne tiendra qu'à elles de devenir des Maries ; la diſperſion ouvre la porte à la contemplation. Nous n'avons plus qu'à demeurer en repos aux pieds de l'E-

poux, & à nous y nourrir de ſa parole qui nous peut tenir lieu de toutes choſes, puiſque c'eſt elle qui a créé toutes choſes & qui les renferme toutes. Non ſeulement on nous donne lieu d'eſperer un ſi grand bien, mais on nous contraint preſque à le recevoir, & l'on nous met dans la néceſſité d'être heureux.

Nous n'avons plus rien à faire qu'à prier Dieu, & à nous purifier de nos pechez par l'exercice de la penitence qu'on ne nous empêche pas de faire, & à laquelle au contraire on nous oblige. Allons nous livrer dans la vallée avec Judith; s'il y a des gardes, ce n'eſt que pour nous empêcher d'aller à des fontaines qui ne ſeroient pas les plus excellentes, & où nous aurions beſoin de nous obſerver; mais les ſources d'eau vive qui réjailliſſent juſqu'à la vie éternelle ne ſont point gardées. On nous ferme les avenuës du monde, mais les avenuës du Ciel ne nous ſont point fermées; elles ſont encore plus libres qu'auparavant. On nous empêche de parler aux hommes, mais on ne nous empêche point de parler à Dieu, au contraire on nous en facilite les moyens; nos gardes, ſemblables à ceux que les Juifs mirent au tombeau de Jeſus-Chriſt, ne ſervent qu'à nous tenir mieux enfermez dans le nôtre avec lui, ils nous uniſſent plus étroitement à notre Epoux, bien

loin de nous en ſeparer, & ils nous mettent en état de partager ſa gloire, après avoir partagé ſes opprobres. On ne trouble point la ſolitude de l'Epouſe, & on ne la retire point du ſecret de ſon cœur, puiſqu'on empêche même qu'on ne lui faſſe du bruit; *Non tollitur Chriſtus de monumento juſti, nec de ſuæ virginis ſecreto & piâ mentis arcano*; mais quand on entreprendroit de la ſeparer d'avec ſon Epoux, ajoute ce Pere, on n'y reuſſiroit pas, & il n'y a point de puiſſance dans le monde qui ſoit capable de le faire; *Et ſi qui volunt tollere Chriſtum, auferre non poſſunt.*

Que perdons-nous en effet, ſi cette captivité ne nous ſépare que du monde, & nous unit encore davantage avec Jeſus-Chriſt & avec nos freres? Nous ne les avons pas ſi ſouvent devant nos yeux, mais nous les avons dans notre cœur, où nous les voyons plus ſouvent & plus utilement, ſans que perſonne nous en empêche. Ce n'eſt pas être preſent que de ſe voir, & il faut bien qu'il y ait quelque choſe dans la preſence des Saints qui ne ſe trouve point dans la preſence des pecheurs qui ſe voyent & qui ſe parlent.

Nous ſommes preſens les uns aux autres quand nous nous aimons en Jeſus-Chriſt, & que nous penſons les uns aux autres, ſoit que nous ſoyons preſens, ſoit que nous ſoyons abſens; car l'eſprit,

comme dit saint Ambroise, est plus que les yeux, & l'union du cœur est plus considerable que celle du corps; *Præsentior est qui se animis inserit quàm qui oculis obversatur; plus enim est mente connecti quàm corpore copulari.*

Est-ce que les Apôtres qui ont été sujets à la même dispersion, comme remarque saint Ambroise, demeuroient sans cette communication sainte qui est un des plus grands fruits du Saint Esprit. On les mettoit en prison, on les dispersoit, & ils demeuroient toujours avec Jesus-Christ; *Tradebantur in carcerem, dispergebantur, & tamen cum Christo manebant;* quoique l'on pût faire, en demeurant toujours avec Jesus-Christ ils demeuroient toujours ensemble, puisque tous les hommes ne peuvent diviser ce qu'il a joint; c'est pourquoi saint Ambroise n'oppose à cette dispersion qui regarde les membres, que l'union qui regarde le Chef, *dispergebantur à se, & tamen cum Christo manebant;* parce que cette union du Chef qu'on ne peut nous ravir renferme celle des membres. Je n'ai qu'à demeurer en grand repos pour ce qui regarde l'union & la societé que je desire toujours conserver avec mes freres; tout mon soin ne doit être que de me tenir attaché à J.C. inviolablement: quoiqu'il arrive si on me separe d'eux pour l'amour de lui, je suis assuré

qu'il me les rendra à l'heure même au centuple ; car si l'on est récompensé dès cette vie avec un si grand avantage d'avoir quitté pour l'Evangile des maisons qui ne sont bonnes qu'à quitter, il ne faut pas douter que le centuple ne soit bien plus grand, quand la persecution est cause que nous quittons nos freres qu'il nous avoit donné lui-même afin de ne les jamais quitter. C'est alors qu'il s'interesse à nous les rendre encore plus presens, quand ils ne nous sont absens que parce que nous lui sommes demeurez fideles : il augmente la charité que nous avons pour eux & celle qu'ils ont pour nous ; il ne les transporte pas par leurs cheveux & par le ministere d'un Ange, comme il fit autrefois un Prophete, afin de nous les faire voir, ou de nous faire entendre leur voix à l'entrée de notre prison, mais il se sert de nos cheveux mêmes, c'est à-dire de nos pensées pour les transporter par son esprit jusques dans notre cœur où ils demeurent continuellement avec nous à la mort & à la vie, selon l'expression de l'Apôtre, (*a*) *& ad commoriendum & ad convivendum.*

Saint Chrysostome remarque que les Eglises servent pour nous réunir quand nous nous y assemblons comme il faut, mais que souvent nous en revenons pires

(*a*) 2 Cor 7.

que nous n'y étions allez, ſi l'union que nous y avons avec nos freres n'eſt qu'exterieure, & ſi nous n'avons ſoin de nous unir enſemble dans le temple du ſaint Eſprit qui eſt le cœur. C'eſt le privilege de ce temple ſaint, de nous unir avec tous ceux qui y entrent; & c'eſt aſſez pour demeurer toujours unis, que d'y demeurer toujours enſemble. Les temples matériels ne peuvent unir ceux qui ſe haïſſent, mais il ne ſe trouve point de haine dans ces temples ſpirituels qui ſe bâtiſſent au milieu de la plus grande diſperſion; ce ſont des temples que la charité ſeule de Jeſus-Chriſt peut édifier & qui ne ſervent qu'à la charité; nous aimons tous ceux que le ſaint Eſprit y fait entrer avec nous; & quand nous aurions eû auparavant de l'averſion pour eux, nous ne pouvons plus que les aimer quand ils y ſont une fois entrez.

Qu'on nous ſepare de nos freres tant qu'on voudra, nous ſommes dans des liens differens, à la verité, mais nous ne laiſſons pas de les tenir embraſſez comme ſaint Paulin en aſſuroit un de ſes amis; *Si prolongatus videatur incolatus noſter à locis habitationis tuæ, tamen ſpiritus non eſt ſeparatus à complexu dilectionis tuæ.*

S'il n'y a donc rien qui nous puiſſe ſeparer de la charité de Jeſus-Chriſt qui nous rend preſens, il n'y a rien auſſi qui

puiſſe nous ſeparer d'avec nos freres, & qui nous les rendent abſens. Il n'y a aucune créature, comme dit l'Apôtre, qui ſoit capable de nous ſeparer du Chef, ſi nous ne nous en ſéparons nous-mêmes; il n'y en a point auſſi qui ſoit capable de nous ſeparer des membres ſi nous ne ceſſons de les aimer. L'abſence corporelle ne nous peut donc pas priver des effets de cette preſence ſpirituelle, comme dit le même ſaint Paulin. *Abſentia corporalis non poteſt præſentiam ſolvere ſpiritalem.* Ne craignons donc que la diſperſion du cœur qui éloigne nos freres de notre cœur, & non pas cette autre diſperſion qui les y aſſemble; ne craignons que la diſperſion que Jeſus-Chriſt a craint pour nous & qui l'a rendu triſte dans ſa Paſſion: comme nous aſſure ſaint Ambroiſe: *Triſtis erat non pro ſua paſſione, ſed pro noſtra diſperſione*; il n'étoit pas triſte de ce que nous ſerions un jour ſeparez de nos freres, mais de ce que nous aurions ſi peu de charité pour eux, qu'il ne faudroit qu'une ombre pour la troubler; c'eſt ce qui devroit auſſi nous rendre triſtes, ſi nous avions quelque ſoin de l'imiter dans ſa triſteſſe, dont nous ſommes obligez de reconnoître que nous avons été la cauſe.

L'exil d'Adam, ſelon la penſée de S. Ambroiſe, ne conſiſtoit pas proprement en qu'il fut chaſſé du Paradis, mais en ce

qu'il perdit ſon innocence, & qu'il fut changé ; *Cui non loci ſed morum mutatio naturæ ſuæ fecit exilium.* S'il n'eut point peché, il n'eut point été exilé veritablement dans quelqu'exil qu'il eût été ; mais ayant peché, ſon exil auroit été encore plus grand s'il fût toujours demeuré dans le Paradis terreſtre, parce qu'il n'y auroit pas ſi bien fait penitence, ce qui eſt la ſeule voye de recouvrer la verité quand on l'a perduë. On peut croire même qu'Adam n'eût point perdu la verité s'il ne fût point demeuré dans le Paradis terreſtre; peut-être qu'il l'eut conſervé dans un exil, s'il eût été poſſible qu'un ſi juſte Juge eût condamné l'innocence à un exil. Mais pour nous il eſt certain qu'il n'y a point de lieu qui nous ſoit plus avantageux pour y conſerver la verité & l'innocence, que celui qui nous eſt le moins agreable ; nous ne devons rien craindre ſi Dieu nous choiſit lui-même ce champ de bataille, acceptons-le de bon cœur, quelque repugnance qu'y trouve la nature, & notre ennemi eſt déja vaincu. Job eſt demeuré victorieux ſur le fumier. La diſperſion eſt ſenſible, mais elle me donne des forces pour me faire vaincre ; elle me fait perdre toutes ſortes de commoditez, mais elle me maintient dans la poſſeſſion de Jeſus-Chriſt que j'aurois perdu ſi j'avois trop apprehendé la diſperſion.

Ne nous affligeons pas de ce que c'eſt en Egypte que nous fuyons. Mais conſolons-nous de ce que c'eſt avec J. C. que nous nous ſauvons ; nous perdons notre maiſon, mais la foi nous en fait trouver une autre qui eſt éternelle. La Foi eſt la patrie naturelle des enfans d'Abraham, dit ſaint Ambroiſe : *Nulla patria verior quàm fides* ; & lorſqu'elle les accompagne dans leur exil, ils ſont toujours chez eux. Quoi que ce ſoit qu'on nous ôte, quand nous ne perdons point la foi, on ne nous ôte rien, & nous ſommes riches ſi nous n'avons point d'autres richeſſes. C'eſt le grand tréſor de l'Egliſe, & elle ne peut jamais le perdre. Les Peres diſent qu'elle ne poſſede que la foi. *Nihil poſſidet Eccleſia niſi fidem.* Si nous ſommes contens de cette ſeule poſſeſſion, & que nous n'ayons point d'autre déſir que de vivre de la vie de la foi, nous nous croirons libres en priſon, & nous ne croirons point être ſeparez de nos freres dans la plus grande diſperſion.

DE LA PRIVATION *de la Messe, & de la necessité d'un Sacrifice perpetuel pour les personnes qui sont sincerement à Dieu.*

IL me semble que comme on communie spirituellement lorsqu'on ne le peut faire sacramentalement, on devroit de même, lorsqu'on ne peut entendre réellement la sainte Messe, y assister spirituellement, afin qu'il ne se passât point de jours où l'on ne participât à ce grand Sacrifice qui s'offre tous les jours sur nos Autels. C'étoit le sentiment d'une grande Sainte, qui disoit que lorsqu'on ne pouvoit assister au saint Sacrifice, qui est veritablement le tréſor de l'Eglise, & tout ce qu'elle a de plus auguste, il falloit se retirer en particulier, s'unir à elle, & entrer dans son esprit & dans son intention. Si l'on s'accoutumoit ainsi à entendre la Messe dans le tems qu'on ne peut le faire autrement, on l'entendroit beaucoup mieux & avec plus de perfection, que lorsqu'il est permis d'y assister. Car de même qu'en communiant spirituellement le plus souvent qu'on peut, on communie mieux ensuite en communiant réellement ; on assisteroit

au ſaint Sacrifice avec plus de fruit, ſi on s'y étoit comme préparé par une aſſiſtance ſpirituelle, lorſqu'on ne pouvoit pas y être réellement preſent; & l'on trouveroit dans ce Sacrifice particulier que l'on offriroit ſoy ſeul, la diſpoſition où il faut être pour l'offrir conjointement avec le Prêtre. Cela nous donneroit auſſi le deſir d'offrir plus ſouvent au Pere Eternel, l'Hoſtie ſans tache qui lui eſt ſi agreable; car comme nous devons la lui offrir, en reconnoiſſance de tous les biens qu'il nous a fait & en expiation de tout le mal que nous avons commis, il ſemble qu'il n'eſt pas juſte qu'en demeurant toujours ſi redevables à ſa bonté & à ſa juſtice, nous ne nous mettions en état de nous acquiter de ce que nous lui devons, que pendant le tems d'une demie heure que dure ordinairement une Meſſe. Je ne dis pas que nous ſoyons obligez d'entendre pluſieurs Meſſes, ou même que ſouvent cela fût utile, mais je crois qu'une demie heure par jour ne ſuffit pas pour rendre à Dieu ce que nous lui devons, & que des actions de graces qui demeurent ſi peu de tems ſont toujours trop courtes pour des bienfaits qui durent toujours. Le Pere Eternel nous donne continuellement ſon Fils, rendons-le lui toujours. Jeſus-Chriſt ne doit pas demeurer entre nos mains, nous ne

le recevons que pour le rendre ; ſi nous le retenons, c'eſt une injuſtice, & nous devenons doublement ingrats ; non-ſeulement en ne reconnoiſſant point les grandes obligations que nous avons à Dieu, & en ne lui rendant rien pour tous les biens qu'il nous a fait ; mais en ne lui rendant pas même ſon Fils qu'il ne nous donne que pour nous acquiter de tout ce que nous lui devons en le lui rendant.

C'eſt avoir bien peu de ſoin de ſon ſalut, que de ne pas ſe mettre en peine de payer à Dieu les dettes immenſes dont on eſt chargé envers lui, & de ne pas lui rendre ce qu'il nous donne. Nous pouvons facilement ſatisfaire à ce que nous lui devons, & d'une maniere digne de lui, cependant nous ne le faiſons pas, & nous négligeons ainſi de nous ſauver. Nous avons pour ainſi-dire notre ſalut entre nos mains, & nous n'y penſons pas. Jeſus-Chriſt ſe donne à nous, afin que nous le donnions lui-même à ſon Pere, & que ſon Pere ne puiſſe pas nous refuſer la grace que nous lui demandons en lui offrant ſon Fils ; il demeure ſur nos Autels, où il nous attend jour & nuit, afin que nous nous acquittions de toutes nos dettes & que nous le donnions lui-même en payement, non ſeulement pour nous délivrer du ſupplice de la mort, mais pour acquerir

le

le droit de regner avec lui. Cependant nous le laissons dans une solitude effroiable; il plaide notre cause en notre absence devant son Pere, & nous ne nous informons pas même de tout ce qui se passe à ce Tribunal, il le prie d'avoir encore patience, & nous demeurons insensibles.

La plus grande partie du monde s'imagine s'être acquité de tous ses devoirs, quand on employe une demie heure à assister à la Messe, souvent même avec mille distractions. Ce n'est pas là assister autant qu'on le doit à ce sacrifice; & quand même on y auroit assisté dignement, est-il juste que le Chef demeure separé le reste du jour d'une grande partie de ses membres; c'est vivre que de s'unir à Jesus-Christ qui est notre vie, pendant le sacrifice de la Messe. Pourquoi mourir en quelque façon le reste du tems en interrompans cette union? Car n'est-ce pas comme mourir, que de demeurer dans un état semblable à celui de la mort, sans mouvement & sans sentiment, & est-ce assez pour vivre de respirer pendant une demie heure, & de demeurer tout le reste du jour sans donner aucun signe de vie?

Si Jesus-Christ ne s'offre que pendant une demie heure, ne l'offrons que pendant une demie heure; mais s'il s'offre continuellement avec nous, pourquoi ne nous

offrons-nous pas toujours avec lui ? il dit ſans ceſſe à ſon Pere : (a) *Me voilà avec mes enfans que vous m'avez donné ; Ecce ego & pueri mei quos dediſti mihi* ; Nous devons craindre que nous ne lui ayons pas été donnez, ſi nous n'avons pas ſoin de reſter avec lui ; puiſqu'il eſt marqué que tous ceux qui lui ont été donnez ſont avec lui. Jeſus-Chriſt continuë encore de s'immoler pour nous, aprés que le Prêtre l'a immolé ſur l'Autel. La Meſſe finit, mais le ſacrifice continue, le grand Prêtre prie toujours pour nous, (b) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Voulez-vous ſçavoir combien dure ſon interceſſion, voyez combien dure ſa vie. Il vit toujours, il intercede donc toujours, puiſqu'il eſt toujours vivant, afin d'interceder toujours pour nous, comme le dit ſaint Paul, *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Si nous voulons toujours vivre, joignons-nous toujours à ce divin Chef qui demande continuellement la vie pour nous, nous la perdrons ſi nous le quittons. Il ne faut point que nous la demandions ſeuls, & il ne faut point qu'il la demande ſeul. Nous ne pourions la demander ſans lui, & il ne veut point la demander ſans nous. Mais nous ſommes trés aſſurez que nous vivrons, ſi dans le tems qu'il demande la

(a) Heb. 2. 13.
(b) Heb. 7. 25.

vie pour nous, nous avons soin de la demander avec lui.

Le culte que nous devons à Jesus-Christ, doit avoir quelque raport à l'assistance qu'il nous donne, & à la necessité que nous avons de son secours. Nous n'avons pas besoin de lui seulement pendant une demie heure, & il ne borne pas son assistance à si peu de tems, nous avons toujours besoin de son secours, & il ne cesse de nous l'accorder. Pourquoi ne nous unissons-nous à lui que dans le tems d'une demie heure? Dieu qui est éternel, disoit une grande Sainte, n'a point agreable une adoration si courte, & qui cesse à l'heure même. Nous ne pouvons lui plaire que par son Fils: pourquoi donc, afin de lui plaire toujours, ne lui presentons-nous pas toujours son Fils? Je ne m'étonne donc pas de ce que nous sommes si tiedes, & que nos forces n'augmentent point; c'est que par notre faute & contre l'ordre de Dieu, nous ne faisons point assez d'usage de l'aliment qui nous soutiendroit. Nous n'employons que quelques momens pour nous nourrir, & nous devrions y employer tout notre tems.

Il suffit au corps de prendre la nourriture une ou deux fois par jour; mais cela ne suffit pas à l'ame; le corps même se nourrit toujours au dedans, quoiqu'il

ne ſe nourriſſe pas toujours au dehors, & ſon action dure toujours. Le mouvement du cœur ne ſçauroit être interrompu ſans que la vie ſoit en peril. L'ouvrage de la nature ne ſe fait point par repriſe ; & comme dit Tertulien, elle ne ſçait ce que c'eſt que de ceſſer, *Otium ſui natura neſcit.* Elle craint juſqu'à l'oiſiveté d'un moment qui pourroit lui être mortel ; pourquoi donc ne craignons-nous pas d'être oiſifs dans l'action même de notre ſalut, qui eſt bien d'une autre importance que l'action de la nature ? pourquoi donc l'ouvrage de la grace demeure-t-il interrompu un ſi long tems? pourquoi employons-nous un ſi peu de tems à nous nourrir, quoique ce ſoit la ſeule choſe que nous ayons à faire? Saint Ambroiſe dit admirablement bien que l'on languit toujours de faim, quand on ne s'accoutume point à prendre une nourriture toujours ; *Semper famem patitur qui alimentis perpetuis neſcit impleri* : C'eſt qu'en effet notre nourriture doit répondre à notre beſoin ; la neceſſité eſt la régle de nos alimens, & la meſure naturelle qui nous marque ce que nous devons en prendre.

Or comme il nous eſt demeuré un vuide infini, qui eſt la ſuitte de cette maladie mortelle, qui non ſeulement nous a conduit juſqu'aux portes de la mort,

mais qui nous a tous fait mourir ; il n'y a point de nourriture qui puiſſe nous nourrir quand elle eſt bornée, ou quand nous ne continuons pas toujours de la prendre ; tout ce qui eſt fini & temporel ne peut nous nourrir, parce que nous avons au dedans de nous-mêmes un vuide infini qui ne peut être rempli que par quelque choſe d'infini. Il n'y a point pour nous d'aliment & de remede dans la nature ; Dieu ſeul peut nous guerir & nous nourrir ; c'eſt lui ſeul qui eſt notre nourriture & notre remede, & même on peut dire que cette nourriture incomparable ne nous ſuffit pas ſi nous ne la prenons qu'en paſſant ; il faut que nous nous nourriſſions de Dieu & que nous nous en nouriſſions toujours, ſi nous voulons vivre & devenir fort. Si cette nourriture eſt diſcontinuée nous languiſſons, ſi nous ceſſons de nous en nourrir nous mourons, il eſt impoſſible que nous nous nourriſſions ſuffiſamment de Dieu, quand Dieu même ne nous ſuffit pas, & quand nous aimons quelqu'autre choſe avec lui, car alors nous ne nous nourriſſons pas continuellement.

Voilà pourquoi l'Ecriture dit qu'il n'y a que les commandemens éternels qui nous donnent entrée à la ſageſſe : (a) *Ingreſſus illius mandata æterna* ; c'eſt la ſageſſe

(a) Eccl. 14. 5.

qui eſt notre vie. Toute action qui ne fait que paſſer & qui ne ſubſiſte point dans nôtre cœur, eſt une action d'une perſonne foible, & n'eſt point capable de nous faire arriver juſqu'à l'entrée de la ſageſſe; puiſqu'il faut quelque choſe d'éternelle pour y entrer : *Ingreſſus illius mandata eterna*: On ne peut pas faire un grand voyage en ne remuant qu'un pied, ou lorſqu'on s'endort aprés avoir fait deux ou trois pas. La ſageſſe eſt tellement éloignée de nous, que nous ne pouvons pas avancer dans la voye de Dieu & faire un aſſez grand progrés dans la vertu, pour avoir quelqu'accés auprés de cette ſageſſe, ſi nous ne marchons continuellement. Si nous penſons quelque tems à Dieu & que nous penſions enſuitte au monde, ſi aprés une courte ou même une longue priere nous n'avons plus ſoin d'entretenir le feu qui doit toujours brûler ſur l'Autel de notre cœur ; il eſt évident que comme il n'y aura rien en nous qui dure toujours & qui réponde aux commandemens éternels dont l'obſervation eſt neceſſaire pour avoir entrée dans la ſageſſe, il eſt évident, dis-je, que nous n'y entrerons point, & que nous en ſerons toujours éloignez. Il y a même à craindre que ce feu du cœur brulant avec ſi peu de continuité, & n'étant rallumé que de loin à loin ; le froid ne ſuccede enfin à

la chaleur ; & qu'ayant été trop de tems ſans être ranimé, il ne s'éteigne enfin.

C'eſt une action trés-ſainte que d'entendre la Meſſe, mais ſi après l'avoir entenduë nous ne penſons plus à Jeſus-Chriſt qui s'eſt offert ſur l'Autel à ſon Pere, & qui continue encore de s'offrir après qu'elle eſt dite, elle ne ſuffira pas pour nous rendre Saints ; je crains même beaucoup que faiſant ſi peu de reflections ſur la grace que nous y avons reçu, & n'ayant pas aſſez de ſoin de la conſerver au milieu de tant d'ennemis qui nous obſedent, nous ne venions à la perdre auſſitôt, & que nous ne demeurions auſſi nuds que nous étions auparavant. Pour entendre la Meſſe auſſi utilement que nous le pouvons, il faut encore y penſer après qu'elle eſt dite, & continuer de nous joindre avec Jeſus-Chriſt qui continue de s'offrir pour nous, comme nous le dit l'Apôtre ; *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Il ne peut diſcontinuer de prier pour ſes Elus, comme il ne peut diſcontinuer de vivre, *ſemper vivens ad interpellandum pro nobis* : il vit toujours & il prie toujours pour eux ; ſon eſprit a attaché ſon interceſſion à ſa vie, afin que nous euſſions une plus grande confiance en cette admirable priere qui nous doit ſauver ; car

comme l'Apôtre dit, *que Dieu voulant faire voir avec plus de certitude aux heritiers de la promesse, la fermeté immuable de sa resolution a ajouté le serment à sa parole, afin qu'étant appuyez sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation, de même afin de nous rendre inébranlables dans l'esperance de l'Evangile de son Fils*; (a) il a voulu que la prierre qu'il fait pour nous fût jointe dans le nouveau Testament à la vie même glorieuse qu'il a pris dans le tombeau, afin qu'étant très-assurez qu'il ne peut plus goûter la mort, comme parle l'Apôtre, depuis qu'il est assis à la droite de son Pere, nous ne le fussions pas moins qu'il ne peut pas nous oublier dans quelque abandonnement que nous paroissions être; *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Comme il vit toujours, il intercede toujours pour ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise; mais comme il opere dans nous par son esprit tout ce qu'il fait pour nous, nous ne pouvons avoir une marque plus assurée que nous avons le bonheur d'être du nombre de ses Elûs, que lorsque nous avons soin de prier toujours & de nous joindre le plus souvent qu'il est possible à ce divin Mediateur qui s'offre & qui prie continuellement pour nous. Il est toujours vivant pour interce-

(a) Hebr. 6 17.

der, nous ne devons donc vivre que pour prier; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire qu'en nous faiſant ſes enfans, il nous a fait Prêtres en un ſens, puiſque ſelon le témoignage de ſaint Pierre & de ſaint Jean, (*a*) tous les Chrêtiens participent au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt pour offrir à Dieu ſur l'Autel de leurs cœurs des prieres & des vœux. Les ſimples Fideles ne ſont point égaux aux Prêtres, parce qu'ils n'ont point comme eux le caractere Sacerdotal; les Prêtres participent au Sacerdoce de Jeſus-Chriſt tout d'une autre maniere, & qui eſt incomparablement plus relevée que les ſimples Fideles; ceux-ci ne ſont Prêtres que pour prier, les Prêtres le ſont pour ſacrifier; nous ſommes Prêtres ſans Ordre & ſans caractere particulier, mais non pas ſans hoſtie, puiſque nous le ſommes pour offrir Jeſus à ſon Pere, non pas avec les mains, ſi ce n'eſt comme le dit l'Apôtre, lorſque nous levons vers Dieu des mains pures, *levantes manus puras*; mais nous ſommes Prêtres, parce que nous rendons à Dieu le culte de notre amour, non pas ſur les Autels viſibles de nos Egliſes, mais ſur l'Autel inviſible de notre cœur, où nous devons ſacrifier Jeſus-Chriſt à ſon Pere, en nous y ſacrifiant nous-mêmes, comme dit ſaint Auguſtin, *cujus ipſi inviſibiles ſa-*

(*a*) 1 Pe. 2. & 9. Apoc.

crificium in cordibus noſtris eſſe debemus.

C'eſt une des grandes differences qui eſt entre nous & les Prêtres qui ſont revêtus du caractere qu'imprime l'Ordination, que ceux-ci ſacrifient réellement & offrent Jeſus-Chriſt veritablement pour nous, quand même ils ne ſe ſacrifieroient point & qu'ils ne s'offriroient point eux-mêmes, comme il arrive, lorſque ſans une veritable préparation & ſans être une hoſtie ſainte & dans leurs corps & dans leurs cœurs, ils ont la temerité de s'approcher de l'Autel pour offrir au Seigneur cette divine hoſtie pour nos pechez; alors même ils ne laiſſent pas de contribuer à notre ſanctification, quoiqu'ils attirent ſur leurs tête une terrible condamnation; mais pour nous, nous ne pouvons offrir Jeſus-Chriſt à ſon Pere, ſi nous ne nous offrons avec lui en même tems. Il faut que nous accompagnions ce ſacrifice du nôtre, & il n'eſt point notre hoſtie, ſi nous ne ſommes la ſienne, comme dit admirablement ſaint Gregoire; *tunc verè pro nobis hoſtia erit Deus, cùm nos ipſi hoſtiam fecerimus.* Les autres Prêtres peuvent être des mechans Prêtres, & ils demeurent toujours Prêtres, quoiqu'à leur grande confuſion; mais pour les Laïques, leur Sacerdoce eſt tellement attaché à leur vertu qu'il en eſt inſeparable; & ils ne ſont Prêtres qu'autant qu'ils

ſont ſaints. C'eſt pourquoi ſaint Pierre appelle ce Sacerdoce general des Chrétiens, *un Sacerdoce Royal*, parce qu'ils ne peuvent être Prêtres, s'ils ne ſont Rois par l'empire qu'ils doivent avoir ſur leurs paſſions, d'où vient qu'on peut dire qu'ils ſont des ſaints Prêtres, ou qu'ils ne ſont point Prêtres.

Il n'y a donc parmi les ſimples Fideles que ceux qui s'uniſſent à Jeſus-Chriſt qui puiſſent offrir Jeſus-Chriſt, *celui qui eſt deſcendu eſt le même que celui qui eſt monté*, & il n'y a que lui qui eſt monté, il n'y a auſſi que lui qui s'offre, & tous ceux qui ſont ſeparez de lui ne peuvent l'offrir, n'étant point unis à celui qui s'offre. Saint Auguſtin dit que pour participer à ce grand Sacrifice que le Pere recevra éternellement de ſon Fils dans le Ciel, *il faudra qu'on ſe ſoit acquis une place dans le corps du Grand Prêtre* qui s'offrira avec tous les Elûs qui l'offriront. On peut dire la même choſe de ce Sacrifice des Laïques, qui ne ſubſiſte point étant ſeparé de celui de Jeſus-Chriſt. Ce Sacrifice n'eſt rien en effet que la part que Jeſus-Chriſt a la bonté de nous y faire prendre par ſa grace, & il ne peut être offert que par les membres de ce ſouverain Prêtre, leſquels s'uniſſent à lui par ſon amour, qui eſt le feu qui ſeul conſomme ce Sacrifice : d'où vient que ſaint Ambroiſe l'appelle l'holo-

cauſte d'une dévotion ardente, qui naît de l'infuſion du ſaint Eſprit, lorſque les ames des Fideles qui renoncent aux délices & aux voluptez, commencent de s'approcher de cet Autel ſpirituel du Seigneur : *Oblatio & holocauſtum ferventis devotionis infuſioniſque Spiritûs ſancti, cùm ad illud ſpiritale Domini altare ceperint admoveri animæ credentium, quæ renuntiant voluptatibus atque delicis tanquam aratrum ducant in ſuis viſceribus ut fructus ferre poſſint piæ cultura.*

C'eſt en ce ſens que le même Pere dit ailleurs que tous les enfans de l'Egliſe ſont Prêtres : *Omnes filii Eccleſiæ ſacerdotes*; ce qui devroit donner une grande confuſion devant Dieu, d'être honoré d'une ſi grande dignité, & d'en faire ſi peu d'uſage. Nous ne faiſons pas même reflection que nous ſommes Prêtres, & que nous avons à offrir un grand ſacrifice pour nos néceſſitez particulieres & pour celles de toute l'Egliſe. Qu'elle excuſe apporterions-nous à Dieu, de nous approcher ſi rarement de cet Autel ſpirituel, duquel nous ne devrions jamais être éloignez? car au lieu que les Prêtres n'offrent qu'une fois par jour le ſacrifice du corps de J. C. ſur nos Autels, nous ſommes obligez d'offrir continuellement cet autre ſacrifice, qu'on peut appeller le ſacrifice de notre cœur, de même qu'on appelle celui

des

des Prêtres le sacrifice de l'Autel, les Prêtres mêmes sont obligez aprés avoir offert une fois Jesus-Christ sur l'Autel visible, de recourir à cet autre Autel invisible pour continuer de l'y offrir. Aprés avoir offert Jesus-Christ pour nous, ils l'offrent ensuite de la même maniere que nous; & ils ne peuvent être de bons Prêtres, s'ils ne s'appliquent continuellement à exercer les fonctions de notre Prêtrise. Les Evêques dont le principal est la predication & le gouvernement des ames, ne seroient pas bons Evêques s'ils refusoient de sacrifier comme les Prêtres, de même que les Prêtres ne s'acquiteroient pas bien de l'obligation de leur ministere s'ils ne sacrifioient comme les Laïques; difference qui se trouve entre les uns & les autres, & que les Evêques & les Prêtres dans plusieurs occasions, peuvent être long-tems sans s'approcher de l'Autel & sans y offrir Jesus-Christ; au lieu que pour leur propre salut & celui des Peuples, il ne leur est pas permis d'être long-tems sans l'offrir sur l'autel invisible qui leur est commun avec toutes sortes de personnes, & qu'ils sont obligez de l'y offrir, & plus souvent & plus saintement, parce qu'ils sont obligez d'être d'autant plus saints qu'ils participent d'une maniere plus relevée au sacerdoce de Jesus-Christ.

Mais cette obligation qui leur eſt particuliere, & qui naît de leur caractere, n'empêche pas que celle qu'ont les laïques ne leur ſoit commune. On reconnoîtra un jour quel malheur ce ſera d'avoir été Prêtres ſans en avoir jamais fait les fonctions, & ſans avoir penſé que les Chrétiens ne ſont appellez Prêtres, que parce qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer d'offrir à Dieu un ſacrifice qu'ils lui doivent; ſi nous avons tous ſoin de nous acquiter de ce devoir comme il faut, & d'offrir continuellement Jeſus-Chriſt au Pere Eternel, il n'y a point de grace que nous ne puiſſions attirer ſur l'Egliſe, pour la délivrer de tous ſes maux. Car, ſi Aaron ſans avoir offert le ſang d'aucune hoſtie; (a) *Quoique les pechez ne fuſſent point remis ſans effuſion de ſang*, dans la loi ancienne, (ce qui eſt bien conſiderable.) Si Aaron dis-je, arrêta la colere de Dieu en ne lui oppoſant d'autre bouclier que la priere, comme il eſt dit dans le livre de la ſageſſe (b) *Proferens ſervitutis ſuæ ſanctum orationem*; à plus forte raiſon dans la Loi nouvelle, dont le ſacrifice ne conſiſte point dans le ſang des bêtes, mais dans celui de Jeſus-Chriſt, on déſarmeroit bientôt le bras de Dieu quoi qu'invincible par lui-même, ſi tous ceux qui font profeſſion de le ſer-

(a) Heb. 3. 22.
(b) Sap. 18. 21.

s'ils se mettoient comme Aaron entre les vivans & les morts, & n'avoient point de plus grandes occupations que de lui offrir continuellement son Fils pour obtenir la remission de nos pechez, & pour le prier de répandre ses benedictions sur son Eglise.

C'est à ces fonctions que nous oblige notre qualité de Prêtre, c'est pour notre Mere que nous devons les remplir. Nous n'avons point de meilleurs armes pour la deffendre contre ses ennemis que celle de notre sacerdoce, nous devons sacrifier pour elle sur l'Autel de notre cœur, & y offrir à Dieu l'Epoux pour l'Epouse, de même que les Prêtres l'offrent pour elle sur l'Autel de nos Eglises. Si tous ses enfans étoient Prêtres de la sorte, (*a*) comme il est dit que tous les enfans de David l'étoient, cette sainte Mere seroit bientôt sans ennemis; & ce seroit pour lors que regardant Jesus-Christ, & mettant toute notre confiance dans les merites & dans le prix infini de la satisfaction qu'il a bien voulu faire pour nous, nous offririons à Dieu cette belle priere de Nehemias (*b*) *Accipe Domine sacrificium pro universo populo tuo Israel, & custodi partem, & sanctifica, &c.* Recevez, Seigneur, ce grand sacrifice pour votre Peuple d'Israël, con-

(*a*) 2. Reg. 8. 18

(*b*) 2. Mac. 1. 25.

ſervez & ſanctifiez ceux que vous avez rendus votre portion & votre heritage, raſſemblez ceux qui ſont diſperſez, délivrez ceux qui ſont dans la captivité, regardez favorablement ceux qui ſont devenus un objet de mépris & d'abomination, afin que toute la terre ſçache que vous êtes notre Dieu. Enfin, Seigneur, raſſemblez votre Peuple dans votre lieu ſaint, *Congrega diſperſionem noſtram, conſtitue populum tuum in loco ſancto tuo*; C'eſt ainſi que nous devrions prier pour toute l'Egliſe; car il ne faut pas ſe tromper, perſonne n'eſt Prêtre ſeulement pour ſoi-même, tous les Prêtres ſont le tréſor de l'Egliſe & lui appartiennent. Comme donc les Conciles ont ordonné qu'on ne conſacreroit point de Prêtres que pour le ſervice de l'Egliſe, ſelon le beſoin qu'elle en auroit, le ſaint Eſprit garde lui-même la régle qu'il a inſpiré à ces ſaintes Aſſemblées.

Les Prêtres qu'il fait lui-ſeul ſans le miniſtere des hommes, ne ſont que pour le bien de ſon Egliſe. Il ne répand dans leur cœur l'onction pour laquelle il les conſacre, qu'afin qu'elle ſe répande enſuite ſur la robe de ſon Epouſe. Ceux qui ne prient que pour eux prient froidement, ou du moins ils ne prient pas avec cette ſainte effuſion avec laquelle le cœur ſe répand devant Dieu, lorſqu'il

ne tient plus à rien ; & qu'il est dans la liberté du saint Esprit. Ceux qui n'offrent Jesus-Christ que pour eux seuls, ne continuëront pas long tems ce grand sacrifice. Comme il est d'un prix infini, c'est ne pas l'offrir comme il convient, que de le renfermer dans des bornes si étroites, & de se l'approprier : le chef est pour tous les membres ; & il n'est à chaque membre, qu'à proportion qu'il est uni par le lien de la charité à tous les autres.

Nous n'avons point d'autre régle & d'autre mesure de l'union que nous avons avec Jesus-Christ, que celle que nous avons avec nos freres. Il est donc vray de dire que notre Chef ne fait couler qu'une partie peu considerable de ses influences sur ceux de ses membres qui font peu de bien aux autres ; & qu'au contraire, quand on voit des personnes qui ont des entrailles de charité pour le prochain, on ne peut plus douter de l'abondance de la misericorde de Dieu sur eux, parce que nous la voyons clairement dans celle qu'ils ont pour les autres. Comment donc le Seigneur feroit-il à quelqu'un la grace de l'appliquer continuellement à lui offrir son Fils, ce qui est le faire Prêtre, s'il le voyoit uniquement appliqué à son propre avantage ? Comment me feroit-il ce grand don,

quand il voit que je garde pour moi seul tout ce qu'il me donne, & que je ne pense qu'à mes interêts particuliers?

Je comprend bien que le peu de charité que j'ai pour mes freres, est la vraye cause de la froideur de mes prieres. Et cela me fait souvenir d'une reflexion que fait le plus grand Maître de l'éloquence payenne, lorsqu'il parle de l'action de l'Orateur & de cette chaleur noble qui anime le discours & emporte les Auditeurs. Il dit qu'il est impossible qu'on ne soit plus animé quand on a un grand auditoire, que quand on parle à peu de personnes; & la raison qu'il en donne, c'est qu'il n'y a personne qui ne jugeât qu'un homme seroit fou, si en parlant seulement à quelqu'un en particulier il parloit avec les mêmes gestes & parloit avec la même ardeur que s'il parloit en public & devant un grand monde. Dieu s'est plû à nous faire voir des images de sa verité dans les moindres choses & jusques dans nos passions, comme remarque saint Augustin. La priere est l'éloquence des Saints; & il n'y en a point de plus grande que celle qui persuade Dieu pour ainsi-dire, & qu'on ne peut apprendre que de Dieu même; mais si nous ne l'employons que pour nous seuls, je me servirai des paroles de saint Paul, (a) Le

(a) Cor. 22. 14.

nature même ne nous enſeigne-t-elle pas que nous ne pouvons parler à Dieu avec la même ardeur que ſi nous parlions pour tous nos freres ? Notre priere ne peut être animée d'une grande ardeur que par une fervente charité, & nous avons peu de charité lorſque nous ne prions que pour nous. Prions pour toute l'Egliſe ; faiſons entrer tous nos freres dans cet auditoire ſpirituel ; & notre priere animée par les mouvemens du ſaint Eſprit, touchera le Seigneur, & le portera à nous faire miſericorde.

Pour être Prêtre, il faut que nous le ſoyons pour nos freres, & nous n'obtiendrons point cette grande grace, ſi nous ne la demandons que pour nous ; mais ſi Dieu nous l'accordoit & pour nous & pour eux, que nous ſerions heureux, & que nous avancerions beaucoup en peu de tems ! Nos mauvaiſes habitudes qui nous jettent dans la derniere langueur, céderoient à la grace de notre Prêtriſe. Cette grace nous feroit ſurmonter nos paſſions les plus violentes, & obtenir la remiſſion de tous nos pechez ; car quelle dette ne pourrions-nous pas payer, quelles graces, quelles richeſſes ne pourrions nous pas acquerir, ſi nous offrions continuellement Jeſus-Chriſt à ſon Pere ? Nos actions de graces lui ſeroient toujours agréables, parce que nous le remerci-

sions par Jesus-Christ; nos prieres seroient plus efficaces, parce que nous ne pririons qu'au nom de de Jesus-Christ; & nous assisterions au saint Sacrifice avec plus de fruit & de merite, parce que nous coopererions avec le Prêtre en offrant avec lui Jesus-Christ.

Mais un de nos grands avantages seroit que rien ne pourroit nous faire perdre notre trésor, qui ne dépendroit que de la misericorde de Dieu seul, quelques affaires & quelques accidens qui arrivassent. On ne pourroit jamais nous empêcher d'entendre la sainte Messe, qui est la consolation des Fideles, & leur force, parce que le sacrifice s'offriroit toujours au dedans de nous, lors même qu'il n'y auroit point de Prêtres pour l'offrir devant nous.

Je sçai bien la difference qu'il y a entre le sacrifice que le Prêtre offre à l'Autel, & cet autre sacrifice qui peut être offert par les Laïques. La sainte Messe a une prérogative toute singuliere, & un des grands avantages de cet autre sacrifice est de nous disposer à la mieux entendre; mais s'il étoit impossible que nous l'entendissions, aprés avoir fait tout ce qui est en nous pour y assister en personne, nous trouverions tout le merite du sacrifice genéral dans ce sacrifice particulier, & nous offririons Jesus-Christ conjointe-

ment avec les Prêtres mêmes qui sont les plus éloignez & avec toute l'Eglise. En quelque lieu que nous offrions J. C. à son Pere, nous ne sommes point sans Jesus-Christ. Or quand on a Jesus-Christ, dit saint Ambroise, on a tout, *Ubi Christus, ibi omnia*; & on peut dire que pourvû que notre foi soit entiere, rien ne nous manque.

Que perdrai-je s'il n'est pas en mon pouvoir d'assister au saint Sacrifice dans le lieu particulier où Jesus-Christ est offert par le Prêtre; lorsque je sçai qu'on l'offre par toute la terre, lorsque je suis uni par les liens de sa charité à tous ceux qui l'offrent, & lorsque je l'offre moi-même par la misericorde qu'il me fait de m'unir à lui. On offre cette Hostie sainte & sans tache dans tous les lieux, selon que le Prophete l'a predit, on l'offre en tout tems. Pourvû que je veille & que ma foi ne s'endorme point, je ne perds rien; & étant exclus d'une Autel dont même on ne peut dire proprement que je suis exclus puisque j'y assiste en esprit, je trouve les Autels de toutes les Eglises qui sont pour moi; quand on a l'Autel de Jesus-Christ dans le cœur, on les a tous.

Ce n'est pas ce qui est au dehors de Jesus-Christ, pour ainsi dire, mais c'est ce qui est au dedans qui nous guerit &

qui nous délivre de notre aveuglement, selon la parole de saint Ambroise, *verè videt qui Christi mundatur interius.* Or ce qui est d'interieur dans Jesus-Christ & ce qui peut purifier l'ame, est veritablement par tout; on ne peut rien perdre quand on est à Dieu de tout son cœur, quelque violence qu'on nous fasse, parce qu'il est impossible de perdre Dieu qu'on ne le perde volontairement, & qu'il n'est pas moins impossible de perdre rien quand on a tout.

C'est bien dans cette rencontre que la parole de Tertullien auroit lieu, *tibi ipse Sacerdos, &c.* Si vous n'avez point de Prêtre, vous êtes Prêtre pour vous-même; vous ne pouvez être sans Sacrifice, lorsque vous sacrifiez toujours Jesus-Christ, & vous ne pouvez être sans Autel, puisque votre cœur où vous sacrifiez est votre Autel. Nous n'avons qu'à avoir une ferme confiance en Jesus-Christ, comme dit saint Ambroise, nous n'avons qu'à avoir une foi vive, & nous avons Jesus-Christ, parce que notre foi nous est Jesus-Christ; nous n'avons qu'à avoir une charité ardente & nous avons Jesus-Christ, car notre charité nous est Jesus-Christ; *Unus est Christus nobis fides, spes, charitas.* Qui a ces grandes vertus, a indubitablement Jesus-Christ, parce que Jesus Christ ne peut être dans un cœur

sans elles, & qu'elles n'y peuvent être sans Jesus-Christ. Nous n'avons qu'à les rendre à Dieu & lui en faire hommage, reconnoissant humblement & veritablement devant lui que nous les tenons de sa seule misericorde, & nous sacrifions Jesus-Christ en le rendant à son Pere, & en lui faisant une juste offrande des biens mêmes qu'il nous a donné, & dont nous lui attribuons toute la gloire.

Ce que dit saint Anselme, de l'adorable Sacrifice qu'offrent les Prêtres sur nos Autels, se peut dire aussi dans la conjoncture presente du sacrifice que tous les Fideles peuvent offrir : *Hoc in præsenti humiliter agimus in terris quod potentialiter ipse pro nobis sicut Filius pro sua reverentia audiendus agit in cœlis.* Car nous faisons en effet dans ce sacrifice du cœur en y offrant Jesus Christ à son Pere, ce que fait Jesus-Christ en s'y offrant lui-même, & ce que font les Saints qui l'y offrent continuellement conjointement avec lui. Nous offrons ce sacrifice sans especes & sans Autel materiel, mais il n'y a pas non plus d'Autel ni d'especes dans le Ciel où Jesus-Christ est offert avec plus de perfection. Nous l'offrons sans Temple, sans Ministres & sans rien de sensible, parce que nous n'avons besoin que de lui pour le bien offrir. Son seul amour nous suffit pour cette oblation auguste ; nous n'avons qu'à nous

joindre à celui que nous offrons, & nous l'offrons; nous nous uniſſons à lui, comme dit ſaint Clement d'Alexandrie, par les paroles, par les actions & par le cœur.

Nous nous uniſſons à lui par nos paroles quand elles ſont vrayes; par nos actions quand elles ſont juſtes, & par notre cœur lorſque notre volonté eſt embraſée par ſa charité; voilà comme nous nous uniſſons à Jeſus-Chriſt afin qu'il puiſſe être notre hoſtie, & que nous l'offrions à ſon Pere pour nos pechez. Mais qui pourra nous empêcher de nous unir à lui de la ſorte? Qui peut nous empêcher de dire vray? qui peut nous contraindre de commettre une injuſtice, ſi nous ne le voulons? que peut-on faire pour nous empêcher d'admirer & d'adorer la verité au dedans de nous mêmes, & d'être poſſedez de ſon amour? Diſons donc la verité; ne ſuivons que la verité; n'aimons que la verité. Nous rendons à Dieu ſeul la gloire qu'il merite; quand nous ſommes ſages dans nos paroles, quand nous ſommes juſtes dans nos actions, & quand nous lui ſommes ſoumis dans nos déſirs & dans nos penſées; & en ne parlant que pour lui, en agiſſant que pour lui, en ne penſant qu'à lui, en ne deſirant que lui ſeul, en le loüant des dons de ſa bonté, & en nous humi-

liant

liant de notre propre iniquité, nous offrirons un sacrifice stable & permanent qui ne peut nous être ôté, en quelque lieu, en quelque état, en quelque captivité que nous soyons, pourvû que le cœur soit libre, & que nous ayons toujours Jesus-Christ devant les yeux. Nous pouvons toujours entendre la Messe, & offrir un sacrifice dans lequel nous recevrons veritablement Jesus-Christ, & nous le rendrons à son Pere en actions de grace des bienfaits dont il nous comble pour l'accomplissement de notre salut *Amen.*

DE LA PRIVATION *du Viatique.*

SAint Jean a bien raison de dire que Jesus-Christ ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, (*a*) il les a aimez jusqu'à la fin; puisque c'est dans le tems de cette fin même qu'il leur a témoigné un plus grand amour, en leur donnant pour nourriture dans la sainte Eucharistie son propre Corps avant que de l'abandonner aux Boureaux qui devoient l'attacher à la Croix pour nous délivrer de la mort. Mais il ne nous a pas aimé seulement jusqu'à sa mort, & en mourant pour nous, il nous a aimé encore jusqu'à

(*a*) Joan. 13. 1.

notre mort, & en mourant en quelque ſorte en nous. Car comme il nous apprend lui-même qu'il ſouffre en nous, pourquoi ne peut-on pas dire auſſi en quelque maniere qu'il meurt dans nous, afin de nous faire ſurmonter la mort par lui-même, & en ſa perſonne, en nous délivrant de ſon aiguillon, qui eſt le péché, & en nous ôtant la plus grande partie de ſon amertume, par la conſolation de ſa ſainte préſence? car comment craindrions nous la mort entre les bras de ſa vie?

Il a donc voulu nous donner ſon corps aux approches de la mort, afin de nous rendre intrépides, & que le ſecours fût plus grand dans ce dernier paſſage où la violence de nos ennemis eſt plus grande. Ils voyent bien qu'ils n'ont plus que ce moment pour travailler à nous perdre, & c'eſt ce qui augmente leur rage, comme il eſt dit dans l'Apocalypſe, (*a*) c'eſt auſſi ce qui engage J. C. à redoubler en même tems les effets de ſon amour; & il veut que ſa miſericorde abonde, où abonde la malice de notre adverſaire. C'eſt ce qui a fait que l'Egliſe dans la plus grande vigueur des Canons ne refuſoit point à la mort l'Euchariſtie aux plus grands pécheurs qu'elle en avoit privé pendant toute leur vie. Cette ſainte Mere ayant toujours eu grand ſoin qu'aucun de ſes

(*a*) Apo. 12, 12.

enfans, autant que cela se pourroit, ne partît de ce monde sans recevoir le corps de Jesus-Christ, qui est notre voye unique, & toute notre force pendant le cours de la vie, & à l'heure de la mort.

On ne peut donc pas douter que ceux qui nous privent à la mort du corps de Jesus-Christ, & qui nous refusent ce saint Viatique à la fin même du chemin où il est plus nécessaire ne nous ôtent en effet un grand secours; mais de même que l'Apôtre dit: qui accusera les Elûs de Dieu? (a) *Quis accusabit adversus Electos Dei?* nous pouvons dire aussi: qui pourroit surmonter Dieu? S'il n'y a pas lieu d'accuser ses serviteurs qui lui sont fideles, comment pourra-t-on les juger ou les condamner? comment pourra-t-on les vaincre, ce qui feroit vaincre Dieu même? L'Apôtre ne dit-il pas, que tout coopére en bien à ceux qui aiment Dieu; puisque cette grande régle ne souffre point d'exception, il faut donc que le refus qu'on nous fait à l'heure même de la mort, de l'Eucharistie, nous devienne avantageux si nous demeurons fermes dans sa crainte & dans son amour.

Notre consolation est que si l'on nous ravit le corps de Jesus-Christ à la mort, aussi bien que durant la vie, on ne peut nous ravir le grand avantage d'être les

(a) Rom. 8. 33.

membres de son corps, & de lui demeurer attachez d'autant plus parfaitement dans la patience & dans l'humble joye de la souffrance, qu'on nous prive de plus de consolation, parce que nous lui sommes demeurez fidèles. On peut nous ravir son corps, mais on ne peut nous ravir son esprit; au contraire nous recevrons une plus grande abondance de son esprit, parce qu'on nous ravit son corps; cette injustice qu'on nous fait, sera devant Dieu notre justice. Nous perdons beaucoup étant privez du Viatique, mais notre perte fait notre gain; parce que nous serons recompensez à proportion de ce que nous perdons, & que notre perte ne peut être si grande, lorsque nous la souffrons avec patience & avec charité, que notre recompense ne soit encore plus grande; *tanto majus præmium quanto grandius damnum.*

Il ne faut point douter que l'abondance de la moisson ne reponde à la semence, & que nous n'ayons d'autant plus de joye en moissonnant, que nous aurons versé plus de larmes en semant. Si le jeûne le plus ordinaire des enfans de Dieu ne sera point sans fruit, quel sera le fruit de ce jeûne si extraordinaire & si long que nous souffrons pour l'amour de lui & pendant la vie & à la mort? Ce n'est plus un morceau de pain que je seme,

qui peut même rapporter une grande moisson, c'est le corps de Jesus-Christ; je ne le seme point dans un tems où il semble qu'il seroit moins penible d'en être privé, mais dans un tems où il semble le plus nécessaire, je perds le corps de Jesus-Christ pendant la vie & à la mort pour l'amour de lui, & pour ne le pas perdre. Ce ne sont point des filets que je laisse pour le suivre, ce n'est pas moi-même seulement que j'abandonne pour le suivre, c'est lui-même que j'abandonne en quelque façon, afin de me donner tout à lui pour la deffense de sa verité & de sa justice; en achevant le sacrifice de ma vie, j'acheve de lui sacrifier la consolation que j'aurois eu de le recevoir pendant ma vie & à ma mort: *Ecce reliquimus omnia & secuti sumus te, quid ergo erit nobis?* (a)

S'il me fait la grace de me mettre dans une telle disposition, pensez-vous qu'il me soit fort desavantageux de demeurer ainsi privé du Viatique? pensez-vous que Jesus-Christ me sçache mauvais gré de l'avoir servi avec un tel desintereſſement, & de n'avoir regardé que sa gloire & l'avantage de son Eglise? Tant de personnes reçoivent tous les jours le saint Viatique, avec une conscience criminelle; pensez-vous que je deshonne-

(a) Matth. 19. 27.

re Jesus-Christ, en ne le recevant point pour conserver ma conscience pure & ne le point offenser ? S'il peut servir à ces personnes qui sont dans un état aussi horrible que celui de Judas, de recevoir Jesus-Christ & de l'outrager encore de nouveau immediatement avant leur mort, je conviendrai avec vous qu'il me nuira de ne recevoir point le saint Viatique dans une telle rencontre & que je perdrai beaucoup en lui faisant même le plus grand sacrifice que je puisse lui faire avant que de mourir : mais comme il est impossible que ces malheureux qui donnent un baiser de Judas à Jesus-Christ en le recevant, en retirent aucun avantage, il n'est pas moins impossible que je me nuise en le servant & en lui sacrifiant la joye de mon cœur, pour accomplir sa volonté.

Il est vrai qu'on peut penser que c'est un grand abandonnement de se voir reduit à mourir sans Viatique ; mais lorsqu'on n'est privé de cette derniere consolation que pour être fidele à Jesus-Christ, il ne faut pas croire qu'il nous abandonne quand nous souffrons une telle peine avec patience afin de ne le point abandonner. Nous éprouvons en un sens quelque chose de semblable à ce saint abandonnement qu'il éprouva lui-même à la croix, lorsqu'il dit à son Pere ; mon

Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? (*a*) *Deus Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Nous sommes abandonnez de même qu'il étoit abandonné. Mais comme certainement il n'étoit pas abandonné & qu'il étoit très-intimement uni à son Pere, dans le tems de son plus grand abandonnement qu'il ne souffroit que pour nos pechez & pour la sanctification de son Eglise; il est certain aussi qu'il ne nous abandonne pas à la mort, mais qu'il nous y protege d'une maniere toute particuliere en nous tenant sous l'ombre de ses aîles, lorsque nous sommes privez de son corps pour n'avoir rien eu plus à cœur que les interêts de son Eglise. Je n'hesiterai point de dire, puisqu'on m'y contraint, & je reconnois en même tems que je suis très-indigne d'une si grande grace. Je souffre cet abandonnement pour son Epouse, de même que Jesus-Christ a souffert le sien pour elle; excepté, outre une infinité d'autres disproportions, que je le souffre aussi pour mes pechez, au lieu que Jesus-Christ qui étoit l'innocence meme, ne le pouvoit souffrir que pour les miens.

Cet abandonnement qu'il souffrit à la croix avant que de mourir & d'entrer dans la gloire de sa Resurrection, pouvoit bien representer l'état de l'Eglise

(*a*) Matth. 2, 47.

dans la fin des tems, où elle paroîtroit étrangement abandonnée, quoiqu'il la dût toujours deffendre, & où on la verroit toute couverte de son opprobre, avant que d'être rendue participante de de son immortalité & de sa gloire. Dans cet état d'abandonnement où il m'a fait la grace de me reduire pour la cause de sa verité & de sa justice, il voit en moi quelque chose de semblable à l'état où il a été sur la croix, & où se trouvera son Eglise dans la fin des siécles. Tout indigne que je suis, je porte sur moi les glorieuses marques de ce double abandonnement de l'Epoux & de l'Epouse; & ce qui est encore une plus grande grace, c'est pour leur service que je les porte. Je puis dire en quelque maniere ce que disoit le grand Apôtre: *Je porte les marques du Seigneur Jesus imprimées sur moi: ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*, (*a*) excepté qu'il les portoit avec incomparablement plus de sainteté, & que je ne les porte pas sur mon corps qui est très-foible, mais sur mon cœur.

Mais je voudrois qu'il me fût permis de dire en même tems comme lui: *Au reste que personne ne me cause de nouvelles peines; car je porte imprimez sur moi les marques du Seigneur Jesus.* Je n'aurai jamais de honte d'être semblable à Jesus-Christ;

(*a*) Galat. 6. 17.

c'eſt l'imiter autant que ma foibleſſe le peut permettre, que d'être abandonnez de la ſorte pour le ſervir. Cette peine eſt aſſez grande quoique d'ailleurs elle ſoit glorieuſe, puiſque je la ſouffre pour Jeſus-Chriſt. Ne m'en faites point de nouvelles. Qu'il vous ſuffiſe de me ravir Jeſus-Chriſt autant que vous le pouvez; ne me reprochez point que je m'éleve contre lui lorſque je m'humilie ſous ſa main qui me chatie & me purifie & que j'honore ſa juſtice toute ſainte, en la perſonne de ceux qui me traitent avec plus d'injuſtice. Ne dites point que je ſouffre pour ma déſobeïſſance, jamais je ne lui ay donné une plus grande marque de mon obéïſſance, qu'en conſentant d'être privé de recevoir ſon corps pour lui demeurer toujours fidele & obeiſſant; ne me faites point peur de ce que je meure ſans J. C. je trouve dans la verité, ce que vous penſez me faire perdre dans l'Euchariſtie: & je ne perds rien de l'Euchariſtie, parce que c'eſt la verité qu'elle contient. Cette ſainte hoſtie qui s'eſt immolée pour nous, eſt toute entiere ſous les moindres fragmens; qui a quelque choſe de J. C. a tout J. C. Comment pourriez-vous me le faire perdre en me privant de ſon corps, parce que je crains de bleſſer ſa verité & ſa juſtice, qui eſt lui-même? comment ſerois-je ſans lui, en ſouffrant pour lui?

Je ſuis dans la voye : je ne ſuis donc pas ſans Jeſus-Chriſt, puiſqu'il eſt la voye. J'abandonne tout pour la verité, qui eſt Jeſus-Chriſt, je ne ſuis donc pas ſans Jeſus-Chriſt, il n'abandonne jamais ceux qui n'ont point d'autres deſirs que de le ſuivre, & on ne peut le ſuivre ſans lui. Je vous prouve donc par l'abandonnement même où vous me reduiſez, que je ne ſuis point ſans Jeſus-Chriſt, puiſqu'il me ſeroit impoſſible de le ſouffrir pour une ſi ſainte cauſe ſans ſon ſecours. Privez-moi donc de la ſainte Euchariſtie, tant que vous voudrez, & même à la mort; j'en gemirai; mais comme je ne laiſſerai pas de le benir & de le remercier, je ne ſerai point ſans Euchariſtie. Si vous me privez de mon Viatique, pendant que vous n'en privez perſonne, la verité ſera mon Viatique : la charité que je déſire toujours conſerver pour tous les membres de Jeſus-Chriſt, & pour ceux mêmes qui me perſecutent, ſera mon Viatique. Aprés cela dites tout ce que vous voudrez, je ne mourray point ſans Viatique.

Un des principaux effets de ce Viatique, eſt de nous fortifier dans ce dernier paſſage, lorſqu'étant prêts de ſortir de cette vie mortelle & d'entrer dans la vie éternelle par la porte de la mort, nos ennemis qui ſont les démons, nous at-

tendent là pour nous surprendre. C'est à cette porte de l'éternité qu'ils nous tentent souvent, & qu'ils nous parlent pour nous confondre. Mais nos ennemis visibles qui nous font priver du saint Viatique, qui seroit notre deffense à cette heure si redoutable, nous fournissent eux-mêmes sans y penser un autre Viatique qui nous rendra invincibles, & qui nous empechera d'être confondus en parlant aux ennemis invisibles qui nous tenteront, & nous accuseront devant Dieu en ce passage ; (a) *Cum loquentur inimicis nostris in porta.*

C'est le Prophête qui nous donne cet avis important & salutaire dans un passage qui a beaucoup d'obscurité, mais qui est aussi trés édifiant, & qui peut beaucoup nous consoler ; son obscurité même nous étant utile, comme remarque saint Augustin, parce que nous donnant lieu de l'expliquer en plusieurs manieres, & de lui donner plusieurs sens, elle nous rend plus riches, en nous rendant plus instruits : *Ut doctiores & ditiores discedant homines, quia clausum invenerunt, quod multis modis operietur* ; c'est à l'occasion de ces paroles du Ps. 126. *Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum. Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis, non confundetur cùm loquetur inimicis suis in porta.* C'est une

(a) Ps. 126.

maniere de parler assez usitée, dans les Auteurs mêmes profanes, de dire par exemple, les enfans des méchans, au lieu de dire les méchans ; or il semble naturel d'entendre ici par ces *hommes secouez*, *Filii excussorum*, les reprouvez & les méchans; parce que Dieu les éloigne de lui & les rejette, en les traitant selon qu'ils le meritent, mais il ne laisse pas de s'en servir d'une maniere trés sainte, & qui est trés avantageuse pour le salut de ses Elûs. Il est dit dans le livre de Job, que les méchans sont dans les trésors de Dieu, comme des instrumens dont il se sert pour accomplir ses plus grands desseins & pour purifier ses serviteurs. Car, comme dit admirablement saint Gregoire, le démon les prend par l'ordre de Dieu (*a*) dans ces trésors de neige & de grêle, suivant l'expression de l'Ecriture, & s'en sert comme de ses meilleurs armes pour exercer les gens de bien : *Per ipsos quippè nos sæviens cruciat, sed nescient purgat* : & c'est ainsi, dit ce grand Pape, que tout sert aux Elûs ; & que ceux qui se perdent eux-mêmes contribuent à les sauver : *Quatenùs electis Dei non pereat, etiam omne quod perit.* Les méchans que saint Gregoire appelle *les armes du Diable*, sont donc effectivement des fléches entre les mains de Dieu ; parce que ces Ministres de sa jus-

(*a*) Job 38, 22.

tice

tice ne peuvent rien faire que ſelon ſes ordres, *Sicut ſagittæ in manu potentis, ita filii excuſſorum.* Ces fleches entrent bien avant dans la chair, & nous font en apparence de grandes playes; mais ce n'eſt que pour nous guerir, & pour nous ſauver; car que dit l'Ecriture? *Heureux celui qui en a rempli ſon deſir; Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis.*

Nos ennemis rempliſſent notre déſir, lorſque nous n'avons point d'autre deſir, ſinon que la volonté de Dieu ſe faſſe en nous, & que nous nous ſoumettons avec joye aux ordres de ſa providence, en le loüant dans nos ſouffrances, qui ſont l'effet de ſes plus grandes miſericordes. Nos ennemis rempliſſent notre deſir lorſque nous les aimons, & que nous aimons encore le mal qu'ils nous font, qui nous eſt ſi utile; car ſi nous le ſouffrions avec impatience, il nous ſeroit impoſſible de les aimer. Ils rempliſſent enfin notre deſir, lorſque nous prions Dieu de leur faire miſericorde, & que nous n'avons pour eux que des deſirs de benédiction & non de vangeance. Les perſonnes donc que Dieu met dans cette ſainte diſpoſition, & qui étant perſuadées que rien ne peut être mieux fait que ce qu'il a fait, n'admirent pas moins ſa conduite & ſa ſageſſe dans les afflictions qu'il leur envoye, que dans la diſpoſition & la beau-

té du monde & de toutes les créatures ; auront ce grand avantage à la mort qu'elles ne feront point confonduës en parlant à leurs ennemis ; *Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis non confundetur cùm loquetur inimicis suis in porta.* Demandons donc à Dieu, qu'il nous rempliſſe de joye dans nos ſouffrances, & qu'il nous donne un ſi grand amour pour nos ennemis, qu'il nous puiſſe ſervir de Viatique, pour ſuppléer à celui qu'ils nous raviſſent. On previent nos Peres mêmes contre nous : on les anime contre nous : on leur fait croire que nous ſommes poſſedez de l'eſprit de revolte, & que nous ne reſpirons que ſedition & que ſchiſme, dans le tems que nous n'avons par la miſericorde de Dieu, que des penſées d'union, de ſoumiſſion & de paix. Voilà des actions de ténebres & d'une grande malice. Et ſi ces perſonnes ne ſe convertiſſent, & ne quittent cette voye de réprobation, je ne doute point que ce ne ſoient, *Filii excuſſorum* ; Ils ſont autant éloignez de la paix de notre Pere, qu'ils tâchent de nous éloigner de la paix de notre Mere. Ils veulent nous chaſſer de l'Egliſe, & ils s'en chaſſent eux-mêmes ; ils veulent nous précipiter dans un abime, & ils s'y précipitent eux-mêmes : *Non modo excutientur ſed ipſi ſe excutient filii excuſſorum.* Ils ſont dignes de compaſſion. Voilà ce qui doit

sensiblement toucher notre cœur, comme cela touchoit celui des premiers Chrêtiens, qui selon la remarque de Tertulien, aimoient avec tendresse ceux qui les persecutoient avec fureur, & qui tranquiles sur eux-mêmes, ne travaillent que pour leurs bourreaux, en pensant aux malheurs dont leur injustice étoit ménacée : *Quod nulla cruitas impunè natura esset sanguinis nostri effusionem.*

Si nous sommes dans cette disposition de patience & de charité, nous aurons un Viatique qui nous mettra en assurance contre les efforts du démon & de l'enfer; car que peuvent ces homicides, & les peres du mensonge & de la haine, contre les enfans de la verité & de l'amour? Que peuvent faire les ténébres contre cette pleine lumiere de l'Evangile qui leur fait peur? Si Dieu nous fait cette grande misericorde, nous ne serons pas confondus en leur parlant, eux seuls le feront; & peut-être qu'ils ne nous parleront pas même, & que Dieu les fera fuïr devant sa face : il n'y a rien qu'ils n'apprehendent davantage que ce Viatique d'amour. Y a-t-'il un meilleur Viatique à la mort que celui de la charité, qui sera notre nourriture même dans toute l'éternité; c'est la verité, c'est la charité, qui sont la vie de l'autre vie, il ne faut donc craindre que ce puissant Viatique que

Dieu donne à ſes ſerviteurs, ne prevale pas contre la mort. Et c'eſt pour cela que je n'ai pas craint de l'appeller de ce nom, car je crois que l'Euchariſtie même n'a été appellé Viatique, que parce que lorſqu'on la reçûë dignement, elle empêche que le cœur ne nous manque dans ce chemin ſi perilleux : *Ne deficiamus in via*, ſelon la remarque de ſaint Cyprien ; c'eſt pourquoi ſi la charité qu'on a dans le cœur pour ſes ennemis, a la même force de nous preſerver contre toutes les attaques des démons, je crois qu'on peut auſſi lui donner ce même nom de Viatique : *Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis : non confundetur cùm loquetur inimicis ſuis in porta.*

Mais les perſonnes qui ſont privées du ſaint Viatique pour la cauſe de Jeſus-Chriſt en ont bien plus d'un, ce qui doit les remplir de confiance & de joye dans ce paſſage ſi redoutable ; il n'y a point de meilleur Viatique que la croix, & qui nous rende plus terrible à nos ennemis ; & je crois que ſi l'Epouſe des Cantiques eſt appellée *terrible comme une armée rangée en bataille*, c'eſt ſur tout lorſqu'elle ſouffre pour ſon Epoux. Le Diable la craint moins ſur le Thabor, que ſur le Calvaire où elle eſt unie à ſon époux & ſur la même croix. Ce n'eſt pas le tems de ſurprendre une armée, que celui où

elle est rangée en bataille, & au milieu de ses retranchemens; les ennemis de l'Epouse ne peuvent pas la surprendre quand elle souffre sur la croix de son Epoux, pourvû qu'elle s'y plaise, & qu'elle ne veuille pas en descendre. C'est pourquoi l'on peut aussi appeller la croix, du nom de *Viatique*, parce qu'elle a une force toute particuliere pour nous deffendre contre toutes sortes d'attaques & de surprises & pendant la vie & la mort, & pour nous remplir de courage & de fermeté aussi bien que l'Eucharistie.

Je ne sçai même si le demon ne fuit pas davantage la croix que l'Eucharistie. Ce qui me donne cette pensée, c'est qu'il est remarqué dans l'Evangile, qu'il entra dans le cœur de Judas, immediatement aprés qu'il l'eut reçuë; & l'on voit assez tous les jours qu'il ne s'éloigne pas tant des personnes imparfaites, qui ont plus de soins de communier que de faire penitence, quoi qu'elle reçoivent l'Eucharistie dans une meilleure disposition que cet Apôtre perfide. Si elles mettoient plus leur dévotion à se mortifier qu'à communier fréquemment, elles resisteroient au Diable avec plus de force; & comme dit saint Jacques, (*a*) cet ennemi s'enfuyeroit d'elles, mais il a été trompé par la croix, & tous les jours elle le surmonte à force ouverte; c'est elle qui l'a

chassé de toute la terre, c'est elle qui a rendu l'Eglise victorieuse à tous les Elûs; & il ne le hait pas moins qu'un captif hait le char de triomphe de celui qui l'a vaincu; le demon est confondu à la vuë de la croix de Jesus-Christ. Nous n'avons donc qu'à monter sur le char de ce conquerant, & nous y asseoir avec lui, en le remerciant humblement de l'honneur qu'il nous fait, & les démons s'enfuiront devant nous, & n'auront non plus de force que des mouches pour nous attaquer à l'heure de la mort; c'est la comparaison dont se sert ordinairement sainte Therese, pour faire voir la grande foiblesse des démons; en effet ils ne sont forts, que contre ceux qui se rendent foibles par l'usage des voluptez & l'amour des biens du monde.

J'avouë qu'il y auroit du danger à ne pas recevoir le Viatique, si l'on n'avoit soin d'y suppléer par la croix; mais nos ennemis qui nous en privent y suppléent eux mêmes, & ils ont un grand soin de ne nous laisser pas manquer de croix. Ils nous fournissent à leurs dépens & avec bien des peines, tout le bois qui est nécessaire pour la faire, & ils nous l'apportent sur leurs épaules. Quand nous n'aurions pas d'autre croix, cette privation même où on nous reduit, est une

grande croix. Que peuvent donc faire nos ennemis contre nous? Ne rendent-ils pas eux mêmes tous leurs effotrs inutiles? Ils nous privent du Viatique pour nous humilier: ils sont ravis de nous charger de cét opprobre devant les hommes: ils triomphent en nous causant cette peine; ils ne prennent pas garde que cette opprobre même & cette peine sont un puissant Viatique, qui nous rend insurmontable. Ils ne sçauroient nous priver d'un Viatique qu'ils ne nous en donnent un autre. Si nous sommes sans l'Eucharistie, nous ne serons pas sans la croix. Quelques choses qu'ils fassent, nous ne pouvons pas être privez de ces deux Viatiques tout à la fois. Le serpent porte avec lui son antidote; & en nous piquant, il nous fournit en même tems de quoi guerir la blessure qu'il nous a faite.

On ne peut pas douter que la croix qui a la force de suppléer au Baptême, n'ait aussi celle de suppléer à l'Eucharistie. Jamais personne n'a souffert & n'a répandu son sang pour Jesus-Christ sans le sang de Jesus-Christ; nous n'aurions pas le courage de répandre le nôtre s'il ne nous faisoit boire le sien. Il est donc indubitable que ceux qui souffrent pour Jesus-Christ, ont Jesus-Christ; dans une nécessité ce Viatique supplée à l'autre.

Il me ſemble qu'il eſt bien remarquable que la ſainte Vierge qui étoit dans une diſpoſition très parfaite pour recevoir l'Euchariſtie, ne la reçut point dans le tems de ſon inſtitution; comme elle reçut enſuite le ſaint Eſprit avec les Apôtres: elle pouvoit bien communier avec eux, & recevoir le corps de ſon Fils dans la ſocieté des Apôtres, avec leſquels elle devoit recevoir ſon Eſprit; pour le moins elle pouvoit recevoir en particulier ce Pain de vie, & participer à la benediction du nouvel Agneau Paſchal, en mangeant des premices de la Loi nouvelle. Neanmoins il étoit à propos que cela ne fût pas, puiſque cela n'a pas été. Cette ſainte mere étant ſur le point de monter au Calvaire avec ſon Fils, n'eut pas beſoin d'une autre Euchariſtie; elle l'y trouva toute entiere, l'Euchariſtie étant pour nous repreſenter la mort de Jeſus-Chriſt qui ſe paſſoit ſous ſes yeux & dans ſon cœur. Saint Jean communia à la Cene, pour nous montrer qu'il n'y a point de meilleure diſpoſition pour aller au Calvaire, que de manger le corps de Jeſus-Chriſt; mais la ſainte Vierge n'y communia point, pour nous apprendre auſſi peut-être que les ſouffrances peuvent ſuppléer à l'Euchariſtie; qu'il ne faut point s'inquiéter de la recevoir, quand il eſt tems de repreſenter d'une autre maniere

la mort de ſon Fils, & qu'il faut que nos ſouffrances accompagnent les ſiennes.

Il faut encore obſerver que la veille de la Paſſion, Jeſus-Chriſt étant prêt de retourner à ſon Pere, la Vierge ne communia point le jour de la Cene du Seigneur, & que Judas y communia. Cette ſainte Mere & cette Epouſe ſi aimée, & qui aimoit ſi parfaitement, ne reçut point le baiſer de l'Epoux, comme nous avons dit, pendant que l'ennemi de l'Epoux & le plus grand de ſes ennemis, le reçut ſans aucune difficulté. Mais eſt-ce que Judas gagna beaucoup pour avoir communié, & que la ſainte Vierge perdit quelque choſe pour n'avoir point communié ? eſt-ce qu'elle en fut moins ſainte ? eſt-ce qu'elle étoit ſans Jeſus-Chriſt pour n'avoir point reçu ſon Corps ? où témoigna-t-elle de la peine de ſe trouver ſur le Calvaire au milieu des bourreaux, parce qu'elle n'avoit pas reçu ce Viatique qui nous anime & qui nous fortifie dans les perils ? Elle n'en eut pas moins de fermeté, n'en ayons donc pas moins auſſi. Si comme elle nous n'avons pas communié, ne laiſſons pas d'aller à la mort avec lui, & tâchons de mourir avec tant de patience, de ſoumiſſion, d'amitié, & d'humilité, que notre mort merite de repreſenter celle de Jeſus-Chriſt qui ne peut être re-

preſentée par une mort qui n'eſt pas humble. Soyons nous-mêmes une eſpece d'Euchariſtie par des vertus qui ſoient dignes de ſa Paſſion & de ſa mort ; *Ad mortis Dominicæ Sacramentum ſumitur Chriſtus*, comme dit ſaint Gregoire, ſi ſa mort eſt repreſentée par l'Euchariſtie, élevons-nous juſqu'à cette grande imitation de l'Euchariſtie ; il n'y a rien qui puiſſe ſi bien repreſenter la mort du Chef que la mort des membres. Son intention a été de nous donner le même corps qu'il a livré à la mort pour nous, afin de nous occuper l'eſprit de ſa mort, & de nous porter à l'imiter ; ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourrions, ne nous occupons que de ce qu'il a ſouffert pour nous, & des obligations infinies que nous lui avons.

C'eſt ainſi que nous aurons tous les avantages de l'Euchariſtie, & que nous ſerons remplis de l'eſprit de J. C. quoique nous n'ayons pas communié en Viatique. Mais n'eſt-ce pas communier, que d'être dans de telles diſpoſitions en ſouffrant & en mourant ? Si l'Euchariſtie eſt une imitation de la Paſſion, comme dit le même ſaint Gregoire, la Paſſion eſt pour le moins une imitation de l'Euchariſtie. On ne peut donc abſolument être ſans l'Euchariſtie, en ſouffrant pour Jeſus-Chriſt, & en ne penſant qu'à ſes ſouffrances.

Ce qui doit encore beaucoup adoucir nos peines dans l'impuiſſance où nous ſommes de recevoir le ſaint Viatique, c'eſt que Jeſus-Chriſt nous ayant donné ſon corps pour être notre conſolation dans ſon abſence, nous ſommes ſur le point de l'aller trouver pour n'être plus ſeparez d'avec lui. Quand l'Epoux arrive, l'Epouſe n'a plus tant de peine de n'avoir point reçu de lettres pendant ſon abſence; & elle ne s'étonne pas du bruit qu'elle entend, quand elle apprend que c'eſt lui qui frappe à la porte, elle quitte tout & courre au devant de lui. Ayez un peu de patience, le rideau va être tiré; vous verrez Jeſus-Chriſt comme il vous voit, ſelon que vous en aſſure l'Apôtre, & vous verrez tout en le voyant; il eſt bien aiſé de ſe conſoler de ne le voir plus ſous les eſpeces, quand on eſt ſi proche de le voir ſans aucune eſpece & face à face, comme dit l'Ecriture. Il eſt vrai que l'Euchariſtie nous conſole dans ſon abſence; mais puiſqu'il vous eſt impoſſible de la recevoir comme vous le deſirez, vous avez une autre conſolation qui eſt bien grande; c'eſt que vous allez joüir dans un moment de la vûë de Jeſus Chriſt, & qu'il vous tend déja les bras pour vous recevoir. Conſolez-vous de ce qu'on vous empêche de manger votre Pain comme les autres hommes le mangent: vous al-

lez le manger comme les Anges. On vous prive de la chair du Verbe, mais dans le même moment le Verbe se donne à vous. C'est là que vous adorerez éternellement cette chair glorieuse qui est la cause de notre immortalité, & qui est tellement la chair d'un homme, qu'elle est aussi la chair d'un Dieu.

Il est vrai que l'Eucharistie est notre nourriture, mais outre qu'on peut dire en quelque maniere de ce Pain des Anges, (*a*) que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu; les hommes en vous privant du Viatique, & de ce Pain qui nous soutient dans notre exil, ne vous retranchent votre nourriture, que lorsque vous êtes sur la fin du vôtre, & que vous allez être assis à la table de votre Pere. Vous pouvez dire en mourant ce que Jesus-Christ disoit sur le point de mourir: je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, (*b*) *Non bibam amodo de hoc genimine vitis*, mais dites aussi pour vous consoler ce qu'il ajoute: *Jusqu'à ce jour que je le boirai nouveau dans le Royaume de Dieu. Usque in diem illum cùm illud bibam novum in Regno Dei.* Pourquoi vous affligez-vous de ce que vous ne boirez plus de ce Vin sur la terre? consolez-vous plutôt de ce que vous allez le boire dans le Ciel. Vous ne mangerez plus à cette Table de

(*a*) Mat. 5. 4. (*b*) Marc 14 25

lait, comme l'appelle S. Auguſtin; mais vous allez manger la viande ſolide de l'éternité ſur cette table admirable dont perſonne ne peut comprendre ni la grandeur, ni la magnificence, que ceux qui ont déja le bonheur d'y être aſſis. Quand il ſeroit vrai que la manne vous auroit manqué, ſouvenez-vous que vous avez déja paſſé le déſert, & que vous avez déja un pied dans la terre de promiſſion, ſouvenez-vous que la croix ne nous fortifie pas ſeulement, mais qu'elle nous nourrit étant en même tems une viande & un remede. Souvenez-vous enfin qu'il n'y a pas une meilleure viande que de faire la volonté de notre pere, & que ç'a toujours été l'Euchariſtie de J. C. ſelon qu'il nous l'apprend dans ſon Evangile : (*a*) *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem ejus qui miſit me, ut perficiam opus ejus.* L'Euchariſtie ne nous a pas été donnée ſeulement pour nous nourrir, mais pour nous unir auſſi plus intimement à Jeſus-Chriſt; c'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtome remarque que l'Apôtre ne l'a pas appellé ſimplement participation, mais communion, (*b*) *communicatio corporis Chriſti.* Or dans cette rencontre où l'on nous prive du Viatique, ontre que nous ſommes à la veille du grand jour de l'éternité, &

(*a*) Joan. 4 34.
(*b*) 1. Cor. 10. 16.

prêts d'être unis parfaitement à l'humanité & à la Divinité de Jesus-Christ, l'état même de la mort, & l'anéantissement de la nature & des sens, en ruinant en nous la source du peché, sont déja un commencement & une disposition favorable à la sainte union qui va suivre ; & par conséquent la mort même dans les Saints & dans les personnes qui sont à Dieu a quelque chose de l'Eucharistie ; c'est la pensée de saint Ambroise sur ces paroles du Prophete, *Oculi mei defecerunt in salutare tuum* ; (*a*) il faut, dit ce Pere, que les yeux du corps cessent de voir ce qui est de l'homme, afin que les yeux de l'ame commencent de voir ce qui est du Verbe, *oculi defectum sui patientes ut assumant quod Verbi est.*

S'il est nécessaire que l'ame soit moins unie au corps pour être plus unie à Dieu, elle s'unit davantage à Dieu, lorsqu'elle est plus desunie des sens, *cùm tota deficit, tota unitur.* Saint Cyprien rapporte qu'un saint Evêque de ses confreres étant sur le point de rendre l'esprit, eut une vision d'un Ange qui lui reprocha le peu de foi des Chrétiens qui craignoient la mort : *Adstitit deprecanti & jam penè morienti juvenis honore & majestate venerabilis, statu celsus, & clarus aspectu, & quem adsistentem sibi vix posset humanus aspectus oculis carnalibus intueri, nisi*

(*a*) Ps. 18.

quod talem videre jam poterat de ſæculo reverſurus ; Pourquoi ſeroit-on plus en état de voir les Anges, quand on eſt prêt de mourir, comme le dit expreſſément ce ſaint Docteur, ſinon parce qu'on eſt moins en état de voir les autres créatures, & que les yeux qui ſe ferment au monde, s'ouvrent à Dieu ; c'étoit auſſi la diſpoſition où ſaint Bernard marque qu'il ſe trouvoit lui-même dans la derniere lettre qu'il écrivit à un de ſes meilleurs amis, lorſqu'il reſſentoit déja les approches de la mort, dans une défaillance preſque generale de la nature : *Secundùm interiorem hominem, ut minùs ſapiens dico, ſpiritus promptus in carne infirma.*

Le ſacrifice n'eſt fait que quand l'hoſtie eſt conſommée ; le ſacrifice ne ſe perfectionne que quand l'hoſtie ſe conſomme, ce qui n'arrive que par la mort qui nous délivre de tous les obſtacles qui nous empêchent de joüir de Dieu en détruiſant tout ce qui nous ſepare de ſa preſence ; il eſt donc vrai que l'état de la mort même eſt un état d'union avec Dieu dans ceux qui le craignent ; & quoiqu'on n'ait pas été aſſez ſpirituel durant ſa vie pour meriter de voir les Anges en mourant, comme le ſaint Evêque dont nous venons de parler, le débris de la nature & la démolition même du corps nous uniſſent d'une maniere plus parfaite à Dieu dans

notre mort, & ſi nous avons eu ſoin de nous unir à lui durant la vie. Car enfin, l'union d'une victime avec Dieu, autant qu'elle en eſt capable, conſiſte dans ſon annéantiſſement ; elle s'unit donc à lui dans ſa maniere quand elle s'annéantit ; & par conſequent en cela je trouve encore quelque choſe de l'Euchariſtie dans la mort, qui m'unit à Dieu en conſommant mon ſacrifice & en annéantiſſant la nature, de même que l'Euchariſtie m'y unit par l'annéantiſſement de Jeſus-Chriſt, qui, pour ainſi dire, entre en moi au lieu que la mort fait entrer les Fideles dans lui, ſelon ce qui eſt dit au bon ſerviteur, *Entrez dans la joye de votre Seigneur ; intra in gaudium Domini tui.*

Mais ſi l'on veut prendre les choſes plus à la lettre, ſans m'arrêter à toutes ces conſiderations de la foi & de la pieté Chrétienne, qui doivent nous perſuader qu'en l'état où nous ſommes nous ne mourrons point ſans Viatique, combien de fois arrive-t il que des perſonnes mêmes qui ſont à Dieu meurrent ſans avoir reçu le Viatique, & ſans qu'on s'en étonne ou qu'on en ait la moindre peine. Je ne parle point de tant de Martyrs & de ſaints Confeſſeurs qui ayant été ſurpris de la perſecution, n'ont point eu d'autre Viatique que celui de leur ſang & de leur confeſſion, qui eſt un trés bon Viatique. Combien y a-

t il eu dans tous les siécles de l'Eglise des soldats Chrétiens, (car je ne parle que des personnes qui sont à Dieu) qui étant morts sur le champ de bataille & dans des rencontres imprévûës, n'ont point reçû d'autre Viatique que celui de leur generosité & de leur vertu, qui est encore un bon Viatique? Combien de Fideles ont peris dans des nauffrages? Combien y en a-t-il qui ont été tuez par des volleurs ou dans des embuches? Combien de morts subites, & qu'il étoit impossible de prévoir? toutes ces personnes n'ont point reçu d'autre Viatique que celui de la foi & de la charité de Jesus-Christ qui suffit pour les sauver, & on ne croit point que cela fasse tort à leur salut; Est-ce qu'il n'y a de peril à ne pouvoir recevoir le Viatique, que lorsque c'est pour la cause de Jesus-Christ que l'on se trouve dans cette impuissance? Est ce que les rencontres fortuites de la vie nous rendent en cela plus innocents, que le desir de plaire à Dieu, que le soin de conserver notre conscience pure, que l'amour de la verité & le zéle de la justice? Je ne crains donc point de dire ce que disoit Tertulien dans une rencontre assez semblable; tout le monde est exposé tous les jours à souffrir ce qu'on fait difficulté de souffrir pour Dieu, *Nemo non etiam hominis causâ pati potest quod in causâ Dei pati dubitat.*

Je conclus donc que quand il n'y auroit que la seule impuissance qui nous empêche de recevoir le Viatique, on n'auroit rien à craindre, la necessité dispense de la loi; mais quand on ne se trouve dans cette necessité que pour satisfaire à une loi superieure, quand on est dans l'impuissance de satisfaire à une loi humaine, que parce qu'on ne veut pas violer une loi divine, il n'y a plus de joye qui oblige. Le commandement de recevoir le Viatique, est Ecclesiastique; le commandement de ne point porter un faux témoignage est divin. La loi du Viatique est temporelle; la loi de la verité est éternelle. Je suis dispensé de cette premiere loi qui est temporelle, si l'on ne me permet de l'accomplir qu'en violant la seconde qui est éternelle. Mais j'accomplis même cette loi en désirant de tout mon cœur de l'accomplir. Je l'accomplis en plusieurs autres manieres; je trouve un Viatique dans mon innocence; je trouve un Viatique dans la confession libre de ma foi; j'en trouve un dans mes souffrances, j'en trouve un dans l'amour de mes ennemis; je trouve même dans la mort plusieurs grands effets de l'Eucharistie, lorsqu'on m'empêche de recevoir à la mort l'Eucharistie. Jesus-Christ nous console dans son Sacrement; mais la mort est la grande consolation de ceux

qui ſouffrent pour Jeſus-Chriſt ; l'Euchariſtie eſt une table toute de lait pour les enfans, pendant que nous ſommes ſur la terre ; mais la mort nous fait aſſeoir à la table du Ciel, & nous fait manger le pain ſolide de l'éternité avec les Anges.

L'Euchariſtie nous unit à Jeſus-Chriſt, mais on peut dire que la mort nous y unit encore davantage. L'Euchariſtie fait que Dieu entre dans nous, & la mort nous fait entrer dans Dieu. Ne craignons point en ſoutenant la cauſe de Dieu avec humilité & avec un entier déſintereſſement, car nous n'avons rien à craindre que notre interêt, ſi nous ne regardons que celui de Dieu nous ſommes ſauvez. Ne laiſſons pas d'avoir une entiere confiance, quoique nous mourrions ſans Viatique ; ayons en même encore davantage, puiſque nous n'en ſommes privez que pour être fideles à Jeſus-Chriſt. Si les ſuites de cette privation vous inquietent, conſolez-vous en penſant à la cauſe pour laquelle vous la ſouffrez. Saint Gregoire Pape, dit que nous n'avons pas beſoin qu'on offre pour nous cette Hoſtie ſainte aprés la mort, ſi nous avons ſoin d'être nous-même une hoſtie à Dieu durant la vie : *Audenter dico quia ſalutari hoſtia poſt mortem non indigebimus, ſi ante mortem Deo ipſi hoſtia fuerimus* ; Il me ſemble qu'on pourroit

encore ajouter que nous n'en n'avons pas même besoin à la mort, si nous souffrons avec douceur & avec une humble tranquilité, d'être abandonnez comme des victimes pour l'amour de Jesus-Christ & à la vie & à la mort; *Nec salutari hostia in morte indigebimus si moriendo hostia simus. Amen.*

DE LA PRIVATION de l'Extrême-Onction.

ON peut dire de l'Extrême-Onction ce qu'on a dit des autres Sacremens, quand c'est pour la même cause qu'on refuse de nous l'administrer. Comme tous les hommes ensemble ne peuvent empêcher que Jesus-Christ ne se donne & ne se communique très particulierement à ses Epouses, quoiqu'on les prive de son Eucharistie, qui est le Sacrement de sa communication & de son amour, il n'y a point aussi de violence capable d'arrêter ou de suspendre la derniere des misericordes qu'il veut leur faire dans le Sacrement de l'Extrême-Onction. Les hommes peuvent les priver de l'Extrême-Onction exterieur, mais il leur est impossible de les priver de celle qui est interieur. Ils peuvent bien ne pas faire sur le corps cette Onction, qui est le Symbole du saint Esprit; mais il leur est impossible de leur

ôter le ſaint Eſprit ; il ſouffle où il veut, & ſon operation ne dépend point de la puiſſance des hommes ; ils ne ſont que ſes Miniſtres, pour faire ce qu'il veut, & non pas l'empêcher de faire lui-même ce qu'il lui plaît. Car peut-on penſer qu'ils ſoient plus forts que lui, & la volonté de Dieu peut elle être arrêtée par celle de l'homme? On ne lie point le ſaint Eſprit, puiſque c'eſt lui qui nous délie, il eſt l'auteur de la remiſſion des pechez ; & ceux qui ont l'honneur d'être ſes Miniſtres, ne les remettent qu'autant qu'ils agiſſent, pour ainſi-dire, de concert avec lui. Quelqu'abſolution que donnent les hommes, nous ne ſommes point abſous quand le ſaint Eſprit ne nous abſout point ; & quelque refus qu'on faſſe de nous abſoudre, quand il nous donne ſa grace, nous ſommes abſous. Jeſus-Chriſt a dit que tout ce que ſes Miniſtres remettroient ou lieroient ſur la terre, ſeroit auſſi remis ou lié dans le Ciel, mais il a ſuppoſé qu'ils agiroient par ſon eſprit, & qu'ils ſe conduiroient ſelon ſes regles ; en leurs communiquant ſon autorité, il ne s'eſt pas fait tort à lui-même. Il n'y a rien qui puiſſe préjudicier à la verité, dit Tertulien, à plus forte raiſon elle ne ſe fait pas de préjudice à elle même. Je ne fais point de tort aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt, quand je leur prefére Jeſus Chriſt ; je les

honore, mais je ne les égale point à Dieu, & c'eſt en cela même que je les honore. Il eſt de l'interêt de l'homme de ceder à Dieu, dit le même Tertulien, *Intereſt homini Deo cedere.* Si la Terre ne s'accorde pas avec le Ciel, j'aime mieux être délié dans le Ciel & demeurer lié ſur la terre, que d'être délié ſur la terre & demeurer lié dans le Ciel. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, on ne peut m'ôter Jeſus-Chriſt, s'il me fait miſericorde. Si l'on ne peut m'ôter Jeſus-Chriſt, on ne peut me faire perir; parce que, comme dit ſaint Ambroiſe, on ne peut perir avec Jeſus-Chriſt, *Nemo poteſt perire cui non oblatus eſt Chriſtus.* Il faut dire la même choſe en particulier de l'Extrême Onction. S'il eſt queſtion de choiſir, j'aime mieux l'Onction du Ciel que celle de la Terre. J'aime mieux la recevoir devant les Anges que devant les hommes; & j'ai droit de l'eſperer, puiſque je ne ſuis privé de l'Onction viſible, que parce que je demeure fidele à Jeſus-Chriſt.

Il y a deux choſes dans l'Extrême-Onction: l'Onction & la grace du ſaint Eſprit qui eſt communiquée au malade par l'onction; ce qui ſe voit eſt ſanctifié, mais ce qui ne ſe voit point eſt la ſainteté même; l'Onction n'eſt rien ſans la grace du ſaint Eſprit; mais le ſaint Eſprit qui ne dépend point des inſtrumens dont il

se serr, est tout sans l'Onction. On ne peut nous ôter ce qui est divin, mais seulement ce qu'il y a de sensuel; nous trouvons toute la verité de ce qu'on peut nous ôter, dans ce qu'on ne nous ôte point; puisqu'on ne nous ôte point la source, & nous l'y trouvons avec d'autant plus d'abondance, que nous sommes privez de tout le reste. La dureté que les hommes nous témoignent, est recompensée par la misericorde que Dieu nous fait; & il nous traite avec d'autant plus d'indulgence & de bonté, que ses Ministres affectent de n'en avoir aucune pour nous.

Que si nous ne perdons rien étant privez de cette sorte d'Eucharistie, (quoique Jesus-Christ soit réellement contenu sous les especes qu'on nons refuse,) parce qu'il y supplée & qu'il se donne à nous par une autre voye, pouvant entrer dans notre cœur les portes fermées: comment perdrions-nous quelque chose en ne recevant point l'Extrême-Onction, dans laquelle ce que les hommes donnent exterieurement, n'est pas tant que ce qu'ils nous donnent dans l'Eucharistie? Jesus-Christ peut bien suppléer à lui-même en se donnant à nous d'une autre maniere que celle dont nous le recevons dans le Sacrement: comment donc l'huile invisible qui fait toute la joye des justes,

qui eſt une huile de joye, comme l'appelle le Prophete, ne pourra-t-elle point ſuppléer à cette huile viſible qu'on nous refuſe ? Eſt-ce que pouvant bien recevoir Jeſus-Chriſt ſans l'Euchariſtie, nous ne pouvons recevoir le ſaint Eſprit ſans l'huille qui toute ſanctifiée qu'elle eſt par les prieres de l'Egliſe, eſt beaucoup moins que l'Euchariſtie qui contient l'Epoux de l'Egliſe ?

Le remede que Dieu nous applique par l'entremiſe de nos ennemis qui veulent nous priver de tous les remedes de l'Egliſe, eſt bien plus puiſſant pour nous guerir de notre concupiſcence, & pour achever de détruire en nous tous les reſtes du péché, que ne ſeroit l'Extrême-Onction, quoique la vertu de ce Sacrement ſoit trés grande. Jeſus-Chriſt nous touche bien plus ſenſiblement par ſa croix, & ſans doute bien plus efficacement, que nous ne ſerions par la main d'un Prêtre. C'eſt ce divin Epoux que l'Ecriture appelle un Epoux de ſang, qui nous fait lui-même toutes ces admirables Onctions ; & il ne nous les fait pas avec de l'huile, mais avec ſon ſang qui eſt le beaume & l'Onction de ceux qui l'aident, pour ainſi dire, à porter ſa Croix, & qui s'eſtiment heureux de pouvoir ſouffrir avec lui ; c'eſt lui-même qui nous adminiſtre ce Sacrement en

qualité

qualité de grand Prêtre, nous ne le voyons pas des yeux du corps; mais nous le touchons par la foi, en ne rougiſſant pas pour lui. Nous le touchons encore par ſa croix, en ſouffrant pour lui. Voilà comme nous touchons Jeſus-Chriſt, ſi nous lui demeurons fideles, & de quelle maniere il nous touche. Ce n'eſt point par les ſens, c'eſt par la foi, comme dit ſaint Ambroiſe: *non corporali tactu Chriſtum, ſed fide tangimus.* Si nous ne regardons que Jeſus-Chriſt dans tout ce que nous ſouffrons, il nous touche & nous le touchons. C'eſt le toucher que de le voir, dit le même Pere, *Qui videt tangit.* Si nous le voyons dans nos ennemis pour les aimer, il nous fait une grande onction qui peut nous guerir de tous nos maux. Si nous le voyons dans la pauvreté où l'on nous réduit & ſi nous la ſouffrons avec joye, il nous touche & nous fait une Onction avec cette huile du ſalut, qui ſuffit ſeule pour effacer toutes les taches de nos péchez, & pour nous rendre invulnerables. Car on ne tomberoit jamais dans le peché ſi l'on n'aimoit point le monde, & ſi l'on faiſoit ſes délices de l'humiliation attachée à la pauvreté. Si nous voyons Jeſus-Chriſt dans les calomnies dont on nous noircit, & dans l'opprobre, & dans la confuſion où nous ſommes devant les hommes,

qui est une huile de jo[illegible]z de partici-
pelle le Prophete, ne [illegible]ix, il nous tou-
suppléer à cette hu[illegible]ne onction toute
refuse ? Est-ce o[illegible] nos ennemis invisi-
voir Jesus-Chris[illegible]ous ; si enfin nous le
ne pouvons re[illegible] prisons, dans les dou-
l'huille qui t[illegible]néralement dans toutes les
les prieres l'on peut souffrir pour la def-
moins qu[illegible]a justice & de la verité, il ne faut
poux d[illegible]douter qu'il ne nous touche encore

Le[illegible] maniere plus efficace, & qu'il ne
l'en[illegible]us fasse une Onction par la force &
n[illegible] vertu de laquelle on peut s'élever en un
moment jusques au Ciel.

Il n'y a point là d'Onctions omises; elles s'y trouvent toutes, & tout leur effet s'y rencontrent. C'est Jesus-Christ lui-même qui nous les fait ; les Anges y assistent, parce que, comme dit saint Paul, nous sommes devenus un spectacle à Dieu, au monde & aux Anges. Il nous les fait en nous donnant son esprit qui est l'Onction veritable de tous ses Elûs, & qui ne peut jamais leur manquer ; il nous les fait par sa trés grande misericorde, *per suam piissimam misericordiam* ; parce que c'est une grande grace qu'il nous fait que celle de souffrir, & que nous pouvons bien dire qu'il ne la fait pas à tout le monde. Toute la force du Diable est éteinte en nous par cette imposition des mains du souverain Prêtre qui nous fait

ces Onctions en nous rendant conformes à ſa croix, qu'il nous applique comme le plus grand remede à tous nos maux ; & c'eſt ce qui eſt marqué par l'adminiſtration de l'Extréme-Onction ordinaire ; *In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs ſancti, extinguatur in te omnis virtus Diaboli per impoſitionem manuum noſtrarum* ; *Au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit, que toute la force du Diable ſoit éteinte en vous par l'impoſition de nos mains.* Non ſeulement l'invocation du nom des trois perſonnes eſt jointe à ces Onctions ; mais quand on les reçoit comme il faut, on eſt rendu participant de la puiſſance du Pere, de la ſageſſe du Fils, & de la charité du ſaint Eſprit. On joint à cette invocation des des trois perſonnes divines, celle des Anges, parce que comme dit ſaint Baſile, ils ſont témoins de la verité : celle des Patriarches, parce qu'ils ont été les premiers fondemens de la foi ; celle des Prophetes, parce qu'ils l'ont prédite ; celle des Apôtres, parce qu'ils l'ont prêchée ; celle des Martyrs, parce qu'ils l'ont défendu : celle des Confeſſeurs, parce qu'ils l'ont honoré par la ſainteté de leur vie ; celle des Vierges, parce qu'elles l'ont orné par leur pureté ; celle de tous les Saints, parce que tous ceux qui ont été ſauvez l'ont été par l'onction de cette grace & par le merite de cette foi, pour

le témoignage de laquelle on nous priveroit des Sacremens & de l'Onction exterieure dont nous parlons. Si nous avions des yeux inviſibles, nous verrions des ceremonies toutes divines qui accompagnent cette Onction, & nous nous trouverions fortifiez du ſecours de tous les Saints qui aſſiſtent à notre Onction, & qui nous deffendent.

On ne peut dire que les invocations ordinaires que l'on fait en adminiſtrant l'Extrême-Onction, non ſeulement ne manquent pas à la nôtre, mais qu'elles s'y font d'une maniere encore plus conſolante, parce que les Saints attentifs à nos ſouffrances s'intereſſent davantage à prier le Grand Prêtre de nous benir, *per invocationem omnium ſanctorum Angelorum & Archangelorum, Patriarcharum, Prophetarum, Apoſtolorum, Martyrum, Confeſſorum, Virginum atque omnium ſimul Sanctorum.* Ce n'eſt point ici une ſimple fiction; ſi dans l'Ancien Teſtament un ſeul Prophete ſe trouvant aſſiégé par une armée nombreuſe & formidable, (*a*) le Seigneur lui découvrit un bien plus grand nombre d'Anges qui étoient là pour le deffendre, & fit voir à ſon ſerviteur effrayé une multitude de chevaux & de chariots de feu rangez autour de lui: je ne doute point que dans ce nouveau Teſtament où nous avons bien

(*a*) 4. Reg. 6. 15.

d'autres prérogatives, quand on souffre pour la justice & pour la cause de Jesus-Christ, on ne reçoive un grand secours des armées du Ciel, mais d'une maniere plus spirituelle & moins sensible. Si Jesus-Christ dit qu'il est au milieu de ceux qui l'invoquent, à plus forte raison il est au milieu de ceux qui souffrent pour lui en l'invoquant; s'il est au milieu de nous, les Saints y sont aussi, parce qu'ils l'accompagnent; car Jesus-Christ n'est jamais seul. Quand on est assuré de sa protection, on est assuré de celle des Saints, qui est l'effet de la sienne. L'onction invisible que nous recevons est si efficace, qu'elle s'étend sur tous nos sens & les purifie.

Si vous consentez de ne voir personne, & de demeurer, s'il le faut, renfermez dans le fond d'une prison, soyez assurez que Dieu vous pardonne tous les pechez que les yeux vous ont fait commettre; *Quidquid per visum deliquistis.* Si vous voulez bien demeurer dans une entiere separation du monde, & vous priver d'entendre tout ce qu'il peut vous dire, ayant également aversion de tout ce qu'il est & de tout ce qui vient de lui, soyez assurez que Dieu vous pardonne tous les pechez que l'ouïe vous a fait commettre, *Quidquid per auditum deliquistis.* Si votre conversation est toute dans le Ciel, & que

vous ne trouviez par tout ailleurs qu'une odeur de mort, rien ne pouvant vous plaire de ce qui n'eſt point Jeſus-Chriſt, ſoyez aſſuré qu'il vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par l'odorat; *Quidquid per odoratum deliquiſtis.* Si vous ne trouvez de goût que dans la mortification des ſens, ſi vous aimez mieux vous taire que de parler, ſi vous ſouffrez pour Jeſus-Chriſt dans le ſilence de Jeſus-Chriſt, ſoyez aſſurez qu'il vous pardonnera tous les pechez que vous avez commis par le goût & par la langue, *Quidquid per guſtum & locutionem deliquiſtis.* Si vous ſouffrez avec patience que tout ce qui vous environne & ce qui vous touche ſoit plein d'horreur, ſi vous ne faites que du bien à ceux qui vous font du mal, ſi toutes vos démarches ne vous conduiſent qu'à ſouffrir pour l'Epouſe & pour l'Epoux, ſoyez aſſurez qu'il vous pardonne tous les pechez que vous avez commis par le toucher & par le marcher; *Quidquid per tactum & per greſſum deliquiſtis.*

Cette onction ne cede en rien à celle des malades; & ſi elle eſt plus longue, elle en a plus de merite. C'eſt la coutume de laiſſer la croix aux malades après qu'on leur a adminiſtré l'Extrême-Onction; c'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt; il nous a laiſſé ſa Croix, afin que nous puiſſions vivre en toute aſſurance à l'om-

bre de ses aîles qui est l'ombre de sa Croix & de sa passion, comme dit saint Ambroise : *Umbra alarum, umbra crucis, umbra est passionis.* Si nous tenons à cette ombre salutaire & que nous ne demandions qu'à être cachez sous les aîles de la croix, nous y trouverons la guerison de tous nos maux, & une protection invincible contre les efforts de tous les hommes ; *Il n'y a que les Juifs qui croyent que la Croix est un scandale, il n'y a que les Payens qui croyent que la Croix est une folie* ; mais pour les enfans de l'Eglise, ils y trouvent toute leur sagesse & toute leur force ; c'est être enfans de l'Eglise, dit saint Ambroise, *que de regarder la Croix comme un triomphe, & comme le triomphe de Jesus-Christ* : *Qui crucem scandalum putat, Judæus est ; qui crucem stultitiam putat, Græcus est ; est autem Ecclesiæ filius, qui crucem Christi triumphantis agnoscit.* Nous pouvons donc prouver notre onction par la croix que Jesus-Christ nous a laissée pour notre partage, & que ses Ministres laissent toujours à ceux qui ont reçu l'Extrême-Onction, afin que cette croix soit toute leur consolation & le fondement de leur esperance. Il faut avoüer que ce Sacrement a un rapport tout particulier à la croix, parce que celui qui le reçoit voyant la mort de tous côtez, est dans un état beaucoup plus conforme à celui de Jesus-Christ mourant ; & cette

conformité, quoiqu'elle ne soit qu'exterieure, étant acceptée avec soumission & avec respect, peut produire des fruits de vie jusques dans le sein même de la mort.

Mais lorsque cette conformité est interieure, & que notre vie l homme étant crucifié avec Jesus-Christ, comme dit l'Apôtre, (a) nous sommes entez en lui par la ressemblance de sa mort, & nous demeurons ensevelis avec lui, par ce Batême de penitence & de larmes; il ne faut pas douter qu'elle n'opere de plus grands effets, & qu'elle ne rende notre Onction beaucoup plus efficace. Car il arrive souvent que faute de disposition de la part de la personne qui reçoit l'onction exterieure, il n'y a que la vie du corps qui s'éteint, tandis que les restes du péchez survivent; au lieu que, dans cet état de privation où on nous réduit, le peché meurt par l'onction de la croix, & cette onction renouvelle tout l'homme interieur, & lui donne une nouvelle vie & une nouvelle force avec laquelle il est capable de vaincre tous ses ennemis. Il n'y a que le peché qui meurt par la vertu de cette onction sainte, & la personne qui l'a reçut vit pour loüer Dieu; au lieu que l'autre onction, qui est une onction de necessité, & non pas de liber-

(a) Rom. 6. 5.

mme la nôtre, c'eſt la perſonne qui & le peché demeure encore vivant, ſoin de le faire mourir par de ts de penitence.

veut qu'aprés l'Extrême- ire, ce ſoit le plus ſouvent lonne qui l'a reçûë un avan- mourir, parce que la mort eſt Chrétiens l'entrée de la vie; on peut dire que l'onction de la croix a auſſi cet avantage. Quand on eſt monté ſur la croix de Jeſus Chriſt, quoique l'on n'y meure pas toujours, il eſt vrai néanmoins que l'on y peut toujours mourir: la croix n'eſt pas moins le chemin de la mort, que les maladies qui ne ſont pas toujours mortelles; mais comme il n'y a point de maladie qui ne le puiſſe devenir ſi elle augmente, il n'y a point auſſi de perſecution dans laquelle on ne puiſſe finir ſes jours, & qui ne puiſſe même les finir, ſi Dieu qui regle tout ce qui arrive dans le monde veut qu'elle devienne plus violente. C'eſt pourquoi de même que dans les maladies quoique communes, les perſonnes qui ont de la religion penſent à la mort; je croi auſſi que dans les perſecutions même mediocres, on devroit toujours y penſer, parce que dans quelque tems que ce ſoit, il eſt toujours neceſſaire de ſe preparer à bien mourir.

La croix eſt donc tout enſemble un ob-

jet de mort & de vie, & elle doit remplir notre esprit de ces deux idées quoique differentes. Nous sommes redevables à Jesus-Christ de sa mort ; *C'est une grande dette*, comme dit saint Ambroise, *dont nous sommes chargez envers lui ; quoiqu'il ne nous la demande pas toujours ; il nous a donné son sang, nous lui devons donner le nôtre : il a payé pour nous de son sang ; s'il veut nous faire payer cette dette, ce ne sera pas pour lui, mais pour nous que nous la payerons. Pretium non semper exigeris, sed semper debes ; ille pro te solvit, tu pro te redde : il a payé pour vous, rendez-le pour vous.* Notre onction a donc un double avantage, celui de la vie, & celui de la mort. Celui de la vie, elle nous donne la force de benir Dieu en souffrant ; celui de la mort, elle nous donne la constance de la souffrir avec joye s'il est nécessaire pour la cause de Dieu. Mais soit que nous vivions, soit que nous mourrions ; elle nous fait être à Dieu, & elle nous consacre à son service ; *C'est ainsi*, comme dit l'Apôtre, *que nul de nous ne vivra pour soi-même, & que nul ne mourra pour soi-même* ; (*a*) parce que quand on souffre pour Jesus Christ avec joye, la vie & la mort lui appartiennent également dans quelque état que l'on se trouve, & de quelque circonstance exterieure que soit accompagnée notre vie ou notre mort.

(*a*) Rom. 14. 7.

Le Concile de Trente dit que l'Extrême-Onction est le supplément de la Penitence dans les mourans. Mais y a-t-il un meilleur supplément de la Penitence, que la croix que saint Clement d'Alexandrie appelle *une Penitence abregée* ? La croix est la voye la plus assurée de la Penitence, elle en est même la recompense ; si l'on a commencé à la faire, on la consomme par la croix ; si on l'a faite, on en recueille les fruits, parce qu'on souffre avec beaucoup plus de perfection ; si l'on n'a pas encore commencé à faire penitence, on peut y commencer, & l'y finir en même tems, & même la rendre parfaite, si dans le peu de tems qu'on la porte Jesus-Christ fait encore la grace de la porter avec une soumission & une patience parfaite.

Notre onction a donc ce grand avantage au dessus de l'autre, qu'elle peut suppléer à la penitence & la rendre parfaite en même tems, au lieu que l'extrême-Onction la laisse toujours imparfaite, si elle n'est perfectionnée par l'onction interieure de la croix.

Il est vrai que si l'on s'arrête aux sens qui ne jugent jamais bien des choses de la foi, cette onction paroît avoir quelque chose d'effrayant. Si la croix qui a été figurée par la verge de Moyse, & qui a operé les plus grands miracles dans la

nouvelle Alliance, de même que cette verge opera les plus grands prodiges dans l'ancienne ; ſi, dis-je, la croix n'eſt enviſagée avec des yeux éclairez & avec attention, elle nous paroît quelquefois comme un ſerpent qui donne de l'horreur à la nature, & qui nous fait fuir à l'heure même, comme fit Moyſe lorſqu'il vit ſa verge ſe changer en ſerpent. Mais imitons cet homme plein de foi, qui après avoir dabord ſuivi le premier mouvement qui le fit éloigner, ſe raprocha auſſi-tôt au commandement que Dieu lui fit ; & ayant étendu ſa main ſans craindre pour prendre l'extremité de ce ſerpent, il fut tout étonné de voir que ce n'étoit plus un ſerpent, & que c'étoit ſa verge même.

C'eſt ainſi que ſi nous nous éloignons de la croix, & ſi nous la rejettons, elle paroîtra comme un ſerpent ; mais ſi nous obéiſſons ſans heſiter au commandement de Jeſus-Chriſt qui nous ordonne de prendre notre croix & de la porter, en prenant ce ſerpent par la queüe ; c'eſt-à-dire, en conſiderant la fin des ſouffrances qui durent ſi peu, & qui produiſent en nous le poids éternel d'une ſouveraine & incomparable gloire, nous trouvons en effet que ce ne ſera plus un ſerpent, mais toute notre force & tout notre ſoutien ; & au lieu d'en avoir de l'averſion & de

la fuir, elle deviendra l'objet de notre amour & de nos désirs.

Mais on peut dire que ce refus qu'on nous fait de l'Extréme-Onction à la mort est veritablement notre derniere onction & notre derniere croix, parce qu'il n'y a plus rien à souffrir ensuite, & que les hommes ne peuvent plus nous faire du mal. C'est donc la derniere croix, & nous la portons en un tems où même on n'est plus capable d'en porter aucune. On cesse de souffrir quand on cesse de vivre; & l'on peut dire que la mort qui nous effraye tant, n'est presque pas sensible, parce que pour avoir du sentiment il faut avoir de la vie, & même une certaine force que l'on perd incessamment avant que de mourir. N'est-ce pas une consolation aux Epouses de Jesus-Christ, que la mortification de sa croix les accompagne jusqu'à la mort, & dans la mort même qui a déja fait cesser toutes sortes d'autres mortifications? Voilà donc une nouvelle croix que Jesus-Christ presente à ses Epouses, qui est proportionnée à leur état de foiblesse & de mort, & qu'elles peuvent porter encore lorsqu'elles n'en peuvent plus porter d'autres. Il veut qu'elles ayent quelque chose à lui offrir jusques à la mort, & que ce dernier sacrifice ne soit pas seul. La mort qui est la plus grande peine du peché, en

porte les marques & le caractere qui la rendent horrible ; il plaît à Dieu d'y joindre une autre peine, qui au contraire est toute pleine des marques & des effets de son amour. Le refus de l'Extrême-Onction, quelque respect que nous devions avoir pour ce Sacrement, & quelque desir que nous en ayons, doit moins nous affliger que nous rejoüir, puisque c'est le témoignage de notre foi qui nous l'a attiré de la part des hommes. On peut dire avec cela que de toutes nos peines, celle que nous cause ce refus est la plus courte ; elle ne dure presque qu'un moment, & elle est la moins sensible à la nature dans le tems où l'on souffre. Je me souviens à ce sujet de ce qui est écrit dans le livre de Job, *in sex tribulationibus liberabit te, & in septima non tangit te malum, Dieu après vous avoir affligé six fois vous délivrera, & à la septiéme, ne permettra pas même que le mal vous touche.* (a)

Ces six tribulations sont tout ce que nous avons souffert jusqu'ici ; le nombre de six est un nombre indefini, comme le remarque saint Gregoire, & la septiéme tribulation est la derniere de toutes. Dieu nous sauve par ces tribulations que nos ennemis nous ont suscitées pour nous perdre, & il a changé le mal qu'ils vouloient nous faire en un remede qui nous guerit,

(a) Job. 5. 19.

Car si nous veillions un peu sur nous-mêmes, si nous sommes attentifs à notre bonheur, si nous remercions Dieu de ses graces, nous trouverons notre liberté même dans notre plus grande captivité; & nous croirons en effet que c'étoit là l'unique moyen d'en être délivrez, parce qu'il n'y a que la penitence qui nous délivre. Mais pour cette septiéme & derniere tribulation, il est visible qu'elle ne nous touche presque point, parce que la mort même nous empêche de la ressentir, si ce n'est qu'on aime mieux dire que le refus de l'Extrême-Onction est pour nous une veritable onction qui nous fortifie tellement contre nos ennemis à cette derniere heure, que par la misericorde de Dieu qui benit ce dernier remede, nos ennemis ne pourront pas même nous approcher; *In septima non tangit te malum.*

Que si néanmoins on a de la peine de se voir sans cette derniere consolation que l'Eglise donne aux mourans, il me semble qu'on s'en peut consoler d'autant plus facilement que c'est pour l'Eglise même qu'on en est privé. Nous sommes trop heureux, n'ayant rien pû faire pour elle pendant notre vie, de pouvoir souffrir quelque chose pour elle à notre mort. Cette seule consolation peut suffir pour nous donner du courage & de la joye à cette derniere heure.

Mais qu'il eſt aiſé de ſe priver d'une conſolation de peu de durée, quand on eſt ſi proche d'une conſolation éternelle & infinie ! L'Epoux a ſoin pendant ſon abſence, de conſoler ſouvent ſon Epouſe, il lui fait ſavoir de ſes nouvelles, il lui écrit, il lui donne des marques de ſon affection & de ſa tendreſſe dans toutes les occaſions qui ſe rencontrent ; mais ſi l'Epouſe s'affligeoit de ce qu'elle n'a point reçû de ſes lettres, lorſqu'on l'aſſure qu'il frappe à la porte, & qu'on lui dit comme à Marie : *Magiſter adeſt & vocat te, le Maître eſt venu, & il vous demande* ; en vérité cette affection ſeroit-elle raiſonnable ? Seroit il néceſſaire de pleurer de ce qu'on ne reçoit point de nouvelle de ſon époux, lorſqu'on va ſe réjoüir de l'embraſſer, & qu'on ne ſera plus jamais ſeparez d'avec lui ? C'eſt l'eſperance de ce bien ineffable qui faiſoit la conſolation de ſaint Paul, *& ſic ſemper cum Domino erimus* ; Où eſt l'épouſe qui demeureroit triſte pour un tel ſujet & dans une telle rencontre, & qui n'oubliroit pas le lieu où elle eſt, & ce qu'elle tient entre ſes mains, ce qu'elle fait, & l'état où elle ſe trouve pour aller ſe jetter entre les bras de ſon époux ? La mere de Tobie ayant apperçû ſon fils, quoi qu'elle ne le vit que de loin, courut à l'heure même

(a) Joan. 11. 28.

dire à son mary qu'il venoit, elle ne fut plus occupée d'autre chose que du plaisir qu'elle alloit avoir de l'embrasser; d'où vient donc que voyant Jesus-Christ si proche de nous, nous pouvons encore penser à autre chose qu'à Jesus-Christ?

Ne devrions-nous pas craindre qu'il ne nous reprît de notre peu de foi, comme il reprit Magdeleine lorsqu'elle voulut le toucher mal-à-propos, (a) *Noli me tangere*, ne me touchez pas. Si nous y prenons garde, il nous dit la même chose, lorsqu'au lieu de nous consoler par la foi qui touche seule Jesus-Christ, comme dit saint Ambroise, *Christum nisi fides perfecta non tangit.* Nous cherchons des consolations sensibles qui nous éloignent toujours de la veritable consolation.

Il nous fait reproche de ce que nous ne sommes pas content de souffrir avec lui, ce qui a toujours fait la joye des saints; mais sur tout il nous dit, dans cette dernière épreuve, qu'il va lui-même être notre consolation; Que pouvez-vous craindre lorsque je souffre avec vous, & que j'ai déja la couronne entre les mains pour vous recompenser de ce peu d'opprobre que je vous ai fait la grace de souffrir pour mon Evangile? vous ne pouvez me perdre, si vous m'aimez. Que craignez-vous? je suis avec vous &

(a) Joan. 20. 27.

dans vous, quelques efforts que les hommes faſſent pour vous ſeparer de moi, je ſuis encore plus à vous; & ils ne ſervent qu'à m'enfermer davantage dans votre cœur, en vous privant de tout le reſte. Perſonne ne ſouffre pour moi ſans moi, je ſuis avec tous ceux qui ſouffrent, & j'y ſuis d'autant plus qu'ils ſouffrent plus. Si vous m'aimez, que votre joye augmente quand on augmente vos ſouffrances, parce que vous joüiſſez davantage de ma preſence. Je ne dis pas cela à vos ſens, je le dis à votre cœur, & c'eſt la foi que je vous ai donnée qui vous le dit; ſi vous croyez, & ſi vous m'aimez, vous m'entendez. Mais quand vous ne vous ſeriez jamais rejoüi auparavant, réjoüiſſez-vous à preſent que je vous donne mon Eſprit avec plus d'abondance dans votre derniere affection, pour être votre derniere conſolatiõ; ne vous attriſtez point de ce qu'on vous refuſe des goutes de mon huile qui eſt moins que mon Eſprit que je vous donne. Je vais vous plonger dans un fleuve de vie qui eſt brillant comme du chriſtal, & qui ſort de mon Thrône; je vous ferai même aſſeoir ſur ce Thrône, & vous y regnerez avec moi, parce que vous n'êtes qu'un avec moi; j'ai ſeul vaincû, & je vous ferai part de ma victoire, venez en joüir avec moi: *Fiat, fiat, amen, amen, etiam Domine Jeſu veni citò.*

Que la grace de notre Seigneur Jesus-Christ soit toujours avec vous. *Amen.*

DE L'AGONIE.

L'Eglise dont la charité est universelle, & comprend tous les tems, a soin de ses enfans durant leur vie, à leur mort, & aprés leur mort. Il n'y a point de lieu ni de tems où nous ne ressentions les effets de la pieté de cette sainte Mere; mais comme le tems de la mort est le plus dangereux pour nous, & celui où nos ennemis qui n'ont plus que ces derniers momens pour nous nuir, redoublent leurs efforts pour nous perdre, c'est aussi celui où l'Eglise nous rend le plus d'assistance, & où elle fait ce que doit faire une bonne Mere pour ses Enfans. Outre les autres devoirs de charité qu'elle nous rend, elle oblige ses Ministres autant que cela se peut d'assister à notre agnonie, pour nous deffendre par leurs exortations & par leurs prieres contre les artifices & la violence de nos ennemis. Mais les hommes, aprés nous avoir déja refusé toutes les autres assistances que l'Eglise veut qu'on rende à ses enfans, nous refuse encore celle-ci. Il n'y a point de Prêtres qui nous assistent, nous mourons sans leurs secours, ils ne font point sur nous les prieres accoutumées, ils ne recitent point auprés de nous la passion de Jesus-

Christ, que l'Eglise veut qu'on nous rapelle dans ces derniers momens, afin que la victoire d'un Dieu souffrant qu'on nous represente, nous encourage & nous fasse surmonter nos ennemis à nôtre mort, comme elle nous a donné la force de les combattre durant la vie.

Il n'est pas difficile de montrer que nous ne perdons rien, pour être privez de cette derniere assistance, que l'on a coutume de donner aux mourans. Ce n'est pas qu'elle ne soit trés avantageuse en elle même, mais il est avantageux d'être privez de toutes sortes d'avantages pour Jesus-Christ. Les Peres ne nous enseignent-ils pas que c'est gagner, que de perdre quelque chose pour lui? Quand on est donc assez heureux de perdre tout afin de lui demeurer fidele, on peut dire qu'on gagne tout. Quelque peché que nous ayõs commis, si nous souffrons humblement & avec amour, il nous absout par la vertu de sa croix, comme lorsqu'il y étoit attaché il en a absout le bon Larron: (a) *Car puisqu'il nous a été donné de souffrir pour lui*, pour me servir des paroles de saint Paul, *ayant reçu un si grand don de* Dieu, dit saint Ambroise, *est ce que nous n'avons pas reçû la remission de nos pechez? Numquid qui donum Dei habet, potest non habere indulgentiam?* C'est une moindre grace de

(a) Phil. 1. 29.

recevoir l'absolution, que de souffrir pour l'Evangile ; Je trouve ce qui est de moins dans ce qui est de plus ; & je croi avec confiance que Dieu me pardonne quand il a la bonté de m'appeller à lui & qu'il veut me rendre participante de sa couronne. On m'impose de faux crimes, & on me fait souffrir injustement : c'est ce qui me procure le bienfait d'une nouvelle absolution ; car comme dit admirablement saint Ambroise, la peine des innocens est leur pardon, *pœna innocentium universorum redemptio.*

Je parle exprés d'absolution, parce qu'on nous la refuse, même à l'agonie, & qu'on ne veut pas nous délier des moindres pechez, dans un tems où l'Eglise dans la plus grande rigueur des Canons les remettoit tous aux plus coupables ; mais nous n'y perdons rien : nous trouvons notre absolution dans notre innocence, dans la croix de Jesus-Christ, dans les entrailles de sa misericorde infinie, qu'il tient ouvertes pour nous y recevoir, pour nous y cacher, & pour nous y mettre en sureté.

Comme donc nous sommes absous sans le ministere des Pretres ; comme nonobstant le refus qu'on nous fait de nous donner le Corps de J. C. dans l'Eucharistie, nous ne laissons pas de recevoir Jesus-Christ si nous souffrons patiem-

ment sa croix : comme enfin il nous fait lui-même les dernieres onctions par l'application de la derniere croix qu'il nous fait porter, & qu'il supplée par son sang à l'onction qui nous seroit faite de la part de son Epouse; il supplée encore dans notre agonie, à toute l'assistance que nous aurions pû recevoir de ses Ministres. Quand Dieu supplée à l'homme, on ne perd rien pour être privé du secours de l'homme; un tel supplement me dédommage abondamment de tout ce qu'on pourroit me refuser.

Mais je ne suis pas même privé de l'assistance que l'Eglise procure aux mourans; mes meres & mes sœurs me rendent les mêmes devoirs que nous rendroient les Prêtres de Jesus-Christ. On recite les mêmes prieres, on fait les mêmes cérémonies; les Epouses dans une telle nécessité suppléent aux amis de l'Epoux; & on peut dire que s'il y a moins d'autorité, il n'y a pas moins de charité. Je me vois environnée de mes sœurs qui prennent d'autant plus de part à mon dernier sacrifice, qu'elles portent toutes la même croix avec moi; je vois ces larmes consolantes que la charité fait encore plus couler de leurs cœurs que de leurs yeux, & qui me rassurent contre mes ennemis qui les apprehendent. Elles redoublent leur zele, parce que je n'ai point d'autre

ſecours, & elles me donnent toutes leur cœur, pour ſuppléer aux prieres d'un Prêtre qui a refuſé de m'aſſiſter.

Quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à une perſonne qui ſe meurt, tous les Fideles deviennent Miniſtres de Jeſus-Chriſt. S'il n'y a perſonne qui dans un cas de neceſſité ne puiſſe batiſer un enfant, quoique le Batême eſt un Sacrement & la porte de tous les autres; à plus forte raiſon, il n'y a point de Fidele qui ne ſoit capable d'aſſiſter une perſonne mourante, & qui ne puiſſe dire les mêmes prieres que dit un Prêtre.

Il y a d'ailleurs tant de rencontres où l'on meure ſans qu'il s'y en trouve un ſeul; & avec cela ce n'eſt point pour la cauſe de Dieu, & il n'y a point là d'Epouſe de Jeſus-Chriſt, dont on puiſſe être aſſiſté. L'aſſiſtance que donne cette Epouſe ne procure-t-elle pas une conſolation qui peut égaler ſouvent celle qu'on recevroit de l'aſſiſtance d'un Miniſtre de l'Egliſe? Mais je ſuppoſe que je n'ai point ce grand avantage de mourir comme dans le ſein de la charité, & en la préſence de toutes mes ſœurs qui m'éleveroient entre leur bras, pour m'offrir à Dieu par les merites de ſon Fils, & avec ſon Fils qu'elles lui offriroient pour moi; je ſuppoſe que dans la peſanteur de la nature qui ſuccombe, je ne puiſſe pas

penſer moi-même à mon ſacrifice, qui ſe conſomme ſans moi, mais non pas ſans Jeſus-Chriſt, & que je meure même dans des mains étrangeres, ou ſi vous voulez ſans être aſſiſté de perſonne, car cela pourroit arriver, je ſerai encore plus heureuſe, ſi je ſouffre un ſi grand abandonnement pour l'amour de Jeſus-Chriſt. Où eſt donc la foi de nos Peres? où eſt la foi d'une ſainte Vierge, qui étant abbandonnée aux dernieres extrémitez que craignent le plus les Vierges, ſe conſoloit en diſant que ſi elle avoit moins de ſecours des hommes, elle en auroit plus de Dieu? *Vacua præſidio, ſed Deo plenior.*

Si je reçois moins de conſolation à la mort, j'en aurai plus de merite; ſi j'ai moins de conſolation, les Anges en auront davantage, parce qu'ils me verront ſouffrir davantage pour la cauſe de Jeſus-Chriſt; ils ſont impaſſibles par leur nature, c'eſt pour eux un ſujet de joye de voir que dans le peu de tems que dure notre vie, nous ayons la gloire de ſouffrir quelque choſe pour l'Evangile. *Si vous cherchez Dieu*, me dit ſaint Ambroiſe, *il eſt avec vous, puiſque vous ſouffrez pour lui; ſi vous cherchez un homme, ce n'eſt pas là ce que vous avez promis à Dieu quand vous vous êtes faites Religieuſe: Si Deum quæris, tecum eſt; ſi hominem quæris non hoc promiſti.* Pendant que

que j'aurai la liberté de l'eſprit, je n'ai qu'à offrir à Dieu mon ſacrifice avec celui de ſon Fils qui fait tout le merite du mien. Lorſque je n'aurai plus cette liberté, mon ſacrifice eſt conſommé, & je n'ai plus rien à craindre: ſi l'on me laiſſe-ſeule pendant que j'aurai l'uſage des ſens, la ſolitude où j'ai fait vœu de paſſer mes jours me deffendra juſqu'à la mort; ayant choiſi de vivre ſeule, j'aurois tord ſi je craignois de mourir ſeule & ſi je cherchois compagnie dans le tems qu'il faut quitter toute compagnie. Saint Auguſtin prioit avec inſtance dans ſa derniere maladie qu'on ne permit à perſonne d'entrer dans ſa chambre, on m'offre le même avantage ſans que je le demande; ſi l'on me laiſſe encore ſeule quand j'aurai perdu le ſentiment, je demeurerai ſeule dans mon lit, comme je demeurerai ſeule dans le ſepulchre, juſqu'à ce que je me reveille de l'aſſoupiſſemennt de la mort, & que je me trouve entre les bras de Jeſus-Chriſt qui me recevra, ſi c'eſt lui ſeul que j'ai cherché & pendant la vie & à l'heure de la mort.

Quand l'ame joüit de Dieu, ou quand elle eſt ſur le point d'en joüir, elle ne s'intereſſe plus à ce qui regarde le corps; & lorſqu'il pourrit dans la terre, elle n'en eſt non plus inquiette & affligée que le ſeroit une perſonne dont par ordre du Sou-

verain on auroit démoli la maiſon pour la changer en un Palais : c'eſt la même choſe pour un moribond qui n'a plus de ſentiment d'être ſeul ſur un lit, ou d'être dans le ſepulchre, & d'ailleurs il eſt certain que ſi nos corps ont été les Temples du ſaint Eſprit pendant la vie, ils conſervent encore cette qualité glorieuſe aprés la mort, le ſaint Eſprit reſide dans leurs cendres pour y être le principe de leur reſurrection à la fin des ſiécles ; ce qui doit beaucoup diminuer l'horreur naturel que nous avons de la mort. Le point capital eſt de bien vivre & d'être ſolidement à Dieu. Notre mort & toutes les choſes exterieures qui l'accompagnent, ne doivent point nous mettre en peine ; c'eſt l'affaire de Dieu & non pas la nôtre ; de quelque maniere qu'il en ordonne, ce ne peut être que pour notre bien & pour ſa gloire.

Si je meure entre les mains de perſonnes, qui non ſeulement ne m'aſſiſtent pas mais qui m'inſultent, je ſerai d'autant plus heureuſe, que ma mort aura plus de conformité avec celle de Jeſus-Chriſt qui fut un ſpectacle d'opprobre à toute la terre. On a inſulté à Jeſus-Chriſt juſqu'à la mort ; non ſeulement il eſt mort entre les mains de ſes ennemis, mais ſes ennemis l'ont fait mourir ; il a été traité comme un voleur, & il eſt mort au

milieu des voleurs, comme plus criminel que tous les voleurs. Celui qui étoit la ſageſſe increée, a paſſé pour un inſenſé; celui qui étoit la verité, a paſſé pour un fourbe & un ſéducteur. Les Phariſiens & les Scribes ont triomphé de lui & en ſa preſence; & ils ſe ſont comme raſſaſiez de ſon ſang. Jeſus-Chriſt eſt mort dans l'infamie du ſupplice le plus honteux, & dans les douleurs les plus ſenſibles de la croix. Qu'eſt-ce que la mort de l'Epouſe pourra avoir de ſemblable à cette mort que l'Epoux a voulu ſouffrir pour elle? de quelle maniere qu'elle meure, elle ne mourra point ſur la croix; quelque douleur qu'on lui puiſſe faire ſouffrir, il n'y aura point de cloux ni de couronne d'épine; quelque amertume qu'on lui puiſſe faire goûter à la mort, il n'y aura point de fiel. Peut-être qu'on branlera la tête devant l'Epouſe, de même que les Juifs la branlerent devant l'Epoux; peut-être qu'elle ſera traitée avec quelque opprobre, ce qui étoit le ſujet de la gloire des Apôtres; peut-être qu'il faudra ſouffrir de quelques diſcours, mais ils ne ſeront jamais ſi injuſtes ni ſi offenſans que ceux que Jeſus-Chriſt a ſouffert pour elle. Si l'Epouſe eſt abandonnée dans ſon agonie, elle aura plus de reſſemblance avec ſon Epoux, lorſqu'il étoit à l'agonie. S'il ne ſe trouve perſonne qui la conſole,

perſonne auſſi ne s'y trouva pour conſoler Jeſus-Chriſt ; & je ne ſçai ſi l'Ange qui fut envoyé pour ſuppléer à la dureté & à l'inſenſibilité des hommes, ne le fut point pour nous apprendre que dans une telle rencontre nous recevrions de la conſolation du ciel, quand celles de la terre nous manqueroient. Les Anges ſuppléent aux hommes dans les néceſſitez de l'Egliſe comme nous apprennent les Peres. Ce ne fut point ſans un myſtére & ſans un deſſein particulier de Dieu, que les Apôtres qui euſſent dû conſoler Jeſus-Chriſt, demeurerent dans un profond aſſoupiſſement qui eſt ſi bien marqué dans l'Evangile ; mais que l'Epouſe ne s'étonne donc point ſi les Apôtres dorment, les Anges ne dorment point, & ſon Epoux ne dormira point pour elle ; qu'elle ne s'effraye point de ſe voir ſans Prêtre à cette derniere heure, puiſqu'elle y voit ſon Epoux ſans ſes Apôtres, ce qui peut-être n'eſt arrivé à l'Epoux que pour conſoler l'Epouſe elle-même. Il fit des reproches à ſes Apôtres de ce qu'ils dormoient ; ces reproches pouvoient leur faire voir ce qu'ils euſſent dû faire, mais il ne leur en fit point de ce qu'ils le laiſſoient ainſi ſans aucune conſolation, pour nous apprendre à nous réjoüir plutôt qu'à nous plaindre, quand nous entrerons ſeuls comme lui & avec lui dans le Jardin des Olives,

où la joye de la foi qui peut ſubſiſter avec la triſteſte des ſens ſuffit, pour nous procurer une plus grande conſolation que celle que tous les hommes enſemble pourroient nous donner.

On craint peut-être que les demons n'ayent plus de force pour faire ſuccomber à la tentation une perſonne qui eſt abandonnée de tout le monde & deſtituée de tout ſecours; mais c'eſt au contraire ce qui fera fuïr davantage ces ennemis: ce ne ſont pas les hommes qui enviroment notre lit qui leur font peur; ce n'eſt que Jeſus-Chriſt qu'ils apprehendent; ce n'eſt pas ce qu'on nous peut dire qui les écarte, c'eſt ce que nous ſouffrons pour J. C. ils ne ſeroient pas fâchez peut-être que nous euſſions toutes ſortes de conſolations exterieures, parce qu'aſſez ſouvent lorſque nous y repoſons avec trop de confiance, elles les rendent plus forts contre nous; ce n'eſt que la conſolation du ſaint Eſprit qui eſt l'onction de la croix de Jeſus-Chriſt qui fait leur peine; à proportion que nous ſerons plus pauvres, plus ſolitaires, & plus abandonnez à l'heure de notre mort, nous en ſerons plus forts. effectivement, & les Demons en ſeront plus foibles; ſouvent même ils ne peuvent approcher de la croix, & ils n'oſeroient la regarder: c'eſt elle qui les a vaincus, l'ombre ſeule de ce bois ſalu-

taire peut faire mourir le serpent, & ce qui nous délivre de notre supplice fait ce lui qu'ils souffrent. Ne craignons donc point la solitude de notre agonie ; car ils la craignent eux-mêmes, comme étant marquée du caractere & des stigmates de la croix de Jesus-Christ. Nous n'avons pas besoin d'autre assistance exterieure, parce que la privation que nous en souffrons pour l'amour de Jesus-Christ, nous tiendra lieu de toute assistance. La croix seule de Jesus-Christ est assez forte contre les Demons, & contre tout l'Enfer. Nous n'avons qu'à mourir en paix sans en vouloir descendre. Jesus-Christ ne descendit qu'après sa mort : ne perdons point de vuë ce modele, imitons-le, & nous n'aurons rien à craindre.

Il ne faut pas oublier que l'Eglise sera d'autant moins abandonnée, que nous le serons davantage & pendant la vie & à la mort, ce qui nous doit tenir lieu de la plus grande consolation qu'un Fidele puisse jamais recevoir : heureuses les souffrances qui seront cause que l'Eglise souffrira moins : heureuse l'agonie qui pourra contribuer en quelque chose à retirer l'Eglise de celle où elle pourroit être. C'est une grace & une faveur extraordinaire que nous recevons sans en être digne, mais que Jesus-Christ seul nous a merité par sa mort, de pouvoir mettre la main au de-

vant des coups que l'on veut porter à son Epouse, & d'empêcher qu'elle ne soit frapée autant que le voudroient ses ennemis ; il vaut bien mieux que ces coups tombent sur nous que sur elle. On peut dire que la sainte Vierge a souhaité de recevoir cette grande grace : car saint Ambroise remarque qu'elle demeura toujours au pied de la croix de son Fils, parce que n'ignorant pas qu'il mouroit pour la Redemption de tout le monde & pour former son Eglise, elle esperoit pouvoir aussi contribuer en quelque chose à ce grand ouvrage par ses souffrances & par sa mort, *fortasse quia non ignorabat per filii mortem mundi redemptionem, putabat se & suâ morte publico muneri aliquid addituram.*

C'est ainsi que cette Vierge, & cette mere unique ne craignit point d'irriter les Juifs par sa presence ; & que peut-être elle avoit quelque esperance qu'ils pourroient la faire mourir avec son Fils, mais ce Fils vouloit qu'elle vêquit pour l'Eglise, & non pas qu'elle mourût pour l'Eglise ; il l'avoit destinée pour contribuer à la sanctification de son Epouse par son exemple & par ses prieres ; nous devons toujours apprendre de là que cette Mere Vierge n'eût point craint d'être dans l'état où nous sommes, & n'eût point apprehendé une agonie pendant laquelle

elle eut été délaissée de tous les hommes. Elle ne se fût jamais troublée dans les abandonnemens, dans les privations, & dans les souffrances ; elle eût crû que c'eût été une veritable gloire & une vraye felicité, de pouvoir souffrir avec son Fils & pour son Fils ; & elle eût été ravie de pouvoir suppléer par ses souffrances pour le bien de l'Eglise à ce qui manquoit encore à celle de Jesus-Christ dans ses membres. C'est pourquoi ne craignons qu'une seule chose dans toutes ces agitations qui troublent la paix de l'Eglise, & dans tous les maux qu'on nous peut faire ; c'est de perdre Jesus-Christ. Que ce soit là notre seule crainte ; & cette crainte nous rendra invincibles, soit pendant la vie, soit à la mort. Nous sommes assurez de vivre avec Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ est la vie, & que *la vie consiste à demeurer avec Jesus-Christ*, comme dit saint Ambroise : *Vita est esse cum Christo.* Que nous soyons en liberté ou dans la captivité, nous sommes assurez de régner, si nous demeurons perseverement avec Jesus-Christ, parce que *c'est regner que d'être unis avec Jesus-Christ, Ubi Christus ibi regnum.*

Nous ne pouvons mourir dans un meilleur tems & qui soit plus avantageux à notre salut, que dans ce tems d'abandonnement & de souffrances, *c'est le tems de mourir*, dit saint Ambroise, *lorsque la vertu*

est la plus forte dans notre cœur, & que l'iniquité y est captive. Tunc emigrandum ex hac vitâ, quando virtutes vigent, & vitia captiva sunt.

Si mes vices ne sont pas captifs autant qu'ils devroient l'être, j'ai du moins cette consolation que je suis tout-à-fait captive moi même; peut être que je trouverai dans la captivité de mon corps, ce qui manque à la liberté de mon cœur. Peut-être que mon peu de vertu ne me sera pas imputé, si je ne crains point d'être persecutée pour l'amour de Jesus Christ; peut être que l'ombre de sa croix couvrira tous mes deffauts, & que je gagnerai à ma mort ce que j'ai perdu durant ma vie. Je ne craindrai point une agonie qui me fera trouver ce que je n'aurois jamais pû esperer; j'étois trop imparfaite pour meriter d'être visitée & assistée particulierement de Jesu-Christ à la derniere heure de ma vie; j'espere que j'en serai assistée, parce que je serai abandonnée, Mon abandonnement sera mon merite, je n'en ai point d'autre que celui là, mais il me suffit, parce que j'ai un Epoux infiniment misericordieux.

Je n'ai donc qu'à confesser ses misericordes & esperer en sa bonté, pour vivre & pour mourir en sa paix; qu'on me la refuse au dehors tant qu'on voudra, j'aime mieux la paix du dedans que celle du

dehors. Je prefere la paix de Dieu à celle des hommes ; tout ce que les hommes peuvent donner eſt beaucoup moins que ce que Dieu donne. Je deſire la paix de l'Egliſe de tout mon cœur ; & ma grande conſolation m'en trouvant ſeparée exterieurement, eſt que peut-être ce que je ſouffre pourra contribuer à lui procurer cette paix qu'on me refuſe. Je ne l'ai pas à preſent, mais pourvû que ma mere l'ait, je l'aurai ; l'heritage de ma mere eſt l'héritage de ſes enfans, & ſon bien nous appartient, par la miſericorde de ſon Epoux qui l'a donné pour elle & pour nous. Je ſouffre en paix qu'on m'en dépoüille, afin qu'elle n'en ſoit point dépoüillée ; & ainſi je trouve en elle & dans l'amour que je lui porte, ce qu'on me peut faire perdre des biens qu'elle m'avoit preparez.

Ma mort, quand je ſerai ainſi abandonnée, ſervira peut-être auſſi à rendre à mes ennemis la vie qu'ils ont perduë. Je leur ſouhaite, en penſant à eux le plus ſouvent que je puis, le bien qu'ils me procurent ſans y penſer. Je leur ſouhaite la paix qu'ils veulent me faire perdre : je deſire de tout mon cœur qu'en croyant me ſeparer de l'Egliſe, ils ne s'en ſeparent point eux-mêmes ; nous pouvons nous en ſeparer nous-mêmes, & ce ſeroit un effet terrible de la Juſtice de Dieu ſur

nous, mais nous ne ſçaurions en ſeparer les autres injuſtement, & ſans qu'ils le veuillent. Perſonne ne demeure dans l'Egliſe par force, & perſonne n'en eſt chaſſé par force, parce que pour y demeurer il ſuffit de le vouloir, & de ne rien faire qui merite qu'on nous en chaſſe. Je crains que mes perſecuteurs ne ſe perdent en voulant me perdre. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me rende plus ſenſible au mal qu'ils ſe font à eux mêmes, qu'à celui qu'ils peuvent me faire, & que j'entre dans les ſentimens du Roi Prophéte qui ſont ſi dignes de l'Evangile de Jeſus-Chriſt: *Vbi prævaricantes & tabeſcebam, quia eloquia tua non cuſtodierunt.* Faites moi la grace, Seigneur, que je ſeche d'ennui & de regret en voyant le mal qu'ils ſe font, mais que ce ne ſoit pas à cauſe qu'ils me le font. Que je ne conſidere point mon interêt, & que je n'enviſage que le vôtre & celui de leur ſalut. Que ma douleur ne ſoit que de ce que vous êtes offenſé, & que ce ſont mes freres qui vous offenſent. Qui ſuis-je, Seigneur, pour ne m'occuper que de moi ſeul alors? N'avez-vous pas aſſez de bonté pour vous en occuper vous-même? Faites de moi tout ce qu'il vous plaira; tout ce que je deſire, c'eſt que vous ne ſoyez plus offenſé. Arrêtez le bras de mes ennemis qui ſe déchirent eux-mêmes, & qui vous

outragent ; je suis la moins à plaindre, & peut-être la plus coupable devant vous, peut-être que j'ai donné lieu à leur jalousie & à leur haine, c'est moi peut-être qui suis cause de leur aveuglement. O mon Dieu, nous sommes tous coupables, faites-nous à tous miséricorde, Seigneur, convertissez-les, ou que je n'aye plus d'autre douleur que de ce qu'ils ne se convertisse pas. *Amen.*

Ces sentimens ne viennent point de l'esprit de l'homme. Je ne dois pas douter si je les ai effectivement, que ce ne soit Dieu qui me les donne. Ce qui est bon vient de son esprit & non pas du mien ; que si je suis assez heureux pour vivre de son esprit, comme je dois croire que j'en vivrai si j'aime mes ennemis avec tendresse, que dois-je craindre autre chose que de ne pas continuer toujours à les aimer, comme dit saint Augustin ? En les aimant de tout mon cœur ; je puis croire que le saint Esprit est dans mon cœur ; s'il y est quel abandon ou quelle agonie peut me nuire ? Qu'on m'abandonne, qu'on me rejette comme un excommunié tant qu'on voudra, qu'on me traite de Vierge folle tant qu'on voudra, Dieu ne rejettera jamais personne qui aura l'esprit de Jesus-Christ. C'est saint Ambroise qui me l'apprend ; *Non projiciatur in quo est Spiritus sanctus.*

DE LA

DE LA PRIVATION de la Sépulture Eccléſiaſtique.

UNe perſonne d'ailleurs recommandable par ſa piété, me fit un jour compaſſion, en me témoignant qu'elle auroit beaucoup de peine, s'il arrivoit qu'elle mourût dans une terre étrangere, & que ſon corps ne fût pas inhumé avec les Ceremonies ordinaires de l'Egliſe. Car quoiqu'en general toutes les Ceremonies de l'Egliſe ſoient ſaintes, & qu'elles puiſſent être une ſource de ſainteté, quand on les regarde avec un eſprit de foi & de religion, & qu'en particulier celles de la ſépulture ſoient comme conſacrées par la Loi ancienne & par la nouvelle, il me ſemble néanmoins qu'un Chrétien doit ſe tenir de telle ſorte attaché à l'ordre de la Providence qui gouverne toutes choſes, que rien ne ſoit capable de le troubler ni pendant la vie ni à la mort, pourvû qu'on reſpecte ce que fait l'Egliſe, & qu'on eſtime ſes coutumes & ſes obſervances, & les moindres ceremonies dans leſquelles on reconnoît la ſainteté de l'eſprit qui la conduit, je dois être tranquille ſi ce n'eſt point par ma faute que je ſois privé de la ſepulture Eccleſiaſtique, pour laquelle j'ai beaucoup de vénération; & ſi je me ſoumets en cela avec humilité & avec pa-

rience à l'ordre de Dieu, je n'y perdray rien, j'y gagnerai au contraire ; Mais si c'étoit pour une action de vertu ou pour avoir rendu témoignage à la verité que je m'en visse privé, ce seroit le sujet d'une nouvelle couronne.

Il n'y a point d'avantage si considerable sur la terre, auquel on ne doive preferer celui de s'en voir privé pour être fidele à Jesus-Christ ; il est impossible d'être plus magnifique que lui ; il nous donnera toujours plus que nous lui donnons, & on ne peut faire une si grande perte pour l'amour de lui, qu'elle ne soit suivie d'une recompense encore plus grande. Les saints Martyrs dont les corps ont été jettez dans la mer, ou sont demeurez sans sepulture exposez aux bêtes, ou dont les cendres ont été jettez aux vents, n'ont rien perdu ; au contraire l'inhumanité des tyrans qui n'a pas pû même être satisfaite par leur mort, leur a été avantageuse, puisqu'elle a été cause que leur gloire n'a point été ensevelie dans le tombeau, & que leurs humiliations ont plus duré que leur vie.

Les personnes qu'on prive ainsi de la sepulture reçoivent encore une nouvelle gloire. Comme ils ont tâché d'imiter Jesus-Christ durant leur vie, ils ont encore quelque ressemblance avec lui même aprés leur mort. Ce ne fut pas sans un

deſſein bien conſolant pour nous qu'il permit que les Phariſiens miſſent des gardes à ſon ſepulcre. Il voulut après qu'il eut operé la redemption de tout le monde ſur la croix que ſon corps demeurat en la puiſſance de ſes ennemis dans le tombeau, qui eſt la porte de la liberté, même pour les eſclaves; & par là il nous a montré que nous ne devons pas avoir tant d'empreſſement de nous voir délivrez de la domination de nos ennemis, puiſqu'il a voulu que les ſiens exerçaſſent une eſpece de domination ſur lui juſques dans le ſepulcre. C'eſt une marque que la grandeur du ſupplice de la croix qui avoit étonné la nature, n'avoit point encore ſatisfait, pour ainſi dire, la grandeur de ſon amour.

Il a voulu que ſon aſſujettiſſement à la violence de ſes ennemis ne ſe termina pas au ſupplice de la croix; il l'a porté encore plus loin, afin de nous apprendre à ne nous point ennuyer de la domination des nôtres, quelque longue & quelque dure qu'elle puiſſe être. Jeſus-Chriſt a voulu pour nous conſoler & nous témoigner ſon grand amour, que ſa croix l'accompagnat en quelque ſorte juſques dans ſon ſepulcre, & il a conſenti d'y être comme en priſon dans le tems même qu'il donnoit la liberté aux morts.

Nous n'avons rien à lui offrir qui ait le

moindre rapport avec ce qu'il a eu la bonté de faire pour nous ; mais les personnes que l'on priveroit de la sepulture auroient cette ptivation à lui offrir en reconnoissance de ce qu'il a bien voulu souffrir, que ses ennemis fissent mettre une garde à son sepulchre. Les gens du monde ont quelquefois en mourant la foible & vaine consolation de laisser des monumens de leur gloire, dans la vûe de se faire encore admirer après leur mort. Il me semble que les amateurs de Jesus-Christ & les vrays disciples de la croix ont une raison bien solide de se rejoüir à la mort, quand ils pensent qu'ils auront encore le bonheur de souffrir en quelque façon pour lui, même après leur mort ; & c'est un grand témoignage qu'il leur donne de l'amour qu'il a pour eux, puisque n'étant plus capables de rien faire ni de rien souffrir pour lui, ils trouvent le secret de continuer leur victoire après leur vie. Ce ne doit donc pas être une peine pour les personnes qui ont de la foi, de se voir menacez d'être privée de la sepulture Ecclesiastique : au contraire, elles doivent être dans une sainte joye de ce qu'elles vont encore remporter une victoire, de ce qu'elles vont rendre un nouveau témoignage à Jesus-Christ lors même que leur langue ne pourra plus le faire, de ce qu'elles vont encore deffendre la verité &

l'annoncer publiquement juſques dans le ſilence de la mort.

Voilà ce que ces perſonnes peuvent offrir à Jeſus-Chriſt, lors même qu'il ſemble que l'on n'a plus rien à lui offrir : elles lui offrent ce qu'on leur refuſe ; elles lui offrent la violence qu'on doit exercer ſur leur corps ; elles lui offrent non pas la garde qu'on doit faire à leur ſepulchre, mais l'injuſtice qu'on leur fait de leur refuſer même un ſepulchre ; elles lui offrent la privation des ſaintes cérémonies dont leurs corps doivent être honorez, & dont leurs ames reçoivent le fruit avec beaucoup plus d'avantage que ſi on ne les en avoit pas privées. Les Anges font leur funerailles au deffaut des hommes qui refuſent de leur rendre ce devoir ; mais ils les font en Anges & avec une magnificence digne du Ciel. Car s'il eſt écrit qu'ils ſe réjoüiſſent à la converſion d'un pecheur, on ne peut pas douter de leur joye dans la continuation de la penitence, & les ſouffrances des juſtes qui s'y trouvent encore en quelque façon aſſujettis, même après avoir été reçus en leur compagnie, pour avoir eu comme eux la gloire de rendre témoignage à la verité.

C'eſt une des loüanges que ſaint Baſile donne aux Eſprits bienheureux de les appeller *les aides de ceux qui ſervent avec eux le Seigneur & les témoins de la verité* : *Adjutores*

conſervorum & teſtes veritatis. Ils n'ont garde d'abandonner des corps qui ne demeurent ſeparez qu'aprés la mort, que parce qu'ils ont été des organes de la verité durant la vie. Comme les Anges ſont demeurez fermes dans la verité, ils honorent des corps qui ont honoré la verité par leurs ſouffrances, ils admirent la magnificence de Dieu & la grandeur de ſes miſericordes, en voyant qu'il a élevé ſi haut un peu de terre, qu'elle ait été capable de ſervir à la deffenſe de la verité, & d'être aſſociée à cette grande grace qu'il leur a fait de veiller & de combattre pour elle; comme ils ſe ſont joint aux Princes de la Milice celeſte, & qu'ils ont teraſſé Lucifer qui a été le premier ennemi de la grace, ils ſe joignent encore à tous ceux qui la deffendent; & lorſque nos chefs s'endorment, ce ſont les protecteurs de l'Egliſe qui les reveillent ou qui veillent pour eux; il y a des Péres qui diſent que les Anges ſuppléent à nos Paſteurs, & qu'ils ſont nos Prêtres eux-mêmes quand nous n'en avons point. Il ne faut donc pas douter que dans une rencontre ſi importante à la gloire de leur Maître, qui eſt le nôtre, ils ne faſſent pour nous ce que les hommes devoient faire; & qu'ils ne nous rendent en leur maniere, ce dernier devoir de pieté qu'on nous refuſe injuſtement. La joye qu'ils

reſſentent dans une telle occaſion, ſuppléent aux ceremonies de l'inhumation, & les benédictions qu'ils donnent à Dieu dans leurs Cantiques, l'honorent bien autrement que ne feroit le chant des hommes.

Qu'on ne nous menace donc plus qu'on ne chantera point à notre enterrement, puiſque nous aurons cette grande conſolation, en demeurant toujours fideles à Dieu, que les Anges y chanteront. Nous ne devons point nous affliger d'être privez du chant des hommes, quand leur ſilence nous procure le chant des Anges. J'aime mieux la muſique du Ciel que celle de la terre. Les hommes qui n'ont que des oreilles corporelles ne l'entendent pas; mais Dieu qui ſouvent n'entend pas la nôtre, entend bien celle là. Quand nous ſerons delivrez de la priſon de notre corps, nous l'entendrons avec joye; & nous remercierons le Seigneur de ce que l'injuſtice qu'on nous aura faite, nous ſera devenue ſi glorieuſe que nous aurons honte de l'avoir apprehendé, s'il étoit poſſible qu'on eut de la honte quand on ſera avec Dieu.

Saint Auguſtin a bien raiſon de dire que tout ce qu'on peut faire de plus extraordinaire pour ceux qu'on aime en leur rendant les derniers devoirs, ne ſoulage que les vivans; (ſi même on peut dire proprement qu'ils en ſoient ſoulagez.)

Pompa funeris, agmina exequiarum sumptuosa diligentia. sepultura, monumentorum opulenta constructio, vivorum sunt qualiacumque solatia non adjutoria mortuorum; & saint Ambroise dit, en parlant d'une personne qui ensevelit un mort, & qui l'enterre par un motif de charité; *vous vous êtes soulagez vous-mêmes en l'enterrant, continuo misertus sepulturæ te solatus tradidisti.*

Nous devons du respect à nos corps parce qu'ils ont été les temples du saint Esprit, & nous devons penser en les regardant, que le Verbe s'est fait chair, & a pris un corps semblable au nôtre. Le corps d'un Dieu, rend le corps d'un homme venerable, quand on a de la foi.

Il faut confier avec des sentimens & des marques de piété ce sacré dépôt à la terre qui le rendra tout entier au son de la trompette de l'Archange. Il faut honorer les Sacremens de Jesus-Christ, que ce corps a reçu, & on satisfait à ce devoir en l'honorant par la sepulture: Mais je voudrois lorsqu'on nous en prive pour la cause de Jesus-Christ, ce qui est un plus grand honneur que celui de la sepulture même, que nous eussions cette fermeté & cette confiance, dont la foi de l'Evangile & l'assurance que nous donne Jesus-Christ, que tous nos cheveux sont comptez, doivent remplir les Chretiens.

Il est honteux que nous deshonorions notre vie & notre mort par une crainte si puerile, qui fait injure à la grandeur de Dieu & à sa puissance ; nous l'étendons cette crainte jusqu'au tems où nous n'avons plus rien à craindre, & malgrés l'avertissement que nous donne Jesus-Christ (*a*) de ne pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps, & qui après cela n'ont plus rien à nous faire, *& post hoc non habent amplius quid faciant* : nous craignons encore ce qu'il nous ferons après la mort. Le grand saint Arsenne, qui fuyoit si fort la vûë des hommes & qui vouloit encore demeurer inconnu après la mort, comme il avoit taché de l'être pendant sa vie, recommanda à ses disciples avec un esprit de mortification & d'humilité qu'on ne peut trop admirer, de ne rendre aucun honneur à son corps, leur ordonnant même qu'aussitôt qu'il seroit expiré, ils lui attachassent une corde aux pieds & trainassent son corps sur la montagne pour le dérober à la connoissance des hommes ; *Nessitis mittere funem in pede meo & me trahere in montem* ; Il ne s'agissoit point là de la cause de Jesus-Christ, il ne s'agissoit que d'imiter son humilité, quoi qu'en un sens on puisse dire que l'humilité est toujours la cause de Jesus-Christ. Mais enfin si ce saint Solitaire aimoit

Luc. 12 4.

mieux être privé de la sepulture ; que d'être honoré de ses freres, même après sa mort, se fut-il mis en peine d'en être privé pour être fidele à Jesus-Christ & pour honorer son Evangile ? Eut-il apprehendé qu'on n'eût point de charité à ses funerailles, & qu'on l'eût enterré sans aucune ceremonie, si cela eût été necessaire pour la deffense de la justice, puisqu'il ne l'apprehendoit pas, lors même que cela n'étoit point necessaire ? Il ne mépriſoit pas sans doute de si saintes céremonies, mais il leur préferoit l'humilité de l'Evangile ; il ne faut donc pas douter qu'on ne doive leur preferer la verité qui est comme l'ame qui anime ces ceremonies & sans laquelle elles sont inutiles. Saint Arsenne sçavoit bien ce que saint Augustin a dit depuis, que l'honneur des funerailles conſole seulement les vivans, & ne sert de rien aux morts.

Mais me direz-vous, ce ne sont que les priéres de l'Eglise dont je ne puis souffrir d'être privé. Je ne demande après la mort que ce qui est utile aux morts : je ne demande que le sacrifice qu'on offre pour les vivans & pour les morts. Et moi je vous dis qu'il est impossible que ceux qui souffrent pour la verité & la justice en soient privez; quand on n'a point d'autres interêts que

ceux de l'Egliſe, on ne peut être ſans le ſecours des prieres de l'Egliſe ; ſi l'Egliſe s'oublie elle-même elle pourra vous oublier, mais cette ſainte mere a incomparablement plus de charité que les autres meres qui n'oublient point leurs enfans ; ce n'eſt point la nature qui l'a fait mere, c'eſt la charité de ſon époux, & par conſéquent elle ne peut manquer de charité ſans laquelle elle ne ſeroit point mere. Ceux qui offriront le ſaint Sacrifice ſur l'Autel, ne voudront peut-être pas penſer à vous ; mais aſſurez-vous que l'Egliſe ne vous oubliera point, elle ſe ſouviendra de vous d'autant plus efficacement, que ces Miniſtres affecteront davantage de vous oublier ; s'ils vous ferment leurs entrailles elle vous ouvrira les ſiennes. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Egliſe ; quelque tempête qu'on excite contre vous, ſoit pendant la vie, ſoit à la mort, ſi vous demeurez toujours fidelles à ſon époux, vous demeurerez toujours dans ſon ſein ; & ſoit que vous viviez, ſoit que vous mouriez, elle vous tiendra toujours entre ſes bras pour vous offrir à Dieu ſur l'Autel inviſible où elle ſe conſomme elle-même par le feu de ſon amour.

Si vous craignez que l'Egliſe ne vous refuſe ſes prieres lorſque vous mourrez

en combattant pour elle, quoi qu'elle ne les refuse pas à ses ennemis, fiez-vous du moins à l'esprit qui la conduit; c'est cet Esprit saint qui la fait prier, c'est lui-même qui prie, comme dit saint Paul, c'est l'esprit de verité; est-ce qu'il l'oublira? S'il pouvoit oublier ceux qui n'aiment en effet que sa verité & qui s'oublient eux-mêmes pour elle, il l'oubliroit cette verité, ce qui seroit s'oublier soi-même; or Dieu ne peut pas s'oublier, comme il ne peut se contredire, (a) *negare se ipsum non potest.* Ne craignez donc rien, l'Eglise ne peut vous oublier dans ses prieres, lorsque vous souffrez pour elle, l'esprit de Dieu qui la fait prier, ne peut vous oublier, lorsqu'il vous fait la grace que vous vous oubliez vous-même pour son service; c'est l'épouse qui prie en commun, mais c'est l'époux qui applique en particulier toutes ses prieres; ainsi quand même personne ne penseroit à vous, il suffit que Jesus-Christ y pense, c'est lui qui a les clefs de tous les tresors de son épouse, elle ne les tient que de lui, & c'est lui qui en est le dispensateur. Il ne seroit pas juste, dit saint Augustin, que des riches qui ont si peu pensé à Dieu durant leur vie, & pour lesquels on prieroit beaucoup après leur mort, ressentent un plus grand avantage des prieres de l'Eglise

(a) 1. Tim. 2. 13.

gliſe que des pauvres qui ſemblent n'avoir perſonne qui prie pour eux, & qui ont ſervi Dieu avec fidelité durant leur vie. Il ne s'agit donc point ici des prieres de l'Egliſe qui ſont encore plus aſſurées aux perſonnes qui ſouffrent pour elle, il ne s'agit que des ceremonies exterieures & de la ſepulture ordinaire dont notre corps eſt privé, & dont vous êtes dédommagez par les prieres que toute l'Egliſe fait pour vous. Si la privation de la ſépulture peut être dans certaines occaſions une eſpece de ſupplément de penitence devant les hommes, comme il eſt raporté dans la vie des Peres qu'un Solitaire en fut privé pour ſuppléer à l'imperfection de ſa vie : qui doute qu'elle n'en puiſſe être l'accompliſſement & la couronne devant Dieu, & lorſque nous la ſouffrons avec ſoumiſſion, comme venant de la part de Dieu, & comme une peine que nous n'avons à préſent à ſoutenir que parce que nous ſommes fideles à ſa verité.

J'oſe dire que ſi l'on ſouffre cet opprobre avec une diſpoſition digne de Dieu ; quand on ne feroit point de prieres pour nous, & que dans toute la terre il n'y auroit perſonne qui ſe ſouvint de nous à l'Autel de Jeſus-Chriſt, cela ſeul ſuppléroit aux prieres de l'Egliſe, & ſeroit capable de nous purifier & de rendre com-

plette la ſatisfaction dont nous ſerions encore redevables à la Juſtice de Dieu; non-ſeulement nous devons croire que nous ne perdons rien dans cette privation de la ſepulture & des ceremonies de l'Egliſe, nous devons au contraire être perſuadez que nous y gagnons. Croyez-vous que des perſonnes qui, à la honte du Chriſtianiſme, ont mené une vie toute payenne, & qui en apparence meurent dans la paix de l'Egliſe, après avoir reçû tous les Sacremens ſans eſprit de penitence & ſans une veritable converſion, ſont enterrées juſques dans le ſanctuaire avec pompe & magnificence, & dont les heritiers devenus riches par leur mort, ont ſoin de faire dire des mille Meſſes en un jour, ſans parler des Services ſolemnels qu'on fait pour eux dans toutes leurs Terres & en pluſieurs autres lieux, (car tout-cela fait partie de la pompe,) croyez-vous dis-je que des impies gagnent beaucoup de mourir avec ces avantages? Dieu nous preſerve d'avoir de telles penſées, qui ſont ſi indignes de la grandeur de notre Religion & de la majeſté de l'Evangile. Rien de tout ce que les hommes peuvent faire pour nous aprés notre mort, n'eſt capable de nous ſauver quand nous nous ſommes perdus nous mêmes; comme rien de tout ce qu'ils peuvent nous ôter, n'eſt capable de nous

perdre, quand Dieu nous a fait la grace de nous sauver.

Saint Gregoire Pape dit que si des personnes qui sont avilies par une vie toute criminelle, veulent qu'on les enterre dans le Sanctuaire, elles seront jugées & condamnnées pour cette presomption même, & que non seulement la saintete ne les sauvera pas, mais que leur temerité même les accusera devant Dieu: *Illis peccata gravia deprimunt, si in sacro loco sepelirit se faciant, rastat ut etiam de sua presumptione judicentur, quatenus eos sacra loca non liberent, sed etiam culpa temeritatis accuset*; Il est facile de conclure de là que si l'honneur de la sepulture ne sert de rien aux méchans, la privation de ce même honneur n'est en aucune maniere nuisible aux gens de bien; & que si cet honneur injustement demandé par les impies les rend plus coupables, comme dit ce grand Pape, le refus injuste qu'on en fait aux Saints augmente devant Dieu leur merite & leur innocence. Quand il n'y auroit que le seul opprobre qui accompagne ce refus, il ne peut que leur être très avantageux; car comme la vanité nuit toujours, l'humilité sert aussi toujours; (*a*) si l'Eglise a été édifiée de l'humilité d'un saint Evêque, qui voulut être enterré sous la goutiere de l'Eglise de sainte Colombe, combien le

(*a*) S. Leu.

ſera-t-elle davantage de la fermeté de ceux qui aiment mieux être privez de la ſepulture, que de ceſſer d'être fideles à la verité; il y a de l'humilité à choiſir une ſepulture ſi humble : mais il y en peut encore avoir davantage où il a plus d'humiliation ; & l'on fait ſans doute quelque choſe de plus agreable à Dieu, quand on ſouffre avec joye l'humiliation d'être privé de toute ſepulture Eccleſiaſtique pour l'amour de la verité & de la juſtice.

Ce n'eſt pas au reſte une choſe extraordinaire, que de n'être point enterré dans le tombeau de ſa famille & avec ſes ancêtres. Abraham n'eut point de peine d'avoir ſon ſepulcre dans une terre étrangere. Il eſt vrai qu'Iſaac fut enterré avec ſon pere, & que Jacob voulu qu'on le tranſportât dans le même ſepulchre; mais Rachel qu'il aima toujours tendrement, & qui mourut hors de ſa maiſon, fut enterrée ſur un chemin ; & il eſt bon de remarquer qu'il n'eſt point dit dans l'Ecriture qu'après qu'Iſaac, Jacob, & tous les autres eurent été mis dans le tombeau de leurs Peres, ont éxigé quelque monument pour conſerver leur mémoire, mais il eſt dit que Jacob en dreſſa un pour Rachel; (a) *Erexitque Jacob titulum ſuper ſepulchrum ejus:* & l'Ecriture ajoute, *C'eſt ce mon-*

(a) Gen. 2. 5. 20

ment de Rachel qu'on voit encore aujourd'hui. Hic est titulus monumenti Rachel, usque in præsentem diem. Ce fait est trop circonstancié pour ne pas croire que l'Esprit de Dieu a voulu s'en servir pour nous donner quelque instruction particuliere ; il semble que c'étoit assez d'avoir dit : *Jacob dressa un monument de pierre sur son sepulchre. Erexitque Jacob titulum super sepulchrum ejus*, sans ajouter, *c'est ce monument de Rachel qu'on voit encore aujourd'hui hic est titulus monumenti Rachel* ; Il est parlé deux fois de ce tître dans le même lieu, & il est remarqué que ce tître ou monument de Rachel a subsisté dans la posteté, & qu'on le voyoit encore dans le tems que Moyse écrivoit le livre de la Genese. Ne sera-t-il pas permis de croire que le Seigneur a voulu faire part de ce détail à son Eglise, afin de soutenir dans la suite ceux de ses enfans qui mourroient sans la consolation que cette bonne Mere a coutume de procurer à tous ses enfans. Ne seroit-ce point pour fortifier au lit de la mort ceux qui se verroient mourir exterieurement & en apparence hors de la maison de leur Mere, pour le service de leur Pere ? Ne seroit ce point pour nous apprendre que comme Rachel est morte & a été enterrée sur un chemin après avoir enfanté Benjamin, dont le nom signifie *le Fils de ma droite*, nous devons être content de n'avoir pas une sepulture differente

de celle-là, lorsque par notre fermeté nous avons servi comme de bras à Jesus-Christ pour resister aux ennemis de la verité.

Cette privation de sepulture est un titre pour Jesus-Christ qui confirme sa verité & qui montre le droit qu'il a dans notre salut, dont toute la gloire lui appartient, & lui appartient à lui seul; on est si curieux de prendre des Actes de tout ce qui peut le moins du monde faire connoître notre droit, Jesus-Christ en prend un de cette privation de sepulture; il permet qu'on nous fasse cette injustice pour être une preuve contre les ennemis de sa verité & de sa justice. On refuse la sepulture à ceux qui ne veulent point consentir à une injustice; donc on resiste à l'injustice, en voilà un acte formel qui se verra dans la posterité. On est heureux de souffrir quelque chose pour servir de témoignage au droit de Jesus-Christ, & lui faire gagner sa cause, car c'est ce qui nous fera gagner la nôtre. Il n'avoit que faire de nous, mais puisqu'il a la bonté de vouloir, pour ainsi dire, nous avoir cette obligation; nous serions bien insensez de refuser la grace qu'il nous veut faire, bien ingrat de ne l'en pas remercier. Il nous est avantageux d'être privez de la possession même de notre sepulture, qui est la seule qu'Abraham

voulut avoir dans la terre de Canaan ; afin de confirmer à Jeſus-Chriſt la poſſeſſion de ſon heritage qui eſt ſa verité, juſqu'à la fin des ſiecles. Il n'y a point d'enterrement, quelque pompeux & quelque magnifique qu'il puiſſe être, qui ait rien de comparable à celui là. Il eſt vrai que les anciens ont regardé comme un acte de Religion le deſir d'être enſevelis dans le ſepulchre de leurs peres; & c'étoit une eſpece de malediction d'être enterré dans une terre étrangere ; Jacob conjura ſon Fils Joſeph de le faire porter aprés ſa mort dans le ſepulchre d'Abraham ſon Pere, & Joſeph conjura ſes freres de ne laiſſer point ſes os en Egypte ; mais nous devons tellement nous ſouvenir de la crainte qu'ils ont eû que leurs corps ne fuſſent pas mis dans le tombeau de leur famille, que nous n'oublions pas la cauſe de cette crainte ; il n'y avoit rien qui fût ſi cher aux Saints de l'ancien Teſtament, que l'heritage & le ſepulchre de leurs Peres; mais ils voyoient quelque choſe en cela que les perſonnes charnelles n'y voyoient pas. Ils aimoient & ils reſpectoient dans le ſepulchre de leurs peres la foi de leurs peres. C'étoit une figure, ils n'étoient ſi jaloux de conſerver l'heritage de leurs peres, que pour nous apprendre à n'abandonner jamais, quelque violence qu'on puiſſe nous faire,

l'heritage de la foi que nous avons reçû de pere en fils par une tradition non interrompuë ; leur sepulture ne leur étoit une chose si sainte, qu'à cause de la sainteté de la foi qui étoit representée par ce sepulchre. Ils apprehendoient d'être enterré avec des étrangers, parce qu'ils apprehendoient comme la mort une foi étrangere, & qu'ils vouloient montrer à leurs descendans à l'apprehender comme eux. Il ne faut pas les imiter dans la crainte qu'ils avoient de n'être point enterrez avec leurs proches, parce que le tems du nouveau Testament ne nous permet plus de rien craindre sur cela ; mais nous devons les imitter dans la cause de cette crainte. Cette crainte ne s'accorderoit pas bien avec la foi de l'Evangile, mais ce qui en est le sujet s'accorde parfaitement avec cette foi. Prenons donc garde qu'étant trop jaloux de notre sepulture, nous ne le soyons pas assez de notre foi, pour laquelle seule nos peres dans le tems de l'ancien Testament, ont regardé cette sepulture comme une chose sacrée. Ce seroit un échange horrible de perdre la foi pour un sepulchre, qui dans le tems même de l'ancienne loi n'étoit considerable que pour la foi.

Il peut donc nous être avantageux d'être privez de la sepulture, & même nous y pouvons gagner. Mais comment ga-

gnerons nous après la mort, puisque ce n'est plus un tems de gagner ? (a) *Faites profiter mon argent jusqu'à ce que je revienne*, dit le Pere de famille : *Negotiamini dùm venero* ; quand il est venu, il n'y a donc plus de profit à faire. Il est vrai que les occasions de gagner beaucoup dans le tombeau sont rares ; mais le bras de Dieu n'est point racourci, nous les avons entre les mains. On nous menace de nous priver de la sepulture, si nous ne faisons ce qui nous est impossible de faire sans trahir la verité. Choisissons plutôt mille fois d'être privez de mille sepultures, que de blesser notre conscience, & nous gagnerons encore après la mort. C'est ainsi que nous acheterons par notre foi, & comme Abraham, *pecuniâ dignâ*, un sepulchre plus magnifique que celui des Rois, & dont la gloire subsistera dans toute l'éternité, lorsqu'il n'y aura plus de sepulchre. Ne nous mettons point en peine de ce que deviendra notre corps après la mort. De quelque maniere qu'on le traite, il ressuscitera glorieux, si nous conservons notre cœur pur & nos mains nettes. Sa gloire sera plus grande dans le Ciel à proportion qu'il aura été traité sur la terre avec plus d'ignominie ; *seminatur in ignobilitate*, comme dit l'Apôtre, *surget in gloria*. La moisson aura du raport à ce

(a) Luc 19. 33.

que nous aurons semé ; c'est pourquoi nous devrions plutôt craindre de perdre par notre faute quelque chose de cette illustre infamie, qui sera comme la semence d'une si grande gloire. Vous me menacez de me priver de la sépulture, si je ne consens à l'oppression d'un innocent, & si je ne rends un témoignage que je crois faux : si vous ne m'en privez que parce que je crains de faire un mensonge & de commettre une injustice, vous me procurez vous-même un des plus grands avantages qui me puisse jamais arriver. Si je n'étois persuadé qu'étant foible comme je suis, je serois temeraire de m'exposer à la moindre tentation, & qu'il n'y a jamais rien de si assuré que de laisser faire Dieu, vos menaces me paroitroient dignes d'envie. Il n'y a rien qui ne merite d'être desiré dans ce que vous voulez me faire craindre. Vous me menacez comme d'un grand mal, de ce que je regarde comme un grand bien. J'ai perdu toute ma vie, & je l'ai passé inutilement pour mon salut ; je suis indigne de reparer une vie lâche par une mort courageuse ; cela est au dessus de mes forces : il n'y aura plus de ressource pour moi, & je demeurerai toujours pauvre, si vous ne me faisiez trouver un tresor dans mon sepulchre.

Je reconnois la grace de Dieu dans vo-

tre haine, & j'adore sa misericorde infinie contre un mort; faites de mon corps ce qu'il vous plaira, j'y consens, je vous l'abandonne, faites le pourrir où vous voudrez, il n'en deviendra pas moins incorruptible; faites-le jetter dans la mer, exposez-le à être devoré par les bêtes, ou faites-le brûler, si vous voulez: il ne se perd rien dans la nature; & quand elle même le perdroit, Dieu ne peut rien perdre; pourvû qu'on meure dans la paix de Dieu, il n'y a point d'abîme ni de lieu si éloigné où l'on ne soit trés proche de la bien-heureuse resurrection; parce que Dieu qui nous ressuscite, est par tout. On entendra également en tous lieux le son de sa Trompette. Par la grace de Dieu, je suis en assurance de ce côtez-là, je crains avec raison que les ceremonies de ma sepulture ne m'eussent été fort inutiles, & que je n'y eusse rien gagné, au lieu que Dieu par vôtre moyen me presente l'occasion de gagner peut-être plus que je n'ai fait dans toute ma vie.

Mais aussi il faut avouer que si nous negligeons la grace de Dieu, & si nous reculons dans une telle rencontre où il est si aisé de vaincre, nous nous rendons entierement inexcusables: car que pourrions nous dire pour notre defense s'il arrivoit que nous fussions infideles à Dieu par la crainte de ce qu'on peut

faire à notre corps après la mort ; nous n'avons pas le courage de pratiquer de grandes austeritez, & nous croyons que ce sont les forces qui nous manquent. Nous n'avons pas assez d'humilité pour aimer les grandes humiliations qui pourroient suppléer aux autres fruits de penitence : nous disons d'abord ce que dit ce serviteur de l'Evangile, sur le point d'être disgratié de son maître : (a) *Je ne sçaurois travailler, & j'aurois honte de mandier ; fodere non valeo, mendicare erubesco.* Nous n'avons rien à donner, & nous n'en avons pas même assez pour nous. Je devrois donner aux autres de mon travail, & ils me donnent du leur. Je devrois nourrir les pauvres, & ce sont eux qui me nourrissent. Cependant il faut se sauver, & on ne se sauve point sans quelque effort considerable : (b) car il est écrit que le royaume des Cieux se prend par violence,

Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvez a eu compassion de notre foiblesse ; & il nous presente une occasion de lui rendre un grand service à peu de frais, nous n'avons pas besoin d'une force extraordinaire pour accomplir ce qu'il demande ici de nous, les foibles le peuvent faire comme les forts. Il n'est plus

(a) Luc 16. 3.

(b) Matth. 11. 12.

question

queſtion de dire : *je ne ſçaurois travailler & j'aurois honte de mandier*, ce qu'il exige de nous n'a beſoin ni d'un grand travail ni d'une humilité extraordinaire. Si nous n'avons rien à donner, nous ne donnerons rien ; le peu qu'il demande ici que nous lui donnions, n'eſt qu'aprés la mort, ce qu'il veut que nous ſouffrions pour ſon ſervice, nous ne le ſouffrirons que dans un tems, où l'on ne ſent point ce que l'on ſouffre ; y a-t-il rien de plus aiſé ? Il ſera content de nous, ſi ayant quelque confuſion de ne pouvoir rien faire davantage pour ſon ſervice, nous conſentons volontiers que notre corps ſoit enterré ſans aucune ceremonie, ou qu'il ſoit même privé de ſepulture, pour rendre un témoignage à ſa verité qui ſoit autentique, dont on ne puiſſe douter, & qui ayant quelque choſe d'éclatant & d'extraordinaire, ſoit capable de reveiller pluſieurs de ſes ſerviteurs qui ſont dans l'aſſoupiſſement & qui s'endorment ſur le bord du précipice.

Quand on mépriſe ſa vie on ne ſe met point en peine de ſes funerailles. Saint Ignace le Martyr, qui avoit tant d'ardeur pour être devoré par les bêtes, n'eut point horreur d'un tel ſepulchre, il le préferoit même à un Mauſolée. Les Martyrs ne ſe ſont jamais mis en peine de leur enterrement ; tant de ſaintes Vierges ſe ſont vûës

entre les mains des bourreaux ſans avoir la moindre inquietude de ce qu'on feroit de leurs corps. Quand on ſe fie bien à Jeſus-Chriſt durant la vie, on peut bien s'y fier aprés la mort. Saint Ambroiſe remarque que ces illuſtres Confeſſeurs qui changeoient ſi ſouvent d'exil, & qui rempliſſoient toute la terre de gloire de la verité qu'ils annonçoient ſi hautement & d'une maniere ſi intrepide, n'avoient pas le moindre déſir d'être enterrez dans leur pays. Ils ne penſoient point où ils laiſſeroient leur corps. Ils ne s'occupoient que du lieu où iroient leurs ames; & la vûë de la terre des vivans leur ôtoit même le ſouvenir de la terre des mourrans. *Non deſiderarunt patrum ſepulchrum, quibus reſervabatur cæleſte domicilium.*

Ce n'eſt qu'un mal imaginaire que nous appréhendons & qui nous bleſſe. Car quand même on ne pourroit ſe repreſenter ſans horreur le traitement qu'on doit nous faire aprés la mort, nous en ſerions conſolez à l'heure même, en penſant que c'eſt le traitement que l'on a fait aux Saints. L'imagination même ne demeure point frappée d'un opprobre qui devient glorieux par le merite & la qualité de ceux qui le ſouffrent. On eſt bleſſé à la Cour de voir une perſonne habillée autrement que tous les autres; mais quand le Roy & toute la Cour portent un

habit de la même facon, cet habit fût-il le plus extraordinaire du monde, il n'eſt point remarquable parce qu'il eſt commun, & perſonne ne s'en choque; il y auroit même de la honte de ne le pas porter : l'imagination ſe fait aux modes. La Cour de Jeſus-Chriſt n'auroit-elle point pour ainſi dire les ſiennes? n'y a-t-il point de certaines choſes dans le Royaume de Dieu, à l'égard deſquelles on doit ſe conformer au tems? Les richeſſes n'étoient point un ſujet de honte dans l'ancien Teſtament, comme elles le ſont dans le nouveau, & ſaint Jacques dit, *que celui qui eſt riche doit ſe confondre dans ſon veritable abaiſſement.* Au contraire dans l'ancien Teſtament il y avoit une eſpece de deſhonneur attaché à la Virginité, au lieu qu'il n'y a rien de ſi glorieux dans le nouveau. Dans quelque tems que ce ſoit, ce qui eſt plus en uſage parmi les Saints devient plus honorable dans l'Egliſe, parce que ce ſont les Grands de cette Cour ſainte que nous devons regarder, pour apprendre d'eux comme il faut honorer Jeſus-Chriſt.

S'il arrivoit donc dans l'Egliſe que les Princes de ſa Cour & les perſonnes qui lui ſeroient le plus agréables, ne fuſſent plus enterrez, ceux qui ſont ſenſibles au veritable honneur devroient avoir quelque honte de n'avoir point de part à cet-

te glorieuſe ignominie. La veritable gloire eſt d'être traité comme les Saints ; il n'y a point d'autre infamie que de ne leur être pas ſemblables & pendant la vie & à la mort ; conformons-nous donc avec joye à cette mode ſainte & glorieuſe de l'Egliſe, qui ne vient point du caprice des hommes comme celle du monde, mais d'un ordre exprès de Dieu, & de la conduite de ſa providence qui eſt toujours admirable. Soyons content d'être un jour enterré ſelon l'uſage devenu commun parmi les Saints, (a) *ſicut mos eſt ſepelire.*

C'eſt un bonheur d'être inhumé en terre ſainte ; qui en doute ? Mais auſſi peut-on douter que s'il etoit queſtion de deffendre la ſainteté de l'Evangile, il ne valût beaucoup mieux n'être point mis en terre ſainte, & être ſaint. Tâchons d'acquerir la veritable ſainteté en demeurant inébranlables dans la confeſſion de la verité, & alors toute la terre nous ſera ſainte, puiſque ſaint Bernard ne craint pas de dire que nos Temples ſont ſaints à cauſe de la ſainteté de nos corps : on peut dire auſſi ſans crainte que la terre devient ſainte en quelque maniere quand on y met les corps des Saints. Les habits de tant de ſaints Confeſſeurs qui ont fait des miracles, n'a-

(a) Joan.

voient point d'autre bénédiction particuliere que d'avoir touchez à leurs corps, & cela suffisoit pour les rendre les instrumens de la puissance de Dieu.

La seule chose donc qui pourra nous faire tort, ce sera de n'être pas saint; mais confessons le saint Nom de Jesus-Christ avec une voix libre, un cœur intrepide & une force toute divine, pour me servir des paroles de saint Cyprien, & nous serons saints; *voce liberâ, mente incorruptâ, virtute divinâ, telis quidem sæcularibus nudi, sed armis fidei credentes armati.* Confessons la grace de Jesus-Christ qui fait les Saints, par une foi vive & par une vie sainte; & de quelque maniere qu'on nous enterre nous serons Saints. Nous ne sentirons pas même l'indignité des traitemens qu'on pourra nous faire, & cette espece de souffrance morte & insensible ne laissera pas d'être récompensée d'une couronne; *Quàm felix pœna in quâ nihil sit quod sentias, & plurimùm sit quod acquiras.*

QUE L'ON NE DOIT JAMAIS tant esperer de Dieu, que lorsque tout paroit desesperé du côté des hommes.

QUoique les évenemens extraordinaires dont nous sommes témoins

aujourd'hui ſemblent ne repreſenter que des idées très affligeantes à ceux qui aiment ſincerement l'Egliſe, cependant on peut dire avec verité que nous n'en devons être ni conſternez, ni même alarmez; il ſemble au contraire, (ce qui paroît un paradoxe) que nous ſommes dans une ſituation plus avantageuſe que celle où nous avons été juſques icy, & qu'en ce qui nous regarde perſonnellement nous devons en avoir de la joye. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit ſe diſſimuler, que tout ce qui ſe paſſe peut avoir de grandes ſuites; il ſuffit même que tout ce que nous voyons ſoit l'ouvrage de nos ennemis, pour penſer qu'il pourroit nous en coûter tout ce que nous avons de plus cher en ce monde: mais c'eſt cela même qui doit nous perſuader qu'en perdant tout, nous aurions tout gagné, ce qui eſt vrai, ſelon les vûës de la foi toujours ſi differentes de celles de la nature. Ce ſont nos ennemis qui ſont juges dans leur propre cauſe, mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui eſt Juge de la nôtre, & la nôtre eſt la ſienne. Il a reçu toute puiſſance dans le Ciel & ſur la terre: ainſi rien n'arrive que par ſon ordre ou par ſa permiſſion. Pourquoi donc, ſi nous croyons que ce que nos ennemis ont fait contre nous nous eſt nuiſible, ne croirons nous pas auſſi que ce que Jeſus-Chriſt a fait pour lui & pour

nous, nous est utile? Est-ce que nos ennemis ne se trompent point, & que Jesus-Christ se trompe? est-ce que nos ennemis font ce qu'ils veulent, & que Jesus-Christ ne fait pas ce qu'il veut? une telle pensée ne peut venir dans l'esprit de personne. Il est donc aisé de conclure que si Jesus-Christ a quelque part dans tel & tel évenement, il ne tiendra qu'à nous que cet évenement ne nous soit très-avantageux. Jesus-Christ est la puissance du Pere: il fait donc ce qu'il veut, & personne ne peut lui résister. Il est la sagesse du Pere; il nous a tant aimé qu'il est mort pour nous; il ne fait donc rien que ce ne soit pour nous rendre sa mort utile & avantageuse; & si nous avons les sentimens que nous devons avoir de sa bonté, de sa sagesse & de sa puissance, quoiqu'il arrive nous devons être en paix. Je dirai plus; si notre foi n'est point chancelante nous devons être comblez d'une sainte joye.

Quand Dieu ne regleroit pas jusqu'au petites choses, il est clair que ces grands coups viennent de lui; & quand il tonne, il n'est rien de si aisé que de dire que c'est lui même. Oüi c'est lui, & c'est lui qui se déclare hautement pour les interêts de sa gloire; & nous y trouverons toujours notre salut, si nous n'avons point d'autre pensée, ni d'autre desir que de contribuer

à cette gloire aux dépens même de notre propre vie. Il n'eſt pas neceſſaire de penetrer dans l'avenir, ni de comprendre la ſuite des plus grands évenemens, pour s'aſſurer qu'ils nous ſont avantageux : il ne faut qu'avoir de la foi. On ne ſe trompe pas quand on dit que Dieu a bien fait toute choſe; c'eſt être ſage que de le croire toujours ſage, non ſeulement dans ſes paroles, mais dans tout ce qui arrive: puis qu'en un ſens, il n'arrive rien qui ne ſoit l'effet de ſa parole. Je ne me connois pas du tout en peinture; mais ſi je voyois un tableau où le peintre ſe ſeroit fait un plaiſir d'employer tout ſon art, ſi j'étois bien perſuadé que ce peintre eſt le plus habile du monde, & ſi je l'aimois uniquement : quoi que mon admiration ne pû ſervir de rien pour rélever l'excellence de l'ouvrage, je ne pourrois pas neanmoins m'empêcher de le trouver beau & de l'admirer. Nous voyons l'ouvrage de Jeſus Chriſt, & il le conſomme à nos yeux. Son grand ouvrage c'eſt ſon Egliſe, tout ce qui eſt arrivé dans le monde, & durant le cours de tous les ſiecles, n'eſt que pour elle. Il accomplit ce qui lui manque, & il l'accomplit devant nous, pour ne rien dire de plus, ce qui ſuffit pour nous donner de la joye. Il nous ouvre les yeux; & dans le tems qu'il ſe cache à pres que tou te la terre, il nous communique ſa lumiere. il

veut que nous le voyons travailler : & nous pouvons dire que quoique sa main soit invisible, nous le voyons dans tout ce qui se passe aujourd'huy. Pourquoi donc ne disons-nous pas comme ce peuple de l'Evangile ; Il a bien fait toute chose ; *Bene omnia fecit* : Est-ce qu'on pense qu'on gouverneroit mieux son Eglise qu'il ne la gouverne ? (*a*) Il vient nous trouver, son amour le fait se hater ; & par ses œuvres, il nous dit ce qu'il a fait écrire dans l'Apocalipse ; *Je vais venir bien tôt.* (*b*) *Ecce venio citò.* Est-il de démarches plus aimables que celles qu'a fait Jesus Christ ? Quoi ! l'Epoux a la bonté & la condecendance d'admirer les démarches de l'Epouse, & l'Epouse n'admirera pas les siennes, lors même qu'il accourre pour l'embrasser & la sauver ? y auroit il de justice, ou plutôt n'y auroit-il point de l'ingratitude ? L'admiration d'un ignorant ne sert de rien à un peintre, & le peintre n'en fait pas d'etat. C'est une admiration inutile à celui qui admire, & celui qui est admiré. Mais la nôtre nous servira infiniment, si nous admirons l'ouvrage de Jesus Christ ; & j'ose dire qu'elle lui servira à lui-même, parce qu'il nous sauvera par cette admiration, & que sa gloire est de nous sauver. Cette admiration ou nous serons de sa

(*a*) Marc 7. 37.
(*b*) Apoc. 22. 12.

grandeur & de ſa ſageſſe, ſera un inſtrument de ſa miſericorde ſur nous; c'eſt pourquoi elle lui ſera utile, par ce qu'il nous confond, pour ainſi dire, avec lui même, & que les membres de Jeſus-Chriſt ſont tellement ſes membres, qu'ils ſont Jeſus Chriſt même, comme dit ſaint Fulgence : *membra unum eſt corpus, & hoc corpus ſic eſt Chriſtus, ut Chriſtus ſit.*

Ne refuſons pas notre admiration à Jeſus-Chriſt, puis qu'il veut s'en ſervir pour nous ſauver. Ne lui refuſons point les applaudiſſemens qu'il nous demande & qu'il nous eſt ſi glorieux de lui donner. Il veut notre approbation pour nous faire du bien & pour en faire à ſon Egliſe. Si nous admirons, comme nous y ſommes obligez, la conduite de Jeſus-Chriſt la ſituation de cette Sainte Mere en ſera plus avantageuſe; puiſque ces veritables avantages viennent de la vertu & de la patience de ſes enfans, Jeſus attend de nous que nous lui diſions dans de telles rencontres. Il a bien fait toutes choſes : *bene omnia fecit.* Portons donc ce jugement ſi juſte pour ſa gloire, & ſi avantageux à l'Egliſe & à nous mêmes. Diſons cette parole pour lui & pour nous : nous rendons un ſervice important à l'époux & à l'épouſe, pourvû que cette parole vienne du cœur, & que ce ne ſoit pas ſeulement la langue qui la profere. Cette parole

étoit la loüange que les peuples donnoient à Jeſus-Chriſt, lorqu'ils lui voyoient operer tant de gueriſons miraculeuſes, & elle nous apprend à le loüer en nous conformant à ſa volonté, ce qui eſt lui donner une loüange toute divine. Mais nous la lui donnerons ici avec encore plus de juſtice. Car ce que fait Jeſus-Chriſt à préſent eſt bien plus grand que ce qu'il faiſoit alors; il guériſoit les corps, aujourd'hui il guérit les ames; il ajoute ce qui manque au corps de l'Egliſe; il acheve le nombre des Saints, il ſe hâte de remettre ſon Royaume entre les mains de ſon pere, pour y regner éternellement. Nous avons donc bien plus de raiſon de dire à preſent: *il a bien fait toutes choſes*: *bene omnia fecit*.

En quelque conjoncture qu'on ſe trouve, c'eſt une grande louange que celle qui eſt renfermée dans ces paroles; mais quand on le dit en ſouffrant, c'eſt un miracle qu'il aime peut-être mieux que les autres qu'il a fait ſur la terre. Et il le fait dans le cœur de ceux qui le louent. Pour moi je croi qu'il n'y a point de voye plus courte & plus éficace pour eccomplir toute juſtice, que dire cette ſainte parole en portant la Croix de Jeſus-Chriſt; & c'eſt pour nous une ſeconde raiſon de dire à préſent: *il a bien fait toutes choſes*: *bene omnia fecit*; parce qu'il ſe ſert nos ſoufrances

pour nous punir de nos pechez & pour nous les pardonner ; ce qui n'eſt pas moins un effet de ſa miſericorde que de ſa juſtice. Mais il s'en ſert encore pour l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur ſon Egliſe, qui eſt la fin & la communication de toutes ſes miſericordes. Voila une raiſon generale qui montre que nous ne pouvons nous tromper en adorant les jugemens de Dieu ſur nous, & en croyant que nos affaires vont bien, puiſque c'eſt Dieu que nous en avons chargé & qui en a le ſoin.

Il me ſemble neanmoins qu'on peut dire encore quelque choſe de plus que cela. Car ſoit que Dieu ait reſolu de nous laiſſer dans cette oppreſſion particuliere pour abreger le tems, & nous délivrer encore plutôt de l'oppreſſion generale du monde : ſoit qu'il ait reſolu au contraire de nous délivrer pour quelque tems de la puiſſance de nos ennemis ; je croi que nous devons avoir plus d'eſperance que nous n'en avions auparavant. En voici la raiſon : c'eſt que Dieu eſt plus prêt de nous ſervir, quand il n'y a perſonne qui nous ſecoure, & que toutes les puiſſances du monde jointes enſemble ne ſçauroient diminuer ni augmenter la puiſſance de Dieu : certainement nous ſommes infiniment plus forts lorſqu'il n'y a que lui qui nous aſſiſte, & que tout

le

le monde eſt contre nous ; ce qui a fait dire à ſaint Paul : (*a*) *Lorſque je ſuis foible, c'eſt alors que je ſuis fort ; Cum infirmor, tunc potens ſum.* Dieu eſt naturellement la deffenſe des pauvres. Il eſt de foi qu'il les deffend, & qu'il les délivre lorſqu'il ne ſe trouve perſonne pour les délivrer, & qu'ils n'eſperent qu'en lui ſeul. (*b*) *Liberabit pauperem à potente, & pauperem cui non erat adjutor.* Mais le ſecours qu'on attend des hommes, ou retarde ou affoiblit celui de Dieu dans lequel eſt toute notre force : or il me ſemble que nous ſommes à peu prés dans l'état où étoit David. Nous ſommes pauvres, nous ſommes opprimez comme il l'étoit par des ennemis qui ſont puiſſans ; & il n'y a perſonne qui nous delivre. *Pauperem cui non erat adjutor.* Il s'en ſuit donc que Dieu nous delivrera, pourvû que nous ne renoncions point à notre avantage, en faiſant attention au ſecours des hommes, ce qui ſeroit regarder derriere nous. C'eſt pourquoi nous devons avoir de la joye quand nous nous voyons abandonnez ; & il arrive ſouvent que lorſque des perſonnes du monde diſent aux ſerviteurs de Dieu qu'ils ſont perdus, parce que ces perſonnes n'ont pas d'yeux pour voir le ſecours de Dieu, les Anges au contraire ſe rejoüiſ-

(*a*) Corin. 17. 10.
(*b*) Pſ. 71. 12.

ſent avec eux, en diſant, *Courage vous ſerez bientôt delivrez.* C'eſt la conſolation que Raphael donna à Tobie ; *Fortis animo eſto, in proximo eſt ut à Deo cureris.* *Ayez bon courage, vous allez etre bientôt gueri.* L'abandonnement des hommes eſt un remede ſi ſouverain, quand on ſçait s'en ſervir, qu'il n'y a point de mal ſi incurable qu'il ne guériſſe : & ce remede eſt toujours efficace, quoiqu'il ne le ſoit pas toujours de la même maniere. On pourroit montrer cela par une infinité d'exemples de l'un & de l'autre Teſtament, ce qui ſeroit trop long & n'eſt pas néceſſaire, parce qu'on les ſçait, & que nous devons les avoir toujours devant les yeux.

Il eſt ſi vrai qu'il n'y a rien de ſi avantageux que d'être ſans ſecours, que David ne deſiroit point d'autre ſecours ; *Secourez-nous dans l'affliction, diſoit-il à Dieu,* (a) *Da nobis auxilium de tribulatione.* Et la raiſon en eſt admirable, & digne du ſaint Eſprit qui parloit en lui, c'eſt dit-il, *que le ſalut qui vient de l'homme n'eſt que vanité, quia vana ſalus hominis :* comme s'il diſoit le ſecours des hommes eſt ſi vain, que c'eſt un grand ſecours que d'être abandonné d'un tel ſecours. David le diſoit pour nous inſtruire, & il le pratiquoit comme nous le pouvons voir dans ces paroles ſi admi-

(a) Pſ. 59. 13.

rables : (a) *Quand je serois assiegé par toute une armée, mon cœur ne craindra rien. Quand elle fondroit sur moi pour me combattre, le combat même redoubleroit mon esperance. Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum; si exurgat adversum me prelium, in hoc ego sperabo.* Quand une puissante armée vient fondre sur nous, il y a plus de peril qu'à être simplement assiegé. C'est pourquoi quand le peril est moindre, le Prophête se contente de dire qui ne craindra point : *non timebit cor meum*; mais quand le peril est extrême, il ne croit pas que ce soit assez de ne point craindre. Mais afin de ne se point montrer ingrat envers Dieu, & indigne de sa grace & de sa protection, qui est plus grande lorsque nos ennemis sont beaucoup plus forts que nous, il témoigne expressément que non seulement il ne craindra point; mais qu'au contraire cela lui sera une occasion d'esperer, *in hoc ego sperabo.*

Ce qui est arrivé jusqu'ici à notre égard étoit comme un siege, & sans doute nous n'y devions point craindre, parce que Dieu est avec nous, quand nous sommes dans l'affliction. C'est alors qu'il falloit dire, *Mon cœur ne craindra point, Non timebit cor meum.* Mais ce qui est arrivé depuis, nous annonçant comme une bataille qu'on est prêt de nous livrer, nous devons re-

(a) Ps. 26. 3.

connoître que Dieu approche de nous davantage; & par conſequent ſi nous avons de la foi nous devons dire avec joye pour honorer ſon ſecours: *C'eſt le danger même où nous ſommes qui nous donne de l'eſperance: In hoc ego ſperabo.* C'eſt ce que J. C. demande de nous, quand il nous dit *que c'eſt alors qu'il faut regarder en haut & lever nos têtes, parce que notre redemption eſt proche; Reſpicite & levate capita veſtra, ecce enim appropinquat redemptio veſtra.* Cela ſeroit encore plus vrai quand même Dieu ne voudroit pas nous délivrer viſiblement, pour nous délivrer inviſiblement & avec plus de gloire; ce qui pourroit être le ſujet d'un grand diſcours. Mais il eſt certain que quand le Seigneur a reſolu de nous délivrer de nos ennemis, il execute ſes deſſeins quand les hommes ne voyent plus d'apparence que nous en puiſſions être délivrez: & c'eſt alors au contraire que les ſerviteurs de Dieu commençent d'y voir plus d'apparence; parce qu'ils n'en jugent que par la foi, dont les vûës ſont oppoſées aux ſens & au deſſus des raiſonnemens humains.

Quand Abraham eut épouſé Sara, il étoit aiſé de juger, en les voyant tous deux ſe portant bien & dans un âge peu avancé, qu'ils n'étoient pas éloignez d'avoir des enfans; au contraire quand on les vit dans la derniere vieilleſſe on pouvoit

bien dire qu'ils en étoient trés-éloignez. Mais ſi quelqu'un eût été inſtruit du deſſein de Dieu, il eût eu raiſon de ſe mocquer de tous ces jugemens; car comme Dieu avoit réſolu de faire paroître ſa puiſſance dans Abraham & dans Sara, & qu'il vouloit qu'Iſaac fût un fils de promeſſe, comme le dit l'Apôtre, il n'y avoit dans la verité aucune apparence qu'ils duſſent avoir des enfans, lorſqu'il ſembloit y en avoir toutes les apparences du monde; & auſſi lorſqu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils en duſſent avoir, on devoit juger qu'ils en auroient bientôt, parce que c'étoit le vrai tems que Dieu avoit choiſi pour leur en donner.

Je ne ſçai pas ce que Dieu a reſolu de faire, ni s'il nous veut donner un peu de tems pour reſpirer & reprendre nos forces; mais certainement s'il le veut faire, & que ce ſoit ſon deſſein de montrer encore par un ſi grand exemple qu'il n'y a rien de ſi ſûr que de s'abandonner entre ſes mains & de renoncer à toute la fauſſe ſageſſe du ſiécle: s'il veut nous délivrer pour ſa gloire, il faut avoüer qu'il n'y a jamais eu lieu d'avoir tant d'eſperance qu'à preſent, parce que non ſeulement les étrangers ne nous ſecourent point, mais ceux de notre propre maiſon nous perſecutent; ce ſont les enfans mêmes & ceux qui paroiſſent nos amis qui

nous oppriment, & qui servent d'instrumens à nos ennemis : à qui aurions-nous donc recours ? toute la terre est contre nous. On craint même de dire qu'on nous connoit & qu'on nous aime ; nous voilà donc parfaitement sans secours, & par conséquent nous voilà assurez du secours de Dieu, selon la parole du Prophete : (a) *Il delivrera le pauvre de la main du puissant, & le foible qui n'avoit aucun secours : quia liberabit pauperem cui non erat adjutor.* La seule chose que nous avons à craindre est de n'être pas pauvres ; car Dieu ne dit pas qu'il assistera tous ceux qui demeure sans aucune assistance, mais seulement les pauvres qui ne sont point assistez & qui ne peuvent l'être : *pauperem cui non erat adjutor.*

Gedeon qui avoit beaucoup de foi, selon le témoignage que lui rend l'Apôtre, comprenoit bien que Dieu n'a pas besoin des moyens humains. C'est pourquoi ayant été choisi par le Seigneur pour délivrer son peuple de la puissance des Madianites, il ne se mit pas tant en peine d'amasser une grande armée que de s'assurer de sa volonté. Il ne leva des Troupes que de quatre Tribus ; car il est dit seulement qu'il envoya des couriers sans faire une convocation particuliere, ni recommander avec instance de pren-

(a) Ps. 72. 12.

dre les armes ; & cependant il ne comprenoit pas encore aſſez combien il eſt vrai que Dieu n'a pas beſoin du ſecours des hommes, ni de leur multitude pour executer ſes plus grands deſſeins. Dieu lui dit donc que ſon armée étoit trop nombreuſe pour vaincre ſes ennemis : *Multus tecum eſt populus, nec tradetur Madian in manus tuas.* (a)

Qui a jamais entendu parler d'un ſemblable raiſonnement ? Vous ne vaincrez pas, parce que vous êtes trop fort ; puiſqu'au contraire on n'eſt vaincu que parce qu'on eſt le plus foible. C'eſt là auſſi un raiſonnement de Dieu, & non pas des hommes ; & il faut avouer que ſes penſées ſont bien differentes des nôtres, comme il nous le dit ſi ſouvent dans ſes Ecritures. Si nous avions été en ce tems-là, nous euſſions crû facilement que Gedeon ne pouvoit pas vaincre avec une telle armée, parcequ'elle n'étoit pas aſſez grande, & ſi nous avions été de ſon conſeil, nous lui aurions donné avis d'aſſembler toutes les forces du peuple de Dieu, afin de pouvoir remporter la victoire avec plus d'aſſurance, ce qui eût été le vrai moyen de la lui faire perdre ; car le deſſein de Dieu étoit de faire connoître à ſon peuple qu'il n'étoit pas délivré par ſes propres forces, mais par ſa ſeule miſericorde ; *De peur*

(a) Judic. 7. 2.

qu'Israël ne se glorifie contre moi, & ne dise : J'ai été délivré par ma propre force ; Ne glorietur contra me Israël & dicat, meis viribus liberatus sum. (a) C'est la raison que Dieu en apporte, qui nous apprend que c'est se glorifier contre lui que de mettre sa confiance en soi-même, ou dans le secours des hommes. Gédeon renvoya donc la plus grande partie de son armée qui n'étoit pas grande ; & quoiqu'en cela il eût suivi exactement l'ordre de Dieu, il se trouva néanmoins qu'il étoit encore trop fort, & le Seigneur lui dit : *Le peuple est encore en trop grand nombre : Dixitque Dominus ad Gedeon, adhuc populus multus est.* Sur ce second ordre il congédia presque toute le reste de son armée, ne retenant que trois cens hommes, & encore sans armes, puisqu'au lieu d'épées & de boucliers, *il ne leur donna dans les mains que des trompettes & des pots de terre vuides avec des lampes : Et dedit tubas in manibus eorum, lagenasque vacuas ac lampades in medio lagenarum.* Dieu avoit resolu de donner la victoire à son peuple, mais il vouloit qu'il demeurât entierement persuadé que c'étoit Dieu seul qui avoit vaincu & non pas l'homme.

Si dans les guerres qui arriverent aux Israëlites sous les autres Juges, ou sous les Roys, Dieu leur eût fait le même

[a] Judic 7. 2.

commandement qu'il avoit fait à Gedeon, & qu'il eût ordonné de renvoyer la plus grande partie des troupes; n'eſt-il pas vrai qu'au lieu de s'en affliger, ils euſſent crû au contraire que c'étoit une marque aſſurée qu'il vouloit leur donner la victoire ſur leurs ennemis. Je me demande donc à moi-même pourquoi j'ai moins de foi que les Juifs? d'où vient que je perds courage, en voyant que Dieu renvoye la plus grande partie de ſes troupes, & qu'il retient ſi peu de monde pour combattre ſous ſes enſeignes & pour ſa cauſe? C'eſt cela même qui nous doit faire eſperer davantage, au lieu de nous faire craindre. Indubitablement Dieu vaincra, mais il veut qu'on croye que c'eſt lui ſeul qui nous fait vaincre. Si cette conduite étoit nouvelle, elle pourroit nous ſurprendre quoiqu'elle ſoit ſi juſte & ſi digne de Dieu; mais après tant d'exemples, nous devons être aſſurez que, puiſqu'il ſe comporte avec nous de la même maniere dont il s'eſt comporté avec ſon peuple ſous Gedeon, il eſt viſible qu'il a auſſi le même deſſein, & qu'il veut tellement nous faire vaincre, que nous ne nous en glorifions que dans lui ſeul.

Il eſt écrit, *qu'il y a beaucoup d'appellez, & peu d'élûs*; mais à preſent on peut dire qu'il y a même peu d'appellez en comparaiſon de ceux qui ne le ſont pas. Il y a

un grand nombre de personnes dans l'Eglise qui devoient combattre pour la cause de Dieu ; mais Dieu les renvoye, parce qu'ils sont timides, & qu'ils craignent plus de perdre un peu de bien ou quelques commoditez temporelles, que de perdre leurs ames : & le Seigneur dit encore aujourd'hui, ce qu'il fit dire par Gedeon : *Que celui qui a peur & qui est timide, s'en retourne ; qui formidoloſus & timidus est, revertatur.* (a) C'est ici le langage de sa justice, & il ne fait pas la grace à ceux qui ne se donnent pas tout-à-fait à lui, de se servir d'eux. Ne nous étonnons donc point du grand nombre des personnes qui le quittent.

Gedeon ne fut point surpris de voir que vingt-deux mille hommes quittoient le camp & s'en retournoient chez eux : il ne fut point surpris non plus quand de dix mille hommes qui lui restoient, il ne lui en demeura que trois cens qui ne plierent point le genouil pour boire ; ce peu de personnes ne devoit pas être dans l'abbatement & la tristesse, parce qu'il se voyoit en petit nombre, mais il devoit être dans la joye de se voir préferé par le choix de Dieu à tant d'autres. Ils ne devoient pas en avoir moins de courage, mais plus de reconnoissance. C'est là notre regle. Quand Dieu execute ses ordres, nous ne

(a) Judic. 7. 3.

devons pas perdre notre paix, s'il est le seul que nous aimons; car ceux qui n'aiment que sa loi comme dit le Prophete, ne s'affoiblissent point de quelque évenement que ce puisse être : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum*; ce ne leur est pas un scandale, que Dieu fasse sa volonté qu'ils preferent toujours à la leur, mais une occasion de le servir encore avec plus de fidelité, de le louer avec plus d'amour, selon ce qui est écrit, *Super hoc laudabit te populus fortis, quia factus es fortitudo pauperi & egeno in tribulatione sua*; (a) c'est pour cela qu'un peuple puissant vous rendra gloire, parce que vous êtes devenu la force du pauvre & du foible dans son affliction.

Dans ces grands jugemens que Dieu exerce, ceux qui le craignent ont de la tristesse & de la joye; mais leur tristesse n'a pour objet que le malheur de leurs ennemis, parce qu'ils se perdent; & leur joye est pour eux-mêmes parce qu'ils se sauvent. Ne disons donc point, tout le monde nous persecute ou nous abandonne. Que notre esperance ne s'affoiblisse pas dans de telles rencontres; mais qu'elle se releve par la foi que nous avons, que le secours de Dieu est tout proche. Il ne nous dira point à present comme à Gedeon : *Vous avez encore trop de*

(a) Isaie 25. 3.

un grand nombre de *populus vobiscum multus* glise qui devo[illegible]us notre nombre qui cause de Di[illegible] *pauci facti sumus valde*. Grapparce qu[illegible]ous n'avons point d'armes : gnent p[illegible] sans aucune protection de quelqu[illegible] hommes ; & par conſequent, perd[illegible] en état de vaincre, ſi la trompo[illegible] de la verité ſe fait entendre dans [illegible] cœur, & ſi la lampe de la charité eſt dans nos mains par le bon exemple que nous donnons, & ſi nous ne faiſons non plus d'état de nos corps, que de pots de terre pour les briſer en les ſacrifiant à Jeſus Chriſt.

En quelque petit nombre que ſoient les amateurs de la verité, pourvû qu'ils ſoient dans de ſemblables diſpoſitions, ils vaincront toujours. Pourquoi comptons-nous les goutes de pluye qui tombent ſur nous, & pourquoi ſommes-nous ſi attentifs à obſerver les nuées, contre la défenſe du ſage ? puiſque nous ſommes aſſurez que les grandes eaux ne peuvent éteindre le feu de la charité, comme il eſt dit dans le Cantique (a) & que des fleuves entiers ne ſont point capables de l'étouffer.

N'ayons d'autres ſoins que de demander ſans ceſſe à Dieu qu'il allume dans notre cœur ce grand feu de charité, & laiſſons faire le monde ; quoiqu'il puiſſe

(a) Cant. 8.

faire

ire contre nous ; ne l'aimons point, & st déja vaincu. Il ne peut nuire que nd on l'aime, & il sert toujours quand le hait. Qu'on nous calomnie, qu'on ous trahisse, qu'on nous persecute, qu'on nous apprenne que tout le monde nous croye perdus sans resource : si nous ne regardons que Dieu seul, si toute notre confiance est en lui, nous vaincrons la persecution par son secours, quelque grande qu'elle puisse être ; ou s'il veut nous faire encore une plus grande misericorde, la persecution nous fera vaincre. Quand nous voyons que les maux croissent, croissons aussi dans de plus grands biens, & animons nous par la foi, pour nous relever encore plus haut à proportion qu'on nous accable La mesure est certaine, c'est le poids du Sanctuaire. Dieu nous aime autant qu'on nous hait pour l'amour de lui. Je craindrois que nous ne fussions ingrats & infideles, si nous avions plus de tristesse de la haine du monde & de sa persecution, que nous n'avons de joye de l'amour que Dieu nous porte & de sa protection si particuliere. Pour bien faire, nous devrions être si attentifs à louër Dieu & à l'aimer, que nous ne nous apperçussions pas même, pour ainsi dire, de ce que le monde fait contre nous.

J'ai honte quand j'apprends qu'un

Philoſophe Payen étoit tellement attentif à des figures mathematiques, qu'il ne fut point détourné de cette occupation de vanité par la priſe de la Ville où il étoit. Il ne s'apperçut point de la déſolation publique, & il fut tué ſans qu'il y penſât. Pourquoi les Epouſes de Jeſus-Chriſt ſeront-elles moins fermes & moins tranquilles dans l'application qu'elles doivent toute entiere à la verité, & à la charité de leur Epoux? Ne ſeroit-il pas honteux qu'elles demeuraſſent conſternées à la vuë d'une feüille que le vent emporte, lorſque les Eſclaves du démon ont tant de force? Je ne voudrois pas au fond ne me point appercevoir de tant de maux, puiſque Jeſus-Chriſt me commande de lever alors la tête : *Levate capita veſtra.* Je ne voudrois pas être inſenſible, puiſqu'il me commande de m'en réjoüir : *Gaudete & exultate* : Quand on leve la tête comme Jeſus-Chriſt l'ordonne, on voit bien la perſecution, mais on la mépriſe ; quand on ſe rejoüit dans les maux qu'on ſouffre, on n'eſt pas inſenſible, mais on n'a point d'autre ſentiment que celui que l'amour donne. Nous devons ſi peu avoir de reſſentiment contre nos ennemis à cauſe du mal qu'ils nous font, que nous ne devons preſque pas nous appercevoir qu'ils nous en font. Mais nous devons avoir un ſi grand reſ-

sentiment de la misericorde que Dieu nous fait de nous exposer à souffrir quelque chose pour la justice, que nous devons l'en loüer par des actions de graces continuelles.

Si nous levions ainsi nos têtes pour remercier Dieu du mal qu'on nous fait souffrir, & pour pardonner de tout notre cœur à ceux dont il se sert pour nous le faire, notre esperance croîtroit à proportion que croîtroient les maux qu'on nous fait souffrir; ce qui obligeroit Dieu de les faire finir par une infinité de moyens qu'il a toujours en sa disposition, ou pour donner la paix à son Eglise, ou pour nous la donner à nous mêmes, en rendant notre couronne parfaite, s'il ne vouloit pas la faire finir. Une Epouse de Jesus-Christ pourroit se servir des paroles de l'ami de l'Epoux, & dire ici avec saint Paul, *Je me sens pressé des deux côtez, coarctor è duobus.* Car qu'y a-t-il que les enfans de l'Eglise puissent desirer avec plus de raison que la paix de l'Eglise? & qu'y a-t-il que les soldats de Jesus-Christ puissent desirer plus ardemment que de mourir pour son service? C'est pourquoi il n'y a point d'esperance qui soit si bien fondée, que celle qui nait & qui se fortifie de la grace; car elle est cause que la persecution même finit, ou qu'elle nous couronne.

Nous ne devons point vouloir entrer dans les desseins de Dieu, non plus que les trois Enfans de la fournaise ; mais il est certain que si Dieu a résolu de faire éclater les merveilles de sa puissance sur nous en nous protegeant visiblement, & s'il veut nous délivrer de la puissance de nos ennemis, nous devons croire fermement que nous serons d'autant plus proches de ce port si désiré de la paix, que la tempête qui s'éleve contre nous sera plus grande, & qu'il n'y a point de voye plus courte pour y arriver que la grandeur même de nos maux, pourvû qu'elle soit accompagnée d'une grande patience dont l'ouvrage est toûjours parfait, soit qu'elle mette fin à la persecution, ou que la persecution mette fin à notre vie, (ce que nous ne meritons pas) parce que nous n'avons pas rendu notre vie assez conforme à la croix de Jesus-Christ pour meriter cette grande grace d'y pouvoir mourir. Mais quoiqu'il arrive, c'est toujours une grande grace que Dieu délivre son Eglise pour un tems, ou qu'il nous délivre nous-même, laissons-le faire ; car il fait tout avec une sagesse & une charité infinie : mais quoiqu'il fasse, si nous n'esperons qu'en lui seul nous verrons toujours de grandes choses, soit dans la délivrance de l'Eglise, soit dans la nôtre, qui sera d'autant plus réelle qu'il ne nous

délivrera de nos souffrances que par la mort.

Nous avons encore un autre sujet d'esperance qui vient de la haine implacable de nos ennemis, qui se réjoüissent & qui triomphent de nos maux; ce qui est seul suffisant pour attirer la misericorde de Dieu sur nous, si nous ne repondons à leur haine que par notre douceur & par notre amour. (*a*) Si Dieu retire sa colere quelquefois de dessus ses ennemis, comme Salomon nous en assure, lorsque ceux qui les haïssent se réjoüissent de leurs miseres, à plus forte raison il l'ôte de dessus ses enfans qui ne souffrent pas seulement pour leur injustice particuliere, mais aussi pour sa justice, lorsque la cruauté de leurs ennemis se baigne dans leur sang, & leur fait trouver de la joye en leurs souffrances. Nos adversaires en criant contre nous, font plus que s'ils prioient pour nous; & en tâchant d'allumer la colere des puissances contre des personnes innocentes à leur égard, ils éteignent celle de Dieu contre des coupables.

Pour moi j'espere que Dieu nous pardonnera, quand je vois que nos ennemis qui nous offensent sans que nous les offensions, ne veulent pas même nous pardonner; & il n'est pas facile de presumer que notre Juge s'appaise, & qu'il

(*a*) Prov. 24. 18.

nous veut faire miſericorde lorſque ces ennemis ſi implacables & ſi cruels ne ſe laiſſent toucher d'aucun ſentiment de compaſſion dans l'extrémité de nos miſeres. Nous devons regarder ces paroles de ſang qu'ils vomiſſent contre nous, & que ſaint Cyprien appelle *des paroles meurtrieres, parricidalia verba*, comme des gages de la protection de Dieu & de ſa paix, de quelque maniere qu'il nous la donne. C'eſt ainſi qu'on trouve dans le ſerpent même un antidote contre ſon venin; c'eſt ainſi qu'ils nous preſentent eux-mêmes le remede du mal qu'ils nous font, pourvû que nous ne refuſions pas de nous en ſervir, & que nous les aimions toujours; car ce remede n'eſt ſalutaire & efficace qu'entre les mains de la charité.

Je conclus donc que ſi nous devons être délivrez, il y a de l'apparence que nous le ſerons bientôt, parce que nous n'avons aucun ſecours, parce que tout le monde nous opprime, parce que nos maux augmentent toujours, & que la haine que nous portent nos ennemis eſt ſi grande qu'elle ne peut preſque plus augmenter. Nous avons donc occaſion de prier Dieu qu'il ait pitié de nous à cauſe de nos ennemis, *Propter inimicos meos eripe me*; (a) à

(a) Pſ. 58. 16.

cause de lui-même, *propter temetipsum*; (*a*) & à cause que nous sommes entierement abandonnez, *quia pauperes facti sumus nimis.* (*b*)

Que sa sainte volonté soit faite & qu'il nous fasse la misericorde de nous délivrer de quelque maniere qu'il nous délivre. *Amen.*

(*a* Dan. 79. 19.
(*b*) Ibid- 78.8.

QU'IL NE SERT DE RIEN de s'approcher des Sacremens, ou d'en être privez même pour la cause de Jesus-Christ, si on n'a d'ailleurs une solide & veritable piété, qui seule est utile.

COmme Dieu n'a pas besoin des moyens ordinaires qu'il a établis dans son Eglise pour le salut des hommes, nous pouvons être sauvez quand il le voudra sans nous confesser, nous pouvons être sauvez sans communier; mais il n'en est pas de même de son amour; jamais nous ne pouvons être sauvez sans l'aimer, & c'est en cela que consiste principalement notre bonheur. C'est le plus grand effet de sa misericorde sur nous, de nous obliger de l'aimer, & de nous avoir mis par là dans la nécessité d'être heureux; car comme il est

impossible d'être heureux sans l'aimer, il est impossible de n'être pas heureux en l'aimant. C'est pourquoi l'obligation de l'aimer non seulement n'a rien de rude, mais il n'y a rien même de plus doux; non seulement elle est éloignée de toute servitude, mais elle est le principe de notre liberté. Ce seroit une nécessité bien agréable à un ambitieux d'être Roy; c'en doit être une bien plus agréable à un homme raisonnable d'être obligé d'aimer Dieu; car si c'est regner déja que de commencer à le servir, que sera-ce de l'aimer parfaitement ?

Il n'y a point ici d'exception, quoiqu'on puisse faire, il faut toujours obéir à Dieu, il faut toujours l'aimer. Mais en lui obéissant & en l'aimant, quoiqu'on puisse faire, on est heureux, & on n'a rien à craindre; puisque la seule chose que nous devions craindre est de ne lui obéir pas & de ne le pas aimer. Sans cet amour, qui est l'esprit & la vie de tout, rien ne sert, ou plutôt tout nuit. La verité que nous lisons dans l'Ecriture sainte, ne nous délivre point sans l'esprit de la verité que saint Ambroise appelle *penetralia veritatis*. Il ne sert de rien, selon saint Augustin, de manger la vie si l'on a déja la vie : de même qu'il ne faut pas croire non plus qu'il nous puisse être utile d'être retranchez exterieure-

ment de la participation de la vie, quand ce seroit pour l'interêt de vie même, qui est Jesus-Christ, si l'on ne vit pas. Le Corps de Jesus-Christ même ne peut nous profiter sans son Esprit; (*a*) *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat*: à plus forte raison, ce n'est pas assez d'être separez de ce saint Corps, pour quelque bonne cause que ce puisse être, sans ce même esprit de foi & de charité.

Il faut que la foi animée de la charité, coopere avec toutes nos œuvres, pour les rendre saintes devant Dieu, comme elle coopera avec celle d'Abraham, selon saint Jacques (*b*) *fides cooperabatur operibus illius*. Il faut se confesser devant Dieu, quand on ne peut se confesser devant les hommes, afin que la peine de ne nous point confesser nous soit utile; il faut communier interieurement quand on ne peut communier à l'exterieure, afin que la peine d'être privez de l'Eucharistie nous soit utile & contribuë à notre salut. Il faut faire toujours spirituellement ce qu'on nous empêche de faire d'une maniere sensible; & nous sommes censez avoir fait devant Dieu ce qu'on nous empêche de faire. Si je me confesse à Dieu avec une douleur humble & paisible, de ne pouvoir plus me confesser aux hommes, j'ai le fruit du saint Sacrement de peni-

(*a*) Joan. 6. (*b*) Jacq. 2. 22

tence, & j'ai encore le merite de ce qu'on m'en prive. Si je m'unis à J.C. par la foi, j'ai le fruit de l'Euchariſtie, & j'ai encore le merite d'en être ſeparé pour l'amour de lui, & pour la deffenſe de ſa cauſe, quand je ſerois excommunié pour ce ſujet, & retranché de la communion des Saints à la vuë de toute l'Egliſe; ſi j'ai encore plus de ſoin de m'unir à ces membres dont on me ſepare par le lien d'une charité ſincere, & qui ne s'aigrit de rien, j'ai le fruit entier de la Communion de l'Egliſe, & cette excommunion devient pour moi un nouveau merite devant Dieu, qui ſuffit pour me ſanctifier ſi je ſuis dans les diſpoſitions que je viens de dire.

Mais ſi je me contente de l'avantage que j'ai d'être ſeparé des Sacremens de l'Egliſe, pour la cauſe même de l'Egliſe, ſans me mettre en peine d'honnorer ce retranchement par une pieté ſolide & par des fruits dignes de penitence, je ſuis en danger d'être condamné avec ceux qui ſe confeſſent mal, & qui communie indignement; puiſque j'abuſe de la grace de Dieu auſſi bien qu'eux, & que je ne reconnois point le tems de ſa viſite. On ſera puni pour avoir approché des Sacremens avec les meilleurs intentions du monde, ſi on en a retiré aucun fruit: on ſera puni auſſi pour en avoir été ſé-

paré, si l'on n'a tiré aucun avantage de cette separation, quoique ç'ait été pour la meilleure cause du monde; la justice de la cause supplée à tout, puisqu'elle supplée même au Corps de J. C. avec une abondance de merites, mais elle ne supplée pas à J.C. & à son amour. Rien n'y supplée, car il n'y a point d'autre fondement que J. C. (*a*) dit saint Paul. La pieté est bien utile à tout, mais rien n'est utile sans la pieté.

Il ne faut donc pas se reposer sur cette separation, non plus que sur la reception de l'Eucharistie, qui est si sainte par elle-même. Quoique nous nous approchions de l'Eucharistie, si elle demeure inutile en nous, elle nous nuit; quoiqu'on nous en ait separez injustement, si nous laissons cette separation oisive, notre situation n'a plus de quoi nous rassurer, & elle se trouve moins favorable au salut que celle où nous étions auparavant. L'Eucharistie est sainte, & cette separation de l'Eucharistie est sainte, mais en profanant la saintеté de l'Evangile & en vivant négligemment, nous sommes privez de toutes les graces qu'une telle separation devoit nous procurer; & ce talent qu'on peut dire être unique, & qu'on sçait être rare, & si capable de nous rendre riches à jamais si nous le faisons valoir

(*a*) 1. Cor. 3. 11.

comme il faut, sera la cause principale de notre condamnation, si nous sommes assez lâches pour l'enfoüir dans la terre, au lieu d'en faire notre profit.

Tout le monde demeure d'accord qu'il ne pouvoit y avoir rien de si saint, que de confesser le nom de Jesus-Christ avec une fermeté Chrétienne devant les Juges & en presence d'un peuple Idolatre, & de souffrir toutes sortes de supplices plutôt que de renoncer à la foi ; cependant les Apôtres & les saints Evêques qui leur ont succedé & tous les Peres ne dispensoient pas ces Martyrs de la privation de l'Evangile qui n'est point une obligation particuliere, mais commune & generale à toutes sortes d'états & en tout tems. Tertulien representoit aux Confesseurs de la foi, que c'étoit dans le tems qu'ils souffroient davantage qu'ils devoient faire paroître une plus grande sainteté. Je ne trouve rien de si beau que ces paroles de S. Cyprien, lorsqu'il loüe toutes les vertus Chrétiennes dans les Confesseurs de Jesus-Christ, (a) *Vous avez toujours observez* leur dit-il, *les commandemens du Seigneur avec une vigueur digne de votre fermeté ; vous avez conservez la simplicité & l'innocence, la charité & la concorde, la modestie & l'humilité. Vous vous êtes acquitez de votre ministere avec beaucoup de soin & d'exactitude. Vous avez fait*

(a) Ep. 80.

paroître

paroître de la vigilance pour aider ceux qui avoient besoin de secours, de la compassion pour les pauvres, de la constance pour deffendre la verité, & du courage pour maintenir la severité de la discipline; & afin qu'il ne manquât rien à ces grands exemples de vertu que vous avez donné jusqu'ici, voilà que par une confession & des souffrances genereuses vous animez hautement vos Freres au martyre & leur en tracez le chemin. Semper in Ecclesia Domini, custodito fidei tenore, vigilastis, conservantes firmiter Dominica mandata: in simplicitate innocentiam, modestiam in humilitate, diligentiam in administratione, vigilantiam in adjuvandis laborantibus, misericordiam in fovendis pauperibus, in deffendenda veritate constantiam, in disciplina veritate censuram; ac ne aliquid ad exemplum bonorum factorum deesset in vobis, etiam nunc in confessione vocis & passione corporis fratrum mentes ad divina martyria provocantis, & duces vos exhibendo virtutis.

Il dit ailleurs & en plusieurs endroits, qu'il n'y en avoit point qui fussent plus obligez de maintenir la saintetè de l'Evangile & de la faire paroître dans toute leur vie, que ceux qui avoient eu le bonheur de souffrir pour l'Evangile. Lorsqu'il loue Aurele, & qu'en recompense d'une fermeté extraordinaire qu'il avoit témoigné, il le fait Lecteur, il ne le louë pas seulement de la gloire de ses playes, mais de la saintetè de ses mœurs; *Nec in-*

venio quid in eo prædicare plus debeam, gloriam vulnerum, an verecundiam morum? (a) Quand il loue encore un autre illustre Confesseur nommé Celerin pour la même cause, & qu'il lui confere le même honneur en le joignant à Aurele, il remarque particulierement qu'ils étoient tous deux aussi recommandables par leur humilité que par leur constance, ce qui ne les rendoit pas moins utiles à l'Eglise dans la paix que dans le combat : *Quantùm divinâ dignatione promoti, tantùm suâ quiete & tranquillitate summissi, & congressioni & paci congruentes.* Cette humilité qu'il loue en eux, & cet amour de la paix & de l'obéissance, qui est le caractere des humbles, faisoient bien voir que cette ardeur qu'ils avoient fait paroître pour la deffense de l'Evangile, ne venoit pas d'une impetuosité de nature qui rend agissant & hardi, mais de la force du saint Esprit qui les enflammoit. Si ç'eût été une humeur brullante qui les eût fait agir de la sorte, comme la nature ne change point, ils auroient agi toujours de même; au lieu qu'ayant été des lions dans le combat, ils étoient des agneaux avec leurs freres. Le même esprit qui leur faisoit aimer le travail, leur faisoit ensuite aimer le repos; & c'étoit l'effet de la même grace, de ce qu'ils ne s'étoient point cachez pendant la guer-

(a) Ep. 38.

re ; & qu'ils aimoient tant à se cacher durant la paix : *Quantùm divinâ dignatione promoti, tantùm suâ quiete & tranquillitate summissi.*

Il est donc bien remarquable que le saint Martyr en louant ces genereux Confesseurs, ne les loue pas seulement de ce qu'il n'y avoit rien de si relevé que leur confession, mais aussi de ce qu'il n'y avoit rien de si humble ; *nihil in honore sublimius, nihil in humilitate summissius.* En un mot, ce saint Evêque vouloit que la sainteté de leur vie fit connoître à toute la terre que ceux qui avoient eu le plus de courage pour confesser Jesus-Christ, étoient aussi les plus recommandables par l'éminence de leur vertu : *Ut appareat quemodo fecit Dei in confessione virtutibus vincerent, post confessionem moribus eminerent.*

Mais ce qu'il faut sur tout bien remarquer, c'est que lorsque saint Cyprien écrivoit à ces illustres Confesseurs du Nom de Jesus-Christ, qui étoient renfermez dans des cachots, & qu'il les consoloit de ce qu'ils ne pouvoient plus assister à la celebration des saints Mysteres, persuadé qu'en effet ils n'y assistoient pas moins que s'ils eussent été presens de corps dans le lieu où l'on les celebroit ; il joint toujours à la gloire de cette separation la gloire de toutes sortes de vertus ; il ne leur dit pas seulement qu'ils n'avoient

rien perdu, & qu'il ne leur manquoit rien de ce qui regarde le culte de la religion ; *sed nec in illo, Fratres dilectissimi, aliqua potest aut religionis aut fidei jactura fieri, quòd illic nunc Sacerdotibus Christi facultas non datur offerendi & celebrandi Officia divina.* Mais il leur dit qu'ils devoient travailler à se rendre agréables à Dieu, en renonçant au monde, comme l'ordonne le grand Apôtre : (*a*) *nolite conformari huic sæculo*, &c. Il ne leur dit pas seulement qu'ils offroient à Dieu un sacrifice bien glorieux & d'un prix inestimable, en souffrant pour la justice de l'Evangile : *Celebratis immò atque offertis sacrificium Deo pretiosum pariter & glorioſum* ; mais il leur dit aussi qu'ils devoient se rendre eux-mêmes des hosties saintes & des victimes sans tache ; *Hostiæ facti Deo, & vosmetipsos sanctas & immaculatas Deo victimas exhibentes.* Il ne leur dit pas seulement que ce divin sacrifice qu'ils offroient à Dieu leur seroit d'un merite extraordinaire pour acquerir la vie éternelle ; *Sacrificium plurimum vobis ad retributionem primorum cœlestium profuturum* ; mais il leur dit aussi qu'ils devoient l'offrir sans cesse & sans aucune interruption, en passant les jours & les nuits dans ce saint exercice ; *Hoc sacrificium sine intermissione die ac nocte celebratis.*

Voilà notre Regle. C'est beaucoup de

(*a*) Rom. 12. 1.

se confesser, & de communier; c'est encore davantage d'être privé de la confession & de la communion pour la deffense de la verité & de la justice; pour la gloire de Dieu, & pour l'interêt de son Eglise; mais ce n'est pas assez, si vous n'accompagnez la communion ou cette separation sainte de l'Eucharistie, de l'exercice continuel de l'humilité, de la patience & de la charité. Sans ces grandes vertus, il n'y a rien de saint & qui soit capable de plaire à Dieu. Si j'étois aussi humble & aussi affligé de mes pechez, lorsque je ne puis pas les confesser que lorsque je les confesse, je m'approcherois de la sainte Eucharistie avec la même confiance que si je m'étois confessé. Pourquoi? c'est qu'il n'y manque rien de ma part que ce que je ne puis ajoûter sans offenser Dieu: l'impuissance où je me trouve n'est que l'effet de ma fidelité. Si je suis dans les mêmes dispositions qui rendroient ma confession bonne & sainte; dans le cas dont il s'agit, c'est comme si je m'étois confessé actuellement. La Confession que j'aurois fait alors m'aurois dû mettre l'esprit en repos; je dois être dans la même paix, puisque je possede par la misericorde Dieu le principe de cette paix qui est Jesus-Christ, & le mystere de sa foi avec une conscience pure & nette; il en est de même de l'Eucharistie; si je suis dans la dis-

position qui pourroit rendre ma Communion sainte, je dois être assuré que je ne perdrai rien de cette sainteté que Dieu m'auroit communiquée par la reception de l'Eucharistie, & que je la trouverai toute entiere en ne communiant point, puisque ce n'est que pour l'amour de lui que j'en suis privé.

Non seulement je ne perd rien, & je recevrai la même grace si j'ai la même foi, mais cette separation rendant ma foi plus vive & plus enflâmée par l'application de la croix, qui n'est jamais inutile, elle me fera croître en grace, & augmentera mon merite bien plus. Pourvû que j'aye une bonne volonté à laquelle rien ne peut suppléer, & que j'aye un désir sincere d'être à Dieu & de faire penitence, quand ma conduite n'auroit pas été jusqu'à present aussi sainte qu'elle auroit duë l'être, je ne dois rien craindre; & je dirai avec confiance dans le même esprit qui animoit David : (a) *Il est vrai que je ne suis pas dans toute la pureté où je devrois être : mais la circonstance où je me trouve aujourd'hui me purifie* : *Porro hæc via polluta est, sed & hodie sanctificabitur in vasis.* Ce qui m'assure de cela, c'est que comme la croix de Jesus-Christ qu'on a l'honneur de porter dans une telle separation, n'a pas moins de force sans doute

(a) 1. Reg. 21. 5.

que la confeſſion qui peut ajoutèr quelque choſe à la diſpoſition du pénitent quand elle eſt bien faite, & que même toute la ſainteté de la penitence ne vient que de la croix; il n'y a point de doute que la croix dans ce cas extraordinaire ne puiſſe ſuppléer à l'avantage qu'on pourroit retirer d'une ſainte Confeſſion.

Si ceux qui n'étoient pas preparez, ſelon toutes les régles, pour manger l'Agneau Paſchal, pourvû qu'ils cherchaſſent Dieu en effet, ne laiſſoient pas de manger ſaintement cet Agneau, comme nous apprenons dans l'Ecriture, que le crût Ezechias; (*a*) il ne faut pas douter que quand notre ſeparation ne ſeroit pas accompagnée de toute la perfection qui ſeroit à deſirer, pourvû que nous en jouiſſions humblement, nous ne trouvions dans cette ſeparation même de quoi la purifier. Et nous pourrons dire hardiment avec ce ſaint Roy: (*b*) *Le Seigneur eſt bon, il nous ſera miſericorde. Bonus Dominus repropitiabitur*: Quand on eſt bien reſolu de ſe convertir & de tout ſouffrir, on peut dire que Dieu pardonne tout, & que le zele de la verité & de la charité eſt un grand Manteau qui couvre la multitude de nos pechez, &

(*a*) 2. Paral. 30. 22.
(*b*) Ibid.

OF OXFO
LIBRA

la couvre d'autant mieux, que nous ne nous mettons point en peine pour l'amour de lui de demeurer exposez à tous les traits de la calomnie autant de tems qu'il le permettra.

FIN.

TABLE

Des differens ſujets de Piété contenus dans ce Livre.

DE la conduite que doit tenir un Chrétien dans les ſouffrances & les tribulations qui peuvent lui arriver. page 1

Des menaces. 34

De la ſéparation des perſonnes qui nous ſont utiles pour notre ſalut, & des diſpoſitions dans deſquelles il faut la ſouffrir. 55

De la privation du Sacrement de Pénitence.

De la Confeſſion. 84

Autre traité ſur la Confeſſion 105

De l'Abſolution. 120

Avantages de la Confeſſion qu'on fait à Dieu. 166